This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Smet
HBC

LETTRES

CHOISIES

DU RÉVÉREND PÈRE

PIERRE-JEAN DE SMET

DÉPOSÉ

APPROBATION DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES

IMPRIMATUR

Mechliniæ, 30 junii 1876.

J.-B. LAUWERS, Vic. Gen.

LETTRES

CHOISIES

DU RÉVÉREND PÈRE

PIERRE-JEAN DE SMET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MISSIONNAIRE AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

1855-1861

TROISIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS
DE L'AUTEUR
ET AUGMENTÉE DE NOMBREUSES NOTES

BRUXELLES
F. HAENEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE DES PAROISSIENS, 8

PARIS
H. REPOS ET Cie, ÉDITEURS
70, RUE BONAPARTE, 70

1876

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
43920A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1912 L

38 — IMPRIMERIE P. ET J. LEFEVER

RUE DES ORPHELINS, 30 ET 43, A LOUVAIN

PRÉFACE

Le succès qui s'est attaché à la reproduction des OEUVRES COMPLÈTES du R. P. De Smet, a dépassé notre attente.

En inaugurant cette publication, en 1873, par les VOYAGES AUX MONTAGNES-ROCHEUSES, nous disions dans notre avant-propos : « Ce livre du R. P. De Smet ne peut manquer d'obtenir les suffrages impartiaux de tous les hommes instruits. Outre l'intérêt qu'il renferme, quant au fond même, on éprouve la satisfaction de pouvoir dire que ces pages,

d'une lecture si attrayante, sont sorties de la plume d'un de nos compatriotes et devenues une partie du patrimoine littéraire national. »

La Belgique, — est-il besoin de l'affirmer?— s'est toujours sentie fière de ses enfants, qui, par leurs vertus, leurs talents ou leurs mérites divers, se sont montrés dignes d'elle, et l'ont illustrée par une noble conduite, qu'elle eût pour théâtre le sol même de la patrie, ou la terre de l'étranger. Aussi la Belgique revendique-t-elle comme sienne la gloire de ses enfants, et rien ne lui tient tant à cœur que de préserver leur nom d'un fatal oubli. Elle fixe leur souvenir sur la pierre et le bronze ; elle inscrit leurs noms au fronton de ses édifices, dans ses fastes et dans ses annales, jusque dans ses diptyques sacrés; témoins l'histoire du passé, les faits du présent; et il en sera ainsi dans l'avenir. — Oui, à toutes les générations, elle peut dire : Aux grands hommes, la Belgique reconnaissante !

Et quoi de plus vrai ? La preuve sensible en est sous nos yeux : le plan de la statue monumentale que la ville de Termonde, grâce au concours généreux du gouvernement, a résolu d'ériger au R. P. De Smet, vient de recevoir l'approbation solennelle d'un jury officiel.

A la publication des VOYAGES AUX MONTAGNES-ROCHEUSES, a succédé celle des VOYAGES DANS L'ORÉGON, et puis celle des LETTRES CHOISIES qui ont paru en 1875.

Aujourd'hui nous publions la seconde série des LETTRES CHOISIES.

Elles embrassent la période comprise entre les années 1855 et 1861. — C'est une suite de récits émouvants, pittoresques, charmants, tels en un mot que sait en faire le R. P. De Smet. — Elles ont l'avantage, inappréciable de nos jours, d'offrir à tous une lecture aussi saine qu'attachante et instructive.

Nous nous sommes efforcés de leur conser-

ver la forme littéraire originale, simple, naïve, qu'a su leur donner l'illustre auteur. C'est son cachet à lui, sa manière, son trait ; nous avons respecté la franche et primitive allure du R. P. De Smet.

Qu'il nous soit permis d'ajouter en finissant : nos tablettes de voyageur nous ont également rendu grand service. En 1867-1868, nous eûmes la bonne fortune de parcourir la plus grande partie des États-Unis. — Le vénérable Père De Smet, que nous allâmes visiter à Saint-Louis, fut pour nous, non-seulement un confrère dévoué, mais un véritable ami.—Les renseignements utiles et les détails intéressants qu'il eut la bonté de nous communiquer sur les hommes et les choses de la vaste république américaine, nous ont merveilleusement aidé à compléter ses propres récits. En dehors de nos notes particulières, qui ont été mises à profit, nous avons encore puisé des données pleines d'instruction et d'actualité dans

les ouvrages que nous citons comme suit :

Dictionnaire encyclopédique. — GRÉGOIRE. Paris, 1874.

La république américaine. — XAVIER EYMA. Paris, Michel Lévy, 1861.

The national annual record. — Philadelphia.

The American almanac and repository for useful knowledge. — Boston.

Catholic Directory. — SADLIER's, New-York.

Beyond the Mississippi. — ALBERT RICHARDSON. Hartford, Conn. 1869.

The catholic Church in the United-States. — JOHN GILMARY SHEA, New-York, 1856.

The Tribune almanac. — New-York, 1869.

Les Précis Historiques.

Les Annales de la Propagation de la Foi.

Het Martelaarsboek. — VAN BAVEGHEM. Gent, 1875.

Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus. — AUGUSTIN et ALOÏS DE BACKER. Liége, 1859.

Histoire de la Compagnie de Jésus. — Crétineau Joly.

Puisse ce livre servir, ainsi que ses aînés, à perpétuer la mémoire bénie de l'incomparable Père De Smet. — Puisse-t-il contribuer à glorifier Dieu, la Sainte Église et notre chère patrie ! C'est l'unique mais ardent objet de nos vœux.

F. DEYNOODT,
S. J.

Bruxelles, Collége Saint-Michel, 30 juin 1876.

LETTRES CHOISIES

DU

RÉVÉREND PÈRE P. J. DE SMET

SECONDE SÉRIE

I

SITUATION RELIGIEUSE DE SAINT-LOUIS ET DE SAINT-FERDINAND. — MORT DU PÈRE BAX. — LES OSAGES.

Collége Saint-Joseph, au Kentucky, 16 avril 1855.

Depuis l'époque de votre départ des États-Unis, il y a eu bien des changements dans les parages que vous êtes venu évangéliser jadis un des premiers (1). Je pense vous faire plaisir en entrant

(1) Cette lettre a été adressée à M. Charles De la Croix. Il naquit en 1792, au village de Hoorebeke-Saint-Corneille, dans la Flandre orientale. Entré au séminaire de Gand, le 1er octobre 1814, il devint prêtre et partit, le 28 juin 1817, pour les missions de l'Amérique du Nord. Revenu en Belgique, en 1834, il fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Gand en 1839, et chanoine titulaire en 1849. Il mourut pieusement le 20 août 1869, âgé de 77 ans.

dans quelques détails sur les développements de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand, villes qui vous sont bien connues, et sur la tribu nomade des Osages, dont vous avez été l'apôtre primitif.

En 1823, Saint-Louis comptait de 3,000 à 4,000 habitants. Il n'y avait qu'une seule et pauvre église catholique, et deux écoles ; actuellement sa population dépasse 120,000 âmes (1) ; elle a une belle cathédrale avec onze autres églises (2), un séminaire pour le clergé séculier ; un grand et magnifique hôpital dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, un collége de 150 internes, 120 demi-pensionnaires et externes, et 300 à 400 enfants admis gratuitement. Il y a un pensionnat pour les enfants de bonne famille, dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes ; les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de la Visitation et les Ursulines y possèdent de beaux et vastes établissements pour les jeunes demoiselles. Cinq asiles pour les deux sexes contiennent au delà de 500 enfants ; il y a en outre un hospice d'enfants trouvés. Une maison de retraite est ouverte aux pénitentes et aux jeunes filles en danger. Onze ou douze écoles pour les garçons et les filles sont dirigées par des religieux et des religieuses. Je regrette de ne point connaître la statistique du *fructus animarum* (fruit spirituel) dans toutes les paroisses de la

(1) Elle renferme aujourd'hui près de 400,000 habitants.

(2) En 1874, on y comptait 33 églises et 20 chapelles.

ville ; il doit être bien consolant, car généralement les églises sont très-fréquentées.

La ferveur des catholiques répond partout au zèle de leurs dignes pasteurs. L'union et la bonne harmonie qui règnent dans tout le clergé, séculier et régulier, sous l'administration paternelle de notre vénérable archevêque, contribuent beaucoup à propager notre sainte religion et à entretenir la ferveur parmi les fidèles de Saint-Louis. La foi marche de front avec l'agrandissement rapide et merveilleux d'une ville déjà florissante, que vous avez vue dans son berceau.

Voici quelques détails sur les fruits spirituels dont peut se réjouir l'église de Saint-François-Xavier (1). Dans le courant de l'année dernière, les communions y ont dépassé le chiffre de 50,000. Chaque année, les conversions de protestants à la religion catholique y montent à 60 ou 80 (2). Les deux congrégations de la Sainte-Vierge comptent au delà de 400 membres, appartenant à tous les rangs de la société : des avocats, des médecins, des banquiers, des négociants, des commis, des artistes en font partie ; tous approchent de la sainte table une fois par mois et portent la médaille miraculeuse de notre bonne Mère. L'archiconfrérie compte 5,000 à 6,000 membres ; la confrérie du Sacré-Cœur, 2,000. L'école dominicale, attachée

(1) Elle est desservie par les Pères de la Compagnie de Jésus.

(2) Aujourd'hui on les évalue à plusieurs centaines par année.

à l'église, est fréquentée par près de 1,000 enfants.

De Saint-Louis à Saint-Ferdinand ou Florissant, distance de 15 milles, c'est une suite continue de belles fermes et de jolies maisons de campagne. Vous auriez, monsieur le chanoine, de la peine à vous y reconnaître. L'église et le couvent dont vous êtes le fondateur ont été agrandis depuis votre départ, et sont passés aux mains des Loretttines, qui forment une branche de la maison de Lorette du Kentucky, instituée par le vénérable M. Nerinckx (1). La ferme dite de l'Évêque a été beaucoup agrandie. De l'ancienne cabane que vous y habitiez et de la crèche qui vous servait de lit, il ne reste plus qu'un souvenir édifiant ; nos Pères les ont remplacées par les bâtiments du noviciat et du scolasticat, construits en pierres de taille ; ces deux établissements renferment aujourd'hui une communauté de près de soixante religieux, dont quarante sont novices ; parmi ces derniers se trouve un bon nombre d'Américains.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir quelques nouvelles de la mission du Bienheureux François de Hieronymo (2) parmi les Osages, où vous êtes allé vous-même le premier préparer les voies et

(1) Une notice biographique sur ce vénérable ecclésiastique a paru dans le livre : VOYAGES AUX MONTAGNES ROCHEUSES, par le R. P. De Smet, et que nous avons publié en 1873.

(2) Maintenant saint François de Hieronymo, canonisé par le pape Grégoire XVI, le jour de la Sainte-Trinité de l'année 1839.

annoncer les grandes consolations de l'Évangile. La semence de salut, que vous avez jetée et qui a été abandonnée ensuite, n'a point été stérile. Vous connaissez les difficultés de la mission des Osages. Étant dans le voisinage des frontières des États-Unis, ces sauvages apprennent et adoptent facilement tous les vices des blancs, sans y joindre aucune de leurs vertus. Ils oublient la frugalité et la simplicité qui les distinguaient autrefois, pour s'adonner à l'intempérance et aux désordres des pays civilisés. Cependant, chaque année un nombre assez considérable d'adultes entrent dans le sein de l'Église ; beaucoup d'enfants reçoivent le baptême, et comme ils meurent souvent très-jeunes, ce sont autant d'âmes innocentes qui vont intercéder au ciel pour la conversion de leurs malheureux parents, ensevelis dans les erreurs et les superstitions les plus grossières du paganisme.

Au printemps de l'année 1852, une maladie épidémique, la petite vérole, fit de grands ravages, et fut pour des centaines d'entre eux une heureuse occasion de salut. La violence de la maladie, contre laquelle le sauvage ne peut pas facilement être amené à prendre les précautions nécessaires, les souffrances de toute une tribu, la frayeur universelle, la douleur, toutes les misères se présentant sous mille formes diverses, navraient le cœur des missionnaires. L'idée que la Providence ferait tourner au bien des âmes un si terrible fléau était seule capable de les consoler.

Pendant cette année malheureuse, et lorsque la plus grande violence de la maladie avait cessé, nous eûmes à déplorer la perte du R. P. J. J. Bax (1), qui tomba victime d'une charité vraiment héroïque, exercée envers les pauvres sauvages, pour soulager leurs souffrances et gagner leurs âmes à Dieu. Le P. Bax était né, le 15 janvier 1817, au village de Weelde, près de Turnhout, en Belgique. Le mal, qui avait commencé parmi les enfants de la mission, s'était propagé rapidement dans tous les villages de la tribu. Le P. Bax, par ses connaissances en médecine et par les guérisons qu'il opérait, était renommé dans toute la nation. Les sauvages venaient en troupes de tous côtés pour l'appeler dans leurs camps. Il serait difficile de se faire une idée de toutes les fatigues qu'il eut à endurer. Dès le matin, après avoir donné quelques

(1) Un frère de ce généreux missionnaire, Mgr Jacques Bax, est actuellement vicaire apostolique de la Mongolie. Il a été sacré en juin 1875, à Si-wan-tse, sous le titre d'évêque d'Adras, par Mgr Moccagatta, évêque de Chan-si. On sait que cette mission est desservie par une société de prêtres belges qui ont été établis sous le nom d'*Œuvre de la Mission Belge en Chine*, par M. l'abbé Théophile Verbist, en novembre 1862. Ce digne ecclésiastique se rendit lui-même en Mongolie dont il devint le pro-vicaire, et où il mourut pieusement, le 23 janvier 1868, victime de son inépuisable charité et de son héroïque dévouement. — M. l'abbé Vranckx est aujourd'hui le digne Supérieur de cette importante et zélée Congrégation. La maison-mère est à *Scheutveld*, près de Bruxelles.

secours aux enfants de l'école de la mission, il allait dans tous les environs, de cabane en cabane, portant la consolation et la joie sur son passage. Il se dirigeait ensuite vers les autres camps de la nation, pour y répandre les mêmes bienfaits. Il fallait y employer plusieurs jours et endurer de très-grandes fatigues pour les parcourir. Le zélé religieux administrait les derniers sacrements aux moribonds, baptisait les enfants en danger de mort, rassemblait, instruisait les catéchumènes, exhortait, et souvent réussissait à convertir les plus endurcis. Il faisait à la fois l'office de médecin, de catéchiste et de prêtre. Il ne retournait à la maison des missionnaires, épuisé de fatigue, que pour recommencer le lendemain les mêmes œuvres de charité et de zèle, bravant les intempéries de la saison, les pluies fréquentes du printemps, les ardeurs soudaines et excessives de l'été, les froids vifs et subits qui succèdent à la chaleur dans ces parages, à cette époque de l'année.

Tout ce dévouement n'arrêta pas la malice de quelques ennemis, disons plutôt, la rage de l'enfer irrité à la vue de tant d'âmes qui lui échappaient. Le démon inventa contre le bon missionnaire et contre toute la mission une calomnie, très-ridicule, sans doute, aux yeux des gens civilisés, mais entièrement d'accord avec les préjugés, les superstitions et la crédulité du sauvage américain. L'on répandit partout dans les camps indiens l'absurdité que les blancs étaient les auteurs du fléau ; que les

Robes-Noires, c'est-à-dire, les Pères, avaient un charme magique, vulgairement appelé *médecine*, qui tuait les sauvages ; que ce charme était un certain livre dans lequel ils inscrivaient les noms des Osages, et que par là ils obtenaient un pouvoir de vie et de mort sur tous ceux dont le livre mystérieux contenait les noms. Il s'agissait du registre des baptêmes. C'est une croyance superstitieuse parmi eux que quiconque possède un livre ou registre a un empire absolu sur la vie de ceux dont les noms y sont inscrits. La stupide calomnie se répandait de village en village, dans toutes les cabanes ; à mesure qu'elle se propageait, elle devenait de plus en plus noire dans ses détails. Des indiens malveillants allaient partout, exhortant leurs compagnons à attaquer la mission, et disant qu'ils pourraient arrêter la maladie, s'ils parvenaient à détruire le terrible charme magique, à brûler le livre enchanté, tenu par les missionnaires. Ce conte fantastique avait suffi pour engager plusieurs parents à retirer leurs enfants de l'école de la mission.

Heureusement, les Robes-Noires avaient des amis puissants parmi les chefs de la nation. On n'alla pas plus loin. En raisonnant avec les Indiens les plus intelligents, on parvint à apaiser toute la fureur et toute la malveillance. Le Seigneur, qui permet à la tempête de se déchaîner, sait aussi l'apaiser quand bon lui semble.

Le ciel accordait ses bénédictions aux efforts du

bon P. Bax et à ceux de ses confrères dans ce pénible ministère. Des 1,500 sauvages environ qui furent emportés par l'épidémie, tous, à l'exception d'un petit nombre, eurent le bonheur d'être munis des derniers sacrements de l'Église avant de mourir. Saisi enfin lui-même des symptômes du fléau, le P. Bax continuait ses travaux à l'ordinaire, et se traînait à la visite des malades et des moribonds. Son zèle ne lui permettait de faire aucune attention à son mal. Les forces bientôt lui manquèrent entièrement. Il était lui-même presque mourant, quand il travaillait encore. Il dut enfin consentir à se laisser transporter à quarante milles environ de la mission, jusqu'au fort Scott (1), poste militaire où résidait alors un des médecins les plus habiles de l'armée des États-Unis. C'était trop tard : toutes les ressources de l'art furent inutiles. Le saint religieux, l'infatigable missionnaire était un fruit mûr pour le ciel. Après deux semaines, il mourut pieusement comme il avait vécu, âgé de 33 ans. C'était le 5 août. Ses dernières aspirations toutes célestes montraient encore son zèle ardent pour la conversion de ses chers sauvages.

Pendant les cinq années qu'il avait passées dans les missions, il ramena à la foi un grand nombre de métis, qui, baptisés autrefois dans l'église catholique, avaient été, faute de prêtres et d'in-

(1) Le fort Scott, ainsi appelé du nom d'un célèbre général américain, est situé à l'ouest du Kansas, non loin des limites de l'État du Missouri.

structions, malheureusement pervertis par des ministres protestants ; en outre, il baptisa plus de 2,000 sauvages, tant enfants qu'adultes et de tout âge. Il instruisait ses néophytes avec le plus grand soin et la plus grande assiduité. Sa charité avait si bien gagné les cœurs, que tous les sauvages ne l'appelaient que par le beau mot de la langue osage qui signifie *un père qui est tout cœur*.

Sa mort a laissé de profonds regrets. Ses confrères, qui le chérissaient, n'avaient cessé d'être édifiés par son exemple et ses vertus dans sa vie religieuse ; les blancs qu'il allait visiter sur les frontières des États, qu'il fortifiait et encourageait dans l'abandon où ils se trouvaient, l'aimaient comme un protecteur ; mais sa perte fut surtout ressentie par la tribu qu'il évangélisait avec tant de constance, d'ardeur et de succès.

Quelques jours avant sa mort, le P. Bax m'écrivait :

« La contagion se répand parmi les Indiens, et la mortalité est très-grande. La difficulté sera de rassembler de nouveau notre troupeau dispersé ; toutefois, j'ai la consolation de pouvoir dire que jamais encore, soit parmi les nègres, soit parmi les blancs, soit parmi des religieux ou des gens du monde, je n'ai été témoin d'autant de ferveur et de piété au lit de la mort. Ce sont des fins bien édifiantes que celles dont nos jeunes néophytes ont donné l'exemple. Quelques-uns, de leur propre mouvement, demandèrent à tenir le crucifix entre

leurs mains ; ils le serraient sans le quitter, durant plus de deux heures. La statue de la sainte Vierge devait être placée près de leur oreiller. Implorant le secours de leur bonne Mère, ils fixaient des yeux mourants sur son image bénie. Ils jouissent déjà, j'en ai le ferme espoir, de la présence de Dieu. Le Seigneur semble vouloir recueillir dans sa grange céleste le peu que nous avons semé ici-bas. Quels peuvent être les desseins de la Providence pour l'avenir de notre mission ? Nous ne pouvons et nous n'osons le conjecturer. Que sa sainte volonté s'accomplisse ! »

C'est la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de recevoir du P. Bax.

La nation des Osages, comme la plupart des autres tribus du Grand-Désert américain qui furent autrefois si nombreuses et si florissantes, diminue rapidement en nombre. Elle est réduite maintenant à 3,000 âmes, à peu près, et divisée en douze villages situés sur différents rayons, autour du centre de la mission. Ordinairement les Osages habitent ou campent dans les vallées sur les bords des rivières, ou près de quelque source d'eau pure et abondante. Ils y vivent, pour la plupart, comme aux temps primitifs, de racines et des fruits spontanés de la terre, et des animaux qu'ils tuent à la chasse.

Il y a seulement deux Pères pour visiter ces différents villages, situés à des distances de cinquante à soixante-dix milles les uns des autres.

Les travaux et les fatigues du saint ministère y sont très-grands. Il faut instruire les catéchumènes, soutenir les néophytes, visiter les malades et les moribonds, et faire des efforts continuels pour convertir les adultes obstinés. Au milieu de tant d'obstacles, de tant de privations et de difficultés, les missionnaires trouvent aussi de douces consolations dans les fruits que le Seigneur daigne accorder à leurs labeurs. Chaque année ils baptisent parmi les Osages environ deux cent cinquante personnes.

Les missionnaires visitent également les tribus voisines, telles que les Quapaws, qui sont au nombre de trois cent cinquante seulement, et dont cent trente adultes et enfants ont été baptisés dans le courant des deux dernières années. Des familles entières ont reçu le baptême, parmi les Peorias et les Miamies. Les Sénécas, les Cherokees, les Creeks, les Shawnees et d'autres nations, situées au sud de la mission, à deux cents milles de distance, ne peuvent être visités qu'une ou deux fois par an. Malgré l'opposition des ministres protestants, il y a des enfants de l'Église parmi toutes ces tribus. Un grand nombre de familles catholiques européennes vivent dispersées sur les frontières des États du Missouri, de l'Arkansas et du Texas, qui bordent le territoire indien appelé aujourd'hui le Kansas (1). Elles reçoivent de temps en temps la

(1) Le Kansas est devenu un des États de l'Union depuis 1861.

visite et des secours spirituels par l'un ou l'autre Père de la mission du bienheureux de Hieronymo. La vue d'une Robe-Noire, le bonheur d'entendre la messe et d'approcher de la sainte table arrachent des larmes de joie à ces bons enfants de l'Église. Sans ces visites, ils seraient entièrement abandonnés. Le manque de prêtres aux États-Unis est une des causes principales de la défection de milliers de catholiques qui perdent insensiblement la foi, faute de religion pratique.

Deux écoles ont été établies dans la mission des Osages : l'une pour les garçons, sous la direction d'un Père et de plusieurs Frères ; l'autre pour les filles, sous la conduite des Lorettines, venues du Kentucky. Ces deux écoles contiennent ordinairement au delà de cent pensionnaires indiens. On y enseigne les éléments des lettres, avec les principes de la civilisation chrétienne, en même temps qu'on excite la piété dans les cœurs. Ces écoles donnent l'espoir qu'on pourra changer un jour ces tribus sauvages en des communautés d'Indiens chrétiens et civilisés. Il sera difficile, surtout dans ces parages, d'amener les adultes à ce mode d'existence : ils sont trop accoutumés à la vie errante et nomade, à la chasse dans les forêts et les plaines ; trop fiers de leur sauvage indépendance et souvent adonnés aux vices infâmes des blancs, à l'usage immodéré des liqueurs fortes, qu'ils obtiennent facilement par leur commerce avec ces derniers et dans leurs courses fréquentes

aux frontières des États. Chaque conversion sincère et durable est un miracle de la grâce.

Le gouvernement des États-Unis accorde aux Osages, pour l'entretien de leurs écoles, un subside annuel, provenant de la vente de leurs terres. Ce secours étant insuffisant, et afin de donner un éclatant témoignage d'attachement et d'amitié pour les Robes-Noires, tous les chefs de la nation ont obtenu, par traité, du gouvernement une augmentation des fonds destinés au soutien des écoles ; plus une donation libérale pour pourvoir à d'autres nécessités de la mission. Celle-ci possède une ferme qui contribue à défrayer les dépenses. Malgré tout cela, on peut dire que les missionnaires sont obligés de mener une vie pauvre et dure, au milieu de bien des privations. Toutefois la mission des Osages est établie sur un pied assez solide. Voici un extrait tiré du message annuel du président des États-Unis, de 1854 (1). L'agent des Osages, dans son rapport au gouvernement, en parlant de cette nation, dit :

« Les écoles, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, parmi les Osages, sont très-florissantes. Ces Pères méritent de grands éloges pour les efforts qu'ils font afin d'améliorer le sort de cette nation. J'ai eu le bonheur d'assister à l'examen de leurs écoliers ; je joins volontiers à d'autres

(1) Ce président était Franklin Pierce. Il fut nommé en 1852 et remplacé, en 1856, par M. Buchanan.

mon témoignage en faveur de la méthode suivie dans ces établissements. Je doute qu'il y ait, dans le territoire indien, d'autres écoles qui exercent une influence aussi salutaire sur l'esprit des Indiens et qui pourraient être comparées à celles-ci. Les élèves font des progrès rapides dans leurs études ; ils sont bien nourris et bien vêtus, et paraissent heureux et contents. »

L'établissement catholique ainsi que toute la nation des Osages ont fait une perte irréparable par la mort du révérend et infatigable Père Bax. La saison la plus rigoureuse ne pouvait jamais empêcher ses visites aux portions les plus reculées de la nation, lorsqu'il s'agissait de porter des secours et des consolations aux malades et d'accomplir les devoirs de son ministère.

L'on ne peut sans gémir jeter les yeux sur l'immense territoire indien, qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. Là, un grand nombre de tribus continuent toujours d'errer et de mener une vie vagabonde. Il ne reste qu'une faible lueur d'espoir d'obtenir des secours spirituels. Ce n'est pas que le champ soit stérile : il a été parcouru déjà par les RR. PP. Hoecken et N. Point, tous les deux de la Compagnie de Jésus, et par les révérends messieurs Belcourt et Bavaux. Je l'ai parcouru moi-même à différentes reprises dans toute son étendue. Tous les missionnaires déclarent d'une voix unanime que partout, dans leurs visites, ils ont été accueillis par les Indiens avec la plus

grande bienveillance ; que tous leur ont témoigné le plus vif intérêt pour notre sainte religion. Plusieurs milliers d'enfants et un grand nombre d'adultes, surtout parmi les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Sioux, les Poncahs, les Ricarees, les Minatarees, les Sheyennes, les Rapahos, y ont déjà été régénérés dans les saintes eaux du baptême. Le personnel et les moyens matériels ont manqué jusqu'ici pour y commencer des établissements durables. Chaque année les sauvages renouvellent leurs invitations. Nous continuerons de nous adresser au Maître de la vigne, afin qu'il nous envoie des auxiliaires pour étendre nos missions dans cette vaste région. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. »

Par une lettre reçue récemment des Montagnes-Rocheuses, et écrite par le P. Joset, j'apprends que les Indiens de nos différentes missions de l'Orégon continuent de donner beaucoup de consolations à leurs missionnaires, par leur zèle et leur ferveur dans les saintes pratiques de la religion. « J'espère, m'écrit le P. Joset, que la confirmation qu'ils viennent de recevoir va donner encore plus de stabilité à leurs bonnes résolutions. Quoique l'arrivée de Mgr J. N. Blanchet, vicaire apostolique de l'Orégon, n'eût été annoncée que quelques heures auparavant (car il n'y a pas encore de communication postale dans ces parages) et

qu'on n'eût pu réunir que la moitié des néophytes, le Prélat a cependant donné la confirmation à plus de six cents fidèles. Sa Grandeur (1) a été enchanté de nos missions et de nos néophytes.

Dans ces différentes missions, les conversions à la foi sont chaque année très-consolantes.

Nos nouveaux établissements dans la Californie vont bien ; notre collége de *Santa Clara* compte près de cent pensionnaires.

Veuillez, monsieur le Chanoine, présenter mes très-humbles hommages de respect et d'estime à Mgr l'évêque de Gand, à M. le président du grand séminaire, à MM. les chanoines Van Crombrugghe, De Smet, Helias, De Decker, et à nos révérends Pères.

Recommandez-moi, s'il vous plaît, aux prières de vos bonnes religieuses et permettez-moi de vous demander un *memento* dans vos saints sacrifices, en union desquels, j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

(1) Mgr J. N. Blanchet est aujourd'hui archevêque de l'Orégon.

II

MORT DE MGR VAN DE VELDE, ÉVÊQUE DE NATCHEZ.

Saint-Louis, 1er décembre 1856.

Mon révérend Père (1),

C'est avec un sentiment de profonde douleur, qui sera partagé par tous nos frères de Belgique et par les nombreux amis du digne Prélat, que nous annonçons la mort de Mgr Van de Velde, évêque de Natchez.

Quoique le digne Pasteur fût avancé en âge, et malgré sa longue carrière apostolique dont les États-Unis avaient admiré les rudes travaux, tout faisait espérer qu'il porterait longtemps encore le

(1) Cette lettre et les suivantes ont été adressées à feu le R. P. Terwecoren, S. J., fondateur de la revue périodique LES PRÉCIS HISTORIQUES.

fardeau de l'épiscopat. Sa mort inattendue a consterné tous ceux qui le connaissent. C'est une perte immense, nous dirons presque une perte irréparable pour le diocèse de Natchez.

Mgr Jacques-Olivier Van de Velde est né, le 2 avril 1795, à Saint-Amand-lez-Puers, dans la province d'Anvers. A cette époque, le pays était fort agité par les partisans de la révolution française. Très-jeune encore, il fut confié aux soins maternels d'une pieuse tante. Un confesseur de la foi, un digne prêtre français, échappé à la persécution qui affligeait son pays natal, avait trouvé une retraite dans la même famille. Ce fut lui qui dirigea l'éducation du jeune Jacques ; il n'épargna ni soins ni travaux pour former l'esprit et le cœur de son élève. Jacques devint bientôt l'enfant favori du clergé de l'endroit. Il manifesta dès sa plus tendre enfance un vif désir d'embrasser un jour l'état ecclésiastique. En 1810, il fut placé dans un pensionnat près de Gand, où ses talents le firent distinguer parmi un grand nombre de condisciples. A l'âge de dix-huit ans, il enseigna le français et le flamand, à Puers, pendant deux ou trois années.

Tandis qu'il était occupé de la sorte, la situation politique et religieuse du pays vint à changer. Par suite de la défaite de Napoléon I^er^, à Waterloo, eut lieu le congrès de Vienne. Il réunit la Belgique à la Hollande, sous Guillaume I^er^, prince d'Orange, calviniste acharné et ennemi de la religion catho-

lique. Comme bien d'autres, le jeune Van de Velde, impatient du joug oppresseur sous lequel gémissait son pays, forma le projet de se retirer soit en Angleterre, soit en Italie. Dans ce dessein, il étudia la langue de ces deux contrées. Mais son ancien bienfaiteur et confesseur, le très-révérend M. Verlooy, alors directeur du petit séminaire de Malines, l'encouragea et lui proposa d'accepter, dans son nouvel institut, une classe de latin, de français et de flamand, et de se faire porter en même temps sur la liste des élèves du grand séminaire archiépiscopal. Ce fut là qu'il étudia les éléments de la logique et de la théologie spéculative.

Cependant comme le dessein de quitter sa patrie restait toujours présent à sa pensée, son pieux et zélé directeur lui conseilla de se dévouer aux missions étrangères. A cet effet, il fut présenté au révérend M. Charles Nerinckx, célèbre missionnaire du Kentucky, qui, à son retour de Rome, et quelque temps avant son départ pour les États-Unis, était venu à Malines. Après que le jeune Van de Velde eut pris des informations sur l'état des missions et qu'on eut délibéré sur la continuation de ses études théologiques, il fut convenu qu'il accompagnerait M. Nerinckx, et qu'après avoir terminé ses études au séminaire de Mgr Flaget (1), il s'y dévouerait aux exercices du saint ministère.

(1) Mgr Flaget, premier évêque de Bardstown, dans le Kentucky.

Mais la Providence en disposa autrement. M. Nerinckx quitta l'Europe, le 16 mai 1817, accompagné de plusieurs jeunes Belges, destinés au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Georgetown, et parmi lesquels se trouvait Van de Velde. Mais ce dernier, avant l'entrée du navire dans le port de Baltimore, fit une chute pendant une tempête et se rompit une veine. Ayant perdu beaucoup de sang, il dut être transporté au séminaire de Sainte-Marie. Même après sa convalescence, il fut encore incapable de continuer son voyage jusqu'au Kentucky. Le révérend M. Bruté de Remur, alors président du séminaire, l'engagea à rester à Baltimore ; M. Nerinckx, au contraire, lui conseilla fortement de suivre ses compagnons de voyage jusqu'à Georgetown, et d'y rester avec eux au noviciat de la Compagnie de Jésus. Il y fut reçu avec beaucoup de bonté et de charité par le R. P. Kohlmann (1), alors supérieur des missions de l'ordre en Amérique.

(1) Le R. Père Antoine Kohlmann naquit à Kaiserberg, près Colmar, le 13 juillet 1771 ; ordonné prêtre en avril 1796, il entra dans l'association des Pères du Sacré-Cœur. En 1799, s'étant mis au service des malades dans l'hôpital de Hagenbrunn, il fut lui-même atteint de l'épidémie. Revenu à la santé, on le nomma aumônier en chef des hôpitaux militaires autrichiens, à Padoue. La description qu'il nous a faite plusieurs fois de l'état moral et matériel de ces hôpitaux est tout simplement effrayante. Assisté d'un seul compagnon, il se dévoua, pendant deux ans, auprès de trois mille soldats successivement infectés du typhus. Il reçut un grand nombre de Luthériens dans le giron de l'Église.

Après deux années de noviciat, il fut admis aux vœux simples, selon l'usage de la Société, et nommé préfet des classes. En même temps, il s'appliqua assidûment à l'étude de la poésie, de la

Occupé plus tard aux rudes travaux du saint ministère dans l'Allemagne supérieure et la Prusse, il finit par entrer en 1805, dans la Compagnie de Jésus, dont l'existence légale en Russie avait été reconnue par le souverain Pontife Pie VI. Il fut envoyé dans la république américaine en 1807, et y séjourna pendant dix-huit ans, remplissant une bonne partie du temps les fonctions de supérieur des missions de son ordre. En 1809, accompagné du P. Benoît Fenwick, il fit visite à Thomas Paine, le célèbre publiciste anglais, qui se trouvait à la mort. B. Fenwick, devenu évêque, rendit compte de cette entrevue à son frère, le Père George Fenwick, dans une lettre publiée en 1842, par la revue américaine : *United States Catholic Magazine*, page 358.

L'année 1813 vit la grande question catholique en Amérique (*the catholic question in America*) s'agiter devant les tribunaux de New-York. Le R. P. Kohlmann y prit la part la plus active. En 1820, il publia un ouvrage important en deux volumes in-8° : *Examen philosophique et théologique de l'Unitarisme* (*Unitarism Philosophically and Theologically Examined*). En peu de temps, il y eut trois éditions de cet ouvrage. Étant président du séminaire de Georgetown (1824), eut lieu le *Matingley miracle* (Dame guérie) ; un rapport en fut publié la même année, par James Wilson, brochure de 44 pages in-12, et mis en vente chez J. Cuegan, *Pennsylvenia Avenue*. L'année suivante le R. P. Kohlmann fut appelé à Rome pour enseigner la théologie morale à l'Université Grégorienne, dont la direction venait d'être rendue aux jésuites par Léon XII. Ce Souverain Pontife tenait le R. P. Kohlmann en grande estime, et il avait mis sa bibliothèque particulière à la disposition du célèbre jésuite. Quelque

rhétorique et de la philosophie. Ses progrès furent tels, qu'il fut nommé professeur de belles-lettres.

En 1827, à l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre à Baltimore, par Mgr l'archevêque A. Maréchal (1). Pendant les deux années qu'il

temps après, ce fut entre les mains du P. Kohlmann que Theiner fit son abjuration ; on sait le rôle que le triste oratorien a joué plus tard. Le P. Kohlmann mourut, à Rome, le 10 avril 1836. Le Pape Grégoire XVI fut excessivement affligé de cette perte. Une inflammation pulmonaire occasionna le décès du Père Kohlmann. Il avait passé la veille plusieurs heures au confessionnal dans l'église du Gesu. Il s'y était refroidi. Celui qui écrit cette notice avait coutume, étant petit garçon, d'attendre dans les corridors le R. P. Kohlmann revenant de déjeûner : « Je saisissais l'opportunité pour lui demander sa bénédiction sur le front et je dois avouer que je m'en suis toujours bien tuouvé. »

Thomas Paine dont nous venons incidemment de dire un mot, naquit à Thetford en Angleterre (Norfolk), en 1737 ; il exerça divers métiers dans son pays et, en 1774, passa en Amérique. Il publia un pamphlet le *Sens commun*, qui hâta la déclaration de l'Indépendance des États-Unis. Après avoir été secrétaire du comité des affaires étrangères, il vint à Paris négocier un emprunt en 1781. Ramené encore d'Amérique en Europe par des projets de spéculation, il défendit contre Burke les principes de la Révolution française dans une brochure les *Droits de l'homme*, 1791-1792, mais il dut quitter l'Angleterre. A la Convention où les électeurs du Pas-de-Calais l'avaient envoyé, il plaida la cause de Louis XVI, et, pour ce motif, fut rayé de la liste des membres, comme étranger, et emprisonné. Rendu à la liberté et à la Convention, en 1794, il mena depuis une vie obscure en France, 1802, et en Amérique jusqu'à sa mort, 1809.

(1) Mgr Ambroise Maréchal fut consacré le 14 décembre 1817 et mourut en 1828.

s'appliquait à l'étude de la théologie morale et scolastique, il exerça les fonctions de chapelain du couvent et pensionnat de la Visitation, à Georgetown. En 1829, il fut chargé des missions de Rockville et de Rock Creek, dans le comté de Montgomery au Maryland. Pendant l'automne de 1831, ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Louis, où un collége venait d'être érigé et était en pleine activité, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, et le patronage de Mgr Rosati (1). Il y fut reçu par ses frères avec la plus grande joie et la plus franche cordialité. Bientôt après, on le nomma professeur de rhétorique et de mathématiques. En 1833, il remplit l'office de vice-président du collége, qui venait d'être élevé au rang d'Université. Il conserva cette charge jusqu'en 1837, époque de son admission aux vœux solennels. Il fut nommé procureur de la vice-province du Missouri, sans cesser d'être vice-président de l'Université. En 1840, il devint président de l'Université de Saint-Louis. L'année d'après, étant choisi pour représenter la vice-province à la congrégation des procureurs (2), il partit pour Rome, où il eut plusieurs audiences du souverain pontife Grégoire XVI. A son retour à Saint-Louis, il continua ses fonctions de prési-

(1) Lazariste italien, né en 1789, à Sora, dans le royaume de Naples, premier évêque de Saint-Louis.

(2) La congrégation des procureurs est la réunion des députés que la Compagnie de Jésus envoie à Rome, tous les trois ans, pour rendre compte au Général de l'état de chaque province.

dent de l'Université (1), jusqu'au mois de septembre 1843, lorsqu'il fut nommé vice-provincial du Missouri. Sous son administration, plusieurs églises furent construites, ainsi qu'une maison plus spacieuse pour servir de noviciat ; les colléges et les missions continuèrent de fleurir. En 1848, il remplit de nouveau l'office de procureur de la vice-province et de secrétaire du R. P. Provincial, qu'il accompagna au concile de Baltimore.

Plusieurs prélats connaissaient le P. Van de Velde depuis plusieurs années. Ses talents, son zèle et sa piété le firent proposer par eux au Pape pour le siége vacant de Chicago. Au mois de novembre de la même année, il reçut ses bulles. Ce ne fut que sur l'avis de Mgr l'archevêque de Saint-Louis et de trois théologiens, qui avaient décidé que les documents de Rome contenaient un commandement formel de la part du Souverain Pontife, qu'il voulut accepter sa nomination. Il fut sacré évêque, le dimanche de la sexagésime, 11 février 1849, par Mgr l'archevêque R. P. Ken-

(1) Le 4 juillet de chaque année, les États-Unis célèbrent la fête de leur Indépendance, proclamée en 1776. En 1841, le P. Van de Velde fut invité à prononcer le discours commémoratif, qui a été publié sous le titre de : *Oration delivered on the day sixty-fifth anniversary of the proclamation of the Independence of the United States of America*, 5th *July* 1841. By the Rev. J. Van de Velde, S. J., President of the Saint-Louis University. Saint-Louis, printed at the Argus Office, Olive Street, 1841, in-8°.

rick, assisté de Mgr Loras (1) et de Mgr Miles (2). Mgr Spalding prononça un discours anologue à la consécration. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-François Xavier, attachée à l'Université de Saint-Louis.

Le nouvel évêque visita d'abord la partie de son vaste diocèse qui est au-delà du Mississipi, vis-à-vis de Saint-Louis. Il n'arriva à Chicago que le dimanche des Rameaux, jour où il prit possession de son siége épiscopal.

Mgr Van de Velde avait souffert pendant plusieurs années de douleurs rhumatismales ; il s'aperçut bientôt que le climat froid et humide de Chicago lui était très-nuisible. La révolution romaine empêchait le Prélat de s'adresser au Souverain Pontife ; mais dès que l'ordre fut rétabli à Rome, il écrivit au Saint-Père, le priant d'accepter sa démission et de lui permettre de retourner parmi ses anciens confrères. Il reçut une réponse du cardinal Fransoni, qui l'encourageait à porter le fardeau de l'épiscopat avec patience et résignation. Quelque temps après, à l'occasion de troubles et de difficultés survenus dans le diocèse, et qui

(1) Mgr Mathias Loras, évêque de Dubuque (États-Unis), fut consacré le 28 juillet 1837, et mourut le 19 février 1857. Il était né à Lyon en 1792.

(2) Mgr Richard Pie Miles, dominicain irlandais, consacré premier évêque de Nashville, au Tenessée, le 16 septembre 1838, mourut le 1 février 1860.

influèrent sur ses afflictions corporelles, Mgr Van de Velde écrivit de nouveau à Rome, suppliant le Saint-Siége d'accepter sa démission. L'affaire fut soumise à la décision du premier concile national qui devait avoir lieu à Baltimore, au printemps de l'année 1852. Ce concile résolut de créer un nouveau diocèse de Quincy pour la partie méridionale de l'Illinois ; mais il décida que, pour l'avantage de celui de Chicago, Mgr Van de Velde ne serait point transféré.

L'évêque avait eu l'intention de visiter la France et la Belgique, après le concile. Il se mit en route, et prit la résolution de pousser son voyage jusqu'à Rome et de porter en personne ses supplications au trône du Saint-Père. Nommé porteur des décrets du concile, il arriva à Rome le 22 juin. Pie IX accueillit Mgr Van de Velde avec la plus grande affabilité. Après deux audiences, l'évêque reçut la réponse désirée, savoir, qu'il serait rendu à la Compagnie de Jésus, même en qualité d'*évêque titulaire*, et qu'il serait transféré à un autre siége, dans un climat plus doux et plus favorable. Mgr Van de Velde quitta Rome le 16 septembre. Après avoir visité quelques parties de la France, de l'Allemagne, de la Belgique, il assista à Liége à la consécration de Mgr de Montpellier. Il s'embarqua à Liverpool, le 17 novembre, et arriva le 28 du même mois à New-York.

De retour à Chicago, il fit encore une fois la visite épiscopale de son diocèse. Ce fut pendant

cette tournée qu'il reçut de Rome son bref de nomination au siége vacant de Natchez (1), où il avait lui-même demandé d'être transféré. La majorité du clergé et des fidèles de Chicago reçurent avec le plus vif regret la nouvelle qu'ils allaient être privés de la présence de leur excellent évêque, qui avait travaillé avec tant de zèle et d'ardeur à leur bien-être, et avait tant fait pour propager la

(1) Natchez, ville de l'État de Mississipi (États-Unis) à 200 kil. N. O. de la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi ; 10,000 habitants. Entrepôt de commerce ; grand marché de coton. Évêché catholique ; académie, bibliothèque. Cette ville fut fondée, vers 1716, par la tribu sauvage des Natchez, et terminée par les Français en 1730. Chateaubriand a passé par les Natchez ; voici la description qu'il donne de leur village dans son *Génie du christianisme* :

« L'aurore se levait : à quelque distance, dans la plaine, on aperçoit le village des Natchez avec son boccage de mûriers et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de nègres, des groupes de blancs et d'Indiens, présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident le Mississipi roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure d'un tableau avec une inconcevable grandeur. »

La tribu indienne ou sauvage dont parle de Châteaubriand n'existe plus.

foi dans l'État florissant de l'Illinois. Sous son administration, soixante-dix églises avaient été commencées et la plupart achevées. Il avait fait construire deux asiles d'orphelins, sans parler de plusieurs autres établissements et importants travaux.

Mgr Van de Velde fut forcé pendant quelque temps de rester à Chicago comme administrateur de ce diocèse et de celui de Quincy, parce que le très-révérend M. Melcher, nommé évêque de Quincy (1) et administrateur de Chicago, n'avait point accepté sa nomination. Ce fut seulement le 3 novembre 1853, après avoir acheté un beau terrain pour y bâtir la future cathédrale de Quincy, que Mgr Van de Velde quitta ses nombreux amis de Chicago et partit pour Natchez. Il y arriva le 23 du même mois, et fut reçu avec la plus grande joie par le clergé et par tout le peuple. Sa haute réputation l'y avait précédé. Le 18 décembre, après avoir assisté au sacre de Mgr A. Martin (2), à la Nouvelle-Orléans, et après avoir fait une retraite au collége de Spring-Hill (3), il prit possession de son nouveau diocèse.

(1) Le siége de Quincy n'existe pas aux États-Unis. On n'a pas donné suite au projet formé pour lors de le créer.

(2) Mgr Aug. Martin, évêque actuel de Natchitoches, dans la Louisiane.

(3) Ce collége dirigé par les Pères de la Compagnie se trouve à 3 milles de Mobile, dans l'État d'Alabama. Il est très-florissant.

L'évêque entreprit, avec un grand zèle, l'accomplissement de son importante charge et se mit à étendre la cause de la religion dans l'État du Mississipi. Il visita aussitôt les différentes paroisses, pour connaître les besoins de son nouveau diocèse, fit des efforts pour se procurer des ouvriers apostoliques, établit deux écoles et prit des mesures pour achever la cathédrale de Natchez et ériger un collége. A cet effet, il acheta un bel emplacement dans un faubourg de la ville. Mais le Seigneur, dans ses desseins impénétrables, appela à lui le bon évêque, avant qu'il eût pu réaliser tous ses plans conçus pour le bien de la religion et l'instruction des ouailles confiées à ses soins.

La mort de Mgr Van de Velde offrit, dans ses causes, un caractère des plus affligeants : il eut le malheur, le 23 octobre dernier, de se casser la jambe à deux endroits différents, en tombant d'un escalier. Cette triste nouvelle se répandit rapidement dans la population catholique. Les fidèles se rendirent en masse à la maison épiscopale, pour exprimer leur affliction à leur bien-aimé Pasteur, et lui porter toutes les consolations et toute l'assistance dont ils étaient capables. L'inflammation de la jambe causa d'abord une légère fièvre, qui passa bientôt à l'état de fièvre jaune, et provoqua, pendant plusieurs jours, des spasmes d'agonisant. Durant toute sa maladie, on remarqua dans l'évêque une patience étonnante, une résignation entière à la volonté du Seigneur, un

calme vraiment chrétien, et cela au milieu des plus rudes épreuves et des souffrances les plus pénibles. Ayant reçu les dernières consolations de l'Église, avec la plus grande dévotion, il rendit sa belle âme à son Créateur, le 13 novembre, à sept heures du matin, jour de la fête de saint Stanislas, en l'honneur de qui il finissait une neuvaine.

L'exposition des restes du vénérable défunt et le service funèbre présentèrent un spectacle solennel et imposant. Le corps, couvert des ornements épiscopaux, déposé dans un riche sarcophage de métal, était placé, dans la demeure épiscopale, sur un catafalque en forme de croix, auquel on avait donné une légère pente, de sorte que le corps apparaissait comme à moitié debout. Il resta ainsi exposé pendant toute la journée qui suivit le décès. Un très-grand nombre de personnes, de tous les rangs de la société et de différentes croyances, visitèrent la dépouille mortelle du Prélat. Ces visites se prolongèrent bien avant dans la nuit. Un doux sourire semblait animer les traits du défunt ; à voir ses yeux entr'ouverts, on eût dit qu'il écoutait attentivement et avec plaisir ceux qui l'entouraient, et qu'il se préparait à répondre à leurs questions. A peine les spectateurs pouvaient-ils croire qu'il n'était plus. Il fallait des efforts, surtout de la part des catholiques, pour se séparer de leur digne Père et bon Pasteur.

Les obsèques eurent lieu le 14, à neuf heures,

dans la cathédrale de Sainte-Marie, au milieu d'un immense concours de peuple, accouru pour payer leur dernier tribut de respect et d'attachement à leur digne évêque.

La messe solennelle fut chantée par Mgr Antoine Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans (1), assisté des révérends MM. F. X. Leroy, F. Gri-

(1) Mgr A. Blanc a été le premier archevêque de la Nouvelle-Orléans. Consacré le 22 novembre 1835, il mourut le 20 juin 1860. L'évêché fut érigé par Pie VI et démembré de celui de la Havane dans l'île de Cuba. La Louisiane appartenait alors à l'Espagne ; c'est pourquoi le nouveau diocèse fut fait suffragant de Saint-Dominique. Le premier évêque, qui était espagnol, Mgr Louis Penalver y Cardenas, étant transféré à Guatemala, et la Louisiane ayant été vendue aux États-Unis, l'archevêque de Baltimore fut chargé, par le Saint-Siége, de l'administration de cette église. Il nomma d'abord pour la gouverner M. Olivier, prêtre français, qui desservait une paroisse sur le bord de l'Ohio ; il délégua ensuite Mgr Dubourg et le proposa même au Souverain-Pontife pour remplir le siége épiscopal de la Nouvelle-Orléans. Mgr Dubourg était passé en Amérique avec les Sulpiciens ses confrères, qui allèrent au commencement de la révolution, fonder un séminaire à Baltimore. Mgr Dubourg fut sacré le 24 septembre 1815, à Rome, dans l'église de Saint-Louis-des-Français, par le cardinal Doria, assisté de Mgr l'ancien évêque de Saint-Malo, ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne Louis XVIII, et de Mgr Pereira, évêque de Terracine. Mgr Dubourg s'embarqua pour retourner aux États-Unis, le 1 juillet 1817, à Bordeaux, sur la *Caravane* de la marine Royale. Après soixante-cinq jours de traversée, il débarqua avec ses compagnons à Annapolis, port du Maryland, dans la baie de Chesapeake.

gnon et Pont. Le R. P. Tschieder, de la Compagnie de Jésus, prononça le discours funèbre. Après le service, le cercueil fut déposé dans un caveau préparé à cet effet sous le sanctuaire de la cathédrale.

Nous recommandons l'âme de Mgr Van de Velde, notre vénérable confrère en Jésus-Christ, aux saints sacrifices et aux prières de tous nos chers Pères et frères de Belgique, et au souvenir pieux des nombreux amis du défunt.

Je suis avec un profond respect,

Votre très-humble et tout dévoué serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

III

SAUVAGES DES MONTAGNES-ROCHEUSES.

Saint-François-Xavier, 4 février 1856.

Je viens de recevoir du R. P. Adrien Hoecken une lettre datée du 18 octobre dernier, au camp réuni des Têtes-Plates et Pends-d'Oreilles, dans la région des grandes plaines, à l'est des Montagnes-Rocheuses. Les sauvages y étaient allés pour assister à un conseil de paix, tenu par ordre du gouvernement des États-Unis. Le P. Hoecken s'y était rendu, à la demande expresse du gouverneur du territoire de Washington, M. Stevens, qui témoigne aux Pères la plus grande bienveillance, et dont les rapports envoyés au président des États-Unis témoignent du vif intérêt qu'il porte à

l'amélioration de la condition matérielle de tous les Indiens confiés à nos soins.

Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Kootenays et un grand nombre de chefs de tribus différentes ont assisté à ce conseil. Il est à espérer que les stipulations de ce nouveau traité seront ratifiées par le gouvernement. D'une part, les sauvages promettent de maintenir la paix entre eux ; de l'autre, les blancs et le gouvernement proposent de leur venir en aide, par des subsides, pour l'éducation de leurs enfants, et, par des instruments d'agriculture, pour les encourager à quitter la vie nomade et à se fixer, sur leurs propres terres, dans un endroit convenable. Il est à désirer que le conseil puisse réaliser le plan louable qu'il se propose.

Le R. P. Hoecken m'annonce que les Indiens de nos missions situées à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Cœurs-d'Alêne, les Kootenays, les Schuyelpies, ou *gens des chaudières*, continuent, par leur conduite régulière et religieuse, à donner à leurs missionnaires beaucoup de consolation. Il parle aussi des bonnes dispositions dans lesquelles il a trouvé les Corbeaux, les Pieds-Noirs et autres tribus à l'est des Montagnes. Ces sauvages demandent avec instance nos missionnaires. Le colonel Cummings, surintendant des affaires indiennes et qui a présidé le dernier grand conseil, m'a assuré, lors de son retour récent à Saint-Louis, que toutes

les tribus qui se trouvent dans le haut Missouri nous sont très-dévouées. Il userait volontiers de toute son influence auprès du gouvernement pour la bonne réussite de nos missions parmi ces Indiens. Avant de partir pour le conseil, il m'avait exprimé son désir que je l'accompagnasse pour assister à la grande réunion des sauvages.

Dans une lettre que j'ai reçue du R. P. Congiato, en date de Sainte-Claire, le 29 novembre dernier, ce supérieur de la mission de la Californie et de l'Orégon parle de sa visite aux missions des Montagnes. Elle a duré trois mois. Voici un extrait de sa correspondance.

« Les Pères font beaucoup de bien dans cette région éloignée. Comme son vénérable frère Christian, mort sur la rivière Missouri en 1851, le bon Père A. Hoecken fait le travail de plusieurs. Il est parvenu à réunir trois nations et une partie des Têtes-Plates, pour vivre ensemble sous sa direction spirituelle.

« Tout marchait à merveille dans ce territoire lorsque je quittai l'Orégon ; aujourd'hui tout y est en feu. Les sauvages qui vivent sur les bords du fleuve Columbia, depuis Walla-Walla jusqu'aux Dalles, se sont réunis aux Indiens du nord de la Californie, pour faire la guerre aux Américains ou blancs, et commettent de grandes déprédations. Un des Oblats de Marie, le P. Pandosi, a été massacré. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la mission de Saint-Paul à Colville, m'apprennent que

nos Indiens, en exprimant leur aversion pour les excès commis par les sauvages, ne se montrent aucunement disposés à prendre part à cette guerre. Priez pour nos confrères qui sont dans l'Orégon. »

Plusieurs feuilles des États-Unis ont annoncé que les premières causes de cette lutte sont les cruautés exercées par quelques blancs contre un bon nombre d'Indiens paisibles et tranquilles. Je ne pense pas que les sauvages de nos missions prennent la moindre part à ces difficultés qui ont surgi entre les Américains et les Indiens du fleuve Columbia. Ils suivront, sans doute, les conseils de leurs missionnaires, qui les détourneront d'une si triste équipée et d'un si grand danger. D'ailleurs, ils sont éloignés de l'endroit où la guerre se fait en ce moment, et ils n'ont eu jamais, ou bien rarement, des rapports avec les tribus hostiles.

Ne m'oubliez pas dans vos prières et faites beaucoup prier pour les pauvres Indiens. Je viens de recevoir une deuxième lettre du R. P. Hoecken, écrite du village de Saint-Ignace parmi les Têtes-Plates. Il y a réuni plusieurs nations. Les conversions faites parmi les païens ont été très-consolantes et très-nombreuses dans le courant de l'année dernière.

Au nom de tous les sauvages qui sont à l'est et à l'ouest des Montagnes, il me demande de venir les revoir. Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Sioux et d'autres ne cessent d'implorer notre secours. Ces nations sont encore très-

nombreuses : elles comptent au-delà de 70,000 âmes. Les religieux doivent être avant tout des enfants d'obéissance. Quant à ordonner, c'est l'affaire des supérieurs. Nous ne cesserons d'aider les Indiens de nos prières et de les recommander d'une manière toute spéciale aux bons souvenirs des âmes pieuses.

Agréez etc.

P. J. De Smet, S. J.

IV

LES QUATRE TRIBUS DES PIEDS-NOIRS : GROS-VENTRES, PÉGANES, GENS DU SANG ET PIEDS-NOIRS DIRECTS.

Université de Saint-Louis, 28 octobre 1855.

Dans quelques-unes de mes lettres de 1846, j'ai parlé de ma visite aux quatre tribus des Pieds-Noirs, parmi lesquels j'ai séjourné pendant environ six semaines, et où j'ai eu le bonheur de régénérer dans les saintes eaux du baptême plusieurs centaines d'enfants et quelques adultes. Au mois d'octobre, après avoir fait mes adieux au R. P. N. Point, qui se proposait de passer l'hiver dans les camps indiens, pour sonder davantage leurs dispositions sous le rapport religieux, je quittai le pays des Pieds-Noirs pour me rendre à Saint-Louis où m'attendaient les affaires des missions. Pendant

le séjour que fit le P. N. Point parmi ces populations indiennes, il recueillit bien des traits intéressants sur le caractère et les mœurs de ces sauvages ; il a eu la bonté de me les communiquer. J'ai envoyé une copie de sa relation à nos supérieurs en Europe ; mais je ne sache pas qu'elle ait jamais été publiée. Dans l'espoir qu'elle vous fera plaisir et que vous la jugerez digne de votre attention, j'ai cru devoir, quoique tard, vous en transmettre les principaux extraits.

En 1847, le P. N. Point m'écrivait : . . . .

« Je crois pouvoir dire, à la gloire de l'unique Auteur de tout bien, qu'avec sa sainte grâce je n'ai point perdu mon temps parmi les Pieds-Noirs. J'ai donné 667 baptêmes, dont tous les actes sont en règle ; j'ai pris toutes les notes qui m'ont paru propres ou à intéresser les curieux, ou à édifier les âmes pieuses. Pendant l'hiver, j'avais coutume, chaque jour, de faire trois instructions ou catéchismes, proportionnés aux trois classes si différentes de mes auditeurs. Je n'ai pas besoin de dire que les prières ont été toutes traduites en idiome pied-noir et apprises dans le fort Louis et dans le camp des Péganes, et qu'il n'est guère d'autre camp des Pieds-Noirs où le signe de la Croix ne soit en vénération et même en pratique, du moins chez les individus qui ont eu quelque rapport avec le missionnaire.

« Des vingt-cinq à trente conducteurs de camp ou chefs, qui m'ont visité ou que j'ai visités, il n'en

est pas un qui ne m'ait donné de sa peuplade des idées moins désavantageuses que celles qu'on en a communément, et, bien entendu, parmi les blancs qui habitent le territoire indien comme ailleurs. Entre les différents camps, il y a une espèce d'émulation ; c'est à qui recevra la Robe-Noire, ou plutôt la mission dans ses terres. Sur cet article, je ne me suis prononcé en rien ; je leur ai dit seulement que, dans le cas où une réduction serait formée, elle serait bâtie à l'emplacement qui réunirait le plus d'avantages pour toutes les peuplades unies. Tous ont trouvé la chose raisonnable et ont promis qu'ils feraient de leur mieux pour contenter les Robes-Noires.

« Les *Gros-Ventres des plaines* me paraissent avoir sur les autres l'avantage d'être plus adroits, plus dociles, plus braves ; mais ils sont plus attachés à leurs vieilles superstitions ou *médecines* (1), et sont de terribles demandeurs ; — c'est le nom que les colons canadiens donnent ici aux mendiants déhontés ; — heureusement, si vous leur refusez, ils ne s'en offensent pas. Les *Péganes* sont les plus civilisés, mais les plus voleurs. Les *Gens du sang* sont bien faits, d'un beau sang et généralement moins sales. On dit que les *Pieds-Noirs directs*, ou *Pieds-Noirs* proprement dits, sont les plus hospitaliers.

« Tels sont les traits saillants de ces quatre

(1) Les sauvages attachent à ce mot une idée religieuse.

nations, depuis si longtemps en guerre avec presque tous leurs voisins, et quelquefois entre elles, du moins partiellement. Depuis qu'elles ont la preuve que la vraie prière rend l'homme plus *vaillant*, plus *heureux* et le fait généralement *vivre plus longtemps*, — trois avantages qu'elles mettent au-dessus de tous les autres, et qu'elles ont cru voir réunis chez les Têtes-Plates, — les *sacs de médecine* ou l'idolâtrie, chez un bon nombre, sont tombés en discrédit.

« Plusieurs traits de la justice divine contre ceux qui s'étaient montrés les moins dociles à suivre nos conseils, et au contraire, plusieurs traits de protection frappante en faveur de ceux qui les avaient suivis, ont aidé beaucoup au changement admirable que l'on remarque déjà dans leurs idées. Cela ne veut pas dire qu'ils soient des saints ; non : le vol et même l'assassinat ne sont pas encore, aux yeux des jeunes surtout, sans offrir quelque attrait ; ce qui fait que, malgré la paix conclue avec les Têtes-Plates et le penchant des Grands-Hommes à la maintenir, il y a eu bien des déprédations commises cet hiver à leur détriment. Mais, disons-le, à la louange des chefs, le tout a été désapprouvé par eux ; neuf ou dix voleurs ont reçu de la main des Pends-d'Oreilles la punition qu'ils méritaient. Cette pacification, si désirable sous le rapport de l'humanité et même du commerce, est la condition *sine quâ non* de la conversion de la plupart de ces pauvres Indiens, à moins d'un

miracle qui ne s'est guère vu que chez les Têtes-Plates.

« J'ai suivi à la chasse, pendant environ six semaines, les cinquante loges de Péganes qui sont sous la conduite du chef Amak-Zikinne ou *le Grand-Lac*. Ce camp est une des sept ou huit fractions de la tribu des Péganes, montant ensemble à environ trois cents loges. Cette tribu fait partie des quatre connues sous le nom générique de *Pieds-Noirs*. J'en ai dit déjà quelque chose. Les Péganes sont les plus civilisés à cause des rapports d'une partie de leurs gens avec les Têtes-Plates. Si les Gros-Ventres étaient moins importuns, je les appellerais volontiers les Têtes-Plates du Missouri. Ils ont quelque chose de leur simplicité et de leur bravoure. C'est improprement qu'ils sont rangés parmi les Pieds-Noirs : outre qu'ils ne sont pas originaires du pays, ils n'en parlent pas la langue et en diffèrent sous presque tous les rapports (1).

« Quoi qu'il en soit, ces quatre tribus, dites Pieds-Noirs, peuvent composer environ mille loges, c'est-à-dire, compter dix mille âmes. Ce n'est

(1) Les Gros-Ventres des plaines sont une branche des Rapahos, qui parcourent les plaines du Nouveau-Mexique et celles des eaux de la rivière Platte ou Nébraska. Ils sont séparés de la nation depuis environ un siècle et demi, à cause des différends et des disputes qui existaient entre les chefs. C'est ce que les Gros-Ventres m'ont dit.

pas la moitié, assure-t-on, de ce qu'ils étaient avant la contagion de la petite vérole que les blancs leur ont apportée. Je pense que les femmes en constituent plus des deux tiers, si ce n'est les trois quarts. Cette inégalité, funeste pour les mœurs, est due à la guerre. Dans la visite que j'ai faite aux Gros-Ventres, partagés en deux camps, j'ai compté deux cent trente loges. J'ai visité ou reçu en visite plusieurs fractions de Pieds-Noirs, de plus un camp entier d'Hommes du Sang ; et tous, je les ai trouvés dans des dispositions telles, qu'il ne m'a fallu que dire un mot pour baptiser, avec leur agrément, tous les enfants non adultes jusqu'à ceux d'un jour que les mères apportaient elles-mêmes. J'aurais pu baptiser un grand nombre d'adultes ; ils semblaient même le désirer avec ardeur ; mais ces désirs n'étaient pas encore assez éclairés des vrais principes de la religion. Je ne pouvais évidemment me contenter de la persuasion existant en général chez tous les sauvages, que lorsqu'ils ont reçu le baptême, il n'est point d'ennemis qu'ils ne puissent combattre. C'est le courage et le bonheur des Têtes-Plates qui leur ont inspiré cette croyance. Cela m'explique pourquoi des malheureux, qui ne cherchaient qu'à tuer leurs semblables, ont été les premiers à exprimer le désir d'être baptisés. Tous disent qu'ils seraient contents d'avoir des Robes-Noires ; mais pourquoi la plupart les désirent-ils ? Parce qu'il leur semble que, s'ils en avaient, tous les biens

qu'ils imaginent viendraient avec elles : non-seulement la force pour se battre, mais encore tous les remèdes pour se bien porter. Les Gros-Ventres m'ont amené une bossue et un myope pour que je les guérisse. J'ai dit que ces sortes de cures dépassaient mes pouvoirs ; ce qui n'a pas empêché d'autres requêtes semblables. Mais enfin, à force de leur répéter que les Robes-Noires peuvent bien guérir les âmes, mais pas toujours les corps, quelques-uns ont fini par le croire. Ils pensent aussi que nous pouvons donner des maladies, faire gronder le tonnerre, quand nous ne sommes pas contents. Tout récemment, il y a eu un tremblement de terre chez les Gros-Ventres , et tout de suite le bruit s'est répandu que c'était moi qui faisais remuer la sol, « que ce tremblement « signifiait que la *picote* (variole) allait revenir dans « le pays, etc., » que tout cela arrivait parce que les sauvages n'écoutaient pas assez la Robe-Noire. Il règne actuellement chez les Péganes que j'ai visités une maladie que l'on dit mortelle, et qui, en effet, a déjà enlevé quelques personnes. Comme cette maladie commence par un mal d'oreille, ils se croient fondés, bien plus encore que les Gros-Ventres, à dire « que cette punition ne leur est « venue qu'à cause de leur dureté à entendre la « parole du Grand-Esprit. » Pour moi, ce qui m'a paru plus frappant, c'est la mort subite d'une douzaine de personnes, arrivée soit dans leur loge, soit à la guerre , mais au moment où elles s'éloi-

gnaient davantage du bon chemin. Le trait le plus frappant en ce genre est la mort d'un Pied-Noir, qui m'avait volé trois mulets : il mourut le lendemain de son arrivée chez lui, et après s'être vu dépouillé de sa capture, qu'on me ramena. Cette mort ne manqua pas de faire dire : — « Malheur à celui qui vole les Robes-Noires ! » Ainsi d'une manière ou d'une autre, la divine Providence prépare les voies à la conversion de ces pauvres idolâtres.

« Pour en revenir aux Péganes, avec lesquels j'ai vécu environ six semaines, je dirai que ceux qui, parmi ces sauvages, s'appellent les *Grands Hommes* seraient disposés à nous écouter en tout, si l'on pouvait capituler avec eux sur l'article de la pluralité des femmes ; que les jeunes gens, à leur tour, se rendraient volontiers si nous pouvions tout de suite en faire de Grands Hommes ; mais comme la chose n'est guère possible, tous les raisonnements des sages ont bien de la peine à les détourner du brigandage. S'ils peuvent voler vite et beaucoup aux ennemis de leur nation, ils ne manquent pas de le faire ; mais si le théâtre de leurs vols légitimes est trop éloigné, il n'est pas rare de les voir chercher chez les peuplades amies, par exemple, les Pends-d'Oreilles ou les Têtes-Plates, ce qu'ils auraient trop de peine à trouver ailleurs. Il y a quelques jours, les trois frères du *Grand-Lac*, à l'un desquels les Têtes-Plates ont trois fois fait grâce de la vie, sont venus avec de

bons et beaux chevaux pris chez les Pends-d'Oreilles, qui venaient de faire grâce de la vie à deux de leurs gens. Déjà deux fois auparavant, après de semblables méfaits, le Grand-Lac, malgré mes vives réclamations, n'avait pas eu le courage de les blâmer. C'est que, chez les Pieds-Noirs, les gens riches, qui s'avisent de blâmer les méchants qui ne possèdent rien, n'ont rien à gagner et ont tout à perdre. Comme il n'y a ni autorité légitime chez les uns, ni conscience chez les autres, un second vol ou un coup de fusil n'est pas chose rare.

« Dans ces vols cependant, il est une chose qui excuse, jusqu'à un certain point, le silence du chef dont je viens de parler : c'est le vol de deux chevaux fait à son détriment par un jeune Tête-Plate ; mais cet acte préalable ne peut assurément justifier les représailles ; car, outre que restitution lui a été promise, il savait bien que le voleur en question était comme rejeté de sa peuplade ; qu'il ne faut pas l'imiter ; qu'il ne faut prendre exemple que des bons qui tous désirent vivre en paix avec les Pieds-Noirs, etc. Mais on a beau le leur dire et le leur rappeler, on sent que ces raisons entrent difficilement dans leurs têtes et encore moins dans leurs cœurs, qui n'ont ni la droiture ni la générosité de leurs alliés. A part ces misères et quelques fausses maximes qui viennent des blancs, le reste, et jusqu'aux efforts que tente l'enfer pour ressaisir une proie qui lui échappe, tout ce qui se fait en ce

moment dans ce pays annonce que le jour de sa régénération n'est pas éloigné. Ce qui est bien consolant encore pour nous, c'est que cette régénération, si les choses continuent, sera due en grande partie à la conduite, aujourd'hui exemplaire, des gens du fort.

« Tous les jours, après la messe, j'apprends les prières aux enfants ; tous les soirs, les hommes se les rappellent mutuellement ; à six heures du soir ceux-ci font, dans ma chambre, la prière en commun ; après quoi je leur fais une instruction, puis vient le tour des femmes. Maintenant ces femmes, baptisées et mariées légitimement ou se préparant au baptême et au mariage, font dire à leurs maris, qui se sont presque tous approchés des sacrements : — « Mon Dieu ! quelle différence ! » — Cette différence, en effet, est si sensible, qu'elle saute aux yeux de tous les sauvages, qui affluent dans le fort et ne s'en retournent qu'après être venus m'assurer « qu'eux aussi ils veulent con-« naître et suivre le chemin du ciel, puisque ce « n'est que là et dans le ciel que se trouve le vrai « bonheur. » — Que racontent-ils lorsqu'ils sont de retour dans leurs familles ? De nouveaux visiteurs, mieux disposés que jamais à l'égard du fort et au sujet de la prière, le disent assez.

« Il me reste à vous donner une nouvelle bien consolante. Chemin faisant avec le camp des Péganes, j'ai pu baptiser quatorze petits enfants de la nation des Corbeaux, tant j'ai trouvé bien

disposée une partie de leur peuplade qui se rendait chez les Gros-Ventres. Ils désirent de vous revoir parmi eux. Dans cette espérance, ils iront à votre rencontre au printemps prochain. De loin comme de près, mon révérend Père, je ne cesserai de faire des vœux pour le succès d'une entreprise à laquelle il avait plu à la divine bonté de m'associer dès le commencement. Il me sera toujours permis de faire, par mes prières, ce que je ne ferai plus par mes œuvres.

« Je suis, etc.

N. Point, S. J. »

Le projet d'aller au secours de ces pauvres malheureux n'a jamais été abandonné. A chaque printemps ils envoient aux Robes-Noires des invitations pressantes de venir s'établir au milieu d'eux, afin de les instruire dans la voie du Seigneur. Dans le courant de cette année, nous avons reçu des invitations de la part des Pieds-Noirs, des Corbeaux, des Assiniboins, des Sioux, des Ponkahs et des Omahas, avec plusieurs autres tribus ; le nombre de ces Indiens dépasse le chiffre de 70,000. Un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes ont reçu le baptême. Le vaste désert qu'ils habitent n'a pas un seul prêtre en ce moment ! Depuis quinze ans ils demandent des pasteurs !

Permettez-moi, mon révérend Père, de demander le secours de vos saints sacrifices et de vos prières, et veuillez recommander les pauvres sauvages au bon souvenir des âmes pieuses de votre connaissance, afin que le Seigneur daigne exaucer ces malheureux et envoyer de dignes et bons ouvriers dans cette vaste vigne, si longtemps abandonnée et qui promet une bien ample récolte.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une grande estime,

Votre très-dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P. J. De Smet, S. J.

V

LES TÊTES-PLATES.

Université de Saint-Louis, avril 1856.

Je vous envoie une lettre du R. P. Adrien Hoecken, frère de Chrétien, dont vous avez annoncé la mort.

Le P. Adrien Hoecken a été un de mes premiers compagnons de voyage dans les missions des Têtes-Plates. Il y a toujours travaillé et y travaille encore avec le plus grand zèle et les fruits les plus abondants.

Dans ce mois d'avril, je lui ai expédié toute une cargaison par un vapeur qui devait remonter le Missouri. Elle se compose d'outils, d'habits et de provisions de toute espèce. Le bateau parcourra une distance de 2,200 milles ou 700 lieues ; puis les effets seront transportés par une allège qui

aura fort à faire pour passer le courant rapide, sur une longueur d'environ 600 milles, ou 200 lieues ; reste encore alors une centaine de lieues à franchir sur terre avec des waggons, dans les défilés des montagnes ; de sorte que les objets expédiés en avril ne pourront arriver parmi les Têtes-Plates qu'au mois d'octobre.

On espère que d'autres ouvriers évangéliques iront bientôt rejoindre le P. A. Hoecken. Les sauvages demandent des missionnaires. Cette mission des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles est toujours florissante, comme vous allez en juger par la lettre.

« Camp des Têtes-Plates, pays des Pieds-Noirs, 18 octobre 1855.

« Mon révérend et bien cher Père De Smet,

« Vous bénissez le Seigneur avec moi de ce que, à la prière de Marie, il a développé d'une manière si consolante les missions commencées par vous dans ces lointaines contrées. Si, durant les longues années que j'ai passées parmi les Kalispels, mes travaux ont été pénibles et mes épreuves assez multipliées, le bon Dieu m'a fait trouver en abondance les consolations du missionnaire dans la foi vive et la piété sincère de nos néophytes.

« Nous trouvâmes les moyens de bâtir une magnifique église, que le lieutenant Mullen, de l'armée des États-Unis, n'a pu voir sans admi-

ration. Cette église est assez grande pour contenir toute la tribu. Quand, les jours de dimanche et de fête, nos Indiens l'ont parée des ornements que les bois et les prairies fournissent, de rameaux verts et de fleurs sauvages ; quand, avec une ferveur admirable, ils y font retentir les accents de leurs pieux cantiques pendant le saint sacrifice, bien des paroisses, anciennes dans la foi, y trouveraient un exemple et un sujet d'édification propre à raviver leur zèle. On admire généralement, parmi nos néophytes, une dévotion très-tendre envers Marie, signe évident que la foi a jeté de profondes racines dans leurs âmes. Chaque jour, matin et soir, les familles se rassemblent dans leurs loges respectives pour réciter le rosaire en commun ; tous les jours, ils demandent à la sainte Vierge qu'elle veuille remercier pour eux le Grand-Esprit de les avoir appelés d'une vie d'ignorance, de rapine et d'effusion de sang, aux félicités de la vraie religion et à ses immortelles espérances.

« Les Kalispels ont fait une grande perte par la mort de leur pieux chef Loyola, dont vous connaissez bien le nom si euphonique : *Etsowisg-simmègee-itshin*, ou l'*ours gris debout*. Depuis le jour où vous le baptisâtes, cet excellent chef est demeuré constamment inébranlable dans la foi. On le voyait tous les jours avancer dans la vertu et s'acquitter, avec une ferveur sans cesse croissante, des pratiques de notre sainte religion. Il était véritablement le père de son peuple, ferme pour

aura fort à faire pour passer le courant rapide, sur une longueur d'environ 600 milles, ou 200 lieues ; reste encore alors une centaine de lieues à franchir sur terre avec des waggons, dans les défilés des montagnes ; de sorte que les objets expédiés en avril ne pourront arriver parmi les Têtes-Plates qu'au mois d'octobre.

On espère que d'autres ouvriers évangéliques iront bientôt rejoindre le P. A. Hoecken. Les sauvages demandent des missionnaires. Cette mission des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles est toujours florissante, comme vous allez en juger par la lettre.

« Camp des Têtes-Plates, pays des Pieds-Noirs, 18 octobre 1855.

« Mon révérend et bien cher Père De Smet,

« Vous bénissez le Seigneur avec moi de ce que, à la prière de Marie, il a développé d'une manière si consolante les missions commencées par vous dans ces lointaines contrées. Si, durant les longues années que j'ai passées parmi les Kalispels, mes travaux ont été pénibles et mes épreuves assez multipliées, le bon Dieu m'a fait trouver en abondance les consolations du missionnaire dans la foi vive et la piété sincère de nos néophytes.

« Nous trouvâmes les moyens de bâtir une magnifique église, que le lieutenant Mullen, de l'armée des États-Unis, n'a pu voir sans admi-

ration. Cette église est assez grande pour contenir toute la tribu. Quand, les jours de dimanche et de fête, nos Indiens l'ont parée des ornements que les bois et les prairies fournissent, de rameaux verts et de fleurs sauvages ; quand, avec une ferveur admirable, ils y font retentir les accents de leurs pieux cantiques pendant le saint sacrifice, bien des paroisses, anciennes dans la foi, y trouveraient un exemple et un sujet d'édification propre à raviver leur zèle. On admire généralement, parmi nos néophytes, une dévotion très-tendre envers Marie, signe évident que la foi a jeté de profondes racines dans leurs âmes. Chaque jour, matin et soir, les familles se rassemblent dans leurs loges respectives pour réciter le rosaire en commun ; tous les jours, ils demandent à la sainte Vierge qu'elle veuille remercier pour eux le Grand-Esprit de les avoir appelés d'une vie d'ignorance, de rapine et d'effusion de sang, aux félicités de la vraie religion et à ses immortelles espérances.

« Les Kalispels ont fait une grande perte par la mort de leur pieux chef Loyola, dont vous connaissez bien le nom si euphonique : *Etsowisg-simmègee-itshin*, ou l'*ours gris debout*. Depuis le jour où vous le baptisâtes, cet excellent chef est demeuré constamment inébranlable dans la foi. On le voyait tous les jours avancer dans la vertu et s'acquitter, avec une ferveur sans cesse croissante, des pratiques de notre sainte religion. Il était véritablement le père de son peuple, ferme pour

réprimer les désordres, plein de zèle pour recommander l'obéissance aux leçons des missionnaires. Au milieu des rudes épreuves auxquelles la divine Providence soumit sa vertu dans les dernières années de sa vie, lorsque, dans un court espace de temps, la mort lui enleva son épouse et trois de ses enfants, on le vit supporter ce coup terrible avec l'édifiante résignation d'un vrai chrétien. Dans sa dernière maladie, qui fut de plusieurs semaines, il paraissait bien plus occupé à entretenir et augmenter encore, par de nouveaux moyens, la piété de son peuple, qu'à procurer quelque adoucissement à la violence de ses propres douleurs. Sa mort, qui arriva le 6 avril 1854, fut pleurée par les Indiens avec les marques non équivoques d'une douleur dont je n'avais, jusque-là, jamais été témoin. On ne voyait pas sur sa tombe ce deuil hypocrite et ces larmes de commande que l'usage, dit-on, fait verser aux Indiens sur leurs chefs décédés ; leurs larmes étaient celles d'une affliction profonde, celles de cœurs vraiment déchirés, comme si chacun eût perdu le meilleur des pères. Leurs regrets pour le bon Loyola ne sont point encore calmés en ce moment. Jamais je n'aurais supposé nos Indiens capables d'un attachement pareil.

« Comme Loyola, contrairement aux coutumes indiennes, n'avait pas désigné son successeur, il fallut, après sa mort, choisir un nouveau chef. Tous se préparèrent à l'élection par la prière,

afin d'obtenir un bon choix. Le scrutin terminé, la presque unanimité des voix se trouva réunie sur un brave chasseur, appelé Victor, que vous avez très-bien connu et qui a toujours été remarquable par la générosité de ses dispositions. On l'inaugura avec de bruyantes réjouissances. Les guerriers, en grand costume, se rendirent à son *wigwam* ou cabane, se rangèrent à l'entour, et firent une décharge de mousqueterie. Après quoi, tous, à la file, s'approchèrent du chef, pour lui promettre fidélité et lui témoigner leur affection par une cordiale poignée de main. Pendant tout le jour, de nombreuses bandes vinrent à notre demeure pour exprimer aux Pères combien ils étaient satisfaits d'avoir un chef dont la bonté avait depuis longtemps gagné tous les cœurs. Victor seul paraissait triste : il redoutait la responsabilité du commandement et se jugeait incapable de maintenir le bien opéré dans la tribu par l'excellent Loyola.

« L'hiver suivant, une grande disette, — on pourrait presque dire une famine, — se fit sentir parmi les Kalispels. Victor donna une preuve bien touchante de sa charité généreuse et désintéressée : il distribua dans le camp ses propres provisions, se réservant à peine le strict nécessaire pour le soutien de sa vie. A son retour de la chasse annuelle, et quand il se trouvait encore à une distance considérable du village, il tomba épuisé de faiblesse et dut être transporté par ses

compagnons, auxquels, ce jour-là même, il avait distribué toute la nourriture qu'on lui avait envoyée pour son propre usage.

« L'Indien est souvent décrit comme un être entièrement dépourvu de sentiments humains, incapable de reconnaissance, ne respirant que haine sauvage, que vengeance et cruauté ; mais il y a réellement, dans sa nature inculte et indomptée, autant d'impulsion généreuse que dans un individu d'aucune autre race. Il ne lui manque que l'influence civilisatrice de la religion catholique, pour produire au dehors les plus touchantes expressions de son cœur. Ce fait n'a pas besoin d'autres preuves que le souvenir reconnaissant des Indiens pour leur dernier chef Loyola, le généreux caractère de Victor et les sentiments affectueux de toutes les tribus converties pour leurs missionnaires, et pour vous spécialement, mon révérend Père, qu'ils considèrent comme leur grand bienfaiteur, parce que vous avez été le premier à leur apporter la bonne nouvelle du salut.

« Parmi nos chers Têtes-Plates, Michel Insula ou la *plume rouge*, ou encore, comme il est communément appelé à cause de sa petite taille, le *petit chef*, est un exemple bien remarquable du pouvoir qu'a l'Église de semer et de développer les plus aimables vertus dans le cœur du farouche Indien. Il réunit en sa personne, avec la plus grande bravoure, la piété la plus tendre et les manières les plus agréables. La plume rouge qu'il

porte le distingue de ses guerriers. Son approche suffit pour mettre en fuite les bandes vagabondes de Corbeaux et de Pieds-Noirs, qui ont infesté si souvent le territoire des Têtes-Plates. Il est très-connu et très-affectionné des blancs, qui ont eu l'occasion de traiter avec lui. Tous l'estiment comme un homme d'un jugement droit, d'une stricte intégrité, d'une fidélité à laquelle on peut se fier aveuglément. Doué d'une exquise pénétration d'esprit pour discerner les caractères, il aime à s'entretenir particulièrement des blancs, distingués par leurs belles qualités, qui sont venus le voir. Il mentionne souvent et avec plaisir le séjour qu'ont fait dans sa tribu le colonel Robert Campbell, de Saint-Louis, et le major Fitzpatrick ; il les a adoptés pour ses frères, conformément aux idées de la politesse indienne. Il a conservé, jusqu'à ce jour, toute la ferveur de dévotion que vous lui connaissiez. On entre rarement dans sa loge, soit le matin, soit l'après-midi, sans qu'on le trouve, son chapelet dans les mains, tout absorbé dans la prière. Il garde le plus tendre souvenir de vous et du jour où il fut baptisé ; il désire ardemment vous voir encore une fois avant de mourir. Hier encore, il me demandait quand et par quel chemin vous reviendriez. Ce langage, du reste, exprimait le désir de nos bons Indiens, qui tous également sont tristes de votre longue absence.

« On me proposa, pendant l'été de 1854, de commencer une nouvelle mission dans le territoire

des Têtes-Plates, non loin du lac qui porte leur nom, à environ 190 milles nord-est des Kalispels, et 50 milles de l'ancienne mission de Sainte-Marie. Un site convenable nous y avait été indiqué par le chef Alexandre, votre ancien ami, qui fut souvent le compagnon de vos courses apostoliques dans les Montagnes-Rocheuses.

« Je partis de la mission des Kalispels le 28 août 1854, et j'arrivai le 24 septembre à la place désignée. Je la trouvai telle qu'on me l'avait décrite : un endroit magnifique et d'une fertilité incontestable ; un lac, une rivière, des bois, des prairies y forment une variété non moins agréable qu'utile. Une ceinture de montagnes, dont les crêtes blanchâtres bornent l'horizon, couronne cette situation délicieuse, d'ailleurs suffisamment pourvue de gibier et de poisson. Non, je n'oublierai jamais les émotions d'espérance et de crainte qui remplirent nos cœurs quand, pour la première fois, je célébrai la messe dans cette solitude, en plein air et entouré d'une bande nombreuse de Kalispels qui me regardaient, après Dieu, comme l'auteur et le garant de leur félicité spirituelle et temporelle dans ce nouveau séjour.

« Ce lieu était complétement inhabité ; mais à quelques journées de distance vivaient plusieurs tribus d'Indiens, que vous avez autrefois visitées et où vous conférâtes le baptême à un grand nombre, les autres restant encore attachés au paganisme. Je conçus l'espérance de rassembler autour

de moi ces chrétiens épars. Dieu daigna bénir, au-delà de mon attente, cette entreprise commencée pour sa gloire. En peu de semaines, nous avions élevé plusieurs constructions en charpente, une chapelle, deux maisons, des échoppes de charpentier et de forgeron. En même temps, les cabanes s'étaient élevées à l'entour en grand nombre et comme par enchantement. Matin et soir, vous eussiez entendu le bruit des haches et des marteaux, et vous eussiez vu à chaque moment de nouveaux amis venir placer ensemble leurs loges modestes. Vers le temps de Pâques de l'année courante, la population de ce nouveau village s'élevait à plus d'un mille.

« A la nouvelle que la Robe-Noire, si longtemps l'objet de leurs vœux, était enfin dans leur voisinage, grand nombre d'Indiens de toutes les tribus voisines, Hauts-Kootenays, Arcs-à-Plat, Pends-d'Oreilles, Kalispels des montagnes, Têtes-Plates, étaient arrivés successivement pendant l'hiver pour fixer ici leur résidence. Tous ces Indiens ont montré jusqu'ici d'excellentes dispositions. Sans compter un grand nombre d'enfants baptisés dans le courant de l'année, j'eus le bonheur, avant les fêtes de Noël et de Pâques, de régénérer plus de cent cinquante adultes, Kootenays et Arcs-à-Plat. Ces Indiens ont une docilité et une ingénuité de caractère vraiment admirables. Ils m'ont dit que, depuis la visite que vous leur fîtes il y a quelques années, ils ont absolument renoncé à l'habitude

des jeux de hasard, comme à leurs autres vices ; qu'ils ont toujours, depuis ce temps, nourri l'espérance d'être instruits un jour de la religion du Grand-Esprit.

« Notre bon Frère Mac Gean, dès le commencement du printemps, a coupé environ dix-huit mille palis et fait un immense enclos de culture, qui promet une abondante moisson. Le lieutenant Mullen, qui a passé l'hiver parmi les Têtes-Plates de Sainte-Marie, m'a prêté, dans l'établissement de cette mission, un concours bien précieux, et a pris constamment un vif intérêt à la prospérité de l'entreprise. Je ne sais comment acquitter ma dette de reconnaissance envers ce digne officier ; pauvre missionnaire comme je suis, je ne puis que prier le Seigneur de récompenser la bonté et l'assistance généreuse de M. Mullen par toutes les bénédictions du temps et de l'éternité.

« Il est vrai, bien des articles, je ne dis pas seulement importants et utiles, mais d'une nécessité absolue pour consolider cette nouvelle mission, nous manquent encore. J'ai la confiance que les pauvres Indiens trouveront des amis qui se feront un bonheur de contribuer, par une légère aumône, à cette œuvre de charité. Nous leur serons infiniment obligés, et nos bons néophytes, en faveur de qui je fais cet appel, ne cesseront de recommander à Dieu, dans leurs prières, leurs bienfaiteurs généreux.

« Veuillez faire des arrangements avec la com-

pagnie américaine de pelleteries pour transporter, par le Missouri, jusqu'au fort Benton (1), les articles qui me seront envoyés. Je puis de là les faire parvenir, sur des chariots, à travers les Montagnes, jusqu'à la résidence des missionnaires.

« Quand Mgr Magloire Blanchet, évêque de Nesqualy, nous fit sa première visite à la mission de Saint-Ignace, bien que Sa Grandeur ne fût pas attendue et qu'un grand nombre de familles fussent parties pour leurs chasses, il eut cependant à confirmer plus de six cents Indiens chez les Kalispels, les Cœurs-d'Alène et les Shuyelpies. Monseigneur se proposait de donner la confirmation ici l'été prochain, et j'attendais avec un vif empressement l'arrivée de ce pieux prélat : il avait opéré tant de bien déjà parmi nos néophytes, par les exhortations ferventes qu'il leur avait adressées pour les fortifier dans la foi. Il était déjà décidé qu'un parti d'Indiens irait à sa rencontre jusqu'au village du Sacré-Cœur, chez les Cœurs-d'Alène, à environ cent cinquante milles de la mission de Saint-Ignace, lorsque nos plans furent tout à coup dérangés par un message du gouverneur Stevens, appelant tous nos Indiens à un conseil qui devait se tenir à une distance d'environ trente milles dans la vallée de Sainte-Marie, ou vallée de la *racine amère*, à un endroit appelé *Porte d'enfer*.

(1) Le fort Benton est situé dans le territoire de Montana.

« De là, un nombre considérable de chefs et de guerriers devaient accompagner le gouverneur à un grand conseil de paix, dans le pays des Pieds-Noirs. J'étais à visiter nos Frères parmi les Cœurs-d'Alène, les Shuyelpies et d'autres tribus, quand me vint, de la part du gouverneur, l'invitation d'assister moi-même aux deux conseils.

« J'avais, dans ma visite, trouvé toutes nos missions riches de conversions et de bonnes œuvres, quoique bien pauvres de biens de ce monde. Tous les Pères et les Frères jouissaient d'une très-bonne santé. Le P. Joset (1), parmi les Shuyelpies, aux chutes de la Columbia, appelées les *Chutes des chaudières*, avait baptisé un grand nombre d'enfants et d'adultes.

« Au dernier retour de la petite vérole, presque personne ne mourut de cette maladie parmi nos néophytes ; nous les avions préalablement vaccinés presque tous. Les Spokanes, au contraire, et autres Indiens non convertis, qui disaient : — « La médecine des Pères (la vaccine) est un poi- « son dont ils se servent pour nous tuer, » — furent moissonnés en grand nombre. Le contraste eut naturellement pour effet d'augmenter le crédit des missionnaires.

« Mû par les sentiments de plaisir et de peine

(1) Le R. P. Joset, S. J., natif de Bâle, partit pour l'Amérique du Nord en 1843. Il a été principalement occupé depuis lors dans les missions des Montagnes-Rocheuses.

que me causaient, tour à tour, le spectacle de tant de bien opéré et la mort affligeante de tant d'hommes rachetés au prix du sang de Jésus-Christ ; reconnaissant d'ailleurs pour les bienfaits de Dieu et soumis au jugement impénétrable de sa Providence, je partis, accompagné de mes néophytes, pour me rendre au pays des Pieds-Noirs. Le grand conseil se tint dans le voisinage du fort Benton. Nos Indiens s'étaient persuadés qu'ils vous y trouveraient avec le colonel Cummings et le major Culbertson. Jugez quel dut être leur désappointement ?

« Les Pieds-Noirs, bien qu'ils soient abandonnés au brigandage et qu'ils aient commis, au printemps dernier, plus de ravages que jamais, sont très-désireux de vous voir et d'avoir des missionnaires parmi eux.

« Le gouverneur Stevens, qui s'est toujours montré un ami véritable, et le père de nos Indiens surtout, a exprimé la détermination de faire tout ce qui dépendrait de lui pour promouvoir le succès des missions. L'établissement d'une mission parmi les Pieds-Noirs serait le meilleur ou plutôt le seul moyen de leur faire observer le traité de paix qui vient d'être conclu. En attendant qu'on leur envoie des missionnaires, je me propose d'aller de temps en temps les visiter, pour leur faire tout le bien dont je suis capable, et préparer les voies à la conversion de toute la tribu. J'espère que l'établissement d'une mission ne tardera pas à être réalisé parmi eux.

« Ce nouvel établissement est absolument nécessaire, tant pour les Pieds-Noirs eux-mêmes que dans l'intérêt de nos Indiens convertis, qui occupent la partie ouest des Montagnes-Rocheuses.

« D'après tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai appris dans cette dernière tournée, je puis affirmer sans crainte que les Corbeaux, les Assiniboins et toute la tribu du haut Missouri, aussi bien que les diverses bandes des Pieds-Noirs, où tant d'enfants ont été régénérés dans les eaux saintes du baptême, par Votre Révérence et par le Père N. Point, ont vraiment le désir d'avoir les Robes-Noires établies parmi eux d'une manière permanente, et d'apprendre la belle prière du Grand-Esprit. La moisson paraît mûre et semble n'attendre que les moissonneurs. Prions le Seigneur qu'il lui plaise d'envoyer bientôt de zélés ouvriers dans ces régions lointaines et depuis si longtemps abandonnées.

« Le chef Kalispel Alexandre, le chef Michel Insula et les autres chefs des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles ; les chefs des Kootenays et des Arcs-à-Plat, avec tous nos néophytes, demandent un souvenir dans vos prières. Eux, de leur côté, n'oublient jamais de prier pour vous. Veuillez aussi vous souvenir de moi.

« Votre tout dévoué frère en Jésus-Christ,

« Adrien Hoecken, S. J. »

VI

LES SIOUX.

Paris, le 17 novembre 1856.

Je revois avec plaisir, dans votre livraison du 15 de ce mois, la lettre pleine d'intérêt que le R. P. Adrien Hoecken m'avait écrite du camp des Têtes-Plates, et que je vous avais expédiée de Saint-Louis, avant mon départ pour la Belgique.

Voici quatre lettres de son frère, le R. P. Chrétien Hoecken (1), écrites en anglais. Je pense qu'elles méritent d'être traduites, et qu'elles intéresseront vos lecteurs autant que celle du R. P. Adrien (2).

Dans quelques jours, je vous reverrai à Bruxelles.

(1) Le R. P. Chrétien Hoecken mourut, le 19 juin 1851, sur le Missouri, à bord du *Saint-Ange*, victime de son dévoûment pour les cholériques.

(2) Le R. P. Adrien exerce aujourd'hui le saint ministère au collége Saint François-Xavier, à Cincinnati, dans le Ohio (États-Unis).

Première lettre du R. P. Chrétien Hoecken.
Au R. P. De Smet.

« Pays des Sioux, au poste Vermillon, 11 décembre 1850.

« Mon révérend et bien cher Père,

« Vous aurez appris, sans doute, par les lettres du R. P. Duerinck, que je suis parti, au mois de juin dernier, pour le pays des Sioux. La saison était assez favorable quand je quittai Kansas. J'eus un temps un peu froid en traversant les États du Missouri, de l'Iowa et du Minnesota, jusqu'à mon arrivée au poste de la compagnie américaine de pelleteries, nommé le *poste Vermillon*. L'impossibilité de trouver un bon guide pour me conduire jusqu'au fort Pierre, qui est le principal du Missouri, me fit perdre cinq jours d'un temps excellent.

« Enfin je réussis à me procurer un compagnon qui avait passé et repassé presque par toutes les plaines de l'Ouest, les montagnes, les forêts et les prairies, durant l'espace de trente-trois ans. Je me mis bravement en route le jour avant que le temps ne changeât. Le troisième jour, la neige nous atteignit. En arrivant à la rivière Jacques, nous la trouvâmes infranchissable : l'eau était trop haute et trop froide pour y faire passer nos chevaux. Nous fûmes forcés de remonter le long du fleuve pour chercher quelque endroit guéable. Nous voyageâmes huit

jours sans trouver aucun endroit ni aucun moyen pour traverser l'eau. Le vent du nord commençait à souffler avec tant de violence, que nous étions en danger de périr par la gelée. Nous finîmes par descendre de nouveau la *vallée de la rivière ;* mais à peine nous étions-nous avancés de cinq ou six milles, que le soir nous surprit, et nous fûmes obligés de camper dans un lieu qui offrait, hélas ! une quantité de bois peu suffisante pour la nuit. Nous étions justement campés que le vent du nord se mit à souffler avec une horrible violence ; la neige tombait en telle abondance que les nuages, eussiez-vous dit, crevaient par le milieu. Vous pouvez vous imaginer notre position, et comment nous nous regardions avec pitié l'un l'autre. Il n'y avait nul moyen de dormir. Le lendemain matin nous levâmes notre camp. La neige et le vent continuèrent de se déchaîner avec la même fureur durant deux jours et deux nuits. Dans certains endroits il y avait six, quinze, et même vingt pieds de neige. Figurez-vous, si vous le pouvez, l'état dans lequel nous nous trouvions, voyageant le long de la rivière Jacques, qui coule entre deux chaînes de montagnes, où il y a de profonds ravins, rapprochés l'un de l'autre.

« Nous étions presque au bout de nos petites provisions, tout à fait seuls, dans un triste désert où l'on ne voyait que de la neige ; nous n'avions personne pour nous encourager, si ce n'est l'esprit de la divine charité, à la voix duquel j'avais entre-

pris ce pénible voyage. La neige s'amassait et s'élevait par monceaux ; nos chevaux ne voulaient plus avancer. La triste idée que nous ne pourrions jamais traverser la rivière Jacques abattait sans cesse notre courage ; mais je trouvais de la consolation à me rappeler ces paroles de la divine Sagesse : « Il vous a été avantageux d'avoir été éprouvé par la tentation. » Pour surcroît de misère, le rhumatisme s'empara de mes deux genoux, au point que je ne pouvais placer l'un pied devant l'autre. Un de nos deux chevaux devint boiteux et ne se trouva guère mieux que moi-même. En outre, la bise gela mes oreilles, mes pieds, mon nez et les pieds de mon compagnon. Le pauvre homme se plaignait de violentes douleurs dans le ventre, causées sans doute par la fatigue et par le manque de nourriture. Les éléments semblaient conspirer contre nous ; ce n'est que par une assistance particulière du ciel que nous n'avons pas péri dans ces tristes circonstances : — « Je n'ai jamais vu « chose pareille. J'ai vécu, erré, voyagé durant « trente-cinq ans dans tous les pays du haut Mis- « souri ; mais jamais, jamais je ne me suis trouvé « dans une situation comme celle-ci. » — Telles étaient les exclamations fréquentes de mon guide. Pour moi, j'étais contraint, par une triste nécessité, de marcher contre mon gré, ou plutôt de me traîner le mieux possible. Je ramassais le peu de courage qui me restait ; je marchais dans la neige du matin au soir, pleurant et priant tour à tour,

faisant des vœux et des résolutions. Les aspirations des prophètes et des apôtres étaient le sujet de mes communications avec le ciel : — « Fortifiez-moi, Seigneur, à cette heure... Ne me « reprenez pas dans votre colère et ne me châtiez « pas dans votre fureur. » — Voilà ce que je répétais presque à chaque instant. Quand je m'enfonçais jusqu'à la ceinture dans la neige, je m'écriais : — « Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de nous... C'est « pour vous et pour les vôtres que nous sommes « venus en cette heure. Envoyez-nous l'aide de « votre bras pour nous conduire ? Seigneur, nous « périssons ! »

« Cependant nous nous avancions péniblement à travers les montagnes accumulées de neige, jusqu'à ce que la nuit nous invitât à planter notre tente, qui consistait, — soit dit en passant, — en une pièce carrée d'une maisonnette en peau. Nous nous mettions à l'œuvre avec courage, écartant la neige, descendant la charpente et le bois nécessaire pour le chauffage de la nuit. Le feu est allumé ; nous avons terminé notre prière du soir ; nous n'avons à manger qu'un petit morceau. Maintenant donc, repos pour quelques heures. Impossible : le sommeil a fui nos paupières ; la fumée nous enveloppe et menace de nous étouffer presque à chaque instant ; il fallait nécessairement tousser ; mon compagnon de voyage disait qu'il lui était impossible de distinguer un objet d'un autre, parce que la fumée l'avait rendu aveugle. Comment dormir

quand les loups rôdent et hurlent autour de nous? La neige et quelquefois la pluie avec la grêle tombaient sur nous toutes les nuits. Souvent, lorsque j'étais attentif au bruit, la prière : « *De tout danger, de la pluie et de la grêle, délivrez-nous, Seigneur!* » s'échappait de mes tremblantes lèvres comme sans ma volonté. Grâce au ciel! le Seigneur a entendu notre humble supplication : chaque jour, il nous a donné du beau temps, quoique fort froid. Ce que je craignais le plus chaque matin, c'est que mon compagnon ne vint m'apporter la triste nouvelle que nos chevaux étaient morts de froid ou de faim, dans ces terrains stériles et sans abri. Si nous avions éprouvé cette perte, notre malheur eût été au comble. Je me mis moi-même et tout ce qui m'appartenait sous la protection spéciale de notre bonne et aimable patronne, la sainte et immaculée Vierge Marie, et je lui rappelai souvent avec une confiance filiale que nous avions été confiés à sa garde au pied de la croix.

« De jour en jour, mon guide faisait plus d'instances pour abandonner le cheval boiteux, afin de ne pas être exposés à nous laisser geler pour lui. Nous devions perdre un temps considérable de la journée à le décharger et à le charger de nouveau, parce qu'il tombait presque à chaque pas sur cette neige glissante. Cependant, à force de soins et de peines, de fatigues et de patience, nous arrivâmes, avec nos deux chevaux, au poste Vermillon. Affamés et presque mourants que

nous étions, n'ayant eu pour vivre, durant dix jours, qu'un peu de pain et une poule de bruyère: mon compagnon l'avait tirée par hasard. Privés de sommeil et fatigués à rendre l'âme, nous étions parvenus à Vermillon, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. Pour exprimer la joie qui inondait mon cœur en cet heureux jour, je devrais me servir de larmes au lieu d'encre, et l'on verrait mes sentiments marqués bien plus clairement qu'au moyen de la plume. J'étais au terme de la faim, du froid, de la neige, de la pluie, de la grêle, des courses, et des blasphèmes qui me remplissaient d'horreur, chaque fois que mon compagnon déchargeait sa colère contre son cheval ou contre les maux que nous éprouvions. Je le repris plusieurs fois, et je le priai de s'en abstenir, mais en vain ; le pauvre homme avait toujours son mot tout prêt :—« C'était « pour lui une seconde nature, et il n'avait pas de « mauvaise intention. » — Misérable excuse ! Je souffris plus de ses propos inconvenants et de ses murmures que de toutes les autres misères réunies. A mes prières, mêlées d'espérance, de crainte et d'angoisse, succédaient maintenant des hymnes de reconnaissance et de joie. Au lieu de mes aspirations ordinaires : — « C'est assez, Seigneur, « c'est assez !.... Commandez aux vents, et il se « fera un grand calme !... Seigneur, vous avez « dit : demandez et vous recevrez ; donnez-nous « aujourd'hui notre pain quotidien, » — et ainsi

de suite ; maintenant je m'écriais : — « Nous « vous louons, Seigneur ; votre puissance est « grande, Seigneur, Dieu des armées, etc. »

M. Charles Larpenteur, qui bien souvent a exercé l'hospitalité envers vous, lorsque vous avez voyagé par le désert pour visiter les tribus indiennes, est chargé maintenant du poste, et il nous a reçus avec toute la bonté d'un père. Il nous a procuré tout ce qu'il a pu. Que le Seigneur le bénisse, car il le mérite bien. — « L'homme de l'Évangile, « remarqua-t-il fort à propos, prit soin du pauvre « Samaritain et versa de l'huile et du vin dans ses « blessures... Monsieur, ajouta-t-il, soyez le bien- « venu. Je vous offre tout ce que j'ai ; je veux « vous traiter le mieux possible. » — La dignité et le prix de la charité ne sont jamais mieux sentis que dans de pareilles occasions, et par des mendiants tels que nous.

« Je passerai quelques jours à instruire et à baptiser une vingtaine de personnes, qui vivent ici dans les environs. Je tâcherai de me remettre de mes fatigues extraordinaires avant de partir. Dans l'entretemps, la neige fondra, les routes deviendront meilleures et je reprendrai mon voyage.

« Recevez l'assurance de mon respect. Soyez l'interprète de mes sentiments auprès de tous les Pères et les Frères, et veuillez me croire,

« Mon révérend et bien cher Père,

« Votre dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

« Chrétien Hoecken, S. J. »

Vous voyez, mon révérend Père, par cette lettre du R. P. Hoecken, que les consolations du ciel se mêlent sans cesse aux désolations de la terre. C'est le soutien des ouvriers dans la vigne du Seigneur.

Je suis venu en Europe pour chercher des missionnaires. La Belgique en a déjà beaucoup fourni. Saint François Xavier demandait des Belges. Serai-je assez heureux d'en emmener quelques-uns ? Ne pourrais-je pas autant compter sur ma généreuse patrie que sur la Hollande, la France, l'Italie, etc.?

—

Deuxième lettre du R. P. Chrétien Hoecken. Au R. P. Élet.

« Territoire de la Platte, 28 décembre 1850.

« Mon révérend et bien cher Père Provincial (1),

« Conformément aux promesses formelles que j'ai faites dans mes lettres, je vous écris pour vous faire connaître les lieux où j'ai été, et ce que j'ai fait depuis mon départ de la rivière de Kansas, jusqu'à mon retour du haut Missouri.

« Je voyageai par la route de Weston, sans un centime en poche. Je fus donc obligé de me fier

(1) Le R. P. Élet était alors supérieur général de la Compagnie de Jésus dans la province du Missouri.

entièrement à la divine Providence. Un billet de dix dollars, tiré sur le Père De Smet, me mit à même de pourvoir au nécessaire du voyage. J'aurais tiré plus largement ; mais c'était tout ce qu'on pouvait me donner.

« En route, je fis la rencontre de quelques anciens amis, dont la libéralité ne tourna pas au profit de ma pauvreté. J'arrivai à Saint-Joseph, au pied des côtes du Serpent Noir. Ma monture ne pouvait plus supporter les fatigues du voyage ; on appuyait mon sentiment, entre autres M. Scanlan, qui eut la bonté de m'offrir un cheval indien pour voyager jusqu'à Bellevue, et de se charger lui-même du soin de ma triste rossinante. J'acceptai ses offres obligeantes. Il ne se passa pas deux jours que je me trouvai tout désappointé. La bête était extrêmement paresseuse et faible tout à la fois. Je la changeai, à la grande rivière Pacoa, pour un bon cheval dont l'apparence superbe me promettait un meilleur succès dans le long voyage que je voulais faire. Je donnai à l'individu un billet sur M. P. A. Sarpy pour payer la différence.

« En arrivant à Bellevue, j'appris de M. Sarpy que MM. Bruyère et Ayot étaient partis le jour précédent et qu'il me serait facile de les atteindre ; qu'il n'avait point de guide pour moi, et ne savait pas qu'il y en eût un dans les environs. J'achetai les ustensiles nécessaires, une petite marmite, des vases en étain, des provisions, etc., et je me mis à la poursuite des messieurs que j'ai indiqués, et

qui demeurent à environ trente milles plus bas que le poste Vermillon, à l'embouchure de la Grande-Siouse. Je les atteignis le jour suivant, à la rivière Boyer ; je voyageai très-agréablement en leur compagnie, jusqu'à notre arrivée à la Grande-Siouse.

« J'y passai trois jours à instruire le peuple, et je baptisai quatorze personnes. Ils me traitèrent avec beaucoup de bonté et exprimèrent l'extrême contentement que leur causait la pensée de voir s'établir une mission parmi les Sioux. Ils promirent de payer pour la pension de leurs enfants. Ces Indiens ne sont pas seulement pleins de bonne volonté, mais ils sont aussi capables d'agir. Quant à la race mêlée des Santees (tribu siouse), ils reçoivent du gouvernement environ mille dollars par tête, en vertu du traité fait l'année dernière à la rivière Saint-Pierre, dans le haut Missouri. Vous comprenez donc, mon révérend Père, que si nous différons d'établir une mission parmi eux, ils enverront leurs enfants ailleurs. Ne vous imaginez pas que le chiffre de ces pauvres enfants, tous baptisés par le Père De Smet et d'autres, soit insignifiant. Vous trouvez la race mêlée partout en grande quantité, avec des milliers d'Indiens. Faut-il donc que tous ces enfants, dont plusieurs centaines ont déjà été baptisés, périssent faute d'instruction ? Sont-ils condamnés à rester assis à l'ombre de la mort ? Ne pourrai-je leur annoncer enfin la précieuse nouvelle de leur vocation à la grâce ? J'espère

de la miséricorde de Dieu que le jour de leur délivrance est proche ; qu'ils verront bientôt le secours béni du Dieu Sauveur. Puisse leur attente et leurs fréquents appels être entendus et avoir enfin un terme ! C'est ce que je demande chaque jour dans mes prières à Dieu et surtout à l'autel.

« J'oubliais de dire qu'en arrivant à Linden, village situé à huit milles plus bas que la rivière Mishnebatlana, je trouvai le major Matlock fort dangereusement malade, souffrant d'un flux de sang. Il me reconnut tout de suite et s'écria : — « Père Hoecken, je suis extrêmement content de « vous voir. Je vous ai désiré depuis bien long- « temps ; mais je suis si fatigué en ce moment que « je ne pourrais vous entretenir. Ne pourriez-vous « pas revenir un peu plus tard ? » — « Très-volon- « tiers, répondis-je ; je vous verrai tantôt. » — Une heure après, je revins à sa chambre dans l'hôtel ; je le trouvai à moitié endormi. Il entendit ma voix, et, après avoir congédié tous ceux qui se trouvaient avec lui, il se mit à me parler de ses convictions religieuses. Il me raconta qu'il avait été élevé dans la secte des méthodistes, mais qu'il n'y croyait pas, et que son désir le plus ardent était d'être reçu dans le sein de l'Église catholique. Il me fit sa confession ; après quoi je le baptisai sous condition. Il me sembla parfaitement content et résigné à la mort. J'ai appris depuis qu'il n'a pas survécu longtemps à son baptême. Qu'il repose en paix !

« Souvenez-vous de moi dans vos prières et dans vos saints sacrifices.

« Je suis, révérend Père Provincial,

« Votre très-humble serviteur,

« CHRÉTIEN HOECKEN, S. J. »

—

Troisième lettre du R. P. Chrétien Hoecken. Au R. P. Élet.

« Saint-Joseph, le 3 janvier 1851.

« Mon révérend et bien cher Père Provincial,

« J'ai été obligé d'attendre pour régler mon compte avec M. P. A. Sarpy, qui était absent lors de mon arrivée au Council-Bluffs. Ce temps ne fut pas perdu ; j'eus le bonheur de baptiser un grand nombre d'enfants de la tribu Omaha, et je fis la rencontre du jeune chef Logan Fontenelle. C'est un enfant spirituel du Père De Smet. Il est très-digne des emplois qu'il remplit dans sa tribu ; il fera tout ce qui est en lui pour convertir ses gens et les amener à notre sainte religion (1).

« Je quittai Council-Bluffs, le 27 décembre. J'arrivai sur la rivière Mishnebatlana, à un endroit

(1) Il est mort, en 1855, dans un combat contre un grand parti de guerre de Sioux. (*Note du P. De Smet.*)

appelé le *village français*. Il est occupé presque exclusivement par des Canadiens, par la race mixte, et par un mélange d'Indiens très-unis entre eux. Je fus reçu avec beaucoup de bonté, et j'employai le samedi et le dimanche pour les raffermir dans la foi.

« On n'eut pas plutôt appris mon arrivée, que l'on s'assembla de tous côtés, afin de procurer aux enfants la grâce de la régénération baptismale. Vous pouvez vous imaginer quelle consolation c'était pour moi après les difficultés du voyage. En examinant l'état des choses, je trouvai qu'il était nécessaire que j'instruisisse ces gens par rapport au sacrement de mariage. On m'écouta avec une profonde attention, et l'on suivit mes avis en tout point. Je baptisai seize personnes, parmi lesquelles se trouvaient un Mormon converti et une Siouse ; je donnai la bénédiction nuptiale à trois couples. Au milieu d'une assemblée tenue dans une maison, la conversation tomba sur la construction d'une église dans le village ; chacun offrit ses services et promit d'approcher des saints sacrements.

« Que la moisson est grande et abondante ! mais hélas ! qu'il y a peu d'ouvriers pour la recueillir ! Il faut redire avec vérité, mais avec tristesse, ces paroles de Jérémie : « Les enfants demandent du pain et il n'est personne pour le leur rompre. » Quel vaste champ pour ceux dont il est dit dans l'Écriture que « leurs pieds sont beaux sur les montagnes, et que leur voix est éloquente pour

annoncer le message de paix et la bonne nouvelle du salut ! » Un mois de voyage à travers le désert, où erre ce peuple encore privé d'instruction, procurerait à nos missionnaires une plus grande connaissance des maux provenant de l'ignorance et de la superstition, que plusieurs années passées à les étudier dans les livres et les écrits ; et une heure de conversation inspirerait aux cœurs chrétiens des sentiments d'une compassion plus réelle, que tous les discours de la réthorique et tous les artifices de l'éloquence ne pourraient jamais produire. Si les catholiques des pays civilisés et pourvus de tous les avantages que la civilisation procure pour l'âme et pour le corps, pouvaient, durant une seule semaine, faire l'expérience de tout ce que l'on éprouve au milieu des ravages et des violences de ce pauvre pays indien, leurs cœurs s'ouvriraient aux sentiments d'une compassion vraiment active, et ils étendraient une main charitable pour soulager la misère et adoucir l'amertume de cette malheureuse et affligeante contrée. Il y a chez la race humaine des marques de dégradation qui, à la première vue, excitent les tendres sentiments d'un cœur chrétien ; il y a des maux extérieurs et des tristesses qui n'ont besoin que d'être racontés, pour exciter la charité envers ceux qui les souffrent. Telles sont, mon cher Père, les peines et les souffrances de nos sauvages. Privés de société civilisée, dépourvus de tous les avantages de la vie sociale, ignorants jusqu'à

leurs premiers devoirs individuels, ils sont en proie aux déceptions du dehors, aux illusions du dedans, et leurs jours sont comptés par des infortunes accablantes, et des malheurs aussi nombreux que les heures qui en marquent la durée. Mais lorsqu'il plaît à l'insondable Providence de permettre qu'ils soient visités en outre par d'autres épreuves, comme il est arrivé chez les Pottowatomies, qui ont perdu leur moisson, alors leurs maux croissent au centuple, et rien que les consolations de l'Évangile n'est capable d'adoucir la dureté de l'état de barbarie et les angoisses de la misère. Daigne le ciel inspirer à un grand nombre de dignes ministres de son Église un zèle conforme à l'esprit de Dieu, et remplir le cœur des chrétiens de cette charité qui couvre la multitude des péchés, afin qu'ils viennent en aide aux sauvages au milieu des peines cruelles qu'ils endurent en ce moment !...

« Mes respects à tous, je vous prie.

« Je suis, révérend Père Provincial,

« Votre très-humble serviteur,

« Chrétien Hoecken, S. J. »

—

Quatrième lettre du R. P. Chrétien Hoecken. Au R. P. Élet.

« Bellevue, 23 décembre 1850.

« Mon révérend et bien cher Père Provincial,

« J'ai quitté le poste Vermillon, le troisième dimanche de l'Avent ; j'ai descendu la rivière Grande-Siouse jusqu'à son embouchure. Là j'ai rencontré le major Halton, qui est l'agent officiel dans le haut Missouri.

« Il a employé toute son éloquence pour me persuader de l'accompagner jusqu'au fort Pierre, le poste principal du petit Missouri. Il s'y arrêtera probablement jusqu'au milieu de janvier. Dieu sait quel temps nous aurons alors. Il nous a fait présent d'une belle robe de buffle, et il m'a dit que si nous voulions établir une mission dans ces parages, il y contribuerait, pour sa part, en donnant annuellement cent dollars. Un autre monsieur ajouta : « J'ai trois enfants, dont l'édu-
« cation est à faire ; je veux fournir trois cents
« dollars par année, et soyez sûr, continua-t-il,
« que tous les blancs qui dans cet endroit ont une
« famille de race mêlée (et il y en a un très-grand
« nombre) vous assisteront le mieux qu'ils pour-
« ront, l'un d'une manière, l'autre d'une autre,
« chacun selon ses moyens. » Les Brûlés, les

Yanctons et les autres tribus des Sioux, réunis en conseil, ont dit : « Les missionnaires ne péri-« ront pas de faim parmi nous : nous leur por-« terons en abondance de la viande de buffle et « des robes (peaux), afin qu'ils puissent, par « l'échange, acheter des habits pour les enfants qui « seront confiés à leurs soins. »

« Pour l'amour de Dieu et des âmes, je vous en conjure, mon révérend Père, ne différez pas plus longtemps. Tout ce que le Père De Smet et les autres ont produit de bien, par leurs visites et leurs travaux, sur l'esprit de ces peuples sera perdu et oublié, si ces Indiens sont trompés dans leur attente. Ils pèsent le caractère des hommes dans la balance de l'honnêteté ; à leurs yeux quiconque n'accomplit pas ses promesses est coupable ; ils ne regardent pas s'il diffère avec raison, ou s'il se trouve dans l'impossibilité d'exécuter. Quelques-uns ont envoyé leurs enfants aux écoles protestantes, et ils continueront de le faire tant que nous ne nous établissons pas parmi eux.

« De tout ceci vous pouvez facilement conclure à l'apostasie et à tous les maux qu'elle entraîne avec elle. Les âmes immortelles sont si précieuses aux yeux de Dieu. Vous connaissez mes dispositions, arrangez tout selon votre bon vouloir. Mon unique désir est d'endurer les fatigues et les souffrances, autant que je le pourrai, avec la grâce de Dieu, et aussi longtemps que je vivrai. J'ai déposé mes espérances dans le sein de mon Sau-

veur ; j'attends ma récompense de sa bonté, non pas en cette vie, mais dans l'autre.

« Votre, etc.

« Chrétien Hoecken, S. J. »

Ces quatre lettres du R. P. Hoecken montrent assez les besoins spirituels de ces peuplades et leur désir d'être secourues. L'apostasie est plus fréquente qu'on ne le pense généralement en Europe. Oh ! si les prêtres zélés du continent savaient ce que nous savons, s'ils voyaient ce que nous avons vu, leurs généreux cœurs les transporteraient au delà des mers et ils iraient consacrer leur vie à un ministère fécond en fruits de salut. Le temps presse, déjà les sectaires de différentes nuances se préparent à pénétrer plus avant dans le désert, et ôteront à ces malheureuses tribus leur dernier espoir : celui de connaître et de pratiquer la seule et vraie foi. Obtiendront-ils enfin ces Robes-Noires, qu'ils attendent et appellent depuis tant d'années ?

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de ma sincère amitié.

P. J. De Smet, S. J.

VII

LES OSAGES.

Bruxelles, 1er décembre 1856 (1).

Je vous enverrai trois lettres de feu le R. P. Bax. La troisième est la dernière qu'il ait écrite.

Vous connaissez le mérite de cet homme de Dieu, trop tôt enlevé à ses travaux (2).

(1) Le R. P. De Smet s'était rendu en Europe, à cette époque, pour les affaires des missions indiennes. C'était sa dixième traversée de l'océan Atlantique.

(2) Voir page 6.

Première lettre du R. P. Bax au R. P. De Smet.

« Mission de St-François de Hieronymo, parmi les Osages, 1er juin 1850.

« Mon révérend et bien cher Père,

« Voilà trois années écoulées depuis que nous avons commencé les travaux de notre mission. Je ne vous dirai rien des embarras inséparables d'une telle entreprise ; vous connaissez trop bien vous-même ce terrain, et vous savez aussi que, pour le défricher, il faut tout le courage que la charité chrétienne seule peut inspirer. Je ne m'arrêterai donc pas aux obstacles, aux fatigues de tout genre, que nous avons rencontrés sur notre route. Aujourd'hui le fardeau a été allégé ; les affaires de la mission s'étendent et offrent un aspect plus favorable, surtout depuis l'arrivée d'un professeur et de plusieurs Frères, dont nous avions un besoin si pressant.

« Je profite de mes premiers moments libres pour satisfaire le désir que vous m'avez témoigné plusieurs fois d'avoir des détails sur notre chère mission des Osages. J'espère ainsi vous rendre un léger témoignage de notre reconnaissance pour l'intérêt que vous prenez à tous nos labeurs et à tous nos succès. Ces marques d'attention de votre part, mon révérend Père, nous donnent l'assurance que, si pour le moment d'autres travaux

vous tiennent éloigné de vos chers Indiens, votre cœur néanmoins soupire continuellement après ces enfants du désert, pauvres et isolés.

« Vous savez, sans doute, que la mission a d'abord été, pendant plusieurs années, entre les mains des presbytériens. Ils durent l'abandonner dans l'automne de 1845. Ces messieurs furent obligés de prendre cette mesure par la résolution même des Indiens, bien déterminés à ne jamais embrasser la doctrine de Calvin. Dans le courant de la même année, le major Harvey, surintendant des tribus indiennes, ayant réuni en conseil les différentes tribus de la nation des Osages, leur exposa, avec les couleurs les plus vives, les avantages d'une bonne éducation ; il ajouta que, si telle était leur volonté, leur grand-père, c'est-à-dire, le président des États-Unis, leur enverrait des missionnaires pour instruire leurs enfants. A cette proposition, le grand chef répondit au nom de tout son conseil :

« Notre grand-père est bon ; il aime ses « enfants à peau rouge. Écoutez ce que nous « avons à dire sur le sujet en question. Nous ne « voulons plus de ces missionnaires tels que nous « avons eus pendant plusieurs années ; car ils ne « nous ont jamais fait aucun bien. Envoyez-les « aux blancs ; ils feront peut-être mieux chez eux. « Si notre grand-père veut que nous recevions des « missionnaires, vous lui direz de nous envoyer « des Robes-Noires, qui nous apprendront à prier

« le Grand-Esprit à la manière des Français. « Quoique plusieurs années se soient écoulées « depuis qu'ils nous ont visités (1), nous nous « rappellerons toujours cette visite avec recon- « naissance, et nous serons toujours prêts à les « accueillir parmi nous et à écouter leur parole. »

« Le surintendant, homme juste et libéral, n'avait à cœur que le bien-être des sauvages. Quoique protestant, il communiqua cette réponse au gouvernement et l'appuya de ses propres remarques et observations. D'après son avis, le président eut recours aux supérieurs de notre Compagnie, les priant de vouloir se charger de cette mission.

« D'abord le R. P. Provincial fit quelques difficultés, sachant que personne n'avait encore pu réussir à améliorer le sort de cette nation, sous le double rapport du spirituel et du temporel. En attendant, les Indiens étaient dans la plus pénible incertitude, ne sachant pas si le grand-père leur accorderait, ou leur refuserait l'objet de leur demande. Mais ils furent bientôt satisfaits : notre Compagnie accepta la mission.

« Dans l'automne de 1846, le R. P. Schoenmakers (2) quitta Saint-Louis pour se rendre chez

(1) Le très-révérend M. De la Croix, mort, en 1869, chanoine à Gand, avait visité les Osages en 1820. Le R. P. Van Quickenborne les évangélisa plusieurs années plus tard, ainsi que le révérend M. Lutz, missionnaire apostolique.

(2) Le R. P. Jean Schoenmakers est aujourd'hui supérieur de cette même mission des Osages, dans le Kansas.

les Osages, avec l'intention de revenir sur ses pas, après avoir examiné l'état des affaires : maisons, terres, produits, etc. Il revint à Saint-Louis, au cœur de l'hiver. Son second départ fut retardé jusqu'au printemps suivant.

« Après que le P. Schoenmakers les eut quittés, les pauvres Indiens comptaient les jours et les heures jusqu'au printemps, où il leur avait promis de revenir ; mais ils l'attendirent en vain. L'année s'écoula ; ils perdirent tout espoir de le revoir. Néanmoins, ils étaient résolus de n'accepter que des missionnaires catholiques.

« Quand tous nos préparatifs furent enfin terminés, le R. P. Schoenmakers, moi-même, et trois Frères coadjuteurs, nous quittâmes Saint-Louis, le 7 avril 1847, et nous arrivâmes sur le bord de la rivière Neosho, tributaire de l'Arkansas (1), située

(1) L'Arkansas est un affluent de droite du Mississipi, vient des Montagnes-Rocheuses, traverse d'abord d'immenses plaines de sable, qui absorbent une partie de ses eaux, reçoit de nombreux affluents salés, puis, après un cours navigable de 200 kilom., il inonde les terres basses de l'État Arkansas. Son cours est d'environ 3,500 kil., ses principaux affluents sont la Grande Rivière, la Néosho, le Vermillon, la Canadienne.

L'Arkansas est également un État. Il a pour bornes au N. le Missouri, à l'O. le territoire Indien, au S. la Louisiane, à l'E. le cours du Mississipi. Il a 115,000 kil. carrés de superficie, soit 52,198 milles carrés, sa population est de 484,471 habitants dont 111,000 nègres. Il est arrosé à l'E. et à l'O. par l'Arkansas, la Rivière Blanche, le Saint-François, la Rivière

à 130 milles de Westport, ville frontière de l'État du Missouri.

« Pour vous, mon cher Père, qui avez plusieurs fois traversé le Grand-Désert de l'Ouest dans toute son étendue, et parcouru les États jusqu'à la mer Pacifique ; qui avez franchi les Montagnes-Rocheuses et leurs vallées, nos peines et nos fatigues doivent vous paraître bien insignifiantes. Mais cette épreuve était vraiment pénible pour nous, qui entrions pour la première fois dans les immenses prairies des Indiens, que nous n'avions jusqu'alors mesurées que d'après les images trompeuses de notre imagination. Certes, la réalité nous en parut bien différente. Nous endurâmes la faim, la soif et le froid. Pendant une quinzaine de jours, nous fûmes obligés de passer les nuits à la belle étoile, dans la saison la plus humide de l'année, n'ayant chacun, pour tout lit, qu'une peau de buffle et une simple couverture.

Rouge, il est traversé à l'O. par les monts Ozarks où errent encore en partie les Osages et les Arkansas, qui ont donné leur nom au pays. On y trouve des mines de houille, de fer, de cuivre, de manganèse ; le sel y existe partout à profusion ; il y a plus de 80 sources thermales (de 65° à 82°) vers la Louisiane, et des sources sulfureuses à l'O. L'Arkansas faisait autrefois partie de la Louisiane ; les États-Unis l'achetèrent à la France en 1812 pour 4,000 dollars (quatre mille) et une redevance de mille dollars en marchandises ; il devint territoire en 1818, et fut reconnu comme État, le 15 juin 1836. La capitale est Little Rock, dont la population est de 12,380 habitants.

« A 100 milles environ de Westport, nous eûmes une panique. Arrivés à un endroit nommé *le Bosquet de noyer*, nous aperçûmes dans le lointain une troupe nombreuse de cavaliers indiens, qui firent volte-face vers nous. Peu habitués à de pareils spectacles, nous fûmes saisis d'une grande inquiétude, qui fit place bientôt à une véritable frayeur ; car nous vîmes ces sauvages, en s'approchant de nous, s'élancer de leurs chevaux avec une agilité extraordinaire. Aussitôt ils s'emparèrent de nos charrettes et de nos waggons, que nous crûmes un moment destinés au pillage. Ils examinèrent nos coffres et nos bagages aussi minutieusement et avec autant de sang-froid que le font de vieux et adroits douaniers. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur. Nous leur fîmes présent de quelques torquettes de tabac. Ils nous donnèrent la main en signe d'amitié. Bientôt après, nous les perdîmes de vue, nous félicitant de leur avoir échappé à si peu de frais. Une idée cependant nous préoccupa : ils pourraient se repentir de leur bienveillance à notre égard, nous attaquer et voler nos chevaux pendant la nuit. Nous quittâmes donc la route ordinaire et nous allâmes camper bien avant dans la plaine. Ces sauvages, comme on nous l'apprit plus tard, appartenaient à la nation des Sancs, et avaient rendu une visite d'amitié à leurs alliés les Osages.

« Le 28 avril, nous arrivâmes à notre destination, à la grande surprise et à la vive joie des

Indiens ; car, comme je vous l'ai fait observer, ils ne comptaient plus nous revoir. Il me serait impossible de vous exprimer l'enthousiasme avec lequel nous fûmes reçus. Ils nous considéraient comme des hommes que le Grand-Esprit leur avait envoyés pour leur apprendre la bonne nouvelle du salut, pour leur tracer la route qui mène au ciel, pour leur procurer ici-bas l'abondance et le bonheur.

« Au premier aspect de ces sauvages, et me trouvant tout entouré de ces enfants du désert, je ne pouvais surmonter la peine dont j'étais saisi. Je voyais leur triste condition. Les adultes n'avaient qu'un léger vêtement qui leur recouvrait le milieu du corps ; les petits enfants, jusqu'à l'âge de six à sept ans, n'avaient rien pour se couvrir. Moitié sérieux, moitié riant, je pensais qu'une portion bien sauvage vraiment de la vigne du Seigneur m'avait été donnée à cultiver ; mais je ne perdis pas courage. L'objet de mes désirs et le sujet de mes prières depuis bien des années avaient été de devenir missionnaire chez les Indiens. Cette grâce était obtenue. Je me sentis content et heureux.

« A notre arrivée, nous trouvâmes les maisons inachevées, très-incommodes et beaucoup trop petites pour un grand nombre d'enfants ; elles étaient aussi très-mal situées, vu qu'elles n'étaient nullement centrales relativement aux nombreux villages qui composaient toute la mission. Il en résultait pour nous des occupations plus nombreuses et plus difficiles.

« La population des tribus comprises sous le nom de *Grands Osages* et de *Petits Osages* est d'à peu près 5,000 âmes, dont 3,500 demeurent sur les bords de la Neosho, et les autres sur la Verdigris, rivière plus petite que la première, quoique les vallées et les prairies qu'elle arrose soient préférables pour la culture.

« Les Osages qui demeurent sur les bords de la Neosho sont divisés en plusieurs villages. Les Petits Osages forment une population de 1,500 âmes et sont à 22 milles de la mission. Le village de Nanze-Waspe contient 600 habitants, à une distance de 12 milles ; le village Beefchief est composé de 600 âmes, à 4 milles ; le Weichaka-Ougrin, de 500, à 3 milles ; Littletown compte 300 habitants et est éloigné de 30 milles ; Beefhill ou Passoi-Ougrin, situé sur la Verdigris, a une population de 600 âmes, à 40 milles ; les Chêniers, ou Sanze-Ougrin, sont au nombre de 700, à 55 milles ; le Chien-Noir, ou Skankta-Sape, village éloigné de 60 milles, contient 400 habitants. Il y a en outre d'autres petits villages dispersés à une grande distance de nous. Les deux rivières sur lesquelles ils sont établis se jettent dans l'Arkansas. Les bas-fonds sont généralement marécageux ; mais la plaine de la Neosho est sablonneuse.

« Autrefois les Osages étaient représentés comme des hommes cruels et pervers, adonnés aux vices les plus dégradants ; la calomnie les dépeint comme des voleurs, des assassins et des ivrognes.

« A ce dernier reproche, il m'est pénible de le dire, ils ont donné occasion : ils sont passionnés pour les liqueurs fortes. Les effets en devenaient si terribles, qu'à notre arrivée des tribus entières étaient presque détruites. Au printemps de 1847, dans un seul petit village, trente jeunes gens, à la fleur de l'âge, furent victimes de la boisson. J'ai rencontré des hommes, des femmes et des enfants dans un état complet d'ivresse, se traînant autour de leurs loges comme autant d'animaux. Cette vue, mon cher Père, fit verser bien des larmes et arracha bien des soupirs à ceux qui avaient été choisis et envoyés pour travailler au bonheur et au salut de ces infortunés. C'était vraiment désolant de voir ces enfants du désert, ignorants et sauvages, livrés à l'ennemi de Dieu et des hommes. Grâce au Seigneur, le mal a été coupé dans sa racine ; l'avis d'un bon et bien digne agent du gouvernement ainsi que nos propres efforts ont si bien réussi, que l'ivrognerie a été presque complétement bannie. Des prières journalières sont offertes pour que ce crime et toutes les misères qui en sont la suite ne paraissent plus parmi nous. Maintenant les Indiens eux-mêmes comprennent la nécessité de la tempérance. Plusieurs d'entre eux viennent souvent me dire avec la plus grande simplicité, qu'ils ne retomberont plus dans ce vice. Ces sauvages montrent, dans leurs résolutions stoïques, un courage qui devrait faire rougir beaucoup de blancs.

« Ceux qui les appellent des voleurs et des assassins les ont calomniés. Des bandes de voleurs, allant du nord au sud, traversent fréquemment les établissements des Osages, ainsi que ceux des blancs qui habitent les frontières. C'est leur métier de tout voler et de tout emporter, et de telle manière que les Osages sont accusés de ces vols. On en peut dire autant des pillages commis sur la route de Santa-Fé.

« D'après ma propre expérience, je suis convaincu qu'il y a peu de nations, dans ce pays, aussi affables et aussi affectionnées aux blancs que la nation des Osages. De fait, on dirait qu'il leur est naturel de vivre en parfaite amitié avec tous ceux qu'ils connaissent. La paix et l'harmonie règnent parmi eux, jamais des mots durs ne sortent de leurs bouches, si ce n'est quand ils ont bu avec excès. Maintenant ils sont en paix avec toutes les tribus, excepté avec les Pawnees-Makas, dont la manière d'agir à leur égard inspirerait de l'aversion aux peuples civilisés aussi bien qu'aux sauvages. A peine les Osages sont-ils partis pour la chasse, que les Pawnees, qui attendaient ce moment, se jettent sur les villages sans défense, pillent les wigwams et volent les chevaux. Les Osages ont souvent fait la paix avec cette nation ; mais à peine les traités étaient-ils ratifiés, que l'ennemi perfide recommençait ses attaques.

« Il y a longtemps que j'essaie de mettre un terme à la manie cruelle d'enlever la chevelure aux

morts et aux blessés. Dans cette tentative, comme dans bien d'autres, j'ai été contrarié par les mauvais conseils et les mauvais exemples des blancs. Je désirerais pouvoir dire aux sauvages dont je suis chargé, d'imiter les blancs, et il me serait bien doux de leur proposer des modèles dignes d'imitation ; mais mes paroles ne produiraient aucun effet. Ici, comme autrefois au Paraguay, l'Indien ne tire aucun avantage du voisinage des blancs ; à leur contact, au contraire, il devient plus rusé, se plonge plus profondément dans le vice, maudit son Dieu dans une langue étrangère, ne trouvant pas dans la sienne de paroles blasphématoires.

« Pour vous montrer les mauvais effets produits par la proximité des blancs, je vous citerai une petite anecdote. Le fait eut lieu il y a près d'un an. Je faisais une instruction dans un village nommé Woichaka-Ougrin, ou Cockle-Bird. Le sujet était l'intempérance ; je parlais des mauvaises suites de cette passion, de ses effets sur la santé, de la rapidité avec laquelle elle conduit les hommes au tombeau ou les sépare de leurs femmes et de leurs enfants, que le Grand-Esprit leur avait confiés. J'ajoutais que le plaisir de la boisson était d'une courte durée, tandis que la punition de l'ivrognerie serait éternelle. Comme je finissais de parler, Shape-Shinkaouk ou le *Petit-Castor*, un des principaux de la tribu, se leva et me dit : — « Mon Père, ce « que tu dis est vrai. Nous croyons tes paroles. « Nous en avons vu beaucoup enterrés parce

« qu'ils aimaient et buvaient trop *l'eau de feu*. Une « chose nous étonne. Nous sommes ignorants ; « nous ne connaissons pas les livres; nous n'avons « jamais entendu les paroles du Grand-Esprit ; « mais les blancs, qui connaissent les livres, qui « ont de l'intelligence et qui ont entendu les com- « mandements du Grand-Esprit, pourquoi boivent- « ils cette eau de feu ? pourquoi nous la vendent- « ils ? ou pourquoi nous l'apportent-ils, tandis « qu'ils savent que Dieu les voit ? »

« Je vais entrer maintenant dans des détails plus particuliers sur notre mission et sur nos travaux. Immédiatement après notre arrivée, au printemps de 1847, notre premier soin fut de préparer une école. Elle fut ouverte le 10 mai. Les écoliers étaient peu nombreux au commencement : quelques métis et trois Indiens furent les seuls qui se présentèrent. Les parents, pleins de préjugés contre tout enseignement, donnaient pour excuse que les enfants qui avaient été confiés aux premiers missionnaires, les presbytériens, n'avaient rien appris, avaient été fouettés tous les jours, travaillaient continuellement, et enfin s'étaient sauvés. Ces rapports se répandirent au loin. La correction la plus efficace qu'un père pût employer contre son enfant était de le menacer de l'envoyer à l'école. J'ai eu des preuves de ceci peu de temps après notre arrivée. Dans une de mes visites à un village des Petits Osages, appelé *Huzegta*, ayant un interprète avec moi, j'entrai dans la loge du

premier chef. En me présentant, je lui donnai la main comme preuve d'amitié. — « Qui êtes-vous ? » — me dit-il. — « Un tapouska ou mis- « sionnaire » — fut la réponse. Pendant quelques instants, il baissa la tête sans dire mot. Ensuite, levant les yeux, il dit d'assez mauvaise humeur : — « Les missionnaires n'ont jamais fait du bien à « notre nation. » — L'interprète répondit que je n'appartenais pas à la classe de missionnaires qu'il avait vus ; que j'étais un tapouska français, une Robe-Noire, qui était venu à leur demande et à celle de leur grand-père. Alors la sérénité reparut sur le visage du chef, et il s'écria : « Voilà une bonne nouvelle. » — Il me donna aussitôt la main, appela ses femmes, et ordonna qu'on me fît une soupe de buffle, voulant fêter mon arrivée. Il me fit plusieurs questions relatives à la manière dont j'élèverais les enfants si l'on m'en envoyait ; il me déclara qu'il n'approuvait pas qu'on fouettât les enfants ; il me demanda enfin, si nous instruisions les personnes âgées. Quand je lui eus dis que nous étions venus pour instruire tout le monde, pour annoncer la parole de Dieu à toute la nation, il exprima beaucoup de joie et de reconnaissance. Aussitôt qu'il nous eut connus et bien compris l'objet de notre visite, ses préjugés et ses appréhensions disparurent.

« Lors de mes premières visites, les enfants ne voulaient pas m'approcher. Je dissipai leurs craintes en leur donnant des biscuits ou des billes, dont

mes poches étaient toujours remplies. Ils devenaient familiers, et en peu de temps ils me furent très-attachés. Les premiers qui vinrent à l'école, étant très-heureux, exprimèrent leur satisfaction et leur bonheur à leurs parents, louant les soins des Robes-Noires pour les instruire et les nourrir. Cette nouvelle se répandit. Depuis lors les enfants prient leurs parents de les laisser aller à la mission ; ceux-ci ne refusent jamais, car l'Indien est plein d'indulgence pour sa progéniture.

« Avant la fin de l'année, ceux qui étaient admis et ceux qui désiraient l'être surpassaient le nombre que nous pouvions loger. Nous avons été jusqu'à présent très-encombrés. Dans une maison faite pour vingt personnes seulement, nous étions obligés de loger cinquante enfants. Il fallut prendre des mesures : la nation s'assembla et demanda à l'agent de supplier leur grand-père d'augmenter et d'agrandir les maisons de la mission. Le gouvernement s'est rendu à cette demande.

« Les chefs ne pourraient être trop loués du bon exemple qu'ils ont donné à la nation, et du désir ardent qu'ils ont manifesté en faveur de l'éducation de leurs filles. Quand ils me firent la demande d'y songer, je me trouvai singulièrement embarrassé sur les moyens de réaliser un projet si louable. Le R. P. Schoenmakers résolut d'intéresser une communauté de bonnes et ferventes religieuses aux filles des Osages. Dans ce dessein, il alla à Saint-Louis ; mais il frappa en vain aux portes de plusieurs

couvents de cette ville, car l'entreprise effrayait tout le monde. Il ne se découragea point. Enfin, il réussit à obtenir les bonnes et charitables Sœurs de Lorette (1), en Kentucky, pour l'éducation des filles de cette mission éloignée. Dans l'automne de l'année 1847, quatre religieuses arrivèrent pour partager nos travaux. Leurs souffrances, leurs épreuves et leurs privations furent bien grandes. Elles étaient obligées de coucher sur la dure, en plein air. Cela n'empêcha pas deux autres Sœurs de les rejoindre peu de temps après dans cette héroïque entreprise. Leur patience, leur bonté, leur courage et leur persévérance ont gagné l'estime, l'affection et l'amour de tout le monde. Elles réussissent ; elles ont déjà produit un changement considérable et fait un grand bien. Les talents

(1) Charles Nerinckx, prêtre du diocèse de Malines, attaché à la mission du Kentucky, pendant vingt-deux ans, à partir de l'année 1804. Il fonda, en 1812, au village de Lorette — dans le comté de Washington — à 12 milles de Bardstown, une communauté de religieuses qui prirent le nom d'*Amantes de Marie au pied de la croix* (The Friends of Mary at the foot of the cross). Ces religieuses se consacrent à l'éducation des filles et aux soins des orphelins. Leur règle et leur vie extérieure sont d'une extrême austérité. Elles comptaient cent trente-cinq religieuses professes dès l'année 1828.

M. Nerinckx mourut en 1824. « C'était, a dit son biographe, « Mgr Spalding, — mort archevêque de Baltimore, — un « prêtre savant et humble, content d'être enterré, lui et tout « son savoir, dans le désert, parmi des hommes qui ignoraient « même ce que c'est que le savoir. »

43920A

déployés dans la direction de leur école et les progrès rapides des enfants sont admirés de tous les étrangers qui visitent cette communauté.

« Pour ne pas trop dépasser les limites d'une lettre, je remettrai le reste à un autre moment, et je vous l'enverrai dans quelques jours.

« En attendant, mon révérend et très-cher Père, je me recommande à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières.

« Votre tout dévoué Frère en J. C.,

« J. J. Bax,

« de la Compagnie de Jésus. »

VIII

TRIBUTS D'ADMIRATION PAYÉS AUX TÊTES PLATES.

PATER ET AVE MARIA EN LANGUE OSAGE.

Cette lettre a été adressée à la révérende Mère Supérieure des Servantes de Marie du couvent et pensionnat d'Erps-Querbs, près de Cortenberg (Brabant).

Bruxelles, fête de saint François Xavier, 3 décembre 1856.

Révérende Mère,

La fête de ce jour renouvelle dans mon esprit le souvenir de la belle journée que j'ai passée à Erps lundi.

Je dois encore une fois vous remercier du bienveillant accueil que j'ai reçu dans votre communauté et pensionnat.

Les invitations réitérées que vous m'aviez faites, depuis mon retour en Belgique, par l'intermédiaire

du R. P. Terwecoren, qui m'a conduit à Erps, m'avaient fait un devoir de m'y rendre. Je vous devais d'ailleurs cette courte visite, révérende Mère, à vous personnellement, en considération des liens qui ont toujours existé, et qui existent encore entre votre famille et la mienne. Cette visite m'avait été recommandée déjà à Termonde. Il m'a été agréable de vous revoir, après trente-cinq années d'intervalle, et surtout de vous trouver consacrée à Dieu par les vœux de religion. Pendant mes longues pérégrinations à travers le monde, c'est dans les maisons religieuses que j'ai toujours trouvé la plus grande somme de bonheur à laquelle l'homme puisse aspirer ici-bas.

Mais alors même que ce motif personnel n'aurait pas existé, le pensionnat des Servantes de Marie me laisserait encore un bien doux souvenir. Je n'oublierai jamais cette petite fête de famille, ces paroles si charitables et si chrétiennes qui m'ont été adressées par une de vos pensionnaires au nom de ses compagnes ; l'attention soutenue que ces enfants ont prêtée à mes récits, et les prières qu'elles m'ont promises pour mes pauvres sauvages ; ce beau cantique chanté en l'honneur de saint François Xavier, le patron des missionnaires ; le bonheur de ces petites filles du village réunies dans l'externat, où leurs cœurs apprennent à aimer Dieu et à le servir par le travail ; enfin la respectueuse déférence envers moi de la part de toutes les religieuses et de M. le Directeur.

Je vous remercie donc, ma révérende Mère, de ce bon accueil ; et au nom des sauvages, je vous remercie particulièrement des aumônes dont le couvent a bien voulu me charger pour eux, et des ornements d'autel que vous leur préparez. Les Indiens prient pour leurs bienfaiteurs ; ils prieront bien spécialement pour les Servantes de Marie, et pour leurs jeunes élèves, quand j'aurai le plaisir de leur en parler.

Comme témoignage anticipé de leur reconnaissance, et pour que la mémoire de cette journée se conserve, que votre communauté prospère toujours, que votre pensionnat fleurisse de plus en plus, et que vos jeunes demoiselles, quand elles seront sorties de cette maison du Seigneur, gardent précieusement l'inappréciable don de la piété et le pur éclat de toutes les vertus, je me propose de donner aux premières petites filles sauvages que je baptiserai, après mon retour, les prénoms des religieuses et des élèves que j'ai vues réunies : elles se rappelleront ainsi ces bienfaitrices et prieront pour elles. Veuillez donc en faire dresser une liste et l'envoyer au R. P. Terwecoren, qui a la bonté de recueillir tout ce qui est offert pour la mission.

J'ajoute à cette lettre une copie de tributs d'admiration payés à la nation des Têtes-Plates, ainsi que le *Pater* et l'*Ave Maria* en langue osage. C'est un petit souvenir pour le pensionnat d'Erps-Querbs.

I. *Tributs d'admiration rendus à la nation des Têtes-Plates*, par un officier de l'armée des États-Unis, envoyé, avec le gouverneur Stevens, pour explorer la vallée de Sainte-Marie, etc. Ces lignes sont tirées d'un rapport publié récemment par ordre du gouvernement. (*Exploration, etc., from the Mississipi river to the Pacific Ocean.* Page 308.) Le lieutenant M. Mullan dit :

« Lorsque je suis arrivé au camp, avec mon guide, trois ou quatre hommes sont venus à notre rencontre et nous ont invités à entrer dans la loge du chef. Avec beaucoup d'empressement, ils ont pris soin de nos chevaux, les ont dessellés et abreuvés. Aussitôt que le camp eut été averti de l'arrivée d'un blanc au milieu d'eux, tous les principaux de la tribu se sont rassemblés dans la loge du chef.

« Tous s'y trouvant réunis, à un signal donné par le chef, ils firent une prière à haute voix. J'étais frappé d'étonnement ; car je ne m'attendais pas à une telle conduite de leur part. Toute l'assemblée s'est mise à genoux. De la manière la plus solennelle et avec la plus grande révérence, ils ont adoré le Seigneur. Je me demandais : Suis-je parmi des Indiens?... Suis-je parmi des gens que tout le monde appelle sauvages?... A peine pouvais-je en croire mes yeux. La pensée que ces hommes étaient pénétrés de sentiments religieux si beaux et si profonds à la fois me remplit d'admiration.

« Je ne pourrais assez parler favorablement de ces Indiens, cœurs nobles et généreux, au milieu

desquels je me trouvai. Ils étaient valeureux et fermes, hommes de confiance, remplis de probité, pénétrés en même temps d'une foi vive et généreuse à laquelle ils sont fidèles.

« Jamais ils ne prenaient leur repas sans implorer la bénédiction du ciel. Le matin en se levant, et le soir avant de se coucher, ils adressaient leurs prières à Dieu.

« La tribu des Têtes-Plates est, parmi les Peaux-rouges, l'objet de la plus haute estime ; tout ce dont j'ai été témoin moi-même justifie cette opinion avantageuse. »

Voici un autre témoignage. Il est de l'honorable Isaac J. Stevens, gouverneur du territoire de Washington. En donnant ses ordres au lieutenant M...., il lui dit :

« Informez ces bons sauvages que les paroles du P. De Smet dites en leur faveur ont été bien reçues par leur *Grand-Père*, le président des États-Unis, et que tous les honnêtes gens leur sont dévoués. Je voudrais rebâtir le village de Sainte-Marie. Qu'ils sachent que je leur suis attaché et que je suis prêt à aider leurs anciens bienfaiteurs, pour le bien-être des Têtes-Plates. Ce serait pour moi chose très-agréable. »

Il écrivait à l'agent indien :

« Vous connaissez déjà quel est le caractère des Têtes-Plates. Ce sont les meilleurs sauvages des montagnes et des plaines. Ils sont honnêtes, courageux et dociles. Ils n'ont besoin que d'encoura-

gement pour devenir de bons citoyens. Ils sont chrétiens, et nous sommes assurés qu'ils vivent selon le code chrétien. » Ce passage est tiré des rapports faits au président, en 1854.

Vous le voyez, ma révérende Mère, l'éloge que j'ai fait des Têtes-Plates à Erps, est aussi dans les bouches américaines. Il en est de même de bien d'autres sauvages. Les religieuses et les élèves pourront donc compter sur les prières de reconnaissance des petites filles qui porteront leurs prénoms. Puissent ces enfants du désert conserver toujours les mêmes moyens de salut que les enfants de la Belgique !

II. *Pater* et *Ave Maria* en langue osage.

Intâtze ankougtapi manshigta ningshè shashe
Père notre dans le ciel qui est nom
dichta ouchoupegtselou wawalagtankapi dichta
votre soit sanctifié, règne votre
tshighselou. Hakistse ingshe manshingta ekionpi,
qu'il arrive. Volonté votre dans le ciel soit faite
manshan lai aikougtsiow. Humpale
sur la terre soit faite pareillement. Aujourd'hui
humpake sani wâtsütse ankougtapi wakupiow .
et jour chaque pain notre à nous donnez.
Ouskan pishi wacshiegchepa ankionle
Action mauvaise à nous qui a été faite nous la
ankale, aikon ouskan pishi ankougtapi
pardonnons, de même action mauvaise notre

waonlapiow. Ouskan pishi ankagche-
à nous pardonnez. Mauvaise action à faire par
tapi wasankapi ninkow. Nansi pishi ingshe
nous ne nous induisez point. Mais du mal
walietsi sapiow. Aikongtsiow.
délivrez-nous. Amen.

Hawai Marie Wagkonda odikupi
Je vous salue Marie du Grand-Esprit de dons
odishailow. Wagkonda shodigue
remplie vous êtes. Le Grand-Esprit avec vous
acchow. Wakoki odisanha odichoupegtsiow,
est. Les femmes parmi elles vous êtes bénite.
Jusus tsaite oulagran ingshe ougoupegtsiow.
Jésus des entrailles le fruit votres est béni.
Wâlâgui Marie Wagkonda Ehonh wawata-
Sainte Marie du Grand-Esprit la Mère pour
piow, dekousi antzapi aitchanski.
nous priez à présent et au moment de la mort.
Aikougtsiou.
Ainsi soit-il.

Agréez, ma révérende Mère, ce petit hommage de ma reconnaissance, et veuillez en offrir l'expression à M. le Directeur, à la communauté et aux élèves.

Votre serviteur en J. C.,

P. J. De Smet, S. J.

IX

LES POTTOWATOMIES.

Turnhout, 16 décembre 1856.

Je me retrouve aujourd'hui dans la ville qu'habita longtemps un des plus zélés bienfaiteurs que les missions étrangères aient jamais eus, feu M. De Nef. D'ici je partirai pour la Hollande, et je compte vous retrouver à Bruxelles, s'il plaît à Dieu, pendant le mois de janvier.

La copie d'une lettre que j'ai adressée à l'excellente supérieure de Termonde en 1838, et que vous avez trouvée à Erps-Querbs, lors de notre agréable excursion vers ces pieuses Servantes de Marie et leurs édifiantes élèves, est incomplète. Toutefois je me rends volontiers à votre désir de la publier telle qu'elle est.

Nation des Pottowatomies, Saint-Joseph, juillet 1838.

Révérende Mère,

J'ai reçu votre lettre du 13 mars avec toutes vos bonnes nouvelles de Termonde, même « *dat Charles Geyzel koster geworden is. Ongetwyfelt zal het eenen goeden koster zyn !* » Toutes vos communications m'ont fait grand plaisir et donné beaucoup de consolation. Je n'oublie pas mon lieu natal. Continuez donc de m'envoyer très-souvent les détails même les plus minutieux. Vous savez qu'un Termontois par naissance reste tel par préférence. Tout ce qu'il peut apprendre de ce beau petit point du globe, principalement quand il se trouve dans un désert américain, à deux mille lieues de là, au milieu des sauvages et parmi les bêtes féroces, lui est toujours très-agréable : la réception de votre lettre a été pour moi un véritable jour de fête.

Que vous dirai-je, révérende Mère, sur tout ce que vous me mandez de l'état actuel de votre maison, et des bonnes religieuses que le Seigneur destine à avoir soin de tant de pauvres et de misérables, sous la direction de votre bien digne régent ? Ah ! je vous l'assure, j'en remercie Dieu dans la sincérité de mon cœur. S'il daigne m'exaucer, il vous tiendra tous, vos petits orphelins et vos petites orphelines, vos vieillards et vos pauvres enfants, sous la puissante et sainte égide de sa grâce. C'est l'ardente prière que j'offre tous les

jours à l'autel. Je vous suis bien reconnaissant, ainsi qu'à la maîtresse générale et aux enfants, de ce que vous ne m'oubliez pas, surtout dans vos ferventes prières ; j'y attache grand prix. Vous continuerez, j'espère, d'implorer la sainte Vierge, reine du ciel, afin qu'elle daigne protéger nos pauvres missions et nous obtenir de son divin Fils, qui ne peut rien lui refuser, les grâces et les forces nécessaires pour surmonter les nombreux obstacles qui tiennent les sauvages éloignés de la voie du salut.

Vous attendez sans doute un petit récit fait du fond de mon désert. Eh bien, je vais vous montrer le blanc et le noir. Il est juste que vous, qui priez tant pour nous, vous sachiez à peu près où en sont nos affaires. Vos prières en deviendront d'autant plus ferventes, j'en suis sûr.

Je vous entretiendrai d'abord de la grande perte que nous avons faite vers la fin d'avril. Notre supérieur nous envoyait de Saint-Louis des effets pour la valeur de 2,500 francs, en ornements d'église. Un tabernacle, une cloche, des provisions et des habits pour une année. J'étais sans souliers depuis longtemps, et depuis Pâques nous étions sans vivres. Toute la nation se trouvait dans une grande disette, n'ayant que des glands et quelques racines sauvages pour toute nourriture. Enfin, vers le 20 avril, on vint nous annoncer que le navire tant désiré arrivait. On l'apercevait déjà de la plus haute de nos côtes. Je me procurai sans délai

deux chariots pour aller au port chercher nos bagages. J'y arrivai à temps pour être témoin d'une bien triste scène. Le navire avait couru contre un chicot (1) à fleur d'eau, s'était brisé et s'enfonçait dans les flots. La confusion fut grande à bord du bateau. Heureusement personne ne perdit la vie. Le dommage total a été évalué 40,000 piastres, au delà de 200,000 francs. Toutes les provisions que le gouvernement envoie aux sauvages s'y trouvaient. De nos effets, quatre articles ont été sauvés : une charrue, une scie, une paire de bottes, et du vin. La Providence nous était encore favorable : avec le secours de la charrue, nous avons pu ensemencer un bon champ de maïs : c'était la saison de labourer ; de la scie, nous nous servons pour nous bâtir une meilleure maison, et pour agrandir notre église déjà trop petite ; avec mes bottes, je puis marcher dans les prairies et les bois, sans peur d'être mordu par les serpents qui y fourmillent ; et le vin nous permet d'offrir à Dieu, tous les jours, le très-saint sacrifice de la messe ; bonheur dont nous avions été privés depuis longtemps. Nous nous sommes donc remis avec courage et résignation aux glands et aux racines jusqu'au 30 de mai. Ce jour, un autre bateau à vapeur arriva au port. C'est par ce même navire que j'ai reçu vos nouvelles, ainsi qu'une lettre de ma

(1) Arbre dont les racines se tiennent dans la vase du fleuve, et dont les branches s'étendent de tous côtés.

famille et de la bonne Mère des religieuses Thérésiennes.

Notre réunion monte déjà à environ trois cents. A Pâques nous avons eu une cinquantaine de premières communions.

Je recommande, d'une manière toute spéciale, à vos bonnes prières ces pauvres Indiens, afin qu'ils se maintiennent dans la ferveur. Les dangers et les scandales qui les environnent sont bien grands. J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, qu'un des principaux obstacles à la conversion des sauvages était la boisson. Le dernier bateau leur en a apporté une grande quantité. Déjà quatorze d'entre eux, en état d'ivresse, se sont hachés en pièces de la manière la plus barbare. Un père saisit son propre enfant par les jambes et l'écrasa, en présence de la mère, contre un poteau de la loge. Deux autres individus ont assassiné avec une cruauté inouïe, une femme sauvage, notre voisine, mère de quatre enfants. Nous vivons au milieu des scènes les plus révoltantes. La passion des sauvages pour les liqueurs fortes est inconcevable. Ils donnent chevaux, couvertures, tout, en un mot, pour avoir une petite quantité de ces liquides abrutissants. Leur dévergondage ne cesse que quand ils n'ont plus à boire. Quelques-uns de nos néophytes n'ont pu résister à ce terrible instinct et se sont laissé entraîner. J'ai écrit une lettre énergique au gouvernement contre les abominables trafiquants. Joignez vos prières à nos efforts,

pour nous obtenir du ciel la grâce de réussir à abolir cet affreux commerce, qui est sans contredit, je le répète encore, le plus grand obstacle à la conversion des sauvages, et qui fait leur malheur sous tous les rapports.

Je visite souvent les Indiens dans leurs loges, soit en qualité de missionnaire, s'ils sont disposés à m'écouter, soit en qualité de médecin pour voir les malades. Lorsque je trouve un petit enfant en grand danger et que je m'aperçois que les parents n'aiment pas à entendre parler de religion, j'étale mes fioles ; je leur recommande beaucoup mes médecines ; je lave d'abord l'enfant avec un peu de camphre ; ensuite, prenant de l'eau baptismale, je le baptise sans qu'on s'en doute, et je lui ouvre par là les portes du ciel. Un grand nombre déjà en ont pris possession, malgré les ruses de l'enfer pour l'empêcher.

Pendant l'hiver, le chef d'une nation voisine m'apporta son enfant atteint d'une maladie très-dangereuse ; il n'avait plus qu'un souffle de vie. Le père me demandait des médecines ; je lui fis entendre que l'enfant ne pouvait plus guérir, mais que j'avais le moyen de le rendre, après sa mort, le plus heureux de sa nation. Je lui expliquai les avantages du sacrement de baptême. Le chef, tout ravi, m'offrit son fils pour lui assurer ce bonheur et l'enfant mourut le lendemain.

Je pourrais vous citer un grand nombre d'autres traits consolants dont le ciel nous favorise, mais

ma feuille de papier est trop petite et ne me permet pas d'aller plus loin.

Je réserve toutefois cette dernière page pour vous donner les principaux incidents de mon excursion de cent vingt lieues plus avant dans les terres sauvages, au travers du pays des Omahas (1). J'ai vu une immense contrée qu'occupaient jadis les nombreux Sioux, nation nomade qui suit partout les buffles, les bisons et les biches, dont ils font leur nourriture et leur habillement. Le but de ma course était de procurer le bienfait du baptême à quelques enfants, de donner aux adultes une idée de notre sainte religion et d'établir, au nom des chefs pottowatomies, une paix durable et avantageuse aux deux nations. Nos sauvages vivaient depuis deux ans dans une grande frayeur de cette nation nombreuse et guerrière. Dernièrement encore, deux de nos gens avaient été massacrés.

Je m'embarquai sur le Missouri, le 29 avril, à bord d'un bateau à vapeur. J'y rencontrai, à ma grande joie, deux anciens amis : l'un, mathématicien français, M. Nicollet, homme très-savant et pieux ; l'autre, un Allemand, M. Cayer. Ces messieurs font une excursion scientifique de 1,500 lieues

(1) Cette tribu de sauvages est peu nombreuse. Elle a donné son nom à *Omaha-City*, ville de l'État de Nebraska, à l'E. sur la rive gauche du Missouri. Elle acquiert de l'importance depuis qu'elle est devenue le point central du grand chemin de fer du Pacifique. Elle a déjà 16,000 habitants.

dans la contrée indienne. L'eau du fleuve était très-basse ; les bancs de sable et les chicots très-nombreux et difficiles à passer ; les vents forts et contraires. Nos progrès étaient lents. Nous eûmes mainte occasion de faire des promenades dans les bois et les prairies, allant à la recherche de minéraux, qui abondent dans ces déserts, et de plantes rares et curieuses, parmi lesquelles nous avons fait de belles découvertes. Je pensais à vous, Révérende Mère, quand je me trouvais dans ces beaux parterres. Je m'imaginai même un instant que vous y étiez avec tous vos petits orphelins. J'entendais vos exclamations : « — *Potten, potten, kinderen ! Wel, wel!.... Dat zijn schoone bloemen! Wie zoude het konnen gelooven?... Maer ziet, maer ziet !...* » — *Komt hier, moeder ; hier heb ik eene schoone,* » etc., etc. En effet, c'était bien le plus beau coup d'œil que l'on pût souhaiter ou voir. Lorsque la cloche nous rappelait au navire, je quittais avec beaucoup de peine ces parquets fleuris. J'ai cueilli un grand nombre de ces plantes ; je les conserve dans mon herbier. Nous avons parcouru plusieurs endroits où il n'y avait que des oignons, ronds et grands comme de grosses billes de marbre qui servent à des jeux d'enfants, mais ils sont excellents à manger. Dans un autre endroit, nous avons cueilli une grande quantité d'asperges de la grosseur d'un pouce. Tous les passagers du navire s'en sont régalés pendant quatre jours.

Je ne vous dirai rien de nos petites rencontres

avec les loups et les serpents ; *dat zoude het spel verbrodden*. Chemin faisant, j'ai instruit et baptisé dans le navire une dame avec ses trois enfants, et entendu les confessions d'un grand nombre de voyageurs canadiens, qui se rendaient vers les Montagnes-Rocheuses.

Un tombeau attire l'attention dans ces parages ; c'est le tombeau de l'*Oiseau noir*, grand chef des Omahas. J'en ai envoyé une petite esquisse aux Thérésiennes de Termonde. Ce chef s'était rendu célèbre par l'ascendant qu'il avait sur toute sa nation ; il était pour son peuple un objet de terreur et de respect, car les sauvages croyaient qu'il avait sur eux, d'une manière surnaturelle, le pouvoir de vie et de mort. Voici comment cette croyance s'accrédita. Il s'était procuré une grande quantité d'arsenic, par l'entremise d'un marchand : celui-ci l'avait instruit en même temps de la méthode de s'en servir ; mais le méchant reçut bientôt sa récompense. L'Oiseau noir l'invita le même jour à un festin particulier, et lui administra adroitement une bonne dose de sa terrible médecine. Le marchand, au grand plaisir de son hôte, mourut quelques heures après, dans d'affreux tourments. Fier de son essai, l'Oiseau noir médita bientôt l'exécution d'un coup perfide, et fit de grands préparatifs. Il expédia une partie de ses gens pour la chasse, afin de tuer quelques buffles et quelques biches pour son festin. Les principaux guerriers et les petits chefs étaient devenus jaloux

de l'ascendant que le grand chef avait exercé, depuis quelque temps, sur toute la nation. L'Oiseau noir, informé de leur mécontentement et de tous leurs murmures, invita à sa fête jusqu'au dernier de ceux qui avaient murmuré. Il leur prodigua tous les égards et montra la plus grande cordialité à ses convives, voulant, en apparence, se réconcilier avec eux et effacer les mauvaises impressions que sa dureté et sa hauteur avaient causées. Dès que chacun eut vidé son plat et que le poison eut déjà commencé à agir sur quelques-uns, il jeta le masque et commença une harangue sur le grand pouvoir du génie ou manitou qui le guidait, et, élevant sa massue en signe de triomphe, il les pria avec sarcasme et amertume, « d'entonner « leurs chansons de mort, si quelque sang de « guerrier se remuait encore dans leurs veines ; « ajoutant, avec l'accent de la vengeance, qu'avant « le lever du soleil,— il était nuit,— les corbeaux « voltigeraient au-dessus de leurs loges, et que « leurs femmes et leurs enfants pleureraient sur « leurs cadavres inanimés. » Ce fut une nuit de confusion, de larmes, de crainte et de tumulte. Aucun n'échappa au poison.

Toute la vie de ce chef sauvage fut une chaîne de crimes et de cruautés. « Las enfin de verser du sang, » comme s'expriment les Indiens, ou plutôt, poursuivi par les remords et le désespoir, il s'est laissé mourir de faim. Avant d'expirer, il donna ordre à ses guerriers fidèles de l'enterrer sur la

plus haute des côtes, élévation d'environ 300 pieds, assis sur son plus beau coursier, ayant en face l'impétueux Missouri, « afin de pouvoir saluer de loin, disait-il, tous les voyageurs. » Son tombeau ressemble à un monticule. Il est surmonté d'une perche, à laquelle les sauvages attachent des drapeaux. On peut facilement le distinguer à la distance de cinq à six lieues.

Notre bateau a passé près du village des Omahas, composé d'environ 1,400 âmes. Il est situé au bout d'une belle prairie d'environ une lieue d'étendue, au pied des collines. Personne ne s'est montré sur le rivage pour nous voir passer, de crainte, à ce qu'il paraît, que la petite vérole ne fût à notre bord et ne s'introduisît parmi eux. Il y a deux ans seulement, par une imprudence impardonnable du capitaine, cette maladie fut introduite dans les pays sauvages par le même navire, et y causa des ravages aussi affreux qu'inouïs dans les annales indiennes : il y eut entre 25,000 et 30,000 morts, dans l'espace de quelques semaines. De 1,200 hommes de la tribu des Mandans, sept familles seulement ont échappé à la contagion. Environ 80 guerriers de cette petite nation se sont suicidés en ces jours de calamité, quelques-uns par désespoir après la perte de leurs enfants et de leurs amis, d'autres par crainte de devenir les esclaves de leurs ennemis, et le plus grand nombre disant qu'ils avaient horreur de voir pourrir leurs corps en vie.

Le 11 mai, j'arrivai à ma destination, et je

quittai avec regret mes quatre nouveaux enfants en Jésus-Christ, et mes deux amis. J'eusse désiré beaucoup d'accompagner ces messieurs dans leur longue course, si ma santé et les circonstances me l'eussent permis ; je tenais à visiter les nations nombreuses des montagnes.

A mon arrivée parmi les Sioux, les chefs et les guerriers de la tribu des Yanctonais m'invitèrent à un festin. Tous étaient assis en cercle dans une grande loge ou tente de peaux de buffle. Chacun reposait son menton sur ses genoux ; les jambes étaient serrées contre le corps, position que ma corpulence ne me permettait pas de prendre. J'étais donc assis comme un tailleur l'est sur sa table, les jambes croisées. Chacun reçut un gros morceau de chevreuil dans un plat de bois ; ceux qui ne pouvaient finir leur portion emportaient, — c'est la coutume, — le restant de leur assiette. J'étais de ce nombre et j'en avais assez pour deux jours.

Le repas fini, je leur fis connaître l'objet principal de ma visite parmi eux, c'est-à-dire, de conclure une paix durable entre les Sioux et les Pottowatomies, leurs voisins. Après en avoir discuté les différents points, et avoir détruit les faux rapports qui séparaient les deux nations, j'ai engagé les Sioux à faire des présents aux enfants de ceux de nos Pottowatomies qu'ils avaient tués, — c'est ce qu'on appelle, en termes sauvages, *couvrir les morts* ou *payer pour eux*, — et de venir fumer

en frères le calumet de paix. La fête et le conseil se terminèrent dans la plus grande cordialité. La même soirée, je leur ai fait une instruction sur le symbole des apôtres et j'ai baptisé un grand nombre de leurs petits enfants. Cette nation, dispersée sur une grande étendue de territoire, compte 32,000 âmes.

Le but de mon voyage étant atteint, j'ai saisi la première occasion pour m'en retourner à ma mission. Les sauvages d'ailleurs avaient déjà levé le camp pour aller rejoindre les buffles qui commençaient à s'éloigner. Mon navire, cette fois-ci, n'était rien autre chose qu'un arbre creusé, qu'on appelle *canot*, ayant 10 pieds de longueur, sur à peu près 1 1/2 de largeur. Je pouvais tout juste m'y asseoir. Déjà auparavant, j'avais traversé le fleuve dans cette sorte d'embarcations dangereuses; mais toujours avec crainte. Maintenant j'avais cent vingt lieues à descendre, sur le plus périlleux et le plus impétueux des fleuves, et il le fallait, car je n'avais point d'autre occasion de m'éloigner. Heureusement j'étais accompagné de deux pilotes très-adroits, qui, en naviguant à droite et à gauche, lançaient, avec la vitesse d'un dard, à travers les nombreux chicots dont le fleuve rapide est parsemé, ma barque fragile que le moindre choc ou obstacle eût renversée. Jugez de la vitesse de notre course. En trois jours, voguant depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil, nous avons parcouru cent vingt lieues. Deux nuits seulement j'ai dormi à la belle

étoile, n'ayant pour lit qu'une robe faite de peau de buffle, et mon sac de voyage pour oreiller. Je puis vous l'assurer, mon somme était aussi paisible et aussi bon que les meilleurs que j'aie eus dans ma vie. Un bon appétit, — car l'air est vif sur l'eau, — nous préparait trois excellents repas par jour. Mes compagnons étaient bien pourvus de pain, de beurre, de sucre et de café ; la chasse en même temps était si abondante, que nous faisions notre choix parmi le gibier. Jamais je n'avais vu autant de canards, d'oies, d'outardes, de cygnes et de dindes sauvages, que pendant ce court voyage. A notre dernier campement, un grand cerf, attiré sans doute par la vue du feu qui pétillait à nos pieds, s'approcha de nous en battant des pieds de devant. Peu s'en fallut que quelqu'un ne reçût une forte contusion, et n'eût le crâne enfoncé par cet animal furieux. Il éveilla le pilote, qui, saisissant le fusil couché à mes côtés, le déchargea à deux pouces de mon oreille. Ce coup de feu me fit lever en sursaut, sans toutefois m'effrayer.

Durant mon voyage, à part les Sioux, je n'ai vu qu'un seul sauvage à la chasse de gibier, et qu'un seul village, celui des Omahas. Quel contraste avec la petite mais belle et populeuse Belgique!!! Les maisons ou huttes des Omahas sont faites de terre, et ont la forme d'un cône. Elles ont de 120 à 140 pieds de circonférence. Pour les construire, ils plantent en terre de longues et grosses perches, courbent et joignent par le haut tous les bouts, qui

sont attachés dans l'intérieur à une vingtaine de poteaux ou piliers. Ces perches sont ensuite couvertes d'écorces, sur lesquelles on met à peu près un pied de terre et du gazon. Ces espèces de retraites ressemblent à de petits monticules. Un grand trou, pratiqué au sommet, laisse pénétrer la lumière et échapper la fumée. Le foyer est toujours au centre. Chaque hutte contient de six à dix familles.

Un jeune créole français vient de m'amener sa femme pour l'instruire dans notre sainte religion. Il est descendu avec elle tout récemment d'au-delà des Montagnes-Rocheuses, distance de onze à douze cents lieues. Le récit qu'elle m'a fait de la vie que mène sa nation, les Ampajoos, est vraiments déchirant. Leur sol est des plus ingrats ; il n'y a point de chasse du tout. S'ils se hasardent à sortir de leur pays, leurs voisins, plus nombreux, les tuent sans miséricorde. Ils sont sans vêtements, sans habitations et rôdent, comme les animaux sauvages, dans les prairies, où ils vivent de racines, de sauterelles et de grosses fourmis. Ils écrasent ces derniers insectes entre deux pierres, en font une espèce de galette, qu'ils cuisent au soleil ou au feu, pour ensuite s'en régaler. Cette pauvre femme sauvage, âgée d'environ vingt-cinq ans, n'avait jamais encore mangé de viande. Son étonnement fut grand lorsqu'elle vit pour la première fois des poulets, des cochons, des vaches, des bœufs, et d'autres animaux domestiques rôder autour des habitations. Dès qu'elle sera assez instruite

pour recevoir le baptême, je la nommerai *Isabelle*, et vous en serez la marraine. N'oubliez donc pas la pauvre Ampajoo dans vos prières.

Votre lettre de juillet, dont vous faites mention, ne m'est pas parvenue. Les dangers sont grands et la distance est de 2,000 lieues.

J'ai écrit la même lettre à peu près aux Thérésiennes.

Je suis, révérende Mère,

Votre tout dévoué serviteur en J. C.,

P. J. De Smet S. J.

X

LES OSAGES.

(*Suite.*)

Hollande, janvier 1857.

Voici la deuxième lettre du R. P. Bax que je vous ai promise dans ma missive du 1er décembre 1856.

Deuxième lettre du R. P. Bax au R. P. De Smet.

« Village de St-François de Hieronymo parmi les Osages, 10 juin 1850.

« Mon révérend et bien cher Père,

« Dans ma dernière lettre, j'ai été, malgré moi, obligé de vous donner une description trop abrégée de l'état vraiment prospère de nos écoles.

« Rien n'étonne davantage les blancs qui nous

visitent que les progrès extraordinaires de nos petits Osages dans les différentes branches qui leur sont enseignées. Telles sont : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie et la grammaire, pour les garçons ; la lecture, l'écriture, la géographie, les ouvrages d'aiguille, la broderie et le dessin, pour les filles. A ces dispositions, tous joignent un goût bien prononcé pour la musique, et ils trouvent beaucoup de plaisir à chanter des cantiques pieux. Ils sont, de plus, très-polis, dociles et obéissants. Aussitôt qu'ils aperçoivent un blanc, leur premier mouvement est d'aller lui présenter la main. La délicatesse de leurs sentiments et leurs bonnes dispositions ont allégé bien des fois la peine que nous éprouvions, lorsque nos moyens ne nous permettaient pas de pourvoir à leurs besoins.

« S'il arrive qu'un des Pères s'absente pendant trois ou quatre jours, ils sont aux aguets pour le moment où il est attendu. Aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ce qui a lieu quelquefois à la distance de trois ou quatre milles, rien ne peut les empêcher de courir à sa rencontre et de s'écrier : — « Père, « comment vous portez-vous ? comment vous « portez-vous ? »

« Le plus grand nombre d'entre eux se fait remarquer par des sentiments de dévotion vraiment admirables. La religion est ainsi le moyen le plus efficace pour corriger les fautes ordinaires à cet âge. — La plus forte réprimande que nous

puissions leur faire est de leur demander : « Mon « enfant, quand vous avez été baptisé, n'avez- « vous pas promis à Dieu d'être sage ? »—Chez un bon nombre, on constate de grands progrès dans le catéchisme. Une quarantaine ont fait leur première communion. Ces derniers visitent le Saint Sacrement avec autant de régularité et de dévotion que les fidèles les plus fervents.

« Voilà, mon révérend Père, ce qui nous donne le plus de consolation. Il y a deux ans à peine, ces petits néophytes couraient nus dans les bois et les plaines, adonnés à toute espèce de vices, et n'ayant aucune connaissance ni de leur Créateur, ni de la fin de leur création. Jamais la bonté de la Providence n'a été plus manifeste pour moi ; jamais je n'en ai vu la divine influence plus généralement sentie et mieux appréciée ; jamais, avant ce jour, je n'avais été convaincu aussi intimement que le Seigneur offre à toutes les nations, à toutes les familles, et à chaque individu, les moyens efficaces de se sauver et de s'unir à la sainte Église.

« Ce qui nous advint le premier jour de notre arrivée ici sert de confirmation puissante à cette vérité. On nous rapporta qu'un Indien venait de mourir dans un village à quatre milles de distance. J'exprimai la peine que me causait ce malheur à celui qui m'en apportait la nouvelle. Il me dit qu'un autre homme, dans le même endroit, était sur le point de mourir. Dans l'espoir d'arriver encore assez tôt pour le baptiser, je partis

immédiatement. Arrivé à l'endroit où la Neosho se divise en deux branches, je trouvai les eaux tellement grossies qu'il était impossible de les passer avant plusieurs jours de là.

« Le quatrième jour, — c'était un dimanche, — un métis passa la rivière dans un tronc d'arbre pour venir entendre la messe. Je l'interrogeai sur l'état du malade. Il était à l'agonie depuis quatre jours. Le sauvage s'était constamment bien comporté ; il avait manifesté le vif désir de voir la Robe-Noire qui était venue annoncer à la nation la parole de Dieu. Je pus enfin traverser la Neosho. Arrivé à l'autre bord de la rivière, je montai à cheval ; j'avais quelque appréhension que mon guide ne retardât mon arrivée. En cela je me trompai : il arriva plus vite à pied que moi à cheval.

« Je trouvai mon pauvre Indien très-malade ; il m'était bien évident qu'il s'en allait à grands pas vers l'éternité. Aussitôt que j'entrai dans sa loge, il me salua avec joie et affection. Je lui fis comprendre, à l'aide d'un interprète, que je venais lui parler du Grand-Esprit et l'instruire sur les vérités nécessaires au salut. — « Je te remercie, Père ; tes « leçons sont bonnes et consolantes ; mon cœur « se réjouit en te voyant. » — Telles furent les paroles qu'il m'adressa d'une voix mourante. Je lui parlai des dispositions requises pour recevoir le baptême, et lui dis, entre autres choses, qu'il devait renoncer à toutes les mauvaises actions

qu'il avait pu commettre autrefois, en être contrit, et ne plus jamais faire le mal, lors même qu'il guérirait ; que, s'il était disposé sincèrement à agir ainsi, le Grand-Esprit oublierait tous les péchés de sa vie.— « Père, me répondit-il, j'ai toujours voulu « être bon. Je n'ai jamais volé ; je ne me suis « jamais enivré ; je n'ai jamais tué. Toutefois, si « j'ai offensé le Grand-Esprit, je m'en repens. Je « désire lui plaire afin que, si je meurs, il ait « pitié de moi et m'accorde la grâce d'être admis « en sa présence. » — Fatigué de l'effort qu'il avait fait pour s'expliquer, il garda le silence pendant quelques instants ; puis, ouvrant de nouveau les yeux, il dit : « — Père, si tu penses que je sois « digne de recevoir le baptême, tu m'accorderas « une grande faveur, et beaucoup de bénédic- « tions ! » — Pleinement satisfait du vif désir qu'il manifestait, je lui administrai le sacrement. A peine fut-il régénéré dans les eaux salutaires, qu'il rendit le dernier soupir, pour aller jouir dans le ciel du bonheur réservé aux enfants de l'Église.

« La mort si consolante de cet Indien fut suivie de la scène la plus déchirante. Jamais je n'avais vu des démonstrations d'une douleur aussi profonde. Les hommes sortaient de cette stoïque indifférence qui semble leur être naturelle ; ils poussaient de profonds gémissements et versaient des torrents de larmes ; les femmes, les cheveux épars, poussaient des cris perçants et donnaient tous les

signes d'un désespoir que la raison ne peut plus dominer. J'ensevelis l'Indien, le jour suivant, selon le rit de notre sainte Église. Tout le village était présent à cette cérémonie. Ce fut avec la plus profonde attention et la plus grande quiétude que les sauvages virent la pompe funèbre et le respect que nous montrons pour les morts.

« Depuis ce jour, nous avons plus d'une fois assisté les malades dans leur agonie. Le temps pour les instruire est souvent très-court, et leurs idées sur la religion sont plus qu'imparfaites ; mais, d'un autre côté, ils ont toute la simplicité et la bonne volonté d'un enfant, et leurs dispositions sont des plus consolantes.

« Il y a peu de jours, je baptisai le plus vieux de la nation. Impossible de vous dire les impressions que j'éprouvais en versant l'eau sainte sur cette tête blanchie par les années. Le baptême est un des sacrements de notre sainte religion que l'Indien comprend le mieux, et c'est celui de tous qu'il est le plus désireux de recevoir.

« Des incidents, que quelques-uns appelleraient providentiels, et que d'autres se contenteraient de nommer accidentels, ont beaucoup contribué à augmenter, dans cette tribu, la foi sur l'efficacité de ce sacrement. Je ne vous citerai qu'un seul exemple.

« Un soir, — c'était pendant l'automne de 1848, — un Indien arrive à la mission. La douleur et le trouble étaient peints sur son visage. Aussitôt qu'il

m'aperçut, il me dit : — « Père, viens sans délai, « car ma femme se meurt. Tous en désespèrent, « et moi, je la considère déjà comme morte. Tu « nous a dit de venir à vous lorsque quelqu'un se- « rait malade et en danger de mort. Je veux qu'elle « apprenne la parole du Grand-Esprit avant de « mourir. C'est pour cela que je suis venu t'appe- « ler. » — Je venais d'arriver d'un village appelé *Cawva-Shinka*, ou Petit-Village, situé à trente milles de la mission ; j'étais épuisé de fatigue. Mais comment résister à une invitation si pressante et surtout dans une circonstance aussi grave ? Après un moment de repos, je partis avec mon homme. Arrivé au village à minuit, je trouvai la loge remplie de femmes et d'enfants, criant et chantant la sauvage chanson des morts. Je les priai de finir ces lugubres accents et m'approchai de la malade, étendue sur une peau de buffle et couverte à peine de quelques vieux lambeaux de couverture. Elle était sans connaissance. Comme elle paraissait ne pas devoir revenir à elle de sitôt, je me déterminai à rester jusqu'au matin. Un Indien eut la bonté de me prêter sa couverture ; je m'en enveloppai et j'essayai de prendre quelques heures de sommeil. Mais ce fut en vain ; je n'ai jamais passé une plus misérable nuit. Les femmes et les enfants recommencèrent leur épouvantable vacarme ; les chiens de la loge passaient et repassaient sur moi avec une telle continuité, qu'il m'eût été impossible de compter le nombre de leurs visites. Vers

l'aurore, la malade commença à donner quelques signes de vie ; mais elle ne pouvait encore parler. Aussitôt qu'elle eut recouvré les sens entièrement, je lui fis une brève exhortation. Elle se montra attentive et donna des signes d'une véritable joie. Je la baptisai et je partis. Deux heures après mon départ, elle était parfaitement rétablie. Elle se leva, prit son enfant et se mit à l'allaiter.

Je retournai peu de temps après au même village, et me trouvai immédiatement environné d'hommes, de femmes et d'enfants, criant d'une voix unanime : — « *Komkai.* Nous sommes bien « contents de te voir. » — C'est leur mot de cordiale réception. Après m'avoir raconté le fait et la guérison de la malade, ils m'apportèrent vingt-cinq enfants à baptiser. — « Père, me disaient-ils, « nous croyons tes paroles. Nous savons que le « baptême vient du Grand-Esprit. Nous sommes « de pauvres ignorants ; nous ne pouvons pas lire « le livre qui renferme la parole du Grand-Esprit ; « mais tu nous l'explique et nous te croyons. » — J'ai eu des preuves bien évidentes de la sincérité de leurs bonnes intentions et de leur ferme résolution de ne plus offenser Dieu après le baptême.

« Il y a un mois environ, je m'arrêtai pour quelques instants dans un *wigwam* (1) indien. Ceux qui l'habitaient n'avaient pu aller à la grande

(1) Chaumière, hutte chez les sauvages de l'Amérique du Nord.

chasse, à cause de la maladie de leur petite fille. Sa mère me dit qu'ils souffraient de la faim et qu'ils n'avaient pas mangé de viande depuis longtemps. Elle ajouta qu'elle avait bien vu un bœuf égaré dans la forêt et appartenant à un blanc, et qu'elle l'aurait tué si elle ne s'était pas rappelé la promesse qu'elle avait faite, lors de son baptême, de mourir plutôt que de faire ce qui est mal ; qu'elle préférait souffrir la faim que d'offenser le Grand-Esprit ; et que, si elle avait tué le bœuf, le Grand-Esprit n'aurait plus eu pitié d'elle dans la misère. Ce petit récit me plut et m'édifia. Je ne pouvais m'empêcher de penser combien l'état du monde serait différent de ce qu'il est, si tous les chrétiens se rappelaient aussi fidèlement que cette pauvre Indienne les promesses de leur baptême.

« Nous avons baptisé jusqu'à présent au delà de 500 personnes. Cent adultes et enfants ont eu le bonheur de recevoir le sacrement de la régénération avant de mourir. Lorsque ces Indiens sont bien instruits, nous avons peu à craindre, et leur conduite est généralement exemplaire. Le plus grand obstacle pour nous est dans la difficulté que nous éprouvons à apprendre leur langue. Elle ne compte que peu de mots, souvent peu propres à exprimer des idées abstraites. Ces braves gens ont quelques idées confuses d'un Être suprême, de l'immortalité de l'âme, du bonheur et des châtiments de la vie future ; mais ces idées sont mêlées de notions matérielles et superstitieuses. En voici un exemple.

Ils croient que ceux que le Grand-Esprit admet dans son heureux séjour y reçoivent en abondance du buffle, du chevreuil, de l'élan et du maïs ; que, lorsqu'une personne meurt, son âme continue d'habiter la place où elle a laissé son corps ; que les âmes retournent quelquefois de l'autre monde pour prendre et y conduire d'autres âmes. C'est la raison pour laquelle ils craignent tant de voyager dans l'obscurité, surtout lorsque quelqu'un est dangereusement malade ; ils pensent qu'alors un esprit voltige dans les environs. Quelques-uns de leurs *Vigkontah* (jongleurs ou *hommes de médecine*) prétendent, en beaucoup d'occasions, avoir le pouvoir de chasser cet esprit et de sauver la vie de la personne malade. Lorsqu'il y a danger de mort, les plus superstitieux recourent souvent à ces jongleurs ; un cheval, un mulet, ou même plusieurs doivent payer ces services. Je connais un de ces imposteurs qui, par ce métier, a gagné, en un seul printemps, trente-deux chevaux. Leurs efforts tendent principalement à persuader aux pauvres Indiens de ne pas nous appeler dans leurs maladies. Ils disent, du ton le plus assuré, qu'ils annuleront l'efficacité de notre pouvoir.

« Au printemps passé, j'allai faire une visite aux Petits-Osages. Le jour de mon arrivée, je baptisai trois personnes dangereusement malades ; elles moururent le lendemain. Quelques jours après, une fièvre maligne éclata et fit un grand nombre de victimes. Les jongleurs attribuèrent la

cause du fléau à ma présence, en déclarant que je leur avais fait perdre le pouvoir de chasser les esprits. Il est affligeant, mais aussi un peu amusant, de voir ces jongleurs s'efforcer de faire cette chasse. Ils se rendent aussi affreux que possible, s'équipent de tous leurs instruments, déchargent leurs fusils, agitent leurs massues et leurs bâtons, battent le tambour, et recourent à tout ce qui est capable de faire du bruit ; en un mot, ils emploient toutes les fourberies imaginables pour tromper les pauvres Indiens. Mais leur pouvoir, qui était autrefois très-grand, commence à décliner. Chaque jour voit diminuer l'estime que les sauvages avaient pour eux. Les Indiens nous sont attachés, surtout, comme ils le disent, parce que nous n'avons ni femmes ni enfants. — « Si vous en aviez, disent-« ils, vous feriez comme les *missionnaires* (les « presbytériens) qui vous ont précédés : vous pen-« seriez trop à vos familles et vous négligeriez « l'homme à peau rouge et ses enfants. »

« Je vais souvent les visiter dans leurs villages, et je suis toujours reçu avec la plus grande bienveillance. Un crieur me précède pour annoncer mon arrivée. Lorsqu'ils sont tous assemblés dans une vaste loge, ou sous l'ombrage de quelque gros arbre, je commence mon instruction. Ils écoutent avec le plus vif intérêt. Quand j'ai fini de parler, le chef se lève, adresse à sa tribu quelques avis paternels, et répète ou commente ce que le missionnaire a dit.

« Un dimanche, un chef nommé *Paï-nonpashe*, du village de la Grande Colline, sur la rivière Verdigris, vint voir ses deux enfants qui étaient en pension chez nous. Une courte instruction que je fis après la messe, produisit une telle impression sur son esprit qu'en retournant chez lui il dit à un métis dont il était accompagné : — « Je commence « maintenant à voir ce qu'il faut faire pour être « agréable au Grand-Esprit. Je suis effrayé pour « moi-même, mais je me réjouis pour mes deux « enfants ; car ils ont toute la facilité de connaître « le Grand-Esprit et de devenir heureux dans « cette vie et dans l'autre. »

« La bonne santé dont jouissent tous les enfants qui sont à notre école étonne beaucoup les parents. De fait, la maladie est inconnue parmi eux ; pas un seul encore n'est mort depuis que nous sommes ici. Cela contribue beaucoup à augmenter la confiance que les Indiens ont en nous, et dissipe toutes leurs craintes pendant la saison des grandes chasses, où ils doivent s'éloigner pour plusieurs mois.

« Lorsque les effrayants ravages que le choléra avait causés le long de la rivière Kansas, à Westport, et dans d'autres endroits, furent connus ici, les Osages effrayés résolurent immédiatement d'aller chercher leur salut dans les plaines. Quelques-uns voulaient emmener leurs enfants ; mais la majorité s'y opposa dans la ferme persuasion qu'ils seraient en sûreté sous la garde des Robes-

Noires et sous la protection du Fils de Dieu et de sa sainte Mère. Ils se retirèrent donc dans les plaines et laissèrent leurs enfants avec nous. Ils n'avaient demeuré que peu de temps dans leur nouveau séjour, lorsque le choléra se manifesta de la manière la plus terrible, et en emporta un grand nombre. S'apercevant de l'erreur qu'ils avaient commise en s'enfuyant de la mission, ils se hâtèrent de revenir pour camper, comme ils disaient, tout près des bons Pères. Il s'en revinrent donc, et avec tant de précipitation qu'ils ne firent aucune provision, et voyagèrent jour et nuit. A mesure qu'ils approchaient de leur pays, la violence du fléau diminuait. Le dernier cas de mort arriva à 15 milles de la mission.

« Les plus grandes difficultés nous sont faites par les métis, presque tous Français d'origine. Ils n'ont du catholique que le baptême, et un attachement inviolable à leur foi, dont, faute d'instruction, ils ne connaissent presque rien, et qu'ils pratiquent encore moins. Ils ont maintefois prouvé aux ministres protestants que leurs efforts, pour les faire changer de religion, étaient parfaitement inutiles.

« Une autre difficulté pour nous, c'est le genre de vie que les Indiens sont obligés de mener pour se procurer les provisions nécessaires à leur subsistance. Ils passent généralement six mois de l'année à la chasse ; ce qui les oblige de s'éloigner de nous, et expose aux plus grands dangers la

moralité de ceux qui voudraient vivre en bons chrétiens. J'espère que cet état de choses changera ; car plusieurs sont convaincus qu'ils ne pourront plus longtemps compter sur le gibier, et qu'ils auraient déjà dû commencer à cultiver leurs terres ; mais ils n'avaient pas les moyens nécessaires pour s'y mettre.

« Une députation de la nation, composée du premier chef, de cinq guerriers et d'un interprète, est allée rendre une visite à leur grand-père. Le président Taylor (1) les a reçus avec la plus grande bienveillance, et les a encouragés à commencer la culture de leurs terres. Je ne puis vous exprimer la reconnaissance que j'éprouve moi-même quand je pense aux soins vraiment paternels prodigués à mes chers Peaux-Rouges par leur grand-père et par tous les officiers employés dans l'intendance des Indiens. Les sauvages en ont été extrêmement flattés. J'ai la persuasion qu'il en résultera un grand bien.

(1) Zacharie Taylor, homme d'Etat américain, né dans la Virginie, en 1784. Il passa la plus grande partie de sa vie à guerroyer avec les Indiens de l'Ouest, et fut en 1838, général en chef contre les Séminoles de la Floride. Dans la guerre contre le Mexique en 1846, il fut vainqueur à Palo Alto et à Resaco de la Calma, prit Monterey, et défit complètement Santa-Anna, à Buenavista, 23 février 1847. Porté par les Whigs à la Présidence, il fut nommé à une forte majorité, le 4 mars 1849. Il montra beaucoup de loyauté, désavoua la tentative de Lopez contre Cuba, et mourut le 9 juillet 1850. Il eut pour successeur M. Fillmore.

« Voilà, mon révérend Père, une description bien imparfaite de l'état de notre mission, dans laquelle nous espérons recueillir beaucoup de fruits de salut, s'il plaît à Dieu que nous puissions y rester. Les difficultés pécuniaires nous ont mis souvent et nous mettent encore à présent dans une position assez critique ; mais, mon révérend Père, le secours que nous recevons, de temps en temps, de la Propagation de la Foi, de quelques cœurs généreux et amis des sauvages, vient nous soulager. Nous espérons dans la divine Providence pour tout et en tout. « Dieu est fidèle. » Recommandez-nous aux prières de votre pieuse congrégation et de votre bonne communauté de Saint-Louis.

« Je suis, mon révérend et bien cher Père,

« Votre tout dévoué frère en J.-C.

« J.-J. Bax,

« de la Compagnie de Jésus. »

XI

LES OSAGES.

(*Suite et fin.*)

Bruxelles, 25 janvier 1857.

Mon révérend Père,

Voici la troisième lettre du R. P. Bax que je vous ai promise. C'est la dernière qu'il a écrite. Je vous en ai donné déjà un extrait, en esquissant la biographie de ce zélé missionnaire, tombé victime de son dévouement durant l'épidémie dont il retrace ici les ravages.

Troisième lettre du R. P. Bax au R. P. De Smet.

« Mission parmi les Osages. Saint-François de Hieronymo, le 18 avril 1852.

« Mon révérend et cher Père,

« J'ai eu le désir de vous écrire plus tôt ; mais nous avons été depuis quelque temps, et nous sommes encore dans une terrible crise. Jamais je n'ai rien vu de semblable. *Fiat voluntas Dei !* Que la volonté de Dieu soit faite !

« Environ trois semaines avant la grande solennité de Pâques, quarante-cinq enfants de notre pensionnat tombèrent malades, dans l'espace de trois jours et demi. De prime abord, nous ne pouvions discerner la nature du mal. Il commençait par un grand rhume, accompagné d'une forte fièvre. Après quatre ou cinq jours, la rougeole se manifestait. D'abord l'alarme n'était pas bien grande. Mais la rougeole disparut et une fièvre putride prit sa place. Le dimanche de la Passion, le plus triste de ma vie, nous avions deux cadavres exposés et environ douze de nos enfants en grand danger de mort. Onze de nos écoliers ont succombé en très-peu de temps, et deux les suivront peut-être de près. Nous sommes obligés d'interrompre les classes pour quelque temps, jusqu'à ce que cette terrible visite soit passée. La contagion

se répand parmi les Indiens ; la mortalité est très-grande. Il sera difficile de rassembler de nouveau le troupeau dispersé. Toutefois, je puis dire que jamais auparavant, soit parmi les gens de couleur ou les blancs, soit parmi les religieux ou les gens du monde, je n'avais été témoin d'autant de ferveur et de piété au lit de la mort, qu'en ont montré nos jeunes néophytes. Ils peuvent servir d'exemple. Quelques-uns, de leur propre mouvement, demandaient de pouvoir tenir le crucifix entre leurs mains, et le serraient, sans vouloir le lâcher, durant plus de deux heures. La statue de la sainte Vierge devait être placée près de leur oreiller ; ils imploraient le secours de leur bonne Mère, et fixaient leurs yeux mourants sur son image. Ils jouissent déjà, j'en ai le ferme espoir, de la présence de Dieu.

« Le Seigneur semble vouloir recueillir dans sa grange céleste le peu que nous avons semé ici. Quels peuvent être les desseins de la Providence pour l'avenir ? Nous ne pouvons et nous n'osons le conjecturer. Nous avons perdu plusieurs de nos meilleurs écoliers, et de ceux sur qui nous avions fondé nos plus grandes espérances.

« Je suis, mon révérend et cher Père,

« Votre très-dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ.

« J. J. Bax, S. J. »

XII

LES URSULINES D'AMÉRIQUE.

Bruxelles, 21 mars 1857.

Révérende Mère (1),

Sur le point de quitter la Belgique, je repasse dans ma mémoire les bienfaits que j'y ai reçus, et particulièrement l'accueil qui m'a été fait dans les communautés religieuses. Parmi ces asiles de la piété et de la vertu, votre pensionnat tient un des premiers rangs. De même qu'en Amérique, j'ai pu constater dans ma patrie l'esprit si religieux qui anime les religieuses Ursulines; le grand bien qu'elles font et qu'elles sont appelées à faire encore,

(1) La publication de cette lettre est due à la complaisance des Révérendes Supérieures des religieuses Ursulines de Saventhem et de Thildonck auxquelles elle a été adressée.

par la ferveur de leurs prières, et par leur zèle pour l'éducation des jeunes filles.

J'en félicite votre communauté, révérende Mère, parce que cet esprit prouve, que c'est le bon Dieu qui a établi votre maison, et que c'est lui aussi qui la garde ; je m'en félicite moi-même, parce que j'y ai trouvé des sujets consolants d'édification, et de beaux exemples à raconter à mes pauvres sauvages ; j'en félicite la Belgique, où les nouvelles Ursulines continuent si généreusement l'œuvre de leurs devancières, auxquelles tant de mères de famille sont redevables des sentiments de foi et de piété qui les animent ; j'en félicite l'Église, dont les enfants de sainte Angèle consolent le cœur affligé, en se rendant si dignes de l'état religieux, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de sainteté qui orne le front de l'Épouse de Jésus-Christ.

Continuez, âmes généreuses, à marcher sur les traces du Sauveur ; ce n'est que dans cette voie qu'on trouve le bonheur véritable.

Je viens de faire allusion aux Ursulines d'Amérique ; j'en ai parlé à vos chères élèves, lors de ma visite faite au mois de janvier, avec le R. P. Terwecoren ; néanmoins il pourra vous être agréable d'avoir quelques renseignements plus précis. Inutile de vous dire que je n'ai pas la prétention de faire une notice complète. Je dois me contenter de donner une idée sommaire de leur origine et de leur état actuel, et je terminerai par le récit d'une des

plus étonnantes conversions que l'on connaisse.

Les Ursulines peuvent être comptées parmi les premières religieuses qui s'établirent dans le Nouveau-Monde.

Avant la fin du XVII[e] siècle, il y avait au Canada six communautés de femmes, parmi lesquelles deux d'Ursulines : la maison de Québec, fondée en 1639, et celle des Trois-Rivières, fondée en 1697.

Dans les États de l'Union américaine, la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, fut la première de toutes les villes des États-Unis qui obtint une communauté d'Ursulines (1). Ce couvent fut fondé en 1727. Lors de cette fondation, la Louisiane appartenait à la France. C'est dans ce sens que l'*Ami de la Religion* a dit, dans un remarquable travail sur l'*Église aux États-Unis*, que, « jusqu'en 1790, les États-Unis n'avaient pas connu ce que c'est qu'une religieuse (2). »

En 1730, la communauté de la Nouvelle-Orléans comptait sept Ursulines. Dévouées à l'éducation

(1) Elle compte aujourd'hui (1876) 26 religieuses professes, 12 sœurs converses, et 100 à 120 pensionnaires ; de plus 30 orphelines.

Un autre couvent et pensionnat dans les Opelousas compte 7 religieuses professes, 2 sœurs converses, et 60 à 70 pensionnaires. Toutes les maisons religieuses d'éducation, situées dans les États ci-devant confédérés, ont énormément souffert de la dernière lutte entre le Nord et le Sud, appelée guerre de la *Sécession*.

(2) 1855, n. 5872.

et à des œuvres de charité, elles dirigeaient une école, un hôpital et un orphelinat. Le nombre de leurs orphelins s'accrut beaucoup lors du massacre des Natchez, qui eut lieu cette année-là. L'expédition française délivra de l'esclavage beaucoup d'enfants sans pères et les transporta à la Nouvelle-Orléans (1).

« Les petites filles, écrivait le Père Le Petit, à la date du 12 juillet 1730, que nul des habitants n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les religieuses élèvent. Le grand nombre de ces enfants ne sert qu'à augmenter leur charité et leurs attentions. On leur a fait une classe séparée, et on leur a donné deux maîtresses particulières.

« Il n'y en a pas une de cette sainte communauté qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver ces enfants dans l'innocence, et de donner une éducation polie et chrétienne à de jeunes Françaises qui risquaient de n'être guère mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles que, avant la fin de l'année, elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, et après laquelle elles soupirent depuis longtemps.

« Quand elles y seront une fois logées, à l'in-

(1) On peut voir les détails douloureux de cet affreux brigandage dans l'ouvrage intitulé : *Life of Bishop Flaget*, par Mgr Spalding, évêque de Louisville. Edit. 1852.

struction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors et des négresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, et celui d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte. Peut-être même que, dans la suite, elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

« Tant d'œuvres de charité suffiraient pour occuper en France plusieurs communautés et des instituts différents. Que ne peut point un grand zèle ? Ces divers travaux n'effrayent point sept Ursulines, et elles comptent de les soutenir, avec la grâce de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi, je crains fort que, s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui, avant que de les connaître, disaient qu'elles venaient trop tôt et en trop grand nombre, ont bien changé de sentiments et de langage : témoins de leur conduite édifiante et des grands services qu'elles rendent à la colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard et qu'il n'en saurait trop venir de la même vertu et du même mérite (1). »

Voici ce qui y arriva encore vers la même époque, après la conclusion d'une paix qui termina une triste guerre.

(1) *Lettres édifiantes.* Mémoires d'Amérique. Édition de Paris. 1781, t. VII, p. 61.

« Les Illinois, dit le Père Le Petit, n'eurent pas d'autre maison que la nôtre, pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville. Ils nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitaient le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendaient ma messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantaient différentes prières de l'Église conformes aux différents offices du jour. A la fin de la messe, ils ne manquaient jamais de chanter, de tout leur cœur, la prière pour le roi. Les religieuses chantaient le premier couplet latin, sur le ton ordinaire du chant grégorien ; et les Illinois continuaient les autres couplets en leur langue, sur le même ton. Ce spectacle, qui était nouveau, attirait grand monde dans l'église et inspirait une tendre dévotion. Dans le cours de la journée, et après le souper, ils chantaient souvent, ou seuls ou tous ensemble, diverses prières de l'Église, telles que sont le *Dies iræ*, le *Vexilla Regis*, le *Stabat Mater*, etc. A les entendre, on s'apercevait aisément qu'ils avaient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques que le commun des sauvages, et même beaucoup de Français, n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues.

« On serait étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien instruits de la religion

que le sont ces néophytes. Ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament ; ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte messe et de recevoir les sacrements ; leur catéchisme, qui m'est tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a faite le P. Le Boulanger, est un parfait modèle pour ceux qui en auraient besoin dans leurs nouvelles missions. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs ; on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la religion, qu'on leur a exposé d'une manière également instructive et solide...

« Le premier jour que les Illinois virent les religieuses, Mamantouensa (chef des Kaskakias), apercevant auprès d'elles une troupe de petites filles ; — « Je vois bien, leur dit-il, que vous n'êtes « pas des religieuses sans dessein. » — Il voulait dire qu'elles n'étaient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. — « Vous êtes, leur ajouta-t-il, comme les Robes- « Noires, nos Pères ; vous travaillez pour autrui. « Ah ! si nous avions là-haut deux ou trois de « vous autres, nos femmes et nos filles auraient « plus d'esprit et seraient meilleures chrétiennes. » — « Eh bien, lui répondit la Mère supérieure, « choisissez celles que vous voulez. » — « Ce n'est « point à nous à choisir, répondit Mamantouensa; « c'est à vous qui les connaissez. Le choix doit « tomber sur celles qui sont le plus attachées à

« Dieu et qui l'aiment davantage. » — Jugez combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un sauvage des sentiments si raisonnables et si chrétiens (1). »

Tels furent, ma révérende Mère, les commencements de la pieuse communauté de la Nouvelle-Orléans.

A ces détails, j'en ajouterai quelques autres sur l'état des couvents des Ursulines, tel qu'il était en 1855.

La maison de la Nouvelle-Orléans comptait alors 32 religieuses professes, 3 novices et 3 postulantes. Le pensionnat avait 130 internes et 12 demi-pensionnaires.

Dans le vicariat du Haut-Michigan, à Saut-Sainte-Marie, les Ursulines ont une école de filles. On y faisait, en 1855, des préparatifs pour y établir aussi un pensionnat destiné aux enfants dont la position sociale exige une éducation plus soignée.

Dans le diocèse de *Cincinnati*, à Saint-Martin, près de Fayetteville, dans l'Ohio, la communauté des Ursulines était composée de 35 religieuses professes, 9 novices et 4 postulantes. Elles dirigent le pensionnat de demoiselles qui comptait, en 1855, 60 internes.

Dans le même État de l'Ohio, diocèse de *Cleveland*, à Cleveland même, la communauté était, à

(1) *Lettres édifiantes.* Mémoires d'Amérique. Édition de Paris, 1781, t. VII, p. 61.

la même époque, composée de 14 religieuses professes, 10 novices et 4 postulantes (1). Elles y dirigent un pensionnat. Cet établissement est situé dans la plus belle et la plus saine partie de la ville. Il comprend toutes les branches ordinaires et les plus élevées d'une éducation choisie. On y admet

(1) En 1874, il y avait 50 religieuses professes, 18 novices, 60 pensionnaires. En outre les Ursulines dirigent 18 écoles paroissiales qui sont fréquentées par 1500 élèves externes. — Elles ont encore un couvent à Tiffin, où il y a 14 religieuses y compris les novices, 20 pensionnaires, et 300 elèves externes.

Dans le diocèse d'*Alton*, elles ont des écoles à : Alton (200 élèves externes), à Decatur (200 élèves externes), à Germantown (200 élèves externes), à Litchfield (300 élèves), à Mascousah (125 élèves), à Mattoon (100 élèves).

Dans le diocèse de *Covington*, à Newport (Kentucky), les Ursulines dirigent une école de petits garçons et de petites filles.

Dans le diocèse de *Fort Wayne*, elles sont à la tête des écoles de : Peru (Indiana) 300 élèves, 4 sœurs ; de Logansport (Indiana) (pour les allemandes) 190 élèves, 3 sœurs ; — de Saint-Boniface, à Lafayette (Indiana) 328 élèves, 4 sœurs.

Dans le diocèse de *Green Bay*, elles ont une maison à Green Bay.

Dans le diocèse de *Louisville* (Kentucky), à Louisville, elles ont un pensionnat qui compte 35 pensionnaires et 140 élèves externes ; un couvent où il y a 30 religieuses professes, 23 novices, 19 sœurs converses et 9 candidates.

Dans le diocèse de *Mobile* (Alabama), elles ont un établissement à Tuscaloosa. Cette maison fut créée le 15 septembre 1866, à la demande empressée de Mgr Quinlan, l'évêque de Mobile. Les religieuses Ursulines dont le couvent avait été brûlé pen-

des pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes.

Près de Cleveland, quatre Sœurs dirigent une classe élémentaire payante et deux écoles gratuites.

A Toledo, deux religieuses sont chargées de trois écoles élémentaires payantes et de deux écoles gratuites.

A Morrissania, comté de Westchester, près New-York, il y a aussi un couvent et un pensionnat. On y compte 39 religieuses professes, 10 novices, 9 postulantes, 75 pensionnaires.

Dans la ville de New-York, il y a un couvent et une école, 339, *Henry Street.*

Dans le diocèse de *Galveston* (1), au Texas, les Ursulines étaient, en 1855, au nombre de 15 reli-

dant la guerre de la Sécession, à la prise de Columbia (Caroline du Sud) vinrent se réfugier à Tuscaloosa.

Dans le diocèse de *Pittsburgh*, elles ont une maison à Pittsburgh.

Dans le diocèse de *Vincennes*, elles dirigent les écoles pour filles allemandes à Jeffersonville et à Madison.

Dans le diocèse de *Charleston* (Caroline du Sud), elles se sont établies, depuis la guerre, à Columbia, d'où elles avaient dû se retirer après les désastres de 1866. Elles y ont un pensionnat et une école très-importante pour élèves externes. Il y a 13 religieuses, 4 sœurs converses et 3 novices.

(1) En 1874, elles comptaient à Galveston, 24 religieuses, 75 pensionnaires, 150 élèves externes. — De même à *San Antonio*, il y avait 28 religieuses, 60 pensionnaires et 350 élèves externes.

gieuses professes ; leur pensionnat comptait 80 à 100 élèves.

A Saint-Antoine, il y avait 14 professes, 3 novices et 4 postulantes. Le nombre des pensionnaires variait de 140 à 160.

Dans le diocèse et la ville de *Saint-Louis* (1), où j'ai demeuré le plus longtemps depuis mon départ d'Europe, le couvent des Ursulines se compose de 20 à 25 religieuses. Elles dirigent un pensionnat de 40 à 50 élèves. Dans des bâtiments séparés, elles ont une classe d'externes de 100 à 120 enfants.

En considérant tous ces bienfaits de notre sainte religion, répandus à pleines mains sur l'Amérique, nous devons un témoignage de reconnaissance bien méritée à Mgr Carroll (2), qui a le plus con-

(1) En 1874, la communauté se composait de 47 religieuses, de 2 postulantes et de 80 pensionnaires. Une autre maison, à *Dog Prairie*, comté de Saint-Charles, compte 6 religieuses.

(2) John Carroll, né en 1734, dans le Maryland, au sein d'une ancienne famille catholique, fut élevé en France, au collége de Saint-Omer, que dirigeaient les Jésuites anglais. Devenu prêtre et membre de la Compagnie de Jésus, il ne revint en Amérique qu'un 1773, après la suppression de son ordre. En 1789, il fut désigné, par l'unanimité des prêtres américains, au choix du Souverain Pontife pour occuper le siége de Baltimore, le premier siége épiscopal érigé aux États-Unis. Sitôt que ses bulles, envoyées de Rome, lui furent parvenues, Mgr Carroll se rendit en Angleterre, où il reçut la consécration des évêques, le 15 août 1790, jour de la fête de l'Assomption. Il revint en Amérique immédiatement après, et y porta, sans se lasser, jusqu'à l'âge de 81 ans, le poids d'un épiscopat fécond entre

tribué à établir ou à préparer les pieuses institutions auxquelles se rattache le bonheur de ces contrées.

« Au moment où la Compagnie était abolie par Clément XIV, quelques Jésuites abandonnèrent la Grande-Bretagne pour se retirer dans l'Amérique septentrionale, leur patrie. John Carroll les conduisait. Lié à l'institut par la profession des quatre vœux, Carroll ne tarda pas à conquérir l'estime de cette immortelle génération qui préparait dans le silence l'affranchissement du pays. Il fut l'ami de Washington et de Franklin, le conseil de ce Charles Carroll (1), son parent, qui travailla d'une manière efficace à la constitution des États-Unis. La prévoyance et le savoir du Jésuite étaient appréciés par les fondateurs de la liberté américaine. Atta-

tous en grandes œuvres. C'est lui qui prononça l'éloge funèbre de George Washington dans la cathédrale de Baltimore. La sainte mort de l'évêque Carroll arriva le 3 décembre 1815.

(1) Charles Carroll de Carrolton fut un des 56 intrépides patriotes qui signèrent, le 4 juillet 1776, l'acte de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis de l'Angleterre. Il était le plus riche de tous et député du Maryland. Il fut toute sa vie un fervent catholique. En 1829, lors du premier concile provincial de Baltimore, tous les évêques se rendirent en corps auprès de Charles Carroll alors âgé de 92 ans. Le vénérable vieillard fut très touché de leur démarche ; en les recevant avec sa courtoisie accoutumée, il leur exprima ses sentiments de joie en voyant, à la fin de sa carrière, l'Église catholique à laquelle il était profondément attaché, se développer avec tant de rapidité en Amérique. Il a laissé un fils unique Daniel Carroll.

chés au culte protestant, ils allaient consacrer son triomphe par la loi ; mais le catholicisme leur apparaissait, avec les Pères de la Compagnie, si tolérant et si propre à civiliser les sauvages, qu'ils ne refusèrent pas à John Carroll d'assurer le principe de l'indépendance religieuse. Carroll fut admis à en discuter les bases avec eux : il les posa si nettement, que jamais la liberté des cultes n'a été violée dans les États-Unis. Les Américains s'étaient engagés à la maintenir ; ils ne se crurent point autorisés à trahir leur serment, même par les progrès que les missionnaires firent faire à la foi romaine. Quand l'Union fut constituée, le Pape Pie VI, en 1789, songea à donner un guide à tous ces fidèles dispersés dans les villes et dans les forêts. John Carroll reçut le premier le titre d'évêque de Baltimore ; plus tard il devint archevêque et métropolitain des autres diocèses et légat apostolique, avec un autre Jésuite, Léonard Neale, pour coadjuteur (1). »

(1) Pie VI nomma M. Léonard Neale, ancien Jésuite, coadjuteur de Mgr J. Carroll. Il fut sacré, le 7 décembre 1800, avec le titre d'évêque de Gortyne *in partibus inf.* Il succéda à Mgr J. Carroll, sur le siége de Baltimore, mais il ne lui survécut que deux ans ; sa mort arriva en 1817. Prévoyant sa fin prochaine, à cause de son âge et de ses infirmités, il avait demandé au Pape un coadjuteur. Pie VII lui accorda sa demande, et, par un bref du 24 juillet 1817, il nomma M. Ambroise Maréchal, coadjuteur de l'archevêque de Baltimore avec le titre de Stauropolis.

M. Maréchal était né à Ingré, près d'Orléans, en 1762 : il

De cette époque date, pour toute l'Amérique septentrionale, le commencement d'une ère nouvelle. Mgr Carroll prit l'initiative du revirement religieux. Il n'avait pas eu de modèles ; il aura une foule d'imitateurs.

« Après avoir pourvu, par la fondation d'un collége et d'un séminaire, à l'éducation de la jeunesse et au recrutement du sacerdoce, l'évêque de Baltimore se préoccupa d'introduire dans le Maryland (1) des communautés religieuses de femmes, afin qu'elles y travaillassent à l'instruction des jeunes filles, au soulagement des malades et à l'adoption des orphelins. Ces bonnes œuvres ont été, dans tous les temps, le patrimoine de l'Église, et une chrétienté doit être considérée comme éphé-

était membre de la Congrégation de Saint-Sulpice. Il partit pour l'Amérique en 1792, revint en France en 1803, et fut successivement professeur de théologie à Saint-Flour, à Aix, à Lyon. En 1811, Bonaparte ayant obligé les Sulpiciens à quitter la direction des Séminaires, M. Maréchal retourna aux États-Unis. Pendant le cours de son administration qui a duré dix ans et demi, il a continué le bien que ses précurseurs avaient fait.

(1) Maryland, *la terre de Marie*, du nom de la reine Henriette-Marie de France, fille du roi Henri IV, mariée à l'infortuné Charles Ier, qui régnait en Angleterre, lorsque lord Baltimore vint fonder la colonie. Le Maryland est arrosé par le Potomac, la Susquehanna, le Patapsco, le Pocomoc, et par une multitude de cours d'eau moins importants qui se perdent dans ces grands fleuves.

La petite rivière de Monacacy, qui coule dans la vallée d'Emmettsburg, est un des affluents du Potomac.

mère, tant qu'elle n'a pas jeté les racines de quelques couvents asiles de la prière et de la charité (1). »

Depuis lors, que d'œuvres de salut ont surgi sur le sol américain ! que de faits ont signalé le doigt de la Providence !

En voici un, révérende Mère, qui est bien intéressant. Je crois l'avoir raconté aux religieuses et aux élèves des Ursulines de Saventhem et de Thildonck ; mais l'ayant relu depuis, dans le remarquable ouvrage de M. Henri de Courcy, sur l'Église catholique aux États-Unis, *The catholic Church in the United States*, traduit et augmenté par M. John Gilmary Shea, je pourrai l'écrire avec plus de précision.

En 1807, Daniel Barber, ministre congrégationaliste de la Nouvelle-Angleterre, avait baptisé dans sa secte miss Allen (3), fille du célèbre général

(1) Voir l'*Ami de la Religion*, 1855, n° 5872.

(2) Ethan Allen, général Américain, né à Cornwall, dans le Connecticut, défricha des terres sur les bords du lac Champlain, et devint ainsi le maître d'une propriété considérable. Dans la guerre de l'Indépendance, il servit sous le général Arnold. Le 9 mai 1775, il s'empara du fort de Ticonderoga, situé au sommet de rochers énormes et dont la base baigne dans les eaux du lac Champlain. Les Anglais faits prisonniers furent conduits à Shoreham. Quelque temps après l'affaire de Ticonderoga, Allen s'était rendu dans le Canada avec l'armée du général Schuyler, et, dans un coup de main qu'il tenta contre la ville de Montréal, alors assiégée par les troupes Américaines, il fut fait prisonnier et envoyé en Angleterre. Ethan Allen subit une captivité de trois années. Enfermé dans Pen-

américain Ethan Allen, si renommé dans l'État de Vermont. Cette jeune fille avait alors vingt-deux ans.

Peu de temps après, elle se rendit à Montréal, où elle entra au pensionnat des Sœurs de Notre-Dame. La jeune Allen embrassa spontanément la religion catholique, et voulant faire le sacrifice surnaturel de toute sa personne, elle se consacra aux choses du ciel dans la communauté des Sœurs

dennis-Castle, il attendait l'exécution de son jugement qui l'avait condamné à être pendu. Cependant comme les deux armées négociaient un traité pour l'échange des prisonniers, Allen fut dirigé d'Angleterre sur Halifax, d'abord, puis sur New-York alors au pouvoir des Anglais. Washington obtint l'échange d'Ethan Allen qui recouvra sa liberté, le 3 mai 1778. Il mourut, en 1789, à l'âge de 42 ans. Son nom est resté environné en Amérique d'une immense popularité.

Le général Américain Benoît Arnold dont il est question plus haut, naquit en 1745, dans le Connecticut, montra la plus grande valeur dans la guerre de l'Indépendance, surtout dans l'expédition contre Québec ; mais son goût pour la dissipation éveilla dès lors la défiance de Washington. Sa conduite le fit condamner par une cour martiale à *la réprimande du Commandant en chef*, 1779 ; il voulut se venger et servir à la fois ses intérêts ; il parvint à se faire donner par Washington le commandement de la forteresse de West-Point, sur le Hudson, et s'entendit avec le général anglais Clinton, par l'intermédiaire du major André, pour la lui livrer moyennant 36,000 livres sterling, et le rang de brigadier-général. La trahison fut déjouée par Washington, en septembre 1780 ; Arnold se réfugia dans le camp anglais ; il y vécut sans considération, et mourut à Londres, en 1801.

hospitalières, à l'Hôtel-Dieu. Elle y mourut pieusement, en 1819, après avoir, par l'édification de ses derniers instants, amené le médecin protestant qui la soignait à embrasser la religion catholique.

La conversion de la Sœur Allen produisit d'autres fruits de grâce parmi ses coréligionnaires. Son ancien *pasteur*, M. Barber, devint d'abord membre de l'église protestante épiscopalienne. Il ne ralentit point le pas dans le chemin de la vérité : en 1816, il abjura les erreurs de la réforme.

Le fils de ce ministre converti, Virgile Barber, né en 1782, était ministre protestant, comme son père. Lui aussi, convaincu de la nécessité de s'unir à l'Église romaine, y entra avec son père. La dame Virgile Barber suivit ces exemples. Ces époux, devenus catholiques, firent plus : de commun accord, ils résolurent de tout quitter et de se séparer pour le service de Dieu. Dans ce pieux dessein, M. Virgile Barber se rendit à Rome, en 1817, afin d'obtenir du Souverain-Pontife l'autorisation nécessaire. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut ordonné dans la ville éternelle. Après y avoir séjourné pendant deux années, il partit de l'Europe, et apporta lui-même à son épouse l'autorisation d'embrasser la vie religieuse. Elle entra au couvent de la Visitation, à Georgetown, et y suivit, pendant deux années, les exercices du noviciat.

Les époux Barber avaient cinq enfants : quatre

filles et un fils. Celui-ci faisait ses études au collége des Jésuites à Georgetown (1) dans le district de *Columbia* ; les filles étaient au pensionnat de la Visitation, mais sans savoir que leur propre mère était novice dans le même couvent.

Après le noviciat de dame Barber, les cinq enfants furent conduits à la chapelle pour être témoins de la profession de leur mère ; et, au même moment, leur père, sur les degrés de l'autel, se consacrait à Dieu dans la Compagnie de Jésus. A ce spectacle touchant et inattendu, les pauvres enfants éclatèrent en sanglots, se croyant abandonnés sur la terre ; mais le Père céleste veillait sur cette famille privilégiée. Il inspira aux quatre filles le dessein d'embrasser l'état religieux ; trois d'entre elles se firent Ursulines : l'une à Québec, une autre à Boston, et la troisième aux Trois-Rivières (Canada) ; la quatrième sœur fit profession parmi les Visitandines de Georgetown. Leur frère, Samuel, entra dans la Compagnie de Jésus.

(1) Georgetown n'est séparé de la ville fédérale Washington que par un ruisseau. La distance du collége au Capitole, où s'assemble le Congrès, est à peine de deux milles et demi. Ce collége fut fondé en 1789. — Le district de Columbia est un petit territoire de dix milles carrés, situé sur les deux rives du Potomac. Ce territoire a été détaché du Maryland et de la Virginie, et rendu indépendant de ces États et de tous les autres États de la république, pour la tenue libre du Congrès et la résidence du Président et de tous les autres officiers du gouvernement des États-Unis. Washington en est la ville principale.

Le P. Virgile Barber, après avoir rempli, avec grande édification, différents postes en Pennsylvanie et au Maryland, devint professeur d'hébreu au collége de Georgetown, et mourut, le 27 mars 1847, à l'âge de 65 ans.

Sœur Barber, de la Visitation, résida longtemps à Kaskaskia, où elle fonda un monastère ; Sœur Marie Barber, de Saint-Benoît, fut témoin de la destruction du couvent des Ursulines, à Charlestown situé près Boston (1), et mourut à Québec, le 9 mai 1848 ; Sœur Catherine Barber, de Saint-Thomas, suivit l'évêque Odin (2) au Texas,

(1) Le couvent de Charlestown fut brûlé par les Know-Nothing, en 1854. Ces sectaires protestants avaient été excités contre les catholiques et les couvents en particulier, par les discours des démagogues italiens réfugiés en Amérique après les événements d'Europe de 1848. Ce fut surtout le fameux prêtre apostat Gavazzi qui se mit à la tête de la coalition, et enflamma la haine des ennemis de l'Église, par ses harangues furibondes et incendiaires.

(2) Mgr Odin est mort, archevêque de la Nouvelle-Orléans (États-Unis), le 26 mai 1870, fête de l'Ascension, à Ambierle (diocèse de Lyon) son pays natal, où il était venu pour refaire sa santé épuisée par les fatigues d'un long et fructueux apostolat.

Mgr Odin était né le 25 février 1801 ; il partit de Lyon pour la Louisiane, bien jeune encore, l'année même où l'Œuvre de la Propagation de la Foi était fondée, et arriva au séminaire Sainte-Marie des Barrens, dans le Missouri ; il fut ordonné prêtre par Mgr du Bourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, le 4 mai 1823. Il était entré quelque temps auparavant dans la Congrégation des Lazaristes.

en 1849 ; je n'ai pas de renseignements sur la quatrième de ces pieuses filles.

La grâce de la conversion s'étendit à d'autres membres de la famille. Un neveu et pupille du P. Virgile Barber, nommé William Tyler, né,

Le jeune prêtre brûlait du désir de se consacrer aux missions indiennes. Mais la confiance de son évêque le maintint au séminaire des Barrens, dont il eut pendant plusieurs années la direction. En 1833, il accompagna comme théologien, au second concile provincial de Baltimore, Mgr J. Rosati, premier évêque de Saint-Louis ; après ce concile, il fut chargé d'en porter les actes et les déc ets au Souverain Pontife. Son évêque écrivait alors à M. l'abbé Cholleton, vicaire général de Lyon : « M. Odin, prêtre de la Congrégation de la Mission, est un « des présents les plus précieux que le diocèse de Lyon, pépi- « nière féconde de missionnaires, ait faite à Saint-Louis. »

M. l'abbé Odin ne fut pas moins apprécié à Rome qu'en Amérique. En 1841, il avait été nommé Coadjuteur de Mgr Rézé, premier évêque de Détroit, mais il refusa les honneurs de l'épiscopat. L'année suivante, il dut pourtant se soumettre, et accepter le vicariat apostolique du Texas, avec le titre d'évêque de Claudiopolis *in partibus*. Lorsqu'en 1847, le Texas fut érigé en diocèse avec Galveston pour ville épiscopale, Mgr Odin en devint le premier évêque, et, le 15 février 1861, il fut transféré à l'archevêché de la Nouvelle-Orléans, où il succéda à un autre missionnaire du diocèse de Lyon, Mgr A. Blanc.

Quoique sa santé fut très-mauvaise, Mgr Odin n'hésita pas, l'année 1869, à répondre à l'appel du Pape, et il se rendit à Rome pour le concile ; mais il fut obligé de quitter cette ville et de venir demander au climat natal une santé qui ne lui a malheureusement pas été rendue. Le Souverain Pontife, afin de lui permettre de se rétablir, lui avait, sur sa demande,

dans le protestantisme, en 1804, à Derby, État de Vermont, devint, en 1844, le premier évêque catholique de Hartford, dans le Connecticut, et mourut en 1849.

Je termine, révérende Mère, en vous priant d'agréer encore une fois l'expression de ma vive reconnaissance pour tous les secours que vous avez apportés à ma mission, ainsi que pour les bonnes prières qui m'ont été promises, non-seulement par les religieuses, mais aussi par les élèves. Je les remercie toutes, et je les recommanderai au bon souvenir de mes pauvres sauvages. Que vos filles en Jésus-Christ continuent de s'adonner tout entières à l'œuvre si sainte de l'éducation de la jeunesse ; Dieu, — elles l'éprouvent, — n'attend pas l'éternité pour leur donner une ample récompense de bonheur ! Que les chères enfants continuent de profiter des leçons salutaires et des exemples entraînants de leurs maîtresses ; elles conserveront alors, dans le monde, la piété aimable et la gaieté de cœur, parce qu'elles y conserveront leur précieuse innocence.

donné pour coadjuteur, son ancien vicaire-général, Mgr Perché, évêque d'Abdère *in partibus*, sacré le 1er mai 1870, à la Nouvelle-Orléans, dont il est devenu archevêque titulaire par la mort de Mgr Odin.

Mgr Jean-Marie Odin avait soixante-neuf ans. Il comptait quarante-huit années de mission, et les travaux du missionnaire usent vite, surtout lorsqu'on y déploie tout le dévouement que n'avait cessé d'y montrer ce vénérable prélat.

Je vous prie de remercier également en mon nom votre si digne Directeur (1), qui m'a reçu avec cette cordialité fraternelle qui doit régner entre les prêtres et les religieux, appelés à travailler ensemble au salut et à la perfection des âmes, et à n'avoir qu'un but unique, dans leurs travaux et dans leurs désirs, la plus grande gloire de Dieu.

Agréez, révérende Mère, l'hommage de ma reconnaissance.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

P. J. De Smet, S. J.

(1) A Saventhem, M. Paeps ; à Thildonck, M. Lambertz, curé du village et fondateur des nouvelles Ursulines, dont Thildonck a été la maison-mère.

Ces deux vénérables prêtres sont depuis lors pieusement décédés dans le Seigneur.

XIII

BIOGRAPHIE DE FRANÇOIS-XAVIER D'HOOP.

Louisville, au Kentucky, le 29 mars 1855.

Mon révérend Père (1),

Je viens vous annoncer la mort d'un de vos anciens élèves, le P. François-Xavier d'Hoop. Je ne m'attendais pas, lors de mon arrivée à Louisville, que j'allais assister à ses derniers moments. Vous vous rappellerez qu'il faisait partie de la petite bande que je conduisis en Amérique en 1837.

Le P. d'Hoop est mort jeune et fort regretté de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

(1) Cette lettre a été adressée au R. P. Van der Hofstadt, de la Compagnie de Jésus, en Belgique.

Il a fait beaucoup de bien dans sa courte carrière; ce malheureux pays perd en lui un fervent et zélé missionnaire. Il laisse dans la douleur un grand nombre d'enfants en Jésus-Christ, de protestants convertis à la foi, de brebis égarées qu'il a rappelées et ramenées au bercail du bon Pasteur. Ces fidèles continueront tous, j'ose l'espérer, à bénir la mémoire chérie de leur père ; et lui, du haut du ciel, intercédera pour qu'ils persévèrent dans la foi.

Comme vous connaissez la famille du P. d'Hoop, et que j'ai des preuves de votre grande charité, je prends la liberté de m'adresser à vous, pour vous prier de leur communiquer la nouvelle de son décès. Les détails que je donne dans la petite notice qui suit, contribueront à consoler leur douleur.

Le R. P. François-Xavier d'Hoop, de la Compagnie de Jésus, est décédé le 23 Mars 1855. Né à Meulebeke, dans le diocèse de Bruges, en Belgique, le 4 janvier 1813, il fit avec succès ses études au collége de Thielt, dans la Flandre occidentale, et se rendit ensuite au collége de Turnhout, fondé par le vénérable M. De Nef, dont le nom seul est un éloge. Dans cette pépinière de missionnaires, qui a fourni tant de dignes prêtres et tant d'excellents sujets au pays, le R. P. d'Hoop, à l'exemple d'un grand nombre d'autres, qui l'y avaient précédé, prit la généreuse résolution de se dévouer aux missions américaines et

d'embrasser la vie religieuse. Au mois de septembre 1837, il quitta sa patrie et s'embarqua pour les États-Unis, avec quatre compagnons. Le 21 novembre de la même année, il entra au noviciat des Jésuites, à Saint-Stanislas, au Missouri. Après les deux années de probation ou d'épreuve, il fut envoyé, en qualité de sous-préfet, à l'université de Saint-Louis, et s'appliqua à acquérir la connaissance des langues le plus en usage dans le pays : l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol.

Il fut envoyé ensuite au collége de Saint-Charles, au Grand-Coteau (1), dans l'État de la Louisiane, où il enseigna, pendant plusieurs années, la rhétorique et la physique avec beaucoup de succès. Il fut ordonné prêtre par Mgr Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans, le 29 août 1845. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il a rempli fidèlement et en bon religieux, soit dans les colléges, soit dans les missions et les résidences, toutes les charges qui lui étaient confiées par ses supérieurs. Les villes de Saint-Louis (Missouri), de Cincinnati (Ohio), de Chillicothe (Ohio), de Bardstown et de Louisville (tous les deux dans le Kentucky) ont été successivement témoins de son zèle et de ses travaux. Quoique souffrant depuis plusieurs années d'un mal douloureux dans les deux jambes, il s'acquit-

(1) Le Grand-Coteau est à trois lieues de Opelousas. Les Dames du Sacré-Cœur y ont un pensionnat.

tait toujours fidèlement des devoirs de sa charge, et son zèle parut même augmenter avec ses souffrances.

Le R. P. d'Hoop s'attirait tous les cœurs par sa simplicité religieuse, par sa charité et sa douceur.

Il contracta la maladie qui nous l'a enlevé, en revenant d'une mission donnée à Madison, capitale de l'État d'Indiana. Rempli de confiance dans le Seigneur et donnant des preuves d'une entière soumission à la volonté divine, il rendit sa belle âme à son Créateur, à Louisville, dans l'État de Kentucky.

Le lendemain, fut célébrée à la cathédrale une messe solennelle, à laquelle assistèrent Mgr l'évêque et la plupart des membres du clergé de la ville. Sa Grandeur officiait elle-même aux obsèques, et fit, avec son éloquence ordinaire, l'éloge du défunt. La dépouille mortelle du Père d'Hoop a été inhumée au cimetière du collége Saint-Joseph, à Bardstown.

M. l'abbé de Pontavis, grand vicaire et curé à Madison, nous a écrit une lettre fort consolante. « J'ai appris, dit-il, le décès du R. P. d'Hoop, au moment où je me revêtais des habits sacerdotaux pour célébrer la sainte messe, le dimanche de la Passion. — J'ai oublié mon texte ; votre lettre avait pris sa place. J'ai parlé sur sa mort. — Mais je crains de n'avoir pas édifié autant que je l'aurais dû ; car ma voix était entrecoupée de sanglots. — J'ajouterai que tout mon nombreux auditoire était en pleurs.

« Au saint autel, je me rappelais les heureux moments de sa présence. — C'est ici qu'il avait célébré ; — c'est dans cette chaire de vérité que ses paroles si éloquentes et si édifiantes ont été entendues ; paroles qui ont converti tant de pécheurs, donné la tranquillité et la paix à tant d'âmes jusqu'alors dans le trouble, arraché tant de larmes de joie et de bonheur. Mon cœur s'échappait, pour ainsi dire, par mes yeux.

« Je n'oublierai jamais les instants qu'il a passés avec moi dans ma maison. J'entends encore les paroles consolantes et si remplies de sagesse que ses lèvres prononcèrent. Comme homme de Dieu et comme savant, on trouvait en lui un trésor inépuisable de connaissances variées et étendues. Ah ! l'idée de sa mort commençait à m'accabler quand je pensais que c'est à moi qu'il a donné les derniers jours de sa vie active ! Mais après un moment de réflexion, la joie a succédé à ma douleur. — Le Père était mûr pour le ciel, et c'est dans ma paroisse qu'il est venu faire son suprême effort pour obtenir la couronne immortelle, et c'est mon peuple qui a reçu ses extrêmes adieux !!! A genoux au pied du maître-autel, il prononça les paroles de la consécration aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, pour le pasteur et pour son troupeau, etc. »

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XIV

CHARLES VAN QUICKENBORNE.

New-York, le 16 mai 1857.

Cette notice a été composée d'après un abrégé de la vie du R. Père Van Quickenborne, tiré des archives de la vice-province du Missouri. J'y ai entremêlé quelques faits dont j'avais connaissance.

Le Père Charles-Félix Van Quickenborne est le premier Jésuite qui ait paru dans la grande vallée du Mississipi, depuis le rétablissement de la Compagnie de Jésus. C'était un homme plein de zèle pour le salut des âmes. La conversion des Indiens était surtout l'objet de ses prédilections et de ses vœux. Longtemps son nom sera béni, et sa mémoire célèbre dans les lieux qui ont eu le bonheur de recueillir les fruits de ses nombreux travaux, et de ses vertus vraiment apostoliques.

Il était né dans le diocèse de Gand, à Peteghem, près de Deynze, le 21 janvier 1788. Ayant commencé ses études à Deynze, il alla les achever à Gand, où il embrassa l'état ecclésiastique. Van Quickenborne se distingua constamment par ses talents et par son application. Ordonné prêtre, il fut envoyé à Roulers pour y enseigner les humanités. Il y resta quatre ans, c'est-à-dire jusqu'au moment ou le petit séminaire fut fermé. Peu de temps après, il fut envoyé, en qualité de vicaire, dans une paroisse, où il eut le bonheur singulier, ainsi qu'il aimait à le rappeler souvent, de trouver pour doyen M. Corselis (1). L'amitié et la haute

(1) François-Thomas Corselis naquit en 1767, à Wervicq, fit ses études à Menin, sa théologie à Louvain, et fut ordonné prêtre, à Bruxelles, le 15 mars 1794. A l'approche des armées françaises, il quitta Louvain, et devint coadjuteur à Zantvoorde, dans le doyenné de Menin. Au mois de mars 1797, il fut nommé curé de Saint-Denis, à Courtrai. Sur son refus de prêter le serment, il se vit condamné à l'exil. Sans cesse poursuivi, il changeait continuellement de résidence, ou plutôt de lieu d'asile, et assistait les fidèles du secours de son saint ministère. Un matin qu'il portait le viatique à un malade, il rencontra les gendarmes, et alla se cacher sous un pont où il demeura forcément jusqu'au soir. La chute du Directoire lui apporta plus de liberté. En 1802, il célébra solennellement, le 27 mai, la fête de l'Ascension dans son église. En 1809, le doyenné de Menin fut confié à ses soins vigilants. L'année 1817 le vit curé de Saint-Sauveur à Bruges, et doyen. Nommé vicaire général, en 1832, par Mgr Boussen, il devint en même temps archiprêtre du nouveau chapitre. Sa Sainteté Grégoire XVI

vertu de ce vénéré prêtre firent sur l'esprit du jeune vicaire une salutaire impression, qui ne s'est jamais effacée.

Vers cette époque, la Compagnie de Jésus, dans l'attente de son prochain rétablissement, avait préparé un noviciat à Rumbeke (1), près de Roulers.

le nomma, en 1834, visiteur général de tous les ordres religieux exempts de l'Ordinaire, et prélat domestique. A la mort de l'évêque Boussen, Mgr Corselis fut choisi vicaire capitulaire par le chapitre. Nommé vicaire général par Mgr Malou, il mourut le 30 avril 1853.

(1) On sait que le pape Clément XIV, pressé par les princes de la maison de Bourbon, supprima les Jésuites par son bref *Dominus ac Redemptor* du 21 juillet 1773. Les Jésuites furent néanmoins maintenus par Frédéric II en Prusse; par Catherine II en Pologne, avec l'autorisation tacite du Pape Pie VI. Son successeur Pie VII les rétablit secrètement en 1800 ; solennellement pour la Russie en 1801, et pour tout le monde catholique, par son bref *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, du 7 août 1814. Les Jésuites reparurent en France sous le nom de Pères de la Foi qui vinrent également se fixer en Belgique. Le prince Maurice de Broglie venait à peine de sortir de sa prison d'état où l'avait fait enfermer Napoléon 1er, persécuteur du Souverain Pontife, que les Jésuites, sur leur demande, furent autorisés par l'illustre prélat à s'établir dans le diocèse de Gand. Les ressources malheureusement faisaient défaut, mais la Providence sut y pourvoir : la marquise de Rodes fournit les fonds du premier établissement ; le comte de Thiennes de Rumbeke mit son château à la disposition de la nouvelle colonie. Le R. P. Fonteyne, ex-Jésuite d'avant la suppression de la Compagnie, fut supérieur de ce noviciat. Il dura jusqu'à l'approche des armées françaises marchant à une défaite suprême qu'elles devaient essuyer à Waterloo. Les Jésuites de Rumbeke se dispersèrent.

C'est là que, cédant à l'attrait de son zèle, Van Quickenborne se présenta le 14 avril 1815. Déjà il soupirait après les missions de l'Amérique.

A peine eut-il achevé son noviciat, qu'il obtint du R. Père Thaddée Brzozowski, alors général, la permission de se consacrer entièrement aux missions tant désirées. Il s'embarqua à Amsterdam. Après une navigation pleine de périls, il eut le bonheur d'aborder en Amérique, vers la fin de l'année 1817.

Au commencement de 1819, il fut mis à la tête du noviciat des Jésuites dans le Maryland, à White-Marsh. Il y déploya toute son ardeur et employa tous les moyens que lui fournissait sa position pour procurer le salut des âmes. Supérieur et maître des novices, il se fit en même temps fermier, charpentier, maçon ; il construisit une belle église en pierres sur le terrain même du noviciat, et en bâtit une seconde en briques à Annapolis, capitale du Maryland. Dans le même temps, il parcourait en missionnaire un vaste district, qu'il fut plusieurs années à évangéliser seul : aucun compagnon ne put venir seconder son zèle.

Ses travaux étaient précieux pour le Maryland; mais la pauvreté de cette mission était extrême. C'est ce qui porta Mgr Du Bourg, évêque des deux Louisianes, à demander que le noviciat fut transféré dans le Missouri. Le supérieur de la mission y consentit. Le Père Van Quickenborne partit

donc avec deux Pères, sept novices scolastiques et trois Frères coadjuteurs. Après avoir parcouru une distance de 1,600 milles, au milieu des chaleurs de l'été, avec des fatigues et des privations continuelles, il arriva à Saint-Ferdinand ou Florissant (1), et y commença un noviciat.

Pour former ce nouvel établissement, il ne trouva d'autres matériaux que ceux qu'il tirait lui-même des forêts et du lit rocailleux de la rivière. Mais son opiniâtreté au travail ne s'effrayait de rien ; son inébranlable courage ne s'arrêtait à aucune difficulté. Il était toujours le premier à l'œuvre ; il semblait se multiplier ; il allait d'un travailleur à l'autre, excitant, encourageant tout le monde par son exemple bien plus encore que par ses paroles. Doué d'une patience admirable et d'un grand esprit de mortification, il ne se montrait dur qu'envers lui-même ; il n'écoutait que l'ardeur qui le poussait à se dépenser tout entier, et ne sut jamais ménager ni sa santé, ni ses forces. Aussi plus d'une fois faillit-il être victime de son dévouement.

Un jour, il travaillait à l'équarrissage d'une

(1) Le plan de ce village, situé dans la partie la plus riche et la plus saine du Missouri, fut jeté par des émigrés français du Canada, qui s'y établirent en 1794, et y bâtirent une église sur le terrain que le gouvernement espagnol leur avait cédé à cet effet.

Les Dames du Sacré-Cœur ont à Florissant un beau couvent qui leur sert de noviciat.

poutre, assisté dans ce travail par un jeune novice. Celui-ci, peu fait encore au métier, maniait sa hache avec une vigueur dont il était loin de soupçonner les conséquences. Jouissant de voir le bois céder sous ses coups, il ne songe qu'à les multiplier. L'un d'eux, mal dirigé, va frapper le Père au pied. Malgré cette blessure et l'abondance du sang qui s'en échappe, le Père n'en continue pas moins son travail jusqu'à ce qu'enfin il se sent défaillir ; alors seulement il s'assied, et permet qu'on bande la plaie avec un mouchoir. Cependant les pieux travailleurs se trouvaient à une lieue de la ferme qui leur servait de demeure commune. Le Père voulut y retourner à pied ; mais en chemin, la violence du mal le contraignit à céder et à se laisser mettre sur le cheval qu'on avait fait quérir. Une fièvre ardente le retint au lit plusieurs jours. Dès qu'il se trouva mieux, il voulut retourner à son travail ; mais il fallait remonter à cheval. De là provint un nouvel accident.

Les bords du fleuve sont marécageux à certains endroits ; l'animal s'engage malheureusement dans un de ces bourbiers et s'y enfonce jusqu'au poitrail. Le Père eut besoin de tout son calme, et du plus grand sangfroid pour regagner la terre ferme ; mais tous les efforts qu'il fit pour dégager sa monture furent inutiles : il dut se résigner à la voir périr sous ses yeux.

Ces contre-temps, loin d'ébranler sa constance, le rendaient au contraire plus ardent et plus ferme

dans l'accomplissement de ses desseins. C'est au milieu de difficultés qui eussent paru insurmontables à un moindre courage, que le Père érigea le bâtiment du noviciat de Florissant. Dans cette entreprise, il fut secondé principalement par les efforts de ses novices belges.

En 1828, il réalisa le projet de construction d'une université à Saint-Louis. Il bâtit en outre, à Saint-Charles (1), une église en pierres, un couvent pour les Dames du Sacré-Cœur, ainsi qu'une résidence. Ces travaux pénibles, et tout ce qu'ils créent de soucis semblaient sourire à son activité : il n'achevait une œuvre que pour en commencer aussitôt une nouvelle.

Florissant et Saint-Charles étaient des avant-postes autour desquels se formaient et se multipliaient de petites colonies catholiques, et même de protestantes. Les missionnaires les parcouraient en tous sens, pour procurer les secours religieux à tant d'âmes abandonnées, et trop souvent plus dépourvues encore des biens de la grâce que de ceux de la terre. Le Père Van Quickenborne se livrait à ses courses apostoliques avec la joie la plus vive ; son zèle ardent trouvait de bien douces consolations dans les conversions qui s'opéraient.

(1) Saint-Charles est agréablement situé sur la rive droite du Missouri, à treize milles de Saint-Louis. Ce furent les émigrés français du Canada, la plupart peu fortunés, qui en jetèrent les fondements, en 1782, et qui, en 1792, y bâtirent une église en bois.

Les protestants eux-mêmes lui témoignaient le plus grand respect. Cependant alors (1824, 1825, etc.), comme aujourd'hui, leurs ministres faisaient tous les efforts pour entraver les travaux et arrêter les succès des Jésuites. Ils dépeignaient la religion comme un assemblage de doctrines absurdes et méprisables ; ils faisaient du missionnaire le portrait le plus révoltant. Chez certaines gens plus grossiers, ils allaient même jusqu'à en faire un monstre aux pieds de bouc, ayant des cornes sur la tête, et tout armé de griffes. Aussi quand le Père paraissait pour la première fois au milieu de ces pauvres ignorants, ils accouraient aussitôt, l'examinaient attentivement de la tête aux pieds, et, le voyant semblable au reste des hommes, ils se montraient disposés à l'écouter et se convertissaient sans peine.

Dans une de ces excursions, il lui arriva un fait très-singulier où il crut reconnaître plus particulièrement l'action de la divine Providence. Arrivé à un endroit où le chemin se bifurque, il voulut prendre par la voie qui lui paraissait plus battue ; mais son cheval résista ; et tous les efforts pour le faire avancer furent inutiles : l'animal emporta le missionnaire et s'élança de l'autre côté. La route traversait une forêt. A l'arrivée de la nuit, il fallut s'arrêter à une petite cabane, aussi pauvre que solitaire et toute perdue au milieu du bois. Le Père y fut accueilli avec froideur. Comme on remarquait qu'il était prêtre et missionnaire, on

garda une extrême réserve. On servit bientôt le souper ; mais on ne lui parla que d'une manière timide et embarrassée. Il en comprit parfaitement la cause. Dans un coin de la cabane gisait un enfant malade de la fièvre et réduit à l'extrémité. Aussitôt le missionnaire demande à la mère désolée si son enfant a reçu le baptême. Sur la réponse négative, il se met à expliquer la nécessité de ce sacrement. — « C'est Dieu lui-même, ajoute-t-il, qui m'envoie « pour ouvrir à votre enfant les portes du ciel ; « mais il faut se hâter, car dans peu il aura cessé « de vivre. » — La mère répond avec dédain que jamais elle ne souffrira qu'un prêtre baptise son fils ; qu'elle ne croit pas au baptême ; qu'il est inutile d'insister. Comme le petit malade était dévoré par une soif ardente, le Père, feignant d'abandonner sa première idée, songe à lui donner de temps en temps une gorgée d'eau, pour le soulager ; et puis, dans un moment où la mère, occupée d'autre chose, détourne son attention, il baptise l'enfant, qui, quelques instants après, s'envole au ciel.

A quelques semaines de là, passant près de la même cabane, le Père voulut revoir la mère de l'enfant. Cette fois, il la trouve affable et obligeante ; elle témoigne un vif désir de l'entendre parler de la religion catholique. Bientôt elle avoue que ce qu'elle avait appris sur la nécessité du baptême l'avait troublée, et qu'elle déplorait comme un grand malheur d'en avoir privé son fils. — « Conso- « lez-vous, lui dit le Père, votre fils a reçu le bap-

« tême, et il jouit maintenant à jamais de la « béatitude céleste. C'est lui qui intercède pour vous « auprès de Dieu. Recevez le sacrement vous-même, « et vous partagerez un jour son bonheur. » — Ces paroles produisirent leur effet : cette femme se convertit et reçut le baptême avec toute sa famille.

Telles furent les heureuses suites de l'entêtement du cheval. Chose remarquable, le lendemain, il suivit l'autre voie sans résistance.

Le salut des âmes était, chez cet homme apostolique, une pensée, un désir, un besoin de tous les instants. Aussi avait-il un art merveilleux pour saisir les bonnes occasions et profiter des circonstances. Il savait encore, par ses conversations et ses récits, communiquer aux autres le zèle qui le dévorait ; on était entraîné par sa parole, et ceux qui ne pouvaient l'aider de leurs travaux s'engageaient du moins à le seconder de leurs prières. C'est ainsi que, pour engager ses novices à prier avec ardeur, il leur accordait une petite fête chaque fois que les conversions obtenues atteignaient un certain nombre.

Les protestants, avons-nous dit, s'efforçaient d'entraver le zèle du Père Van Quickenborne ; mais il eut à lutter surtout contre les méthodistes (1).

(1) Méthodistes. Cette secte de protestants, très-répandue dans l'Église anglicane, prit naissance en 1729. Le fondateur des méthodistes fut John Wesley, né à Epworth, en Angleterre, le 1er juin 1703. Il entra à l'université d'Oxford, en 1725. Son frère Charles Wesley se mit, avec plusieurs de ses

Un jour, il porta un rude coup à l'influence de ces derniers. Étant en mission, il apprit que ces sectaires devaient tenir une réunion dans un endroit qu'on lui désigna. Depuis longtemps il cherchait l'occasion de se mesurer avec eux. Il se rendit donc dans la localité indiquée, et tâcha d'y attirer tous les protestants qu'il put rencontrer. Les méthodistes tenaient leur séance dans l'église. Le Père, à son arrivée, y trouva une foule immense réunie; son habit et son air vénérable causèrent d'abord une profonde surprise à ces hommes qui, pour la plupart,

condisciples, sous la direction absolue de John qui avait six ans de plus que lui. Peu après, un nommé *Whitefield*, né à Glocester en 1714, s'associa à cette petite réunion. John tenta de fonder une mission en Amérique. Il s'embarqua en octobre 1735, avec son frère, avec un certain *Ingham* et *Charles Delamotte*. Il parvint à Savannah au commencement de 1736. Nayant pas réussi dans son entreprise, il revint en Angleterre. Plus tard toutefois la secte se répandit prodigieusement en Amérique. *Whitefield* mourut subitement en 1770, à Newburg-Port (États-Unis). Charles mourut en 1788, et John en 1791. — Le méthodisme compte actuellement en Angleterre, en Irlande et en Écosse, plus de 250,000 membres, et plus de 3,000,000 aux États-Unis. — Les *momiers* des Cantons de Genève et de Vaud sont en relations avec les méthodistes anglais. Le peuple de Genève leur donna le sobriquet de momiers, en 1818, à cause de leurs momeries, grimaces, mascarades et leur hypocrisie. Les momiers essayèrent de fonder une mission à Berne, mais le gouvernement les en empêcha. — Ils ne furent pas plus heureux, en 1834, dans la tentative qu'ils firent pour fonder un institut théologique.

voyaient un prêtre catholique pour la première fois. Dans leur étonnement, plusieurs s'écrient : — « Que nous veut ce drôle ? » — Le Père répond modestement qu'il désirerait entendre de leur bouche l'explication de certains points importants touchant la religion ; qu'on veuille donc lui permettre de proposer quelques questions. La permission lui étant accordée, il se met à interroger sur les points essentiels qui distinguent la vraie religion des fausses doctrines. Les ministres veulent répondre ; mais il n'en est pas deux qui le fassent de la même manière : ils se réfutent et se contredisent. Le Père insiste ; il montre leur désaccord ; la confusion ne fait que s'accroître, au grand scandale des assistants, qui peuvent ainsi constater que ces ministres, habitués à mépriser les prêtres catholiques en leur absence, sont incapables de leur répondre dès qu'ils se rencontrent avec eux. Le Père laissa ces hommes disputer bel et bien, à leur honte et à leur dérision ; il alla faire, en plein air, à la multitude rassemblée un long discours sur l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité de l'Église romaine, que tous les ministres et toutes les sectes réunies ne parviendront jamais à ébranler. Une hardiesse si étonnante et si extraordinaire, les talents du prédicateur, et la solidité de ses raisons lui concilièrent l'attention et le respect de tous. Il venait de remporter une victoire signalée sur les apôtres du mensonge et de la calomnie. Pendant longtemps, leurs paroles ne trouvèrent plus aucun écho en ce

lieu. Chaque fois au contraire que le Père y revenait, on lui ouvrait l'hôtel de ville, afin qu'il pût y célébrer la sainte messe et prêcher. Sa parole produisait de nombreuses conversions.

En entrant dans la carrière apostolique, le Père Van Quickenborne jouissait d'une santé robuste ; mais les rudes travaux et les incessantes fatigues de l'apostolat minèrent ses forces. Toutefois ses infirmités ne ralentirent jamais son zèle ; sa charité et sa confiance en Dieu semblaient suppléer à la nature, et Dieu, plus d'une fois, seconda ses efforts d'une manière merveilleuse. Un jour qu'il était retenu au lit par une maladie assez grave et de nature à inspirer des craintes, on vint l'avertir qu'à cent milles de là un pauvre catholique mourant réclamait les secours de la religion. Au grand étonnement de son entourage, il fait préparer une charrette, ordonne qu'on y place un matelas, et, prenant avec lui les Saintes Espèces et les Saintes Huiles, il part, après avoir donné à tous sa bénédiction ; tous la reçurent comme si elle avait dû être la dernière. Ils suivaient leur bon Père de leurs craintes et de leurs regrets. Après quelques jours, ils le virent reparaître au milieu d'eux tout triomphant : il avait administré le malade et lui-même se trouvait entièrement guéri.

Son zèle apostolique le poussait surtout là où il voyait plus de privation spirituelle et plus d'abandon ; il désirait ardemment d'aller évangéliser les pauvres Indiens errant dans le désert. Il fit plu-

sieurs excursions parmi les Osages et les Iowas, et chaque fois des fruits précieux de salut répondirent à son attente. En 1836, il parvint, en mendiant, à recueillir quelque argent dans différents États de l'Amérique. Aussitôt il résolut d'établir une résidence fixe au milieu des Kickapoos ; déjà il y avait construit une demeure et une chapelle. Il avait visité les tribus voisines et formait les plus vastes desseins pour leur conversion, quand il se vit arrêté malgré lui au milieu de ses entreprises. Le supérieur des missions du Missouri, en faisant la visite de ses missionnaires, trouva le Père dans un état de santé si faible qu'il le jugea incapable de continuer ses travaux. Il le fit rappeler à Saint-Louis.

Fidèle à la voix de l'obéissance, le Père Van Quickenborne quitta sa chère mission. Il reparut à Saint-Louis le visage épanoui, s'y reposa quelques jours, alla faire sa retraite annuelle au noviciat, et partit ensuite pour Saint-Charles, afin de se rendre à la petite paroisse de Saint-François dans le Portage des Sioux (1). Là, il devait vivre tran-

(1) Le village de *Portage des Sioux* est situé sur le Mississipi, à quelques milles de l'embouchure du Missouri, et à quatre-vingts milles de Saint-Louis. Il fut fondé par des Canadiens français en 1798. Ce ne fut qu'en 1813 qu'ils y bâtirent une église en bois. Un des premiers prêtres qui y résidèrent fut le révérend Monsieur N. Acquaroni, de la Congrégation de la Mission. Il quitta l'Italie, en 1816, et se joignit à Félix de Andreis pour venir en aide à Mgr Du Bourg. Deux prêtres séculiers, natifs des environs de Gênes, MM. N. Carretti et

quille, secondé d'un Frère coadjuteur, et n'ayant qu'à donner ses soins à la direction de cette petite chrétienté. Mais pouvait-on espérer qu'il contiendrait les ardeurs de son zèle ? Il se mit bientôt à former des projets pour la construction d'une église dans le voisinage, et il voulut travailler à la conversion d'un certain nombre de familles protestantes. Ces travaux l'occupaient déjà tout entier, quand il fut attaqué par une fièvre bilieuse qui l'emporta en quelques jours, malgré tous les bons offices d'un médecin expérimenté.

M. Paillasson (1) assista l'excellent Père à la mort. L'homme de Dieu se montra jusqu'à la fin calme et résigné ; il reçut les derniers sacrements avec les sentiments d'une piété profonde, et vit sans crainte approcher sa dernière heure. Environ vingt minutes avant d'expirer, sentant le moment venu :

André Ferrari, quatre jeunes séminaristes, et le frère Blanca, de la Congrégation de la Mission, s'offrirent à l'évêque de la Louisiane en même temps que Acquaroni, Rosati et Andreis. M. Acquaroni apporta la parole de l'Évangile parmi les tribus indiennes des confins du Missouri.

(1) M. Paillasson, prêtre séculier, partit de Lyon pour les missions d'Amérique le jour de la Toussaint, 1829. — Il arriva à la Nouvelle-Orléans, la veille de Noël. Après avoir séjourné quelque temps au séminaire de Sainte-Marie des Barrens, dans *Perry County* (Missouri), à quinze milles de Sainte-Geneviève, il fut envoyé dans la paroisse de Kaskaskia. Il prêchait une retraite aux fidèles de Portage des Sioux, lorsqu'il fut appelé auprès du R. P. Van Quickenborne pour l'assister à la mort.

— « Priez pour moi, » — dit-il, au Père et au Frère qui se trouvaient près de lui ; ce furent ses dernières paroles. Il expira sans agonie. C'était le 17 août 1837. — Son corps fut transporté à Saint-Charles et enterré avec beaucoup de pompe au milieu du cimetière, au pied de la croix. Catholiques et protestants assistèrent à ses funérailles, parce qu'il était cher à tous.

Les longs labeurs de cet homme apostolique et les églises qu'il a construites suffiraient à perpétuer son souvenir, s'il n'était d'ailleurs profondément gravé dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XV

THÉODORE DE THEUX.

New-York, 16 mai 1857.

Dans plusieurs de vos lettres, vous m'avez demandé des détails sur la vie et le caractère du R. P. de Theux, de sainte mémoire. Vous voudrez bien ajouter les renseignements qui suivent à ceux que je vous ai déjà envoyés, et les réunir en forme de biographie dans une même lettre.

Jean-Théodore-Marie-Joseph de Theux naquit à Liége, le 25 janvier 1789. Ses parents, non moins distingués par leur piété que par leur naissance, s'efforcèrent de lui inspirer de bonne heure la crainte et l'amour de Dieu, et de le former à la pratique de toutes les vertus. Cet esprit religieux si admirable règne encore heureusement dans les rares familles où la foi est héréditaire.

Théodore n'avait pas même terminé ses études d'humanités, qu'il était déjà convaincu que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique. Ayant achevé ses cours, il entra, en 1808, au séminaire de Namur. Il se livra, avec une grande application, à l'étude de la philosophie, et se distingua autant par ses succès que par la régularité de sa conduite, sa piété et sa douceur. A la fin de l'année, il remporta le premier prix dans l'ensemble des examens, qui durèrent plusieurs jours. Il montrait en toute circonstance une grande droiture de jugement. Des succès non moins brillants marquèrent ses études de théologie, d'Écriture sainte, de droit canon et d'autres sciences ecclésiastiques. Ses anciens compagnons de classe conservent un souvenir des plus agréables des relations qu'ils eurent avec lui. Le jeune de Theux les aidait de ses lumières et de ses conseils. L'aménité de son caractère lui gagnait tous les cœurs ; elle reflétait sa belle âme, embrasée du feu de la charité. Il passa quatre à cinq années au grand séminaire de Namur.

Il reçut la tonsure en mars 1810 ; les ordres mineurs au mois de juin de l'année suivante ; le sous-diaconat, le 21 décembre 1811 ; le diaconat, le 22 février 1812. Admis à la prêtrise, le 21 juin suivant, fête de l'angélique saint Louis de Gonzague, l'abbé de Theux eut, avant la fin de cette même année, une belle occasion de déployer son zèle : il fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-Nicolas, à Liége.

C'était l'époque où le gouvernement impérial, au plus fort de sa lutte avec l'Europe entière, multipliait outre mesure les prisons d'État. Pendant que les cardinaux fidèles allaient gémir dans les forteresses du Piémont et de la France, les généreux soldats de l'Espagne expiaient à Liége le tort d'avoir combattu pour la liberté de leur malheureuse patrie. La plupart d'entre eux languissaient dans les hôpitaux. Pour être en mesure de leur offrir les consolations de l'Église, le nouveau vicaire de Saint-Nicolas s'employa tout entier à l'étude de la langue espagnole, et, avec l'aide de Dieu, il fut à même, en peu de temps, d'entendre les confessions des prisonniers. Il était beau de voir ce jeune prêtre, appartenant à une des premières familles du pays de Liége, braver au chevet des moribonds les influences funestes de l'épidémie qui sévissait alors parmi les espagnols, surtout à l'hôpital Saint-Laurent. Atteint lui-même par la maladie, l'abbé de Theux fut recueilli au sein de sa famille. Dieu, pour l'éprouver, permit que le mal attaquât plusieurs de ses proches et enlevât même un de ses frères. Théodore échappa heureusement à la mort. Dieu, qui avait sur lui de grands desseins, ne permit pas qu'il devînt si tôt victime de sa charité.

En 1815, nommé, par M. Barrett (1), administra-

(1) Jean-Arnold Barrett naquit, le 22 février 1770, à *Looz* ou *Borgloon*, petite ville du diocèse de Liége, dans la province

teur du siége épiscopal de Liége, professeur de théologie dogmatique et d'Écriture sainte, il présida à l'ouverture du séminaire, et donna le premier et unique cours de théologie. A cette époque, il n'y

de Limbourg, à 2 lieues 4/5 S. de Hasselt, et à 5 lieues O. de Maestricht. Son père Gilles Barrett, irlandais de nation, était un docteur en médecine distingué qui se fixa à Liége après qu'il eût été nommé médecin consultant du prince-évêque Velbruck.— Le jeune Arnold commença ses études au petit séminaire de Saint-Trond, et acheva ses cours au collége de Liége. Se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il partit pour Rome en 1789 ; il y resta quatre ans et revint ensuite dans sa patrie. C'était précisément l'époque des plus horribles bouleversements en France. Les Pays-Bas luttaient contre les républicains français, et attendaient avec anxiété l'issue de la guerre qui désolait nos provinces méridionales. En 1794, la Belgique fut conquise et devint la proie de l'impiété. M. Barrett, revenu à Liége, fut d'abord nommé curé de Wellen, mais quelques difficultés s'étant présentées sur la question de la vacance de ce poste, il n'en prit pas possession et fut pourvu d'un canonicat à Saint-Pierre. La persécution ayant commencé à sévir en Belgique, M. Barrett se tint caché pendant dix-huit mois. Le calme étant revenu avec le renversement de la république, le Concordat de 1801 donna un évêque à Liége, Mgr Zaepfel, qui tâcha bientôt de nommer M. Barrett comme son vicaire-général, mais celui-ci refusa. Ayant consenti à sa nomination de chanoine titulaire, il fut en même temps chargé de l'administration temporelle de la cathédrale. — Les finances de cette église étaient tellement ruinées ou embrouillées, qu'au lieu de biens, elle avait 1500 frs. de dettes. Grâce à une activité et à un zèle soutenus, M. Barrett parvint en peu de temps à rétablir les affaires délabrées de la cathédrale. Cependant Mgr Zaepfel vint à mourir. Bonaparte, à cette époque, avait jeté le masque et persécutait l'Église

avait qu'une seule classe au séminaire de Liége. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il se concilia l'amour et le respect de ses élèves, tant par son zèle et son dévouement que par sa tendre

ouvertement. Un envoyé de sa part sans titre canonique voulut prendre possession de l'Épiscopat : l'autorité civile exigea qu'il fût du moins reconnu comme Vicaire général capitulaire. Cette intrusion ne réussit pas. M. Barrett était trop attaché à son devoir pour donner les mains à une semblable violation des lois canoniques. M. Barrett fut obligé de comparaître devant le préfet et menacé de la déportation. *Déportez-moi*, dit-il, *à cent lieues, et s'il le faut, prenez ma tête*. Le despotisme dut céder, ou exécuter la menace. Il prit le dernier parti. M. Barrett fut transporté sous bonne escorte à Besançon. Ce fut le 24 mars 1811 qu'il quitta Liége. Son exil dura *vingt-six* mois. — Cependant Napoléon jusqu'alors inflexible, parut céder quelque peu. La fortune commençait à lui tourner le dos. Il feignit même de faire quelques petites concessions au Saint-Siége. A cette occasion, M. Barrett recouvra la liberté et revint dans sa patrie, en 1813. Nommé Vicaire général capitulaire du diocèse, à la place de M. Henrard, infirme et accablé du poids de son grand âge, M. Barrett établit bientôt un collége épiscopal ou petit séminaire, à Saint-Roch. Les funestes arrêtés du roi Guillaume le firent fermer. Sur les plaintes des catholiques dans tout le royaume, le gouvernement qui avait fait un premier pas dans la voie de la réconciliation par le Concordat de 1827, en fit un deuxième en nommant aux siéges vacants de Liége, de Gand et de Tournai, des prêtres respectables. Un arrêté parut le 16 octobre 1829, il permit aux évêques d'organiser leurs séminaires conformément aux stipulations du Concordat de 1827. —M. Barrett continua, sous Mgr Van Bommel, à servir le diocèse de Liége. Le siége épiscopal de Namur était vacant à peu

et paternelle sollicitude. Mais son amour pour Dieu et le prochain exigeait de lui des travaux plus pénibles, des sacrifices plus grands : il saisit, avec autant d'empressement que de bonheur, l'occasion que lui présenta la Providence.

L'abbé Charles Nerinckx, l'un des premiers et des plus grands missionnaires du Kentucky, après un voyage fait à Rome, revit la Belgique, sa patrie. Le tableau qu'il fit de l'état désastreux des missions des États-Unis toucha l'abbé de Theux. Celui-ci, après s'être assuré par de ferventes prières et d'autres œuvres méritoires, que le bon plaisir de Dieu était qu'il se rendit en Amérique, résolut de quitter son pays, de dire adieu à une famille bien-aimée, à de nombreux amis, pour aller sur une terre lointaine et étrangère travailler au salut des âmes et dépenser le reste de sa vie.

Il partit d'Anvers pour les États-Unis, le 15 avril 1816, avec un compagnon, qui, comme lui, désirait s'enrôler dans la milice de saint Ignace. Les deux voyageurs arrivèrent à bon port.

Le 17 août, ils furent admis par le R. P. Grassi,

près depuis la révolution. M. Barrett y fut nommé, et préconisé à Rome, le 15 avril 1833, et sacré à Namur, le 16 juin de la même année. En 1835, au retour d'une visite pastorale, de deux mois, dans tout son diocèse, il se sentit épuisé ; cet affaissement augmentant chaque jour, il dut quitter Namur au commencement de mai, et se rendit à Flemalle-Haute, près de Liége, à la maison de campagne de sa sœur M^me^ de Blier. Il y mourut saintement, le 30 juillet, âgé de 65 ans.

supérieur de la mission et recteur du noviciat de White-Marsh, dans l'État de Maryland. Le Père de Theux fit ses premiers vœux le 18 août 1818.

Étant l'aîné de la famille, Théodore devait hériter de son père, du titre de chevalier. Il y renonça en faveur de son frère Barthélemy, aujourd'hui (18 mars 1840) comte de Theux de Meylandt, ancien ministre du roi des Belges, membre de la Chambre des Représentants, ministre d'État (1), etc.

La ferveur du prêtre ne fit qu'augmenter dans le religieux. Tous ceux de ses frères qui ont eu occasion de voir le P. de Theux et de converser avec lui sont unanimes à rendre témoignage à sa haute vertu, sa rare piété, et à la prudence singulière de son zèle.

Pendant plusieurs années, avant mon départ pour les missions indiennes, j'ai eu le bonheur d'être son compagnon de travail dans une pauvre petite cabane en bois. A sa demande expresse, je lui servais d'*admoniteur*. Il fut convenu qu'il se présenterait à moi deux fois la semaine, pour s'enquérir des fautes et des défauts que j'aurais pu avoir observés en lui. Il me priait, avec instance et

(1) Barthélemy-Théodore de Theux naquit au château de Schaebroeck, dans le Limbourg, le 25 février 1794. Il mourut au château de Meylandt, près de Hasselt, le 21 août 1874. — Voir sa notice biographique très-intéressante dans les PRÉCIS HISTORIQUES, tome XXIII, page 438, année 1874.

humilité, de ne point l'épargner, de n'user envers lui d'aucune considération, de l'avertir ouvertement, franchement, de la moindre chose que j'eusse trouvé répréhensible dans sa conduite. Il me promettait la plus grande reconnaissance, et m'assurait qu'il prierait souvent pour moi. J'avais beau l'observer de près dans l'accomplissement de ses devoirs spirituels, dans sa classe de théologie, à table, en récréation. Je ne découvris rien. Afin de lui montrer mon désir de l'obliger, je faisais souvent des efforts pour le surprendre dans quelque faute ; mais jamais, que je sache, je n'ai pu le trouver, même légèrement, en défaut. Comme il semblait être quelquefois tant soit peu triste de ce que je ne le corrigeais pas, j'eus soin pour le tranquilliser, de relever de pures bagatelles, des riens. Plus j'avais à lui en dire, plus il me remerciait, et plus aussi, sans doute, il priait Dieu pour moi. Il joignait à la simplicité d'un enfant l'humilité d'un grand saint. Pendant tout le temps que j'occupai la même chambre avec lui, j'ai remarqué qu'il était d'une régularité scrupuleuse, et qu'il avait des heures fixes pour toutes ses occupations, soit religieuses, soit autres. Tous les jours il lisait quelques pages de l'Écriture sainte ; il récitait son bréviaire avec un recueillement profond, à genoux, devant son crucifix, ou au pied de l'autel, devant le très-saint Sacrement.

Ces exercices d'une piété remarquable, et les travaux incessants des missions perfectionnèrent cette

belle âme. Le Père de Theux fut admis aux derniers vœux le 15 août 1829.

Dès la seconde année de son noviciat, il avait été chargé d'exercer le saint ministère dans l'église de la Sainte-Trinité. Son grand zèle et sa charité exemplaire lui valurent le respect et l'affection de toutes les personnes qui se confiaient à ses soins. Aussi, quand il dut quitter cette église pour se rendre dans le Missouri, il y eut une désolation universelle parmi les catholiques de White-Marsh.

A partir de l'année 1822, diverses localités devinrent successivement le théâtre des œuvres apostoliques du fervent religieux. Il fut professeur de théologie, supérieur des missions, maître des novices au Grand-Coteau (dans la Louisiane), à Cincinnati (Ohio), à Saint-Charles (Missouri). Partout il donna des preuves d'un zèle infatigable, d'un dévouement sans bornes ; partout il se concilia l'estime et l'attachement de ses frères, et de tous ceux avec lesquels il eut à traiter, catholiques ou protestants ; partout il laissa ineffaçable le souvenir de ses vertus et le regret causé par son départ. Ce fut dans le cours de ses travaux évangéliques qu'il contracta le germe de la maladie dont il mourut.

En l'année 1845, le Père de Theux avait été atteint d'une de ces fièvres bilieuses si communes en Amérique. Elle menaçait de l'emporter en quelques jours ; les médecins la considéraient comme mortelle. Cependant, grâce à la force de sa con-

stitution, le danger cessa, le malade se rétablit, et au bout de quelques jours de convalescence, il put se livrer aux exercices de zèle auxquels il avait voué sa vie.

Au commencement de février de l'année 1846, le Père de Theux voulut pourvoir à l'instruction des enfants trop éloignés de Saint-Charles pour s'y rendre au catéchisme. Il se mit en route afin de chercher un emplacement convenable pour bâtir. Au retour, malheureusement, il s'égara avec son compagnon. Surpris par une pluie battante et froide, qui le mouilla complétement, il fut atteint d'une pleurésie. Après quelques jours, le mal augmenta de violence ; et bientôt déconcertant tous les remèdes, la pleurésie dégénéra en inflammation intestinale. Quoique le Père fût d'un tempérament sain et robuste, les fatigues du saint ministère l'avaient presque épuisé, au point qu'il ne put lutter contre la maladie. Il entrevoyait sa mort prochaine et s'y préparait avec soin, persuadé que Dieu ne tarderait pas de l'appeler à lui. Pendant trois semaines, il souffrit des douleurs atroces ; mais, jusqu'à son dernier souffle, il conserva l'usage plein de ses facultés. Malgré ses souffrances, il employait une partie de son temps à régler toutes les affaires de sa charge, avec la plus grande exactitude, et se préparait par un redoublement de ferveur au passage du temps à l'éternité ; il s'exerçait à faire des actes de résignation, de patience et d'autres vertus, au moyen

de textes de l'Écriture, de prières jaculatoires et de soupirs ardents vers le Dieu de son amour. Il reçut les derniers sacrements avec une édification qui toucha tout le monde. Lui-même dirigeait le prêtre qui tremblait en voyant les douleurs auxquelles ce bon religieux était livré ; le moribond répondait d'une voix distincte aux prières que l'on récite d'ordinaire pour les agonisants.

Le Père de Theux voulut être prévenu du progrès de sa maladie et de l'approche de la mort. Trois jours avant son décès, le médecin lui ayant dit qu'il ne passerait pas la journée du lendemain. — « Non, docteur, répondit le malade avec une certaine gaieté, je ne mourrai point demain, mais samedi. Samedi sera le jour. » — Il avait toujours désiré de mourir un jour consacré à la sainte Vierge, et il nourrissait la ferme confiance de ne pas être frustré dans son espoir. En effet, le samedi, de bon matin, il commença à répéter fréquemment les invocations : — « Jésus, ayez pitié de moi !... Marie, priez pour moi !... » — Il ne lui restait plus que quelques heures d'exil; ce fut en répétant ces pieuses paroles que le Père de Theux rendit le dernier soupir, à sept heures du matin, le 28 février 1846, au jour de la semaine consacré au culte de Marie. Son dernier vœu avait donc été exaucé. C'était, sans doute, une récompense de sa confiance filiale et de sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu, qui est aussi la nôtre. Il venait encore, sur les derniers temps de sa vie, d'établir à

Saint-Charles, dans l'église de sa mission, l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie. Soit que Dieu lui eût fait connaître d'avance le jour de sa mort, soit que les paroles prophétiques du R. Père ne fussent que l'expression d'un désir vif et ardent, toujours est-il qu'il mourut un samedi, le 28 février 1846.

Le Père de Theux était un de ces hommes qu'on ne peut connaître à fond qu'après avoir observé longuement et avec soin leur conduite et leurs habitudes. Il ne parlait jamais de lui-même sans y être forcé, ou sans qu'il y eût une utilité incontestable; et d'ordinaire alors, il le faisait à la troisième personne. En voici un exemple. Il parlait un jour de la nécessité où nous sommes de lutter avec persévérance pour surmonter nos penchants vicieux et rebelles, ainsi que les faiblesses de notre nature corrompue. Pour appliquer ses remarques, il indiqua cette disposition habituelle et si commune qui porte au sommeil durant la prière. — « J'ai connu, disait-il, un homme qui a combattu pendant trente longues années contre cette accablante infirmité. Cependant il n'épargnait aucune peine pour se soustraire à cette somnolence fâcheuse. Il se tenait debout, se mettait à genoux, faisait un pas en avant, un pas en arrière, selon que le lieu ou les circonstances le lui permettaient; mais souvent il ne pouvait se déplacer. Voici le moyen auquel il avait alors recours. Il portait sur lui une aiguille ou une épingle, et, à un moment donné sans que les

autres s'en aperçussent, il s'en servait pour tourmenter son corps et se piquait ; il rendait ainsi son âme propre à méditer, ou à prier quand la sainte règle ou son inclination le demandait. » — Ceux qui l'écoutaient savaient que celui dont il venait de parler n'était autre que lui-même, et que les éloges dus à la constance de ce généreux chrétien lui revenaient tout entiers.

Son caractère le portait plutôt à la sévérité ; mais c'était à lui seul qu'il la faisait sentir. On ne le vit jamais se permettre la moindre satisfaction qui eut pu flatter sa sensualité. Chaque chose avait son temps et était réglée. D'un tempérament sain, il croyait, avec raison, devoir le maintenir, autant qu'une sage modération ou l'observance religieuse le permettrait. Aussi l'on ne vit jamais en lui de singularité soit pour la qualité, soit pour le mode de ses repas, à moins d'appeler singularité l'habitude constante de se conformer invariablement aux maximes de la sobriété chrétienne.

Sa modestie était vraiment angélique. Ses yeux étaient généralement baissés ; il les levait toutefois vers Dieu dans la prière. On voyait bien que, comme Job, il avait fait un pacte avec ses regards, afin qu'ils ne s'arrêtassent jamais sur aucun objet dangereux. Son extérieur était calme, et sans aucune prétention ; son recueillement continuel.

Ayant l'oreille un peu dure, il quittait souvent sa chambre pour assister aux exercices de la communauté, avant que la cloche en eût donné le

signal, crainte de ne pas l'entendre et d'arriver trop tard. Quand il venait trop tôt, il prenait son chapelet et se mettait à prier.

Se sanctifiant lui-même, il a édifié tous ceux qui l'ont connu, par son exactitude constante dans la pratique de nos saintes règles. Sa grande vertu consistait à faire les choses ordinaires avec une perfection extraordinaire.

Nous pouvons résumer sa vie édifiante en disant que le Père de Theux fut un véritable modèle de l'homme religieux. A côté du zèle le plus ardent pour le salut des âmes, brillaient en lui une profonde humilité, une charité sans bornes, un renoncement complet à lui-même. Il acceptait sans murmure, et même avec joie, toutes les privations, toutes les contrariétés ; jamais il n'a cherché à se faire remarquer. Il aimait à faire oraison, parce qu'il était mortifié et plein d'esprit d'obéissance.

Voilà quelques traits caractéristiques de ce Père dont la mémoire demeurera en grande vénération parmi ceux qui l'ont fréquenté ou ont vécu avec lui. J'ai eu le bonheur de passer les premières années de ma vie religieuse dans la Compagnie de Jésus, sous sa conduite paternelle ; il a été mon directeur spirituel et mon professeur de théologie.

Quoiqu'il n'y eût chez lui pas la moindre ostentation dans la pratique de ses devoirs, il ne pouvait cependant se dérober à l'œil observateur de ses frères, ni à celui des étrangers. Il était réputé parmi

le peuple comme *le saint homme*, *l'homme qui faisait des miracles*. Et sans doute, s'il n'en a pas opéré d'autre que d'avoir laissé un grand exemple de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, il a suffisamment mérité ce titre si grand et si glorieux.

Sa mort a été une grande perte pour notre Compagnie, pour les missions de l'Amérique, et pour l'œuvre de la civilisation par le christianisme. Ses obsèques ont eu lieu le 2 mai ; son corps a été transporté à la maison du noviciat de Saint-Stanislas, près Florissant, localité que le défunt avait tant édifiée par ses vertus. Il y repose à côté des Pères Van Quickenborne, Timmermans, Van Lommel, etc.

L'impression qu'il avait produite sur les élèves, à l'époque où il habitait le collége Saint-François-Xavier, à Cincinnati, était si profonde que quelques jeunes protestants demandèrent un jour sérieusement à l'un des professeurs — « *si le Père de Theux était canonisé ou non ;* » le maître leur ayant expliqué la portée de leur demande, et la nature de la canonisation selon les lois de l'Église, qui ne procède à cette cérémonie que longtemps après la mort des saints, ils répondirent : — « Eh bien, s'il n'est pas canonisé, il mérite de l'être. »

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mon affection.

P. J. De Smet, S. J.

XVI

ANTOINE EYSVOGELS.

Université de Saint-Louis, 16 juillet 1857.

Depuis mon retour à Saint-Louis, j'ai été très-occupé. Je me suis aussi trouvé moins bien portant, par suite de la transition subite d'un climat froid à un climat chaud, où le thermomètre de Fahrenheit (1) marquait 90 degrés. Jusqu'à présent, je

(1) Gabriel-Daniel FAHRENHEIT, physicien, né à Dantzig, 1690-1740, vécut longtemps en Hollande. Vers 1720, il eut l'idée de remplacer l'alcool par le mercure, dans la construction du thermomètre. Son appareil n'est guère en usage qu'en Angleterre et en Amérique ; il est divisé en 212 degrés. Pour convertir en degrés centigrades une température exprimée en degrés Fahrenheit, il suffit d'en retrancher 32, et de multiplier le reste par 5/9. Il construisit aussi un aréomètre qui a été imité par Tralles, Nicholson et Charles.

n'ai donc pu expédier les pièces qui pourraient vous intéresser. Je vous adresse une courte notice sur le R. P. Eysvogels. On ne m'a fourni que peu de détails sur sa vie et sur sa mort. Elle fera néanmoins plaisir aux amis et aux connaissances que le cher défunt a laissés dans le Brabant septentrional.

Antoine Eysvogels naquit, le 13 janvier 1809, à Oss, village important du Brabant septentrional. Après avoir achevé son cours de théologie dans son pays natal, il partit pour l'Amérique du Nord, où il commença son noviciat, dans la Compagnie de Jésus, le 31 décembre 1835, dans la province du Missouri.

Le 1er mai 1838, le P. Eysvogels partit avec le P. Verhaegen et le F. Claessens, pour la mission des Kickapoos. De là, les supérieurs l'envoyèrent à Washington, dans le Missouri, et, de ce poste, à Westphalia, dans le district des Osages. Ce fut en ce dernier endroit qu'une mort sainte termina sa vie exemplaire. Le Père, s'étant abandonné entièrement entre les mains du Seigneur, se prépara au grand passage par la prière et par la réception des derniers sacrements, qui précédèrent de peu sa mort. Sa maladie fut causée par les soins que le zélé religieux avait prodigués à un moribond atteint de la petite vérole ; ce mal, il le contracta lui-même. Le P. Eysvogels n'était âgé que de quarante-huit ans et demi. L'enterrement fut

fait avec solennité par le R. P. Ferdinand Helias (1),

(1) Le R. P. Ferdinand Helias d'Huddeghem, cet illustre missionnaire belge du *Far-West* des États-Unis, est décédé subitement à Taos (Missouri), le 12 août 1874, âgé de 78 ans. Il avait passé 40 ans dans les plus durs travaux des missions.

Ferdinand-Marie Helias était né à Gand, le 3 août 1796, d'une famille qui a toujours honoré son blason par la pratique des vertus chrétiennes. Admis dans la province belge de la Compagnie de Jésus, en 1817, il partagea les épreuves des nouvelles fondations de cette époque : il se montrait même disposé à servir son Ordre en qualité de Frère coadjuteur : mais il fut élevé au sacerdoce et appliqué à la direction des jeunes gens. Nous l'avons connu, dans ces fonctions, à Brigg en Suisse, où, en 1825, il eut sous sa conduite le jeune baron de Ketteler, aujourd'hui évêque de Mayence ; et à Namur, d'où, en 1833, il fut appelé aux missions de l'Amérique. Là il se rendit particulièrement utile aux émigrés allemands, et seconda avec un dévoûment inaltérable les projets de Mgr Rosati, premier évêque de Saint-Louis. Après avoir présidé à la fondation de la paroisse allemande de Saint-Joseph, dans la ville épiscopale, le P. Helias parcourut le pays et établit les stations de Westphalia, de Riche-Fontaine, de Jefferson-City, etc. Il s'arrêta enfin à Taos, où il bâtit d'abord une église, puis une résidence.

Les cent soixante familles réunies de Taos le révéraient et l'aimaient comme un père. De son côté, il ne vivait que pour elles : au besoin, il se privait du nécessaire pour soulager leur détresse. Il était seul et remplissait les divers offices de son église. Un jour au moment où l'on attendait le signal de l'*Angelus*, la cloche resta muette : les paroissiens inquiets allèrent aux informations, et trouvèrent leur bien-aimé Père sans vie dans sa cabane. Il était mort comme saint François-Xavier dont il avait toujours imité le zèle.

(Précis Historiques, année 1874, page 468). — Cette notice

et les paroissiens se sont cotisés pour élever un monument au zélé directeur de leurs âmes.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

nécrologique est due au R. P. Broeckaert, S. J., Directeur de la publication périodique dont nous venons d'indiquer le titre. Une *Vie du Père Helias d'Huddeghem*, par A. Lebrocquy, S.J., est à l'étude : l'auteur en a publié un fragment très-intéressant, dans la livraison des Précis Historiques du mois de mars, 1876.

XVII

MISSION DE L'ORÉGON.

Université de Saint-Louis, 16 juillet 1857.

J'ai adressé au *Saint Louis Leader*, le 19 juin 1855, la lettre que voici. Je vous envoie le texte anglais, persuadé qu'il vous sera facile d'en faire exécuter la traduction. Cette lettre ne manquera pas d'intéresser vos lecteurs.

« Monsieur,

« J'apprends, avec la plus vive joie, par une récente lettre qui m'arrive des Montagnes-Rocheuses, que les Indiens catholiques continuent à répondre au zèle de leurs missionnaires, par leur piété et leur ferveur dans l'observance des pratiques de notre sainte religion. Le P. Joset

m'écrit que le sacrement de la confirmation vient d'être conféré à un grand nombre d'Indiens convertis à la foi.

« Cette grâce spéciale, dit-il, ne manquera pas d'augmenter encore la fermeté de leurs bonnes résolutions. L'arrivée de Mgr Blanchet, évêque de Nesqualy, continue-t-il, nous fut notifiée au moment où un grand nombre de sauvages étaient absents pour la chasse aux buffles. Aussitôt on se mit à l'œuvre et l'on prépara les fidèles, qui restaient dans la mission, à recevoir dignement la confirmation. Plus de six cents participèrent à ce bonheur. Le prélat exprima en termes chaleureux la profonde émotion qu'il ressentait dans cette ravissante solennité. — « Jamais, dit-il, on ne vit des catholiques plus zélés et plus édifiants que ces enfants du désert.

« Malgré le petit nombre des missionnaires, les conversions sont nombreuses. Parmi les Shuyelpies seuls, dit le P. Joset, nous avons baptisé cette année cent soixante-trois adultes.

« Le Père m'informe en outre que, par ordre de M. Stevens, gouverneur du territoire de Washington, un lieutenant de l'armée américaine vient de visiter les différentes missions des Montagnes-Rocheuses. Cet officier a été très-surpris de la régularité de mœurs et de la bonne conduite des Indiens catholiques, et en a témoigné la plus vive satisfaction. Le gouverneur lui-même, dans un rapport au président des États-Unis sur l'état

des sauvages de son territoire, comble de louanges nos néophytes, et les recommande instamment à la protection et aux subsides du gouvernement. « Ce sont, dit-il, en parlant dans le même rapport « des Têtes-Plates, les meilleurs Indiens du terri- « toire ; ils sont honnêtes, courageux et dociles. « Il ne faudrait qu'un peu d'encouragement pour « en faire de bons citoyens. Ils professent le « christianisme, et l'on m'assure qu'ils vivent selon « les maximes de l'Évangile. »

Vous voyez que j'ai cité le témoignage même du gouverneur Stevens au sujet des missions indiennes.

Les renseignements que je vous donnerai dans cette lettre émanent encore de cette source, aussi honorable que véridique. Ils forment partie d'un rapport officiel sur l'état de l'Orégon, envoyé par ce magistrat au président des États-Unis, en 1855, et publié par ordre du gouvernement.

En parlant de la tribu des Pend-d'Oreilles, le gouverneur s'exprime ainsi :

« Au milieu de la tribu des Pend-d'Oreilles est établie la mission de Saint-Ignace, sur laquelle, grâce au docteur Suckley, je suis en état de donner des détails intéressants. Cette mission fut fondée, il y a neuf ans, par le P. De Smet, quand tout ce pays avait l'aspect d'un vaste désert. Les deux premières années, les missionnaires n'avaient d'autre demeure qu'une cabane couverte de peaux. Ils accompagnaient les sauvages à la chasse et à la pêche, n'ayant souvent pour nourriture que les

baies du Camax (1) et des groseilles séchées. Ils commencèrent peu à peu à cultiver la terre et gagnèrent un peu de froment, dont ils firent bouillir les épis tout barbus, pour ne rien perdre d'un aliment si précieux. De temps en temps on en brûlait quelques grains pour faire un breuvage.

Grâce à l'actif et persévérant travail des Pères, leur condition s'améliorait insensiblement. Chaque année de nouvelles terres furent soumises à la culture : des animaux domestiques et des instruments d'agriculture de tout genre furent importés dans la colonie. On fit venir directement de l'Europe à la rivière dite la *Columbia* des provisions de tout genre : semences, habillements, outils, etc.

« Deux Frères laïques sont attachés à la mission. L'un d'eux, Frère François, sait faire flèche de tout bois : tour à tour menuisier, armurier, ferblantier, etc... il excelle en chaque métier ; l'autre, Frère M^e^ Gean, dirige les travaux des champs. C'est aux courageux efforts de ces bons Frères qu'on est redevable de l'état prospère dans lequel se trouve aujourd'hui la colonie. Ils ont érigé un moulin à vent, une

(1) Le Camax (*Ropourier*) est un arbrisseau d'une douzaine de pieds de hauteur, à rameaux articulés, à feuilles verticillées, pinnées, avec impaire ; à folioles internes, ovales oblongues, accompagnées d'une petite épine ; à fleurs petites, rousses, réunies en grand nombre aux aisselles des feuilles. — Le fruit est une baie charnue, jaune, velue, de la grosseur d'un œuf ; il est bon à manger et on en peut faire un usage habituel dans la saison.

forge de maréchal, des granges, des écuries, etc.; en outre, une belle chapelle et une spacieuse maison pour la demeure des missionnaires.

« La chapelle est grande et décorée avec beaucoup de goût. J'y vis un autel doré et artistiquement sculpté, la statue de Marie notre Mère, des croix en cuivre, et des fonts baptismaux en bronze. Tous ces ouvrages sont si bien exécutés que l'on est tenté de croire qu'ils ont été importés dans la colonie. Outre les ornements d'art, nous vîmes avec plaisir une meule à aiguiser, des objets en ferblanc, des soufflets, des socs de charrue, des briques, etc. Ces Frères s'entendent encore en économie domestique : ils font leur savon, leurs chandelles, leur vinaigre, etc. Il est amusant d'écouter le récit de leurs plans, de leurs tentatives pour surmonter tous les obstacles, de leurs déconfitures et de leurs réussites finales. Voici la condition actuelle de la colonie, telle que nous l'avons trouvée :

« Les bâtiments de la mission consistent en une habitation spacieuse et commode, une chapelle assez grande pour contenir toute la tribu des Kalispels. A la maison est attaché un petit bâtiment de deux places à coucher, contenant, au rez-de-chaussée, des ateliers et un magasin pour les Indiens. Toutes ces bâtisses sont solidement construites en gros bois taillé. En outre, on y trouve plusieurs petits hangars fermés, en bois, qui servent comme granges, écuries, etc.

« Les terres déjà cultivées ont une étendue de 160 ares. On y récolte du froment, de l'orge, des oignons, des choux, des carottes, des pois, des betteraves, des pommes de terre et des panais. Le P. Hoecken (1) m'a dit que si les enfants voient des carottes au champ, ils ne peuvent s'empêcher d'en dérober et de les manger. « Je dois, dit-il, « fermer les yeux sur ce vol, parce qu'il leur est « impossible de résister à la tentation. Quant aux « autres choses, ils se garderont scrupuleusement « d'y toucher.... »

« Les maisons des Indiens, au nombre de seize, construites quelques-unes en bois taillés, d'autres en bois ronds, sont rangées autour des bâtiments de la mission. On y voit aussi un grand nombre de cabanes faites avec des peaux et des nattes de joncs. La mission est toujours le point de réunion de tout ce peuple nomade.

« A l'arrivée des missionnaires, ces Indiens étaient pauvres, malheureux, presque entièrement dépourvus de vêtements ; leur nourriture ordinaire était des poissons, du Camax et quelques racines ; quelquefois même la mousse du pin était leur seul aliment ; leur misère était grande, leurs besoins étaient extrêmes. D'un naturel paisible, ils sont néanmoins braves à la guerre et très-disposés au travail. Dépourvus de toute instruction religieuse,

(1) Le P. Adrien Hoecken, natif de Tilbourg, frère du P. Chrétien Hoecken, célèbre missionnaire parmi les Pottowatomies, est mort en 1851.

ils n'avaient qu'une faible idée du Grand-Esprit et de l'immortalité de l'âme. Dans leur ignorance, ils enterraient tout vifs, avec les cadavres de leurs parents, les vieillards et les enfants, parce que, disaient-ils, « comme ils ne peuvent pourvoir à « leurs besoins et que nous n'avons pas les « moyens de les nourrir, il leur est plus avanta- « geux de reposer dans la tombe. »

« La tâche des missionnaires était fort pénible. Ils commencèrent par s'attirer l'affection des Indiens en leur offrant des cadeaux, et en leur faisant comprendre qu'ils ne voulaient que leur bonheur. Ils visitaient les malades, fournissaient des aliments aux affamés, distribuaient des graines de toute espèce, indiquant la manière de les semer et de les faire produire. Convaincus que les missionnaires n'agissaient par aucun motif d'intérêt personnel ou humain, mais qu'ils étaient animés du seul désir de faire le bien, les sauvages ne tardèrent pas à aimer les Robes-Noires et à écouter leurs instructions. Les Pères parlaient d'un Créateur et Seigneur du ciel et de la terre ; d'un Dieu essentiellement bon. Ils faisaient connaître le Sauveur du monde, la manière de le servir, de l'aimer et de lui adresser des prières. Aussi les esprits dociles des Indiens s'ouvrirent bientôt à la lumière des vérités éternelles.

« Le grand chef de la peuplade fut une des premières conquêtes de la foi ; il se fit baptiser et reçut le nom d'Ignace. Plusieurs autres ne tar-

dèrent pas à suivre son exemple, et aujourd'hui la presque totalité de la tribu appartient au bercail du Sauveur. Je les ai vus réunis en prières, et il me semble que ces sauvages sont, sous tout rapport, dans la voie du vrai progrès.

« Ces Indiens ont une vénération excessive pour leurs Pères, les Robes-Noires. Ils disent que le départ des missionnaires leur causerait une mort certaine. Avant l'arrivée des Pères, ces sauvages croyaient que le bon et le mauvais succès dépendaient d'une sorcière ou d'un être fantastique. Ces idées superstitieuses leur firent prêter croyance à la fourberie des *gens de médecine*. Chacun d'eux avait son manitou à lui, qu'il regardait comme la source d'un bien ou comme l'augure d'un malheur. L'un choisit la souris ; un autre, le chevreuil, le buffle, l'élan, l'ours ; un troisième, le saumon, etc. Une queue de souris ou une fourrure, un sabot, une griffe, une plume , une nageoire, une écaille ou toute autre chose devint un amulette. Le jeune homme qui n'avait pas encore choisi son manitou était exclu de la société des hommes faits. Son père l'envoyait au sommet d'une montagne, située dans le voisinage de la mission actuelle. Là il restait dépourvu de toute nourriture jusqu'à ce qu'il eût choisi son manitou. Bientôt, accablé de faim, de soif, de froid et d'anxiété, le pauvre garçon est censé voir, comme dans un rêve, ce qu'il cherche et revient, homme fait, au milieu des siens.

« Les missionnaires nous assurent que ces

Indiens sont pleins d'activité, et nullement portés à la paresse. Ils s'attachent au travail des champs ; mais malheureusement les terres qu'ils occupent ne sont pas fertiles, et ont une étendue si limitée qu'elles ne peuvent suffire à leurs besoins. Comme je l'ai dit plus haut, la superficie des terres cultivées est de 160 ares. Le fruit de la récolte appartient aux sauvages, parce que peu de choses suffisent aux missionnaires. Chacun peut à son gré choisir la partie qu'il désire exploiter à son profit ; on le pourvoit d'instruments et des semences nécessaires.

« Le docteur Suckley, un mois avant son arrivée à la mission de Saint-Ignace, vit quatre cabanes de sauvages, à un demi-mille environ de l'embouchure d'un lac. N'ayant plus de provisions, le docteur prit la résolution de demander l'hospitalité dans la cabane de *All-ol-Stargh*, le chef de la bande. Les autres cabanes étaient occupées par ses enfants et ses petits-enfants. — « A peine « entré, dit-il, j'entends le bruit d'une sonnette « qu'agite la main du chef: tous, hommes, femmes, « enfants, accourent, et se jetant à genoux, réci- « tent ou plutôt chantent d'assez longues prières. « Le tout se termine par la répétition de quelques « pieuses sentences, par une invocation et une « hymne. Les femmes se joignent aux hommes « dans ces pieux exercices. La religion a fait « tomber ce mur qui parmi les sauvages sépare « l'homme de la femme ; elle a fait cesser cet « état d'esclavage dans lequel gémit la fille d'Ève

« chez toutes les peuplades infidèles. J'étais « touché de la pieuse ferveur de ces enfants du « désert. »

« Le trait suivant, que M. Doty a signalé dans son rapport, met en évidence leur bonne foi et la hardiesse de leur caractère. « Le 1er novembre, « six hommes de la tribu des Pends-d'Oreille arri- « vèrent de bon matin au fort reconduisant des « chevaux qui avaient été volés. Ce vol avait été « commis par deux jeunes gens de la tribu, « dont étaient les six robustes gaillards qui ame- « naient les chevaux au camp de la nation. Le « chef Alexandre reconnut, à une marque, que les « chevaux étaient la propriété des blancs ; les jeu- « nes gens en firent l'aveu. Sans délai, un conseil « fut convoqué. On y prit la résolution suivante :

« Vu que c'est une offense faite à Dieu de pren- « dre des choses qui appartiennent aux autres ;

« Vu l'engagement pris devant le *grand chef* « *militaire*, que nous avons vu à la mission de « Sainte-Marie, de ne pas voler les chevaux des « blancs ;

« Vu l'ignominie qui, surtout, maintenant que « nous connaissons le Grand-Esprit, tombe sur « nous par ce fait regrettable ;

« Nous statuons que le grand chef lui-même, « accompagné de cinq des principaux guerriers « de la tribu, reconduira les chevaux à leurs pro- « priétaires. »

« Aussitôt ils prirent la route du fort, et resti-

« tuèrent les chevaux en demandant pardon, et en « témoignant les regrets les plus vifs. C'est ainsi « que ces braves gens donnèrent non-seulement un « témoignage éclatant de leur honnêteté, mais « encore de leur courage ; car, pour accomplir « cet acte de justice, ils n'hésitèrent pas à traver- « ser avec danger pour leur vie, pendant cinq « jours et cinq nuits, le pays de leurs ennemis. « Nous les retînmes deux jours chez nous, et à « leur départ, M. Clarke et moi nous nous fîmes « un plaisir de les accompagner pendant un trajet « de quinze à vingt milles sur la route qui mène à « leur pays. »

Relativement aux Têtes-Plates, le gouverneur s'exprime ainsi :

« Le lieutenant Mc Mullan, dans son journal du 20 octobre, cite le fait suivant qui montre le beau caractère de ces Indiens.

« Hier soir, un de nos amis de la tribu des « Têtes-Plates nous régalait au camp d'une quan- « tité de truites délicieuses. A cette occasion, « nous fûmes témoins d'un trait de caractère, « qui mérite d'être signalé. Ces sauvages man- « quaient de toute nourriture ; de notre côté, « nous n'avions pour tout aliment qu'un peu de « farine. Ils se mirent à pêcher. Quelques belles « truites, premier fruit de leur pêche, nous furent « offertes. Nous refusâmes l'offre ; mais nous « eûmes beau faire, force nous fut de l'accepter. »

Peu après il ajoute : « Je ne puis dire assez de

bien de ces trois Indiens qui restèrent avec nous au camp. C'étaient des hommes sincères et fidèles, fortement attachés à leurs croyances religieuses. Avant le repas, ils ne manquaient jamais d'implorer les bénédictions du Ciel ; le matin et le soir, ils passaient régulièrement quelque temps en prière. C'étaient de bons chasseurs, et, par la connaissance qu'ils avaient du pays, des guides sûrs. Lorsque la viande fraîche leur faisait défaut, ils se contentaient des restes de notre pauvre table. La bravoure des Têtes-Plates au combat, et leur fidélité dans les promesses ont été préconisées par les prêtres et les laïques. »

En parlant des Cœurs-d'Alène, le gouverneur dit :

« Le mérite des Cœurs-d'Alène n'est pas assez apprécié par les autorités du pays. On évalue leur nombre à 500 personnes, réparties en 70 familles. Grâce aux soins assidus des bons Pères, ces Indiens ont fait de grands progrès dans l'agriculture. Instruits dans la religion chrétienne, ils ont abandonné la polygamie ; leurs mœurs sont devenues pures et leur conduite est édifiante. L'œuvre des missionnaires attachés à cette mission est vraiment prodigieuse. La mission est située près de la rivière dite *des Cœurs-d'Alène*, éloignée de trente milles à peu près de la base des montagnes, et à une distance de dix milles du lac dit *des Cœurs-d'Alène*. On y trouve aujourd'hui une magnifique église presque achevée, entièrement bâtie par les

Pères, les Frères et les Indiens ; un moulin mu par un cheval, une rangée de maisons pour la résidence des missionnaires, un magasin, une laiterie, une cuisine et des abris bien arrangés pour les bêtes à cornes et les porcs. On vient de commencer la construction d'une nouvelle série de bâtiments. Autour de la mission, on voit une douzaine de maisons assez belles et que les sauvages ont construites pour leur propre usage. Nous admirâmes le plan de l'église, de l'autel, etc., tracé par le P. Ravalli (1), supérieur de la mission. A juger d'après la justesse des proportions, ce Père est un habile architecte, et, à voir l'énorme tas de livres usés que nous vîmes autour de sa modeste table, nous devons supposer qu'il est instruit dans bien des choses. Cette église ferait honneur, comme monument d'architecture, n'importe à quel pays. J'en fis prendre un dessin fidèle par mon compagnon artiste, M. Stanley. Les bois qui soutiennent l'autel, ont cinq pieds de diamètre ; ils ont été abattus dans une forêt de larix et élevés à leur place, par les sauvages, sans l'aide d'autre engin qu'une poulie. Ces Indiens savent préparer les terres et les labourer, traire les vaches, en un mot, faire tout l'ouvrage d'un bon fermier. Quelques-uns taillent les arbres avec une grande habileté. Je vis moi-même une bande de trente à quarante

(1) Le R. P. Ravalli, natif de Ferrare, en Italie, partit pour les Montagnes Rocheuses en 1844.

Indiens occupés à faire entrer la moisson. A leur retour des champs, je leur adressai l'allocution suivante :

« Je suis charmé de vous voir, mes amis. Je me « réjouis de ce que vous êtes si heureux sous la « sage direction des Pères. Je viens de fort loin, « quatre fois la distance que vous faites dans « votre chasse aux buffles, et je porte l'ordre du « Grand-Père (le président des États-Unis) de « vous visiter, de causer avec vous, et de réaliser « tout ce que je puis pour votre bonheur. Je vois « devant mes yeux des champs cultivés, une église, « des maisons, du bétail, les fruits, en un mot, du « labeur de vos mains. Le récit de votre civili- « sation réjouira le cœur de votre Grand-Père : il « ne tardera pas de vous envoyer des secours. Con- « tinuez avec courage. Chaque famille aura bientôt « sa propre maison et sa terre à cultiver ; chaque « individu aura des habits convenables. Je viens « de parler aux Pieds-Noirs ; ils m'ont promis de « conclure la paix avec toutes les tribus indiennes. « Écoutez bien la voix de vos bons Pères et des « Frères, car ils n'ont à cœur que votre bonheur. »

Ces détails sont tirés du *Message du Président des États-Unis au Congrès*, 1854-1855, page 416.

Veuillez agréer mes hommages respectueux et me croire,

Votre tout dévoué serviteur et frère en J.-C.

P. J. De Smet, S. J.

XVIII

NÉCROLOGIE DU R. P. JEAN-BAPTISTE SMEDTS.

Cincinnati, 19 février 1855.

Je pense qu'il sera agréable aux parents et aux amis du P. Smedts, ainsi qu'aux anciennes connaissances qu'il avait au grand séminaire de Malines, d'apprendre quelques détails touchant ce cher défunt. S. Ém. le cardinal Sterckx (1) était professeur au séminaire lors du départ pour l'Amérique du P. Smedts. Mgr De Ram (2), les très-révérends

(1) Son Éminence le cardinal Engelbert Sterckx, archevêque de Malines, est mort le 4 décembre 1867. Il naquit à Ophem, commune du Brabant, le 2 novembre 1792. — Voir sa nécrologie dans les PRÉCIS HISTORIQUES, tom. 17, page 23.

(2) Mgr Pierre-François-Xavier De Ram naquit à Louvain, le 25 septembre 1804. Il mourut dans sa ville natale, la nuit du 14 mai 1865. Il occupait depuis plusieurs années la haute

MM. Bosmans (1) et Van Hemel (2), etc., etc., l'ont très-bien connu. Le recteur magnifique de l'université de Louvain, mon ami intime de collége, nous donna même un pas de conduite, au P. Smedts et à moi, jusqu'à Waelhem (3).

dignité de Recteur de l'Université catholique. — Voir sa nécrologie dans les PRÉCIS HISTORIQUES, tom. 14, p. 379.

(1) M. Jean-Henri Bosmans, chanoine archidiacre du chapitre métropolitain et archiprêtre du district de Malines, est mort le 2 août 1859, âgé de 64 ans. Il fut successivement vicaire à Hougaerde, professeur et supérieur du collége archiépiscopal de Malines, et après la fermeture de cette maison par les arrêtés du roi Guillaume en 1825, curé à Putte. A l'ouverture du petit Séminaire de Malines, en 1830, il en fut nommé Supérieur par le Prince-Archevêque de Méan. Son Em. le Cardinal Archevêque Sterckx le nomma chanoine titulaire en 1833; il résigna la place de supérieur du petit Séminaire en 1855, époque à laquelle il fut promu à la dignité d'archidiacre du chapitre métropolitain. Dans toutes ces importantes positions ce digne prêtre a toujours joui de l'estime et de l'affection de tout le monde; en sorte qu'on a pu dire de lui dans toute l'étendue de l'expression : *Il fut chéri de Dieu et des hommes.*

(2) Mgr Van Hemel, vicaire général et official de l'Archevêché, est mort à Malines, le 8 novembre 1867, âgé de 64 ans. Il naquit le 12 mars 1798, dans la commune de Zoerle-Westerloo, province d'Anvers. — Voir sa nécrologie dans les PRÉCIS HISTORIQUES, tom 16, p. 95.

(3) Ce fut là, au moment de nous dire adieu, que M. De Ram me demanda un souvenir; n'ayant rien de mieux sur moi, je tirai un sou de ma poche, le pliai en deux avec les dents et le lui remis. Il le conservait encore en 1848. (*La présente note est du R. P. De Smet.*)

Le Père Jean-Baptiste Smedts, de la Compagnie de Jésus, est mort en Amérique, à Saint-Louis, dans l'État du Missouri, le 19 février 1855, à 7 heures et un quart du soir.

Né à Rotselaer, en Brabant, le 11 avril 1810, il fit partie de la petite colonie de missionnaires qui recommencèrent, en 1823, sur les rives du Missouri et du Mississipi, les travaux des anciens Jésuites, interrompus au siècle dernier par la suppression de la Société. Il avait quitté la Belgique, sa patrie, en 1821, avec quelques jeunes Belges, MM. Félix Verreydt (1), de Diest ; Josse Van Assche (2), de Saint-Amand ; Pierre-Joseph Verhaegen, de Haecht ; Jean Antoine Élet, de Saint-Amand, et Pierre-Jean De Smet, de Termonde (3) ; tous s'étaient mis sous la conduite du digne et vénérable M. Nerincks (4), prêtre séculier belge, missionnaire distingué de l'Amérique, et spécialement apôtre du Kentucky. Comme il fallait se tenir en garde contre un gouvernement ombrageux, ennemi de la religion catholique et hostile surtout aux missions, le départ se fit aussi secrètement que

(1) Le R. P. Verreydt s'occupe encore aujourd'hui du saint ministère au collége Saint-François-Xavier à Cincinnati (Ohio).

(2) Le R. P. Van Assche est actuellement supérieur de la résidence de Saint-Ferdinand, à Florissant (Missouri).

(3) Les RR. PP. Verhaegen, Élet et De Smet sont pieusement décédés dans le Seigneur.

(4) M. Nerinckx est mort en 1824. — Voir page 99 du présent ouvrage.

possible. Pour cette raison, le P. Smedts se vit forcé de faire un douloureux sacrifice ; il s'en alla comme ses compagnons, sans avoir dit un dernier adieu à ce qu'il avait de plus cher au monde : ses parents, ses frères, ses sœurs, ses amis. Il avait même dû mendier, pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes, l'argent nécessaire aux dépenses d'un si long voyage. Arrivé à Amsterdam, le 27 juillet, le Père se rendit aussitôt à l'île de Texel, pour se mettre à l'abri des recherches du gouvernement hollandais, qui venait d'intenter contre nous des poursuites. La veille de l'Assomption de la sainte Vierge, il quitta l'île, et se rendit dans une barque de pêcheurs, à bord du vaisseau américain *la Columbia*, qui attendait les missionnaires à une grande distance de la côte.

Le 6 octobre de la même année, le P. Smedts commença son noviciat à White-Marsh, dans le comté du Prince George, État du Maryland, où les Jésuites avaient une mission depuis plusieurs années. Il était encore novice quand le Provincial, à la demande spéciale de Mgr Du Bourg, évêque de la Louisiane et de tous les grands territoires à l'ouest du fleuve Mississipi, l'envoya au Missouri avec les cinq Belges ses compatriotes, ainsi que le P. Van Quickenborne, de Peteghem, maître des novices; le P. Timmermans, de Turnhout, et trois frères coadjuteurs, savoir : Pierre de Meyer, des environs d'Audenarde ; Henri Rieselman, d'Amsterdam, et un Américain. L'on peut à peine

s'imaginer les fatigues qu'il eut à endurer dans ce nouveau voyage de quatre cents lieues, *fait à pied*, en grande partie, à travers un pays qui, à cette époque, était encore peu habité, ou dans de lourdes barques flottant péniblement sur les eaux de l'Ohio.

Les premières années de son séjour au Missouri se passèrent dans une pauvre cabane tenant lieu de noviciat, située près du petit village de Saint-Ferdinand, à dix-huit milles environ de Saint-Louis. Ordonné prêtre en 1826, il travailla bientôt dans les missions, évangélisait les villes naissantes et les villages du Missouri, se distinguant constamment par son ardent désir du salut des âmes, et par un zèle infatigable. Il surmontait avec joie toutes les fatigues inhérentes à l'apostolat dans un pays tout nouveau et dépourvu de prêtres. Plus tard il remplit, pendant plusieurs années, la charge importante de maître des novices, jusqu'en 1849. Le reste de sa vie fut employé soit dans les prédications, soit dans les fonctions de Ministre ou de Père spirituel dans les colléges. Il remplissait cette dernière charge à l'université de Saint-Louis, et était directeur de conscience d'un grand nombre d'élèves, quand il fut attaqué de la maladie de langueur dont il mourut.

Sa vie avait toujours été irréprochable et exemplaire. Éloigné du monde, simple dans ses manières, patient dans les souffrances, il avait, de plus, épuisé ses forces au service du Seigneur. La mort n'eut pour lui rien d'effrayant; il la vit

approcher avec une grande paix d'âme et une vive confiance dans les miséricordes divines ; il désirait voir se briser ses liens terrestres afin de pouvoir s'unir à son Dieu. Espérons qu'il est allé rejoindre au ciel son compagnon de voyage, le P. Élet, et toute la troupe de saints missionnaires qui le précédèrent dans la tombe après s'être dévoués comme lui aux missions du Nouveau Monde.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XIX

ENCORE LES TÊTES-PLATES.

Université de Saint-Louis, 4 août 1857.

Vous trouverez sous ce pli la lettre du P. Adrien Hoecken, annoncée dans ma missive du 16 juillet dernier. J'espère qu'elle méritera une place dans vos *Précis Historiques*. En Hollande, elle sera certainement lue avec plaisir.

La lettre du P. Adrien me remplit de confusion. L'expression des sentiments qui animent les pauvres Indiens à mon égard, sentiments dont le Père se fait l'organe, m'auraient empêché de vous l'envoyer en entier, si vous n'insistiez tant pour recevoir chaque pièce dans son intégrité. Il faut, du reste, ne pas perdre de vue que ces pauvres sauvages, dépourvus de tout et abandonnés des autres hommes, nous témoignent une reconnaissance

excessive pour le moindre bienfait. Grande leçon pour nous qui recevons tous les jours tant de grâces de la bonté divine ! Parmi ceux que la mauvaise presse, en France, en Belgique, et ailleurs, appelle *des sauvages*, *des barbares*, vous n'en trouveriez pas un seul qui fût assez méchant pour vouloir figurer dans les bandes de Jemmapes, ni même dans celles de Bruxelles, d'Anvers, de Gand et de Mons (1). La *Robe-noire* ici est respectée, aimée ; les Indiens y voient l'emblème et la garantie du bonheur que le missionnaire apporte dans les plis de sa pacifique bannière avec le flambeau de la foi.

Lettre du R. P. Adrien Hoecken.

Mission des Têtes-Plates, le 15 avril 1857.

Révérend et bien-aimé Père,

Avant d'entrer dans quelques détails, je prie Votre Révérence de vouloir excuser le manque d'ordre de cette lettre.

Bien du temps s'était écoulé depuis que j'avais eu le plaisir de recevoir des nouvelles de vous, qui avez tant de titres à mon amour et à ma reconnaissance, et dont le nom est souvent sur les lèvres,

(1) Le R. P. De Smet fait ici allusion aux déplorables événements dont la Belgique fut le théâtre en 1857, après la chute du ministère catholique.

et toujours dans le cœur de chacun des habitants de ces régions lointaines. Votre lettre des 27 et 28 mars 1856 nous est arrivée vers la fin d'août ; elle a été lue, ou pour mieux dire, dévorée avec avidité, tant elle nous était chère. Elle nous avait été remise par notre chef Alexandre, qui avait accompagné M. H. R. Lansdale chez les *Cœurs-d'Alène*. A peine avions-nous jeté un coup d'œil sur l'adresse et reconnu votre main, que, ne pouvant contenir notre joie, tous, d'un commun accord, nous nous sommes écriés : — « Le Père De Smet ! Le Père De Smet ! » — Vous ne pourriez imaginer le bonheur que procurent vos lettres à nous et à tous nos chers Indiens. Dieu soit loué ! Votre nom sera à jamais en bénédiction parmi ces pauvres enfants des Montagnes-Rocheuses. Ah ! que de fois ils m'adressent ces questions : — « Quand donc le Père De Smet reviendra-t-il parmi nous ? Remontera-t-il le Missouri ? Est-il vrai qu'il ne viendra pas encore cet automne au fort Benton (1) ? » — Ces questions et bien d'autres semblables montrent combien est cher parmi eux le souvenir de leur premier père en Jésus-Christ, de celui qui, le premier, leur rompit le pain de vie et leur montra le vrai chemin qui conduit au bonheur éternel. Rien d'étrange donc que vos lettres aient été lues à plusieurs reprises, et que, à chaque fois, elles

(1) Le fort Benton est situé à l'Est des Montagnes-Rocheuses, dans le territoire de Montana.

nous causaient un nouveau plaisir, et excitaient un nouvel intérêt.

Je ne puis assez admirer la divine Providence, qui préside à tout, et qui, en particulier, prend soin de nos chères missions. Parmi les preuves sans nombre qu'elle nous a données de sa continuelle protection, votre assistance dans notre dernière détresse et la libéralité de nos bienfaiteurs ne sont pas les moins remarquables ni les moins dignes de notre gratitude. Nos magasins étaient vides, et la guerre des Indiens dans le pays voisin de la mer nous ôtait tout espoir de nous procurer d'autres ressources. Jamais, non jamais, charité ne fut faite plus à propos, ni reçue avec plus de joie. Puisse le ciel prolonger vos jours et ceux de tous nos bienfaiteurs ! Puissiez-vous aussi continuer à nous porter le même intérêt que jusqu'ici vous n'avez cessé de nous témoigner ! Oui, bien-aimé Père, que le souvenir de nos missions vous soit toujours également cher ! Elles sont le fruit de vos fatigues, de vos labeurs, de vos héroïques sacrifices ! Ah ! n'oubliez pas, n'oubliez jamais nos chers Indiens ! ils sont vos enfants en Jésus-Christ, les enfants de votre charité sans bornes et de votre zèle infatigable !

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, la maladie a sévi cruellement dans notre camp, ainsi que dans celui des Têtes-Plates. Toutefois, il y a eu peu de victimes.

Le Père Ménétrey, mon collaborateur, visitait

les Têtes-Plates dans l'ancienne mission, où il avait été demandé par leur chef *Fidèle Teltella* (tonnerre), dont le fils était dangereusement malade. Plus tard, je les visitai moi-même dans leurs prairies. Une seconde fois, au commencement de juin, je restai quelques jours avec eux à *Hell's Gate*, et je distribuai des médecines à tous ceux qui étaient atteints de la maladie, et un peu de fleur de farine à chaque famille. Victor, le grand chef, Ambroise, Moïse, Fidèle, Adolphe et plusieurs autres vinrent ici eux-mêmes un peu plus tard, afin d'accomplir leurs devoirs de religion. Depuis le printemps dernier, il y a une amélioration notable dans toute la nation. Ambroise a opéré le plus grand bien : il avait convoqué plusieurs assemblées, afin d'arranger et de payer d'anciennes dettes, de réparer les injustices, etc. Les sauvages paraissent cependant ne pas vouloir se défaire de leurs terres ; ils veulent à peine entendre parler des dispositions à prendre, ou des négociations à entamer à cet égard.

Le Père Ravalli a travaillé tant qu'il a pu pour pacifier les peuplades qui habitent plus vers l'Ouest, savoir : les Cayugas, les Yackomans, les Opelouses, etc. Comme nos néophytes jusqu'ici n'ont pris aucune part à la guerre, le pays est aussi sûr pour nous que jamais. Nous pouvons aller librement partout où nous le désirons ; personne n'ignore que les Robes-noires ne sont pas des ennemis. Presque tous les Cœurs-d'Alène, afin de se mettre à couvert des hostilités de la part des

autres Indiens et d'éviter tout rapport avec eux, sont partis pour la chasse aux buffles. Il y a peu de jours, le Père Joset m'écrivit ce que le Père Ravalli m'avait déjà fait entrevoir plusieurs semaines auparavant : « Je crains un soulèvement général parmi les Indiens vers le commencement du printemps. Prions et engageons les autres à prier avec nous, afin de détourner cette calamité. Je crois qu'il serait bon d'ajouter aux prières ordinaires de la messe la collecte ou oraison pour la Paix. »

Si les Indiens moins bien intentionnés des contrées plus basses pouvaient se contenir dans leur propre territoire, et si les blancs, dont le nombre augmente chaque jour dans la vallée de Sainte-Marie, savaient agir avec modération et se conduire avec prudence, je suis persuadé que bientôt tout le pays serait pacifié, et que pas un seul Indien ne voudrait désormais tremper ses mains dans le sang d'un étranger. Si j'étais autorisé à suggérer un plan, je proposerais de faire évacuer toute la haute contrée par les blancs et d'en faire un territoire exclusivement indien ; ensuite je m'efforcerais d'y emmener tous les Indiens de la partie inférieure, tels que les Nez-Percés, les Cayugas, les Yackomans, les Cœurs-d'Alène et les Spokanes. Les motifs les mieux fondés me portent à croire que ce plan pourrait s'effectuer au moyen de missions, dans l'espace de deux ou trois ans.

Nos Indiens ici vont bien. Au printemps der-

nier, nous avons semé environ cent cinquante boisseaux de froment et planté une quantité assez considérable de pommes de terre, de choux et de navets. Le bon Dieu a béni nos travaux et nos champs. Ici, tous généralement aiment l'agriculture. Nous donnons *gratis* des semences à tout le monde. Nos charrues et nos autres outils sont aussi à leur usage. Nous prêtons même nos chevaux et nos bœufs aux plus pauvres d'entre les Indiens, et nous nous chargeons de moudre *gratis* leurs grains. Mais notre moulin, qui fonctionne au moyen de chevaux, est bien petit, et nous sommes dans l'impossibilité d'en construire un autre.

M. H. A. Lansdale, agent du gouvernement, homme très-juste et très-honnête, est entré en fonctions aux *Pruniers*, place située tout près de l'endroit où l'on passe la rivière à quelques milles d'ici. Nous lui avons donné toute l'assistance possible. J'avais espéré que le gouvernement viendrait à notre secours, au moins pour la construction d'une petite église ; mais jusqu'ici toutes mes espérances ont été frustrées. Hélas ! ne pourrons-nous jamais cesser de pleurer la perte de notre petite chapelle parmi les Kalispels ? Plusieurs de ces derniers, et entre autres Victor, en voyant les ruines du modeste sanctuaire qui autrefois leur était si cher, ne purent s'empêcher de verser des larmes.

Quand donc le pauvre Indien trouvera-t-il un

misérable coin de terre où il puisse mener une vie tranquille, servir et aimer son Dieu en paix, et conserver les cendres de ses pères sans crainte de les voir profanées et foulées aux pieds par un injuste usurpateur ?

Plusieurs d'entre les Kalispels, Victor et d'autres, ont déjà quelques possessions ici. Douze habitations bien pauvres sont le commencement de notre ville appelée *Saint-Ignace*. Notre demeure, quoique bien peu spacieuse, est cependant, comme on dit, *assez confortable*. A tout autre qu'à vous, ce mot *confortable* pourrait paraître étrange ; mais vous savez fort bien ce que cela veut dire pour un pauvre missionnaire. Notre communauté compte six membres. Le Père Joseph Ménétrey, qui est missionnaire, préfet de notre petite chapelle, et inspecteur en chef des champs, etc. ; le Frère M^e^ Gean, fermier ; le Frère Vincent Magri, dépensier, charpentier et meunier ; le Frère Joseph Specht, maréchal, boulanger et jardinier ; le Frère François Huybrechts, charpentier et sacristain.

J'ai l'intention d'aller au fort Colville (1) après la moisson et pendant l'absence des Indiens.

Le Père Ménétrey s'est rendu au fort Benton avec une couple de chevaux. La distance par la grande route est de 294 milles. Il a pris des che-

(1) Le fort Colville est situé au nord du territoire de Washington, non loin des frontières des Possessions britanniques.

vaux, parce que nous pouvions difficilement nous passer de nos bœufs, et que, d'après les informations reçues de M. Lansdale, la route est impraticable pour les bœufs auxquels on ne peut mettre des fers aux pieds. Le Père Ménétrey arriva au fort le 17 septembre, et fut reçu très-favorablement par les habitants ; mais il dut attendre quelque temps pour rencontrer les bateaux. Il parle avec éloge des Pieds-Noirs et regrette beaucoup qu'il n'ait pas juridiction dans cette partie des Montagnes-Rocheuses. Il est retourné auprès de nous le 12 novembre.

Comment vous exprimer, mon révérend Père, la joie qui remplit nos cœurs, lorsque nous fûmes à ouvrir les différentes caisses que vous avez eu la bonté d'envoyer ? Tous, nous versions des larmes de reconnaissance. En vain, la nuit suivante, je m'efforçais de calmer l'émotion que vos bontés et la libéralité de nos bienfaiteurs avaient produite en moi ; je ne pus fermer l'œil. Tout le camp a partagé mon bonheur. Tous ensemble nous avons rendu des actions de grâces à la divine Providence. Le lendemain, revenu de mes émotions, j'étais honteux de ma faiblesse ; mais vous savez ce que c'est qu'un missionnaire, vous connaissez ses privations, ses peines, ses angoisses, vous me pardonnerez aisément cette trop grande sensibilité.

J'étais convenu avec le Père Congiato qu'il enverrait à Votre Révérence la liste des objets qui

nous sont les plus nécessaires, ainsi que le montant des sommes qu'il comptait me faire tenir par votre intermédiaire. J'étais d'autant plus hardi à solliciter votre charité et votre bienveillance en notre faveur, que je connaissais mieux l'amour et l'intérêt que vous portez à nos chères missions.

A peine le Père Ménétrey était-il parti, que je reçus la lettre du Père Congiato, dans laquelle il me dit : « Si vous pensez que nos provisions puissent nous être fournies à meilleur compte en les faisant venir du Missouri, faites-les arriver de là ; je vous en payerai le prix. Écrivez à ce sujet au révérend P. De Smet. » Si j'avais reçu cette lettre un peu moins tard, je ne sais trop quelle aurait été ma décision ; car il est douteux que nous eussions pu trouver quelqu'un qui voulût retourner au fort Benton. Veuillez excuser les peines que nous vous donnons ; notre situation si extraordinaire est la seule raison que je puisse apporter en faveur de notre importunité. Mille remercîments à vous et à tous nos bienfaiteurs qui avez concouru si généreusement au soutien de nos pauvres missions. Je remercie de même tous nos bons Frères de Saint-Louis des lettres si intéressantes qu'ils ont eu la charité de m'écrire. Recevez encore nos remerciements, mon révérend Père, pour les catalogues des différentes provinces, les livres classiques, l'ouvrage des *Missions catholiques*, par Shea, les livres de controverse, etc., etc. ; je n'en finirais jamais si je voulais énumérer tous vos dons. Le

Frère Joseph ne se possédait plus de joie en voyant les nombreux petits paquets de semences, les limes, les ciseaux et autres instruments semblables. Merci également pour la pièce d'étoffe que vous nous avez envoyée ; c'est grâce à elle que nous continuerons à être des Robes-Noires. J'aurais souhaité de tout mon cœur que vous eussiez été présent à l'ouverture des précieuses caisses. Chaque objet excitait des cris de joie. Tout est arrivé en bon ordre. Le tabac en poudre cependant s'était mêlé à la semence de trèfle ; mais c'est là une bagatelle : mon nez n'est pas fort délicat. C'est le premier envoi de secours fait dans ces montagnes, du moins depuis que j'y suis. Bénissons la divine Providence qui veille avec tant de soins et tant de libéralité sur tous ses enfants, même sur ceux qui semblent les plus abandonnés.

Dès le lendemain, j'envoyais au Père Joset les lettres qui lui étaient personnellement adressées. Je trouvais précisément une occasion ce jour-là.

Il m'eût été très-agréable de recevoir un exemplaire de vos lettres, publiées depuis 1836. Les portraits m'étaient bien chers. Je ne pus toutefois reconnaître celui du Père Verdin ; mais le Frère Joseph le reconnut au premier coup d'œil. Le vôtre fut aussitôt reconnu par un grand nombre d'Indiens ; et en le voyant ils s'écrièrent : — « *Pikek an !* » — Il fit le tour de tout le village, et hier encore un habitant du Cootonai vint chez moi dans le seul but de *rendre une visite au Père*

De Smet. Cela leur fait un bien immense, rien que de voir le portrait de celui qui leur apporta le flambeau de la foi dans ces régions alors couvertes des ombres de la mort, et qui, le premier, dissipa les ténèbres où ils avaient été ensevelis, eux et leurs ancêtres. Croyez-moi, mon révérend Père, pas un jour ne se passe sans qu'ils se souviennent de vous dans leurs prières.

Comment pourrons-nous témoigner notre reconnaissance à l'égard des deux bienfaiteurs qui se sont chargés avec tant de générosité du soin d'expédier et de nous remettre nos caisses sans vouloir accepter la moindre gratification ? C'est un bien noble sentiment que celui qui les engagea à se charger de transporter gratuitement, par leurs bateaux, les dons que la charité des fidèles avait destinés au pauvre missionnaire des Indiens. Que le Ciel, qui connaît notre pauvreté, les récompense amplement de leur générosité !

Le paquet destiné pour Michel Insula, le *Petit-chef*, reste en dépôt chez moi. Il n'a pas encore été ouvert. Le brave homme est à la chasse ; mais nous l'attendons dans peu de jours. Je ne doute pas qu'il ne soit très-sensible à ces signes d'amitié, ou, comme il a coutume de dire lui-même : « *ces marques de fraternité.* » Il partit d'ici après avoir coupé le blé qu'il avait semé. Toujours également bon, heureux, chrétien fervent, il fait des progrès journaliers dans la vertu et dans la perfection. Il a un fils, jeune enfant, Louis Michel, auquel il a

appris à m'appeler *papa*. C'est un vrai bonheur pour lui de s'entretenir avec moi de Votre Révérence et de ses deux frères adoptifs, messieurs C. R. Campbell et Fitzpatrick. Je lui remettrai votre cadeau aussitôt après son retour, et vous informerai des bons sentiments avec lesquels il l'aura reçu, ainsi que de sa réponse.

Ici dans nos missions, nous observons toutes les conditions stipulées dans le traité conclu l'an dernier avec le gouverneur Stevens, à *Hell's Gate*. Nos Frères assistent les Indiens et les instruisent dans l'art de cultiver la terre. Ils partagent les champs et distribuent les graines pour les ensemencer, ainsi que les charrues et autres instruments aratoires. Notre maréchal travaille pour eux, il répare leurs fusils, leurs haches, leurs couteaux ; notre charpentier leur est d'un grand secours dans la construction de leurs maisons, car il fait les portes, les fenêtres ; enfin notre petit moulin est mis journellement à contribution pour moudre *gratis* leur grain ; nous distribuons aussi des médecines aux malades ; en un mot, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est sacrifié au bien-être des Indiens. Les épargnes qu'il est en notre pouvoir de faire, sont destinées à soulager leur misère. Ce que nous nous procurons par le travail de nos mains et à la sueur de notre front est pour eux. Par amour pour Jésus-Christ, nous sommes prêts à leur sacrifier tout, notre vie même. L'année dernière, nous avions

ouvert notre école ; mais des circonstances défavorables nous ont obligé de la fermer. Au printemps prochain, nous aurons un Frère capable d'enseigner, et alors nous comptons l'ouvrir une seconde fois.

Au mois d'octobre dernier, la neige força les Pères Joset et Ravalli et le Frère Saveo de retourner chez les Cœurs-d'Alène.

Nous avons fait pour les officiers du gouvernement tout ce qu'il était possible de faire, et nous continuerons de même. Cependant notre pauvre mission n'a pas encore reçu une obole du gouvernement. Ne croyez pas, mon révérend Père, que je fasse des plaintes ; oh ! non ; vous savez trop bien que ce ne sont pas les biens de ce monde qui pourraient nous engager à travailler et à souffrir comme nous le faisons ici. Les richesses ne peuvent nous dédommager de nos travaux ; les privations ne sont pas capables de nous faire renoncer à notre entreprise. Le ciel, le ciel seul est ce que nous avons en vue ; et cette récompense, nous le savons, excédera nos mérites. D'un autre côté, ce qui nous console, c'est que celui qui prend soin des petits oiseaux qui volent dans les airs, n'abandonnera pas ses enfants qu'il aime avec tendresse. Il n'en est pas moins vrai que, si nous avions plus de ressources matérielles, nos missions seraient plus florissantes et que bien des choses, qui à présent ne peuvent se faire qu'à force de patience et de dures privations, pourraient s'ef-

fectuer plus rapidement et avec un succès plus durable.

Notre mission renferme tant de nations diverses que nous formons, pour ainsi dire, un petit monde en miniature. D'abord la communauté se compose de six membres, qui sont tous de différents pays. Ensuite nous avons des créoles : Genetzi, dont la femme est Suzanne, fille du vieil Ignace Chaves ; Abraham et Pierre Tinsley, fils du vieux Jacques Boiteux ; Alexandre Thibault, créole du Canada, et Derpens. Il y a des Iroquois : le vieil Ignace est ici, ainsi que la famille de l'Iroquois Pierre. La mort récente de ce vénérable vieillard a été une grande perte pour la mission. Viennent les créoles de la nation des Creeks, Pierrish et Anson avec ses frères ; puis des Têtes-Plates ; des Kalispels ; deux camps de Pends-d'Oreille ; plusieurs Spokans ; des Nez-Percés ; des Kootenays, des Cœurs-d'Alène , des Chaudières ; quelques Américains établis à peu de milles d'ici ; quelques Pieds-Noirs. Tous vivent ensemble comme des frères et dans une parfaite harmonie. Ils n'ont qu'un cœur et une âme, comme les chrétiens de la primitive Église.

Au printemps dernier et pendant l'été suivant, nous avions ici plusieurs Pieds-Noirs. Ils se conduisirent très-bien, entre autres, le *Petit Chien*, chef des Pegans, avec quelques membres de sa famille. Ils entrèrent dans notre camp la bannière américaine déployée, au son d'une musique guer-

rière, et d'une quantité de petites sonnettes. Les chevaux eux-mêmes, dans leur marche, suivaient la mesure et se prêtaient avec grâce dans leur allure, à l'harmonie de l'hymne national.

Nous eûmes plusieurs conférences avec le chef touchant la religion. Il se plaignit de ce que les blancs, qui avaient été en communication avec eux, n'eussent jamais traité d'une affaire aussi importante. Jusqu'à ce moment la meilleure entente règne parmi tous, et il semble que toutes les vieilles difficultés sont oubliées. Puisse le Ciel les conserver dans de si bonnes dispositions !

L'été dernier, les Corbeaux volèrent environ vingt chevaux de notre nation. Quelques jours après, d'autres Corbeaux vinrent visiter notre camp. Le souvenir du vol excita la colère du peuple à tel point, qu'oubliant le droit des gens qui assure protection même au plus grand ennemi dès qu'il a mis le pied dans le camp, ils se jetèrent sur les pauvres hôtes et en tuèrent deux avant qu'ils eussent le temps de s'échapper, ou de se défendre.

Que le bon Dieu bénisse le gouvernement pour avoir établi la paix parmi les Pieds-Noirs ! Cependant, comme jusqu'ici on n'a pas encore employé des moyens assez efficaces, je crains que la tranquillité ne soit que de courte durée. J'espère qu'un jour notre Compagnie pourra y établir une paix plus durable. Une mission parmi eux pourrait, j'en suis convaincu, produire cet heureux résultat. Et si, pour arroser cette terre jusqu'ici si ingrate,

il fallait le sang de quelque généreux missionnaire, elle produirait certes le centuple de fruits spirituels, et les Pieds-Noirs respecteraient notre sainte religion.

Je suis extrêmement affligé d'apprendre que la petite vérole fait de terribles ravages chez les Pieds-Noirs. D'après les dernières nouvelles, environ 150 Indiens auraient péri dans un seul camp près du fort Benton. Depuis que la maladie a cessé de sévir parmi les hommes, un autre fléau a éclaté parmi les chevaux. Beaucoup déjà sont morts et d'autres succombent tous les jours. Nous en avons perdu cinq. Nos chasseurs sont forcés d'aller chasser à pied ; car toutes leurs bêtes sont malades. Si les Nez-Percés, dans la guerre qu'ils vont soutenir contre le gouvernement, perdent leurs chevaux, on payera bien cher ces animaux dans nos contrées.

Michel, le petit chef, est arrivé. Je lui ai remis le gracieux présent du colonel Campbell. Il était très-sensible à cette marque d'attachement et il était étonné que M. Campbell pût se souvenir de lui. Il cita une longue liste de parents morts depuis sa dernière entrevue avec M. Campbell, et m'entretint du grand nombre d'Américains qu'il avait vus passer chaque année près du fort Hall (1). Il me dit la sollicitude et l'anxiété avec lesquelles

(1) Le fort Hall est situé dans le territoire de Idaho, à l'ouest des Montagnes-Rocheuses.

il chercha son ami parmi cette foule, et ne l'ayant pu découvrir, il crut qu'il avait cessé de vivre.

Nos Indiens vont à la chasse aux buffles, et le résultat en est très-heureux.

Cinq Spokanes ont été tués par les Ranacks, et six de ceux-ci sont tombés sous les coups des Spokanes et des Cœurs-d'Alène. Les Têtes-Plates ont eu un homme tué par les mêmes Ranacks. Louis, le fils d'Ambroise, a été tué l'automne dernier par les Gros-Ventres.

Tout l'hiver dernier une très-bonne entente n'a cessé de régner parmi les Pieds-Noirs. Plusieurs d'entre eux viendront, je pense, habiter avec nous.

Les Nez-Percés et les Spokanes se sont efforcés de répandre un mauvais esprit parmi les Peaux-Rouges qui habitent dans les pays plus bas. Ils tâchent de leur communiquer la haine qu'ils nourrissent contre les Américains ; mais nos chefs sont fermes et ne veulent nullement acquiescer aux vues de leurs ennemis. Victor, le grand chef ; Adolphe, Fidèle et Ambroise sont de nouveau ici pour accomplir leurs devoirs de religion. Malheureusement une grande rivalité règne toujours parmi ces tribus.

M. M^{c} Arthur, autrefois agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, est maintenant établi à Hell's Gate.

Pour terminer, mon révérend Père, je vous prie de croire que, malgré vos exhortations réitérées pour me rassurer, ce n'est pas sans éprouver quelque gêne que je vous remets de nouveau une liste

de ce dont nous avons besoin cette année. Je sais que vous êtes accablé de besogne ; mais quel autre que vous pourrait connaître et juger de notre position ?

Le Père Joset vient de m'écrire que le 1er mai est fixé pour le jour du rendez-vous avec le Père Congiato aux Dalles.

Je vous prie de présenter mes respects à tous mes bons amis qui sont au collége, à Saint-Charles et ailleurs...

De Votre Révérence,

Le respectueux serviteur,

A. Hoecken, S. J.

XX

HOMMAGE A CHARLES NERINCKX, CURÉ D'EVERBERGH-MEERBEEK ET MISSIONNAIRE AU KENTUCKY.

Université de Saint-Louis, 29 août 1857.

Mon révérend Père,

Lors de ma dernière visite en Belgique, je vous ai entendu manifester le désir de publier dans vos *Précis Historiques* une notice sur la vie du vénérable et saint missionnaire, l'apôtre du Kentucky, le très-révérend Charles Nerinckx. Une de nos meilleures revues catholiques, le *Metropolitan*, de Baltimore, vient de donner la biographie de ce Belge, désormais illustre dans les annales américaines. Je m'empresse de vous en envoyer la traduction. Dans une note, l'auteur de la biographie dit qu'il a consulté les *Sketches of Kentucky* et la

Vie de Mgr Flaget, par le savant évêque de Louisville, Mgr Spalding (1) ; les *United States Catholic Miscellany*, vol. V, 1825 ; le *Catholic Almanac*, de 1854, etc., etc.

J'ajouterai quelques lignes par respect et reconnaissance pour la mémoire de notre saint et zélé compatriote.

M. Nerinckx était très-attaché à la Compagnie de Jésus ; dans toutes les occasions, il témoignait la haute estime qu'il avait pour elle. Il fit deux voyages en Belgique, l'un en 1817 et l'autre en 1821, et obtint chaque fois plusieurs candidats pour la Société. Il se prêtait volontiers à cette importante propagande en faveur de notre Ordre, sur la demande spéciale que lui en fit le Père Antoine Kohlmann (2), alors provincial de la Compagnie de Jésus dans l'État de Maryland.

Au retour de son premier voyage, M. Nerinckx était accompagné de M. Cousin, du diocèse de Gand, de quatre jeunes gens, savoir : MM. Jacques Van de Velde, natif de Saint-Amand-lez-Puers, professeur au petit séminaire de Malines ; Sannon, des environs de Turnhout ; Verheyen, de Merxplas, qui avait fait la campagne d'Espagne du temps de Napoléon Ier, et Timmermans, de Turnhout,

(1) Mgr Martin-Jean Spalding est mort, le 7 février 1872. Il avait été transféré de Louisville au siége archiépiscopal de Baltimore, le 3 mai 1864.

(2) Voir la notice sur le P. Kohlmann, page 21.

secrétaire du commissaire de ce district. Chrétien De Smet, de Marcke (Fland. Occ.), et Pierre De Meyer, de Segelsem (Fland. Orient.), s'étaient joints à la petite troupe de futurs missionnaires, dans le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus en qualité de Frères-coadjuteurs. M. Cousin est décédé au White-Marsh, à la fin de son noviciat ; M. Van de Velde est mort évêque de Natchez (1) ; le P. Verheyen, missionnaire au Maryland, y a cessé de vivre en 1823. Son grand zèle pour le salut des âmes et ses solides vertus lui attiraient l'estime et le respect de tout le monde. Le Père Timmermans, compagnon du Père Van Quickenborne, a fini sa carrière à Saint-Stanislas, au Missouri, en 1824 ; c'était un missionnaire infatigable et qui a rendu de grands services à la religion dans ces parages. Le Frère Chrétien De Smet est mort au collége de Georgetown, dans le district de Columbia, après y avoir été le modèle du véritable religieux, pendant toutes les années qu'il a passées dans la Compagnie. Le Frère Pierre De Meyer est le seul qui survive à ses compagnons de voyage (2).

Je tiens du vénérable M. Nerinckx quelques particularités assez intéressantes sur leur long et

(1) Voir sa biographie, p. 18.

(2) Le frère lai De Meyer, né le 30 novembre 1793, est aujourd'hui valétudinaire au noviciat de Saint-Stanislas à Florissant (Missouri).

dangereux voyage ; ces particularités sont encore bien fraîches dans la mémoire du bon Frère Pierre.

Ils s'embarquèrent le 16 mai, à l'île de Texel, à l'entrée du Zuyderzee, sur la brigantine *le Mars*, capitaine Hall, de Baltimore. Le voyage fut long et dangereux. A peine étaient-ils entrés dans la Manche qu'un orage violent vint fondre sur eux et menaça de les submerger. Un des matelots, précipité du haut du mât dans la mer, y trouva la mort. La crainte et la consternation régnaient à bord. C'était le dimanche de la Pentecôte. Durant trois jours, le vaisseau, dépourvu de voiles et de gouvernail, battu par les vents et les vagues, flotta à la merci des flots.

Dans une autre tempête, une large voie d'eau se déclara dans le vaisseau, et fut jugée irréparable. Pendant trois semaines, toutes les pompes furent mises en jeu, et fonctionnèrent sans interruption, nuit et jour ; tout l'équipage, et même les passagers, y compris le vénérable missionnaire, durent se prêter à la manœuvre. Par bonheur, environ cent émigrants, Allemands et Suisses, se trouvaient à bord, car sans leur aide, il eût été impossible de sauver le bateau.

Lorsqu'on approcha des bancs de Terre-Neuve, le *Mars* rencontra un corsaire qui lui donna la chasse et réussit à l'aborder, après une assez longue course. Le capitaine des pirates, qui se nommait Mooney, était natif de Baltimore ; loin de manifester des intentions hostiles, il parut content

d'avoir rencontré un compatriote. Le *Mars* manquait de provisions ; le capitaine Hall acheta plusieurs barils de biscuit, de bœuf salé, quelques tonneaux d'eau fraîche, et une grande quantité de fruits secs et de vin, que le corsaire avait à son bord en abondance, ayant capturé trois jours auparavant un bateau marchand espagnol qui faisait voile pour l'Espagne.

Ni le capitaine du *Mars* ni son second ne connaissaient leur métier. Leurs calculs différaient toujours. Après avoir passé les Açores, ils se dirigèrent vers les tropiques. Ensuite, voyant qu'ils avaient pris trop au sud, ils changèrent de route et mirent le cap sur les bancs de Terre-Neuve. Voguant pour ainsi dire à l'aventure, le *Mars*, un beau matin, était sur le point d'aller se briser sur les côtes dangereuses de la partie septentrionale de Long-Island (1). Enfin, après soixante-treize

(1) Chacun des côtés de l'admirable baie de New-York est formé par une île grande et fertile : *Long-Island*, sur la droite, et *Staten-Island* sur la gauche. Après s'être rapprochées pendant un moment, à l'endroit dit les *Narrows* — col étroit, — les côtés s'écartent soudain, et présentent au fond de la baie une nappe d'eau si spacieuse et si profonde, qu'elle pourrait tenir en rade toutes les flottes réunies de l'Europe. En arrivant de l'océan Atlantique, outre la gracieuse île de Manhattan, que couvre en grande partie la ville de New-York, qui semble, en s'avançant au centre de la baie, aller au-devant du commerce d'outre mer, on voit encore cinq ou six autres îles verdoyantes, encadrées çà et là dans la surface cristalline des eaux.

jours de voyage, ils gagnèrent la baie de Chesapeake (1), le 26 juillet, et, le 28, ils se trouvèrent sains et saufs dans le port de Baltimore.

En 1821, le très-révérend M. Nerinckx revit de nouveau sa patrie, pour y obtenir les secours matériels, nécessaires à ses nombreuses missions du Kentucky. A cette occasion, le Père provincial du Maryland renouvela encore avec instance sa demande de lui amener un bon renfort de jeunes missionnaires belges.

Pendant le séjour de M. Nerinckx en Belgique, quelques étudiants du petit séminaire de Malines avaient conçu l'idée d'entrer dans la Compagnie de Jésus, pour se dévouer au salut des âmes dans les États-Unis. Ils eurent bientôt l'occasion de réaliser leur noble dessein. Le très-révérend missionnaire se rendit au milieu d'eux. Il leur déroula le tableau de l'abandon des pauvres catholiques dans ces immenses contrées où, par manque de prêtres, des milliers oubliaient ou abandonnaient la foi. Il parla longuement du Kentucky, où le Seigneur avait opéré tant de merveilles par son ministère, et peignit au vif l'état déplorable dans lequel se trouvaient toutes les tribus indiennes du grand désert de l'Ouest. Les jeunes auditeurs ne tardèrent pas à s'offrir au digne missionnaire, résolus, s'il y consentait, à l'accompagner en

(1) La baie de Chesapeake est l'une des plus vastes de l'Amérique du Nord.

Amérique. Ce consentement fut obtenu, mais les bons jeunes gens eurent à surmonter de nombreux et grands obstacles, qu'opposaient à leur départ et leurs parents et le gouvernement hollandais.

Il fut convenu avec M. Nerinckx que ses six compagnons se réuniraient à Amsterdam, afin d'y faire tous les préparatifs pour le long trajet de l'océan Atlantique, et de prendre les précautions nécessaires pour éluder la vigilance des autorités, qui avaient reçu les ordres stricts et sévères de les arrêter. Ils réussirent à gagner le rendez-vous : le 26 juillet 1821, ils arrivèrent à Amsterdam. Le 31 du même mois, fête de saint Ignace, ils quittèrent la ville et s'embarquèrent sur un petit bateau, afin de se rendre à l'île de Texel, dans la mer du Nord. Le lendemain, ils s'arrêtèrent à Wieringen, où ils visitèrent une église catholique, et, quelques heures après, ils débarquèrent à Texel où ils prirent logement dans une maison catholique, que quelques amis d'Amsterdam leur avaient désignée d'avance. Enfin le 15 août, ils furent mis à bord du brick *Columbia*, après avoir gagné la haute mer dans une petite barque de pilote, qui avait passé le Helder sans être observée par la police. Le voyage commença ainsi sous les auspices de notre bonne Mère, le jour de sa glorieuse assomption au ciel. Il fut propice et heureux. Nous essuyâmes, il est vrai, quelques tempêtes et quelques gros coups de vent ; mais tout se passa sans le moindre incident fâcheux.

Au bout de quarante jours, nous débarquâmes dans la belle ville de Philadelphie (1). Le lendemain, nous fîmes nos adieux au vénérable et digne M. Nerinckx, homme éminent en sainteté, en science, rempli de zèle pour le salut des âmes, et qui a bien mérité d'être appelé *un des principaux apôtres de l'Église américaine.* Nous le quittâmes, remplis d'estime et de vénération pour sa personne. Les sages conseils qu'il n'avait cessé de nous donner, et l'exemple de ses vertus que nous avions eu sous les yeux pendant les quarante jours de notre voyage, sont toujours restés présents à la mémoire de ses compagnons. Nous avons eu l'insigne faveur de le posséder quelque temps au noviciat de Saint-Stanislas, dans le Missouri, peu de jours avant sa mort.

(1) La ville de PHILADELPHIE (Pennsylvanie) est située sur un isthme, au confluent de la Delaware et du Schuylkill, à 135 kil. S. E. d'Harrisburg, et 200 kil. N. E. de Washington, par 39°57′ lat. N., et 77°30′ long. O. — Population 674,000 hab. — Université et nombreux établissements d'instruction. Archevêché catholique et évêché anglican. Hôtel des monnaies (le seul des États-Unis) ; arsenal et chantiers de construction. Par la Delaware, Philadelphie reçoit de l'Atlantique les navires marchands du plus fort tonnage. Elle est le centre de l'industrie manufacturière des États-Unis : librairie et imprimerie, cotonnades, draps, lainages, chaussures, machines de tout genre, papier, cuir, produits chimiques, bière, etc... Fondée en 1682 par Guillaume Penn, elle a été bâtie avec une extrême régularité. Le gouvernement fédéral des États-Unis y a siégé de 1774 à 1800.

Je suis, en union de vos saints sacrifices et prières,

Votre dévoué serviteur en Jésus-Christ,

P. J. De Smet S. J.

XXI

TRAITS DE VERTU DU P. DE THEUX.

Université de Saint-Louis, 13 septembre 1857.

Bien que nous ayons donné plus haut la biographie sommaire du R. P. de Theux, on nous permettra de revenir un instant à ce prêtre vénérable, dont la mémoire est demeurée si chère, à tant de titres, parmi les catholiques du Missouri.

Voici deux traits qui montrent bien son caractère. Lorsqu'il demeurait au collége du Grand-Coteau, dans la Louisiane, allant un jour visiter un malade, il passa par un endroit appelé *La Fayette*. Un jeune Français qui s'amusait dans une auberge à faire du tapage, à boire et à rire, avec plusieurs compagnons de sa trempe, vit passer le Père, et l'ayant montré du doigt, il prit sa canne et s'écria qu'il allait leur montrer comment

il faut traiter cette *canaille de prêtres !* « Je vais faire trembler ce Jésuite-là sous mes coups, » dit-il, et il sortit pour mettre son dessein à exécution. Le fanfaron accosta le Père avec des jurons et un langage insultant, et lui demanda avec effronterie à quel endroit du corps il désirait d'être bâtonné. L'homme de Dieu répondit à l'injuste agresseur, d'une voix remplie de calme : « Mon ami, si le « Seigneur veut que je sois ainsi traité, je tâche- « rai de supporter la peine avec patience. Sachez « toutefois que je suis citoyen américain. Je désire « savoir quelle raison vous porte à commettre de « pareilles insultes, et de quel droit vous venez me « frapper. » Ce langage si calme intimida notre étourdi, qui, sans avouer sa peur, répondit, mais sans blasphémer : « Vous êtes armé ; sans cela « vous ne montreriez pas autant de hardiesse. » Il avait vu l'étui que le Père portait sous le bras, et dans lequel il conservait les saintes huiles, son étole et son surplis. « Oui, — répondit le religieux, en « montrant le crucifix, — je suis armé, et voici « mes armes. Je n'en ai pas d'autres. » Notre brave s'en retourna moins fougueux, et alla rejoindre ses compagnons à la porte de la taverne. Ils le reçurent avec de bruyants éclats de rire, qu'il avait si bien mérités.

Un autre jour, le P. de Theux faisait dans l'église du Grand-Coteau les funérailles d'une malheureuse femme qui était morte sans sacrements et après une vie misérable. Il en prit occasion pour

adresser aux assistants quelques paroles sévères sur le malheur d'une telle conduite, suivie d'une si triste mort. Tout à coup un homme, connu comme ennemi des prêtres et surtout des Jésuites, se lève et interpellant le Père d'une manière brusque et insolente, « Je ne permettrai pas, — « s'écrie-t-il, — que la mémoire de mon amie soit « insultée en public. » Le P. de Theux, avec son sang-froid ordinaire, se tourne vers l'interlocuteur et lui dit : « Je me trouve chez moi. C'est ma « propre église. J'ai le droit d'y parler et de dire « ce qui me plaît. Mais celui qui m'interrompt n'a « aucun droit de parler ici. S'il n'aime pas le ser- « mon, qu'il sorte de l'église. » L'insolent sortit aussitôt, à la grande satisfaction des bons catholiques qui étaient présents ; le P. de Theux acheva tranquillement son discours.

En 1844, Sa Grandeur l'évêque de Cincinnati (1), Mgr Purcell, se trouvait fréquemment menacé, ainsi que les catholiques de son diocèse, par des bandes tumultueuses, composées d'ennemis de notre sainte religion. Il demanda conseil au P. de Theux. Après quelques moments de réflexion, le Père répondit à Sa Grandeur, qu'il obtiendrait la paix et la sécurité pour lui et son troupeau, s'il recourait avec ardeur au Souverain Pontife, et encourageait les autres évêques des

(1) Le siége de Cincinnati est devenu depuis peu un archevêché.

États-Unis à suivre son exemple, afin d'obtenir la faveur de pouvoir ajouter, dans la Préface de la messe, au mot *Conception* celui d'*Immaculée*. Le digne évêque reçut l'avis du Père avec respect ; la demande fut faite à Rome et couronnée de succès.

Agréez, etc....

P. J. De Smet, S. J.

XXII

CHARLES NERINCKX, CURÉ D'EVERBERGH-MEERBEEK, ET MISSIONNAIRE EN AMÉRIQUE.

Université de Saint-Louis, novembre 1857.

Dans votre lettre du 20 octobre, accusant réception du *Memoir of Charles Nerinckx*, extrait du *Metropolitan* du 15 juillet de cette année, ainsi que de la traduction de ce Mémoire, vous me dites que vous aviez déjà reçu de moi la biographie du même missionnaire, publiée en Amérique par Mgr Spalding, évêque actuel de Louisville, dans ses *Sketches of Kentucky*. Je me rappelle, en effet, ce premier envoi. Comme le *Memoir* s'appuie sur la même autorité du respectable prélat, que la substance des deux notices est la même, et qu'un ancien missionnaire en Amérique vous avait déjà

traduit celle des *Sketches*, je pense que vous ferez bien de publier cette dernière traduction (1).

Charles Nerinckx naquit le 2 octobre 1761, à Herffelingen (commune rurale de la province de Brabant, arrondissement de Bruxelles). Ses parents se distinguaient par les vertus chrétiennes et par un profond attachement à la religion. Son père était médecin.

Dès son enfance, Charles croissait sous la douce influence de la piété, qui était héréditaire dans sa famille (2). Il sembla se hâter d'offrir à Dieu les

(1) « De tout temps, dit le traducteur, les Belges se sont distingués dans la grande œuvre de la propagation de la foi ; nulle région lointaine qui ne conserve la trace de leurs pas ; nul peuple infidèle ou sauvage qui ne se rappelle et ne bénisse le nom de quelque missionnaire parti de la Belgique. Le grand saint François-Xavier admirait leurs vertus et leur dévouement ; « *Mitte mihi Belgas*, envoyez-moi des Belges, » écrivait-il en Europe, du fond de l'Inde.

« De quel intérêt ne serait pas l'ouvrage qui nous retracerait les travaux de nos principaux missionnaires ? Tandis que les biographies des autres célébrités belges abondent, on en voit peu de ces hommes apostoliques qui ont dépensé leurs sueurs et leur vie à l'œuvre qu'un saint appelle *la plus divine de toutes les œuvres divines*.

« En attendant que cette lacune soit remplie, nous sommes heureux de rappeler un nom bien connu en Belgique : Charles Nerinckx, l'un des missionnaires les plus célèbres qui soient partis de Belgique, fut, au commencement de ce siècle, une des gloires de l'Église naissante des États-Unis. »

(2) La famille Nerinckx est connue par plusieurs pieux et

prémices d'une vie qu'il devait, plus tard, lui consacrer tout entière.

Placé, jeune encore, dans l'école primaire de

zélés ecclésiastiques qui en sont sortis. Voici une biographie fort intéressante du frère de M. Charles Nerinckx. Elle ne peut manquer d'intéresser le lecteur.

Jean-Joseph-Henri NERINCKX, né le 15 juillet 1755 à Ninove (Fland. Orient.), diocèse de Gand, fit avec distinction ses études humanitaires au collége d'Enghien (diocèse de Tournai) et entra ensuite dans l'ordre des Capucins. Envoyé à Louvain pour y achever son noviciat, il était sur le point de prononcer ses vœux, lorsque les Français, d'odieuse mémoire, firent peser sur les ordres religieux le poids écrasant de leurs lois iniques et spoliatrices. — Le couvent des Capucins fut envahi par les brigands qui en expulsèrent les religieux. M. Nerinckx se réfugia auprès de son frère Charles, curé à Meerbeek, et qui devint plus tard le grand missionnaire du Kentucky, aux États-Unis.

A peine Jean y fut-il installé que commença la persécution contre les prêtres qui n'avaient pas voulu faire le Serment de *haine à la Royauté et d'attachement à la Constitution de l'an III*, prescrit par la Loi du 19 Fructidor an V (7 septembre 1797). Le révérend curé M. Charles Nerinckx s'y refusa ouvertement, et comme il exerçait une grande influence sur les curés voisins, ses collègues dans le sacerdoce, il se vit forcé de se cacher pour échapper aux poursuites exercées contre lui, contre le Recteur Magnifique de l'Université, M. Havelange, contre le curé de Saint-Jacques de Louvain, M. Van Cauwenbergh, et plusieurs autres ecclésiastiques.

Les gendarmes venaient explorer tous les jours la paroisse de Meerbeek, afin d'arrêter le curé Nerinckx. Le fervent novice capucin y demeura seize mois, assistant son frère et les bons catholiques de toutes manières. Il rassemblait les fidèles dans une chapelle éloignée de l'église paroissiale qui avait été fermée

Ninove, il passa de là, à l'âge de treize ans, au collége de Gheel, dans la Campine, pour y faire ses humanités. Charles fut, dans ces deux maisons,

par les Jacobins, et les engageait à se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu pour y implorer la protection de Marie en faveur de l'Église et de la patrie persécutées. Le 19 octobre 1797, une multitude de catholiques sous la conduite du jeune Jean Nerinckx se rendit à Montaigu. En approchant du village, les pèlerins se mirent à chanter les litanies de tous les Saints ; ils étaient arrivés au détour d'un chemin psalmodiant: *Ab omni malo, libera nos, Domine*, lorsque les Sbires furieux se précipitèrent sur le pieux cortége et arrêtèrent le capucin Nerinckx, sous prétexte qu'il troublait la tranquillité publique. On lui mit les menottes et on le conduisit à Aerschot, de là à Louvain (21 octobre 1797). Sur un rapport qui fut envoyé à Paris touchant cette affaire, parut bientôt un décret (4 novembre 1797), signé *La Réveillère-Lepaux*, membre du Directoire, en vertu duquel MM. Nerinckx, Havelange, Van Cauwenbergh et plusieurs autres prêtres étaient condamnés à la déportation dans la Guyane française. La sentence fut exécutée le 25 novembre 1797. Les héroïques confesseurs de la foi entassés sur de mauvaises charettes furent dirigés vers Bruxelles, écroués en cette ville à la prison de Treurenberg, et de là transportés à Rochefort, après avoir passé par *cinquante-deux* cachots infects, mêlés aux plus infâmes scélérats, et rongés par la malpropreté et la plus affreuse misère. Ils arrivèrent à Rochefort épuisés et couverts de haillons, le 15 janvier 1798, et furent incarcérés dans la casemate Saint-Maurice.

Le 11 mars 1798, M. Nerinckx et ses compagnons se rendirent à bord de la frégate la *Charente*, qui les déposa à Royan, sur la rive droite de la Gironde ; ils montèrent ensuite sur la *Décade* qui mit à la voile pour Cayenne, le 25 avril suivant. Ils y débarquèrent le 6 juin 1798. Conduit d'abord à

un sujet de consolation pour ses maîtres, un modèle d'application et de piété pour ses condisciples, que son commerce aimable savait captiver et porter au bien.

Ses religieux parents, pour répondre à l'amour que leur fils professait pour la science, et dévelop-

Conamara et plus tard à Sinnamary, Nerinckx prit part au complot des prisonniers de prendre la fuite vers la Guyane hollandaise. Ils y réussirent et se mirent en mer. MM. Nerinckx, De Bay, Dumon et Flotteeu entrèrent heureusement dans le port de Liverpool, le 21 août 1799.

Ils se rendirent ensuite à Londres auprès de Mgr de Saint-Pol, ami et protecteur de tous les exilés. M. Nerinckx ne partit point pour la Belgique avec MM. De Bay, Dumon et F. Flotteeu, mais il demeura en Angleterre. Nommé préfet de l'enseignement dans l'établissement de M. l'abbé Caron , à Somerstown près de Londres, il reçut la prêtrise en 1802, et prit le gouvernement général de l'institution Caron, lorsque celui-ci retourna se fixer en France en 1815. En 1822, M. Nerinckx seconda le chanoine Holdstock dans la fondation d'un orphelinat qui fut annexé à l'institut Caron. La vie du digne prêtre fut un enchaînement de bonnes œuvres en tout genre. Il mourut le 21 décembre 1855, curé de l'église Saint-Louis de Gonzague, à Somerstown. Il fut le dernier des infortunés bannis que la haine impie des révolutionnaires français chassa de notre Belgique. Ses restes mortels reposent dans le cimetière catholique de Isleworth (Middlesex). Tous les catholiques pleurèrent amèrement sa perte.

Un neveu des révérends MM. Nerinckx, le R. P. François-Xavier De Coen , religieux de la Compagnie de Jésus, né à Ninove, le 19 décembre 1811, entra le 10 octobre 1843, au noviciat des Pères Jésuites, à Saint-Stanislas dans l'État du

per ses heureux talents, encouragés d'ailleurs par ses premiers succès, résolurent de lui faire suivre un cours de philosophie. Ils l'envoyèrent à la célèbre université de Louvain. S'ils n'épargnaient ni soins ni sacrifices pour procurer à Charles une instruction aussi brillante que chrétienne, on peut dire que ce fils reconnaissant faisait tous ses efforts pour satisfaire ses parents et les consoler.

Cependant Charles était arrivé à cet âge où le jeune homme, en face de l'avenir, se recueille pour penser au chemin qu'il doit suivre et au but qu'il veut atteindre. Il comprenait tout ce qu'il y a d'important pour le jeune homme à faire bon choix d'un état de vie et à conformer en cela ses desseins à ceux que la Providence a sur chacun de nous. Il demanda à Dieu la lumière. Fidèle à la voix du Seigneur, il résolut de se consacrer au service de l'Église.

En 1781, il entra au grand séminaire de Malines, où il fit chaque jour de nouveaux progrès dans la piété envers Dieu, non moins que dans les sciences sacrées. Une profonde humilité le caractérisait au milieu des succès qui l'élevaient au-dessus de ses

Missouri en Amérique. Il mourut à la mission de Sainte-Marie, parmi les Pottowatomies, dans le Kansas, la nuit du 16 juillet 1864.

Voir à ce sujet une lettre du R. P. De Smet, adressée au frère du défunt curé de Melle, près de Gand, et insérée dans les Précis Historiques, tome 14, p. 28. Le digne curé est mort depuis.

condisciples : il paraissait n'avoir rien tant à cœur que de se cacher aux yeux des hommes, évitant les louanges du monde avec une ardeur égale à celle qu'on met trop souvent à les rechercher.

Par une vie aussi sainte, Charles s'était depuis longtemps préparé à recevoir l'éminente dignité du sacerdoce. Il y fut promu, à la fin de son cours de théologie, en 1785, et, presque aussitôt après, attaché à une église de Malines, où pendant l'espace de huit ans, il travailla avec le plus grand dévouement au salut du prochain.

Cependant la cure d'Everbergh-Meerbeek, près de Louvain, vint à vaquer et à être mise au concours, comme le recommande le saint concile de Trente. Nerinckx l'emporta sur ses confrères. Il s'arracha à ses nombreux amis de Malines pour entrer dans cette nouvelle carrière, où Dieu lui réservait des travaux dignes de son zèle.

A son arrivée, il trouva cette grande paroisse dans un état déplorable : l'église délabrée, le peuple ignorant, l'instruction de la jeunesse négligée, tout indiquait les funestes ravages que la Révolution française avait exercés partout dans nos contrées ; la présence de ses armées aggravait encore les maux, que le prédécesseur du nouveau curé, vieillard infirme, n'avait pu arrêter. Nerinckx ne tarda pas à les réparer. Il fit restaurer l'église et s'efforça à faire revivre l'esprit de piété parmi ses nombreux paroissiens. Connaissant l'influence d'une solide instruction sur le bonheur des enfants et

l'empire que l'innocence exerce sur les cœurs des parents, il redoubla d'efforts pour instruire la jeunesse dans les principes de la religion et former les cœurs à la piété. Il réunissait très-fréquemment les enfants au catéchisme. Pour atteindre plus sûrement son but, il les avait divisés tous en différentes sections ; il leur donnait l'instruction chrétienne ou la leur faisait faire par des catéchistes qu'il avait formés lui-même. Il gagna bientôt l'amour de cette chère portion de son troupeau. Aussi rivalisaient-ils de zèle et d'assiduité. Il s'efforçait de leur inspirer une piété douce et confiante envers la Vierge Immaculée, et se plaisait à leur enseigner des cantiques, qu'il avait composés lui-même en l'honneur de la Mère de Dieu.

Le bon prêtre put se féliciter d'un succès qui dépassa ses espérances. C'est par les enfants, ce semble, que Dieu voulait faire fructifier les dons de sa grâce. Ceux dont l'âge le permettait étaient admis une première fois à la Table sainte. Là brillait leur candeur et leur tendre piété, et ils restaient dans la suite des modèles de régularité et de ferveur pour les autres. Les cœurs des parents furent touchés ; les plus égarés, les plus endurcis revinrent peu à peu au sentiment de leurs devoirs. La paroisse, naguère plongée dans l'indifférence et dans les désordres qui l'accompagnent, secoua sa torpeur et rappela bientôt, par la sincérité de son retour, les plus beaux temps du passé. Pour affermir et développer son œuvre, le zélé curé

établit des congrégations en l'honneur de Marie, des associations consacrées à la visite et aux soins des malades et à d'autres œuvres de charité. C'est ainsi que, par le zèle de ce bon prêtre et par des travaux que le ciel se plaisait à féconder, une réforme totale des mœurs eut lieu dans la populeuse paroisse d'Everbergh-Meerbeek.

Affable et honnête envers tous, Nerinckx était pourtant de mœurs austères et de principes rigides; mais cette rigueur, il se l'appliquait à lui-même bien plus qu'aux autres. Jamais il ne perdait de temps, et il se refusait jusqu'au moindre délassement; ses visites se bornaient à celles que son ministère réclamait impérieusement ; dès qu'il s'agissait de sauver une âme, il partait en toute hâte, à quelque heure que ce fût et quelque temps qu'il fît, par le froid de l'hiver comme par les ardeurs de l'été. Le saint ministère cessait-il de l'occuper, on était sûr alors de le trouver chez lui appliqué à la prière ou à l'étude. Attentif à éloigner de son troupeau jusqu'aux moindres occasions de chute, il ne pouvait tolérer les danses ; il les attaquait avec force et réussit à les abolir.

Tant de zèle pour les intérêts de la religion et pour toutes les bonnes œuvres qu'elle inspire devait naturellement attirer au paisible prêtre la haine des coryphées de la Révolution, et le signaler à leurs outrages persécuteurs. Un arrêt d'emprisonnement fut lancé contre lui en 1791. Pour se soustraire aux recherches dont il était l'objet et

sauver sa vie, il fut obligé de fuir, et d'abandonner, le cœur brisé de douleur, sa paroisse chérie à la merci d'hommes perturbateurs et pervers. Il trouva un asile dans l'hôpital de Termonde, alors sous la direction des Sœurs Hospitalières ; sa tante vénérable en était la supérieure.

Durant sept ans, malgré le danger continuel qui menaçait sa vie, il resta dans cette retraite, y remplissant les fonctions de chapelain. L'aumônier de l'hôpital, l'abbé Schellekens (1), était exilé à l'île de Rhé.

Cette persécution fit éclater l'entière résignation de Nerinckx à la volonté divine ; il fut un modèle de toutes les vertus pour tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître, et le soutien des pieuses Sœurs dans ces temps malheureux. Il célébrait le

(1) *Antoine-Joseph-Baron* SCHELLEKENS, né le 1 octobre 1747, à Termonde, fut consacré prêtre, le 19 décembre 1772. Il devint coadjuteur à l'église de Notre-Dame dans sa ville natale, en 1777, et curé de l'hôpital Saint-Blaise en 1780. Ayant refusé le serment du 5 septembre 1797, il fut condamné à la déportation dans la Guyane, mais parvint à se cacher. Le 22 novembre 1798, s'étant déguisé afin de pouvoir visiter les malades, il fut reconnu dans la rue par un Jacobin, arrêté sur le champ et conduit à la prison de la ville où étaient déjà renfermés les révérends messieurs J. Put et Van Damme. Le lendemain, on les transporta à Gand pour y être déposés momentanément à la maison de force (prison) et dirigés ensuite vers l'île de Rhé, où ils abordèrent le 13 février 1799. Peu après, le 20 février 1800, il revint à Termonde et y reprit en vertu du Concordat ses anciennes fonctions. Il mourut le 18 janvier de l'année 1827.

saint sacrifice de la messe à deux heures du matin, et se retirait ensuite dans un endroit où il se tenait caché pendant le jour. Doué de rares talents et ne pouvant souffrir l'inaction, il sut utiliser les loisirs de ces années d'épreuve, en se livrant à des études profondes, et en composant plusieurs traités sur la théologie, l'histoire ecclésiastique et le droit canon. Ses manuscrits auraient pu fournir la matière de huit volumes *in-octavo ;* mais lorsque, plus tard, il fut pressé de les livrer à l'impression, sa modestie s'y refusa jusqu'à la fin.

A l'hôpital de Termonde se trouvaient plusieurs prisonniers qu'on y avait amenés à la suite des batailles livrées en Belgique par les révolutionnaires. L'intrépide aumônier quittait sa retraite pendant la nuit pour leur prodiguer toutes les consolations et tous les soins possibles, et leur administrer les secours spirituels de son ministère. Quelquefois, après les avoir fait participer aux saints sacrements, il voyait ces malheureux arrachés de la prison et conduits à la mort ; il les suivait d'un œil de paternelle compassion jusqu'au lieu du supplice, et plus d'une fois il leva la main sur eux pour les bénir. Par intervalle, il s'échappait de son exil et se rendait en secret à Everbergh au milieu de son ancien troupeau. Il retrempait les courages, consolait les affligés et distribuait les secours de la religion à ce peuple abandonné.

Après bien des épreuves, Nerinckx, dévoré du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, résolut

de se rendre aux États-Unis, où la moisson était aussi abondante qu'était restreint le nombre des ouvriers. Il quitta la Belgique et s'embarqua à Amsterdam le 14 août 1804.

Pendant la traversée, qui fut très-pénible et ne dura pas moins de trois mois, le navire, vieux et délabré, fut souvent en danger de sombrer. Une maladie contagieuse, qui éclata à bord, mit le comble à l'épreuve et enleva plusieurs passagers et gens de l'équipage. Rien cependant ne put arrêter l'impiété et le débordement qui souillaient le vaisseau. Le nouveau missionnaire versa souvent des larmes sur les excès de ceux qui résistaient à son zèle. Dans la suite, en parlant de ce navire, il avait coutume de l'appeler *un enfer flottant*, et ne cessait d'attribuer à une protection spéciale de Dieu le bonheur qu'il avait eu d'échapper plusieurs fois à un naufrage imminent.

On aborda à Baltimore (1) vers le milieu de

(1) Baltimore, grande ville des États-Unis (État de Maryland), avec un beau port fortifié, à 22 kil. de la baie de Chesapeake sur le Patapsco. La rivière de *Jones' Falls*, qui tombe dans le port, sépare la ville du faubourg de *Fells' point*, à 60 kil. N. E. de Washington, à 300 kil. S. O. de New-York, par 39°17′ lat. N., et 78°57′ long. O.—Nombreux établissements littéraires et scientifiques, et monuments de toutes sortes, entre autres le *Battle*, qui rappelle la bataille des 12 et 13 septembre 1814, gagnée sur les Anglais. Archevêché catholique métropolitain des États-Unis ; évêché anglican ; école de médecine ; université du Maryland. t te villedoit son nom à lord Balti-

novembre. Nerinckx se rendit aussitôt chez Mgr Carroll (1), seul évêque aux États-Unis, et lui offrit ses services pour quelque église ou district que ce prélat jugeât à propos de lui assigner. L'évêque le reçut avec la plus grande bienveillance

more. Fondée en 1730, elle s'accrut rapidement après la Révolution, reçut le rang de cité en 1796, et en 1800, elle contenait 32,000 habitants. La construction du chemin de fer de Baltimore et Ohio a commencé sa récente prospérité en lui ouvrant la voie aux mines de charbons du Cumberland et aux vastes régions agricoles de l'Ohio. Elle est devenue le plus grand marché de farines, et l'un des plus grands marchés de charbons du monde. — Tabacs, laines et cotons.—Elle comptait en 1850, 169,054 habitants; en 1860, 212,418; et en 1870, 267,354 hab. — On peut apprécier l'importance de son commerce par ce fait qu'elle est la résidence de 25 consulats étrangers.

Le nom de Baltimore provient d'une baronnie fondée par Jacques Ier en faveur de sir George Calvert, le 1er lord Baltimore, mort en 1632, issu d'une famille honorable du Yorkshire, d'origine prétendue flamande ; converti au catholicisme, il fonda pour ses coréligionnaires une colonie, d'abord à Terre-Neuve, puis en Virginie ; mais ayant échoué de ces deux côtés, il s'arrêta à la baie de Chesapeake. Ce fut son fils *Cecilius Calvert*, second baron de Baltimore, qui accomplit son dessein en 1634, et fonda la colonie de Maryland, du nom d'Henriette *Marie*, femme de Charles Ier. *Léonard Calvert*, frère de *Cécilius*, fut le premier gouverneur du Maryland.

(1) Mgr Carroll était un illustre rejeton de l'une des deux cents familles catholiques anglaises, qui, en 1633, fuyant l'oppression religieuse qu'elles subissaient au sein de leur patrie, franchirent l'Atlantique et se fixèrent dans le Maryland sous la conduite de lord Baltimore. Il fut membre de la Compagnie de

et l'envoya à Georgetown (1), pour s'y former aux missions américaines et s'appliquer à l'étude de la langue anglaise, dont il n'avait aucune connaissance. Quoique âgé alors de quarante-cinq ans, il réussit à apprendre cette langue de manière à pouvoir l'écrire et la parler avec facilité.

Mgr Carroll, connaissant l'isolement et la situation extrême de M. Badin (2), seul prêtre pour

Jésus jusqu'à la suppression de cette société, en 1773. Il continuait de cultiver cette partie de la vigne du Seigneur avec ses anciens frères en religion, lorsque en 1790 il fut promu à la dignité épiscopale. Le Pape Pie VI le chargea du nouveau siége de Baltimore, et soumit à sa juridiction toute l'étendue des États-Unis. Sa mort, qui arriva en 1815, causa un deuil extraordinaire dans tout le pays.

(1) L'établissement de Georgetown est le plus ancien collége catholique des États-Unis, et fut, de tout temps, une féconde pépinière de missionnaires. Il est situé sur une hauteur en vue du Capitole de Washington. Dans le siècle dernier, il était déjà, comme de nos jours encore, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Ce collége a acquis une nouvelle importance par le magnifique observatoire qu'on y a élevé, il y a quelques années, et par les observations astronomiques qui y sont faites.

(2) Étienne-Théodore Badin, né à Orléans en 1768, n'étant encore que diacre, faisait partie de la petite colonie envoyée en Amérique sous la conduite de M. Nagot, en 1792. Il fut ordonné prêtre à Baltimore le 25 mai 1793. Il est le *premier* prêtre catholique qui ait été ordonné aux États-Unis. Ce fut Mgr Carroll qui lui imposa les mains, et qui aussitôt après le chargea de la mission du Kentucky. Véritable fondateur de cette Mission, et apôtre de toute la contrée, M. Badin devint,

toute l'étendue du Kentucky, résolut de lui envoyer en aide le nouveau missionnaire. N'en eût-il jamais envoyé d'autres, d'éternels remercîments lui seraient dus pour le trésor inappréciable qu'il a donné au Kentucky dans la personne de Charles Nerinckx.

L'homme de Dieu partit aussitôt pour sa mission lointaine, insensible à tout danger, non moins qu'aux privations et aux rudes travaux qui l'attendaient. Accoutumé depuis longtemps à toutes espèces de difficultés, il s'estimait heureux d'obtenir une mission que plusieurs autres avaient refusée.

Il quitta la ville de Baltimore, au printemps de l'année 1805, et parvint au Kentucky, après un long et pénible voyage, le 5 juillet de la même année.

Reçu avec bonheur par M. Badin, alors grand

en 1810, vicaire général de Mgr Flaget, dont le diocèse embrassait six États de l'Union : le Kentucky, le Tenessee, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et les Illinois.

Le même navire qui, parti de Saint-Malo en 1791, transporta en Amérique M. Nagot avec les auxiliaires qui l'accompagnaient, avait à son bord M. de Châteaubriand, alors âgé de vingt-deux ans. Théodore Badin était un de ces jeunes séminaristes sulpiciens dont l'auteur du *Génie du Christianisme* a écrit : « Ces compagnons de voyage m'auraient mieux convenu quatre ans plus tôt : de chrétien zélé que j'avais été, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. » (Mémoires d'Outre-tombe.) Il mourut vers l'année 1857, après plus de cinquante années d'apostolat. — Son frère Vincent Badin fut également missionnaire apostolique aux États-Unis.

vicaire, il se mit bientôt à partager les travaux de la mission. Pendant les sept premières années de son apostolat, il résida avec M. Badin près de l'église Saint-Étienne, et il fixa ensuite sa résidence près de l'église Saint-Charles, qu'il venait de bâtir au bord du Hardin's Creek. Là il sembla redoubler d'activité. Toujours à la recherche des âmes, il parcourait à cheval les forêts et les plaines, sans jamais se donner de repos. Ses travaux étaient excessifs ; mais aussi en était-il bien consolé par les fruits abondants qui en résultaient. Dévoré par le zèle de la maison de Dieu, il n'était point de sacrifices auxquels il ne se soumît volontiers pour le bien-être des habitants du Kentucky, alors peu nombreux encore, mais dispersés sur un territoire immense (1). D'une constitution robuste et doué de grandes forces corporelles, il n'avait aucun égard pour lui-même ; son sommeil était court ; sa nourriture, celle des pauvres ; il se levait ordinairement plusieurs heures avant le jour pour vaquer à l'oraison et à l'étude, et pendant toute la journée il paraissait vivre dans un recueillement continuel. Ne cherchant que la

(1) Le Kentucky, situé au centre de la Confédération Américaine, est borné, au nord par la charmante rivière de l'Ohio (nom sauvage qui signifie *la belle*), à l'ouest par le Mississipi, au sud par l'État du Tenessee, et à l'est par la Virginie. Sa superficie est de 37,680 milles carrés, soit 4,335 lieues carrées, et sa population qui, en 1792, n'était que d'environ 70,000 âmes, s'élevait en 1850 à 982,405. — En 1860, à 1,155,684. — En 1870, à 1,309,128 hab.

gloire de Dieu et le salut du prochain, il était tout entier à ses devoirs, et même dans la vieillesse il ne se ralentit en rien de sa première ardeur. Dieu soutint si bien les forces de son serviteur, qu'à l'âge de soixante ans, il travaillait encore avec toute la vigueur de la jeunesse. Quels que fussent ses travaux et ses fatigues, il ne manquait presque jamais de célébrer les saints mystères. Il faisait quelquefois 25 à 30 milles à cheval, à jeun, pour arriver au lieu où il devait offrir le saint sacrifice.

D'un courage indomptable, Nerinckx était supérieur à toutes les difficultés et intrépide à l'heure du péril. Nulle contrée du Kentucky qui ne le vît passer, tantôt au milieu des neiges et des glaces, tantôt dans les ténèbres d'une nuit humide ou sous les rayons d'un soleil brûlant. Rien ne put jamais arrêter son zèle ; il semblait même chercher les occasions qui avec plus de peines et de périls lui offraient plus de profit et de mérites. Il traversait avec intrépidité les plus vastes forêts, passait quelquefois les rivières à la nage et couchait à la belle étoile parmi les bêtes sauvages. Son courage trouvait un nouvel aliment dans ses fatigues et une nouvelle vigueur dans ses travaux.

Au milieu d'un si rude apostolat, il avait coutume de jeûner et de pratiquer toutes sortes de mortifications. Il possédait le grand art de se faire tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ ; il se plaisait plus dans la cabane du pauvre que dans la demeure du riche.

Pendant ses courses apostoliques, quand il s'arrêtait dans une maison, pour y passer la nuit, il avait coutume de soigner lui-même son cheval, et se contentait quelquefois de prendre un peu de repos dans l'écurie, ou dans quelque autre partie secondaire de l'habitation. Le matin, quand ses hôtes se levaient, et allaient le voir, ils l'y trouvaient ordinairement en prière. Dès qu'il avait annoncé en quelque endroit sa visite de missionnaire, il ne manquait jamais de s'y rendre à l'heure indiquée, dût-il pour cela voyager toute la nuit.

A son arrivée dans la mission, il rassemblait les fidèles, entendait les confessions, prêchait, catéchisait, célébrait vers midi ou même plus tard la sainte messe, et ne déjeunait ordinairement qu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée.

Ses jours furent souvent en danger dans le passage des rivières. Une fois, étant en course pour visiter un malade, il traversa un fleuve, se tenant à cheval, immobile et à genoux sur la selle, tandis que la bête nageait et que l'eau passait même par dessus la croupe de l'animal. Une autre fois, en pareille circonstance, il tomba de cheval, fut entraîné ainsi que sa monture par le courant trop rapide du fleuve, et ne sauva sa vie qu'à l'aide de la queue de l'animal, dont il se saisit au moment où il allait disparaître sous l'eau.

Dans une de ses courses, il faillit devenir la proie des loups. En traversant le County-Grayson, alors peu habité, il perdit sa route à l'approche de

la nuit. On était au milieu de l'hiver, le froid était intense, et bientôt d'épaisses ténèbres l'empêchèrent d'avancer. Tandis qu'il cherchait un abri quelconque pour se reposer quelques instants, des loups affamés s'aperçurent de sa présence et ne tardèrent pas à l'environner. A l'instant, avec une grande présence d'esprit, il monte à cheval, se met à crier de toutes ses forces et réussit à éloigner pour un moment ses redoutables adversaires. Bientôt après, ils reviennent avec fureur et commencent à attaquer le cheval ; mais le missionnaire, formant le signe de la croix, s'arme d'un nouveau courage et soutient la lutte jusqu'à la pointe du jour, où ses ennemis découragés disparurent.

Nous avons dit que Nerinckx était doué d'une grande force musculaire. Voici un détail à cet égard. Il exigeait l'ordre le plus parfait dans l'église pendant la célébration des saints mystères. Attirés par la curiosité, les protestants se mêlaient souvent aux catholiques, et manquaient parfois aux règles de la bienséance. Nerinckx, avec cette énergie de volonté qui le caractérisait, ne laissait pas de les en reprendre. Ses avertissements, exprimés avec franchise et dans un langage un peu rude, n'étaient pas toujours bien compris ou bien reçus. Il arriva donc qu'un jeune homme, nommé Hardin, de grande taille et de muscles robustes, s'offensa des paroles que le missionnaire lui adressait et qu'il saisissait mal. Il jura de s'en venger à la pre-

mière occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Peu de jours après, comme l'homme de Dieu se rendait de l'église de Saint-Étienne à celle de Saint-Charles, le jeune homme, qui s'était caché sur la route pour l'attendre, s'élança soudain à sa rencontre, saisit la bride du cheval, coupa le cuir de l'étrier et enjoignit au missionnaire de descendre de sa monture, le menaçant, s'il résistait, de l'accabler de coups. Nerinckx obéit à l'instant et répondit à ce jeune furieux qu'il n'avait eu nulle envie de l'offenser ; que, du reste, un ecclésiastique est d'ordinaire fort peu disposé à se battre. Hardin insiste et lève la main sur le missionnaire inoffensif, mais celui-ci, sans rien perdre de son calme, saisit son jeune adversaire, l'étend doucement par terre, comme il eût fait d'un enfant, et lui dit avec un doux sourire, que son intention n'était pas de le frapper, mais qu'il avait droit de le mettre au repos pour n'être pas frappé lui-même. Il tint le jeune homme dans cette position jusqu'à ce que celui-ci lui eût promis de se tenir coi. Nerinckx remonta tranquillement à cheval et continua son chemin ; Hardin eut soin de s'en aller par un autre chemin. A l'arrivée du missionnaire à l'église, un de ses amis lui demanda pourquoi la courroie de son étrier était coupée ; il raconta son aventure en peu de mots et ajouta, en souriant, que ces jeunes forestiers ne pouvaient tenir tête à un Belge. Dans la suite, il ne parla plus de cette rencontre ; mais le jeune Hardin ne cessait de dire : — « Je puis

lutter avec mes égaux ; mais le vieux Nerinckx a une force surhumaine. »

A mesure que le nombre des fidèles augmentait, Nerinckx élevait de nouvelles églises. Il en construisit dix dans le Kentucky, deux en briques et huit en bois. Tout en dirigeant les travaux, il se mettait lui-même à l'œuvre, préparait le bois, nivelait le terrain, se prêtait à toutes sortes de fonctions, afin d'achever au plus tôt les maisons de la prière. Il se bâtit aussi à lui-même une demeure, qui fut presque entièrement l'ouvrage de ses mains. Il aimait à répéter gaiement à ce sujet que son palais lui avait coûté la somme de six dollars et demi (trente deux francs, 50 centimes).

Il pourvoyait aux besoins spirituels de six grandes congrégations de fidèles, et parcourait en outre un grand nombre de chrétientés, où le nombre des catholiques était moins grand. Partout où il rencontrait une petite réunion de fidèles, il établissait une nouvelle station, qu'il visitait à des époques déterminées. Ces centres d'action devinrent si nombreux, qu'il lui fallait six semaines pour les voir toutes comme missionnaire. Il ne s'accordait ni repos ni délassement ; le travail seul paraissait lui plaire. Il parlait peu, et uniquement pour le service de Dieu ou le bien du prochain.

A son arrivée dans une mission, il se mettait au confessionnal et y demeurait ordinairement du matin jusqu'à midi. Toutefois, avant de commencer à entendre les confessions, il récitait quelques

prières avec ses pénitents et leur faisait une courte instruction sur les dispositions requises pour recevoir dignement le sacrement de pénitence. Sévère en d'autres temps, c'était alors un confesseur plein de tendresse et de patience. Aussi la confiance qu'on avait dans sa direction était-elle sans bornes. C'est à ses instructions, surtout à celles qu'il donnait au sacré tribunal, que nous devons encore aujourd'hui la profonde piété et la grande régularité des catholiques du Kentucky.

Cependant, dans le troupeau qui lui était confié, il semblait avoir une prédilection spéciale pour les enfants et pour les nègres esclaves. Il leur prodiguait ses soins afin de les instruire, les préparer à la première communion, et les rendre agréables à Dieu. Il renouvela en Amérique les scènes touchantes dont on avait été témoin à Everbergh, en Belgique. Il inculquait partout une grande dévotion à la Mère de Dieu; la première église qu'il bâtit fut érigée sous la douce invocation de Marie Immaculée. Il prenait grand soin d'assigner dans le lieu saint des places séparées aux personnes de différent sexe. Après la messe, il avait coutume de se placer au milieu de l'église, et là, à genoux, environné de ses chers enfants, il étendait les bras avec eux et récitait quelques prières en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur. Peu à peu, les parents suivaient l'exemple de leurs enfants. Cet exercice fini, il conduisait son pieux troupeau au cimetière et priait pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Les fruits les plus merveilleux de salut récompensaient abondamment ses travaux et ses peines. On vit des chrétientés florissantes aux lieux mêmes où, à son arrivée, paissaient les animaux du désert, ou qui n'avaient encore été visités que par les sauvages. La charité, la ferveur, l'innocence, comme les fleurs d'une terre nouvelle, s'élevaient et s'épanouissaient autour de lui. M. Badin avait posé les fondements de cette nouvelle communauté catholique, et Nerinckx, comme un habile architecte, soutenu d'ailleurs par une protection spéciale de Dieu, acheva l'édifice. Son exemple nous montre combien de fruits précieux de salut peut produire le zèle éclairé d'un seul homme, qui n'a en vue que la plus grande gloire de Dieu.

Ses discours ne se distinguaient ni par la pureté du langage, ni par l'éclat de l'éloquence ; on l'écoutait toutefois avec plaisir, tant était vif l'attachement qu'on lui portait, tant brillaient sa ferveur et sa charité quand il annonçait la parole sainte. Ses instructions simples, mais pleines de l'onction et de l'esprit de Dieu, touchaient les cœurs des protestants eux-mêmes. Si l'on excepte M. Badin, il n'y eut peut-être jamais de missionnaire au Kentucky qui ramenât autant d'hérétiques dans le sein de la vraie Église. Les visites périodiques qu'il faisait à ses missions se terminaient rarement sans qu'il convertît quelque âme à la foi.

Les mérites éminents de Nerinckx ne pouvaient échapper à Mgr Carroll.

En 1808, le Souverain Pontife, ayant divisé l'évêché de Baltimore en un archevêché et quatre évêchés (1), Mgr Carroll recommanda Nerinckx au Saint-Siége, et le représenta comme un ecclésiastique propre à remplir, en qualité d'évêque coadjuteur, le siége de la Nouvelle-Orléans (2). Pie VII accéda à ses désirs et lui fit transmettre les bulles requises pour l'élévation de l'humble missionnaire à la dignité épiscopale. A l'arrivée de cette nouvelle, Nerinckx se trouvait en compagnie de M. Badin. Il inclina la tête et prononça ces paroles: — « *Bonitatem et disciplinam et scientiam docen-* « *dus, docere non valeo.* Moi, qui ai besoin d'appren- « dre la bonté, la sagesse et la science, je ne suis « pas capable de les enseigner aux autres. » — Il refusa avec calme, mais avec fermeté, la dignité qui lui était offerte. M Badin, de concert avec les Pères Dominicains, qui, depuis peu, s'étaient établis dans le Kentucky, appréciant les immenses services que Nerinckx y rendait à la religion,

(1) L'évêché de Baltimore, érigé en 1790, fut divisé en 1808 en un archevêché, celui de Baltimore, et quatre évêchés, dont les siéges furent à Boston, New-York, Philadelphie et Bardstown. Ce dernier a été depuis transféré à Louisville, ville également située dans le Kentucky.

(2) La Louisiane, dont la Nouvelle-Orléans est la capitale, fut vendue par Napoléon aux États-Unis en 1801. Le siége épiscopal de la Nouvelle-Orléans, érigé en 1793, était en 1801 sans administrateur, son premier évêque, Espagnol d'origine, s'étant retiré avant cette époque.

adressèrent une requête au Souverain-Pontife, dans laquelle ils priaient Sa Sainteté de ne pas contraindre le pieux missionnaire à accepter cette nouvelle charge, vu l'immense utilité de son apostolat dans le Kentucky. Le Saint-Père se rendit aux humbles désirs de Nerinckx et à ceux de ses amis.

Parmi tous les établissements dont Nerinckx enrichit l'Église du Kentucky, on doit donner la première place à la fondation d'une congrégation de religieuses, sous le titre de *Sœurs de Lorette*, ou *Amantes de Marie au pied de la croix*. Cette institution est une des plus grandes bénédictions que le Kentucky reçût jamais. Son but était de procurer aux âmes pieuses le moyen d'atteindre à une haute perfection, d'accorder par elles aux jeunes personnes les bienfaits d'une éducation chrétienne, et aux pauvres une instruction sainte et gratuite. Il fonda le premier établissement, le 25 avril 1812, un an après l'arrivée de Mgr Flaget, premier évêque de Bardstown (1), près de l'église de Saint-Charles, et le nomma *la maison de Lorette*. Les bâtiments étaient en bois et meublés selon la plus stricte pauvreté. Ils formaient avec les murs

(1) Ce grand évêque arriva au Kentucky le 11 juin 1811, et y mourut saintement en 1850. Mgr Portier, évêque de Mobile, dit de lui : « Le diocèse de Bardstown fut le berceau de la religion dans l'Ouest et son vénérable fondateur mérita, par sa longue carrière, d'être appelé le patriarche de l'Amérique du Nord, comme ses travaux et ses vertus l'ont fait proclamer le modèle de la vie apostolique. »

d'enceinte un carré, au milieu duquel il avait élevé une grande croix et bâti une modeste chapelle. Le nombre des novices et des religieuses devenant de jour en jour plus considérable, le pieux fondateur fut obligé de construire d'autres maisons (1).

(1) D'après une lettre autographe de Nerinckx, datée de Lorette, dans le Kentucky, le 11 septembre 1818, et adressée à la supérieure des Sœurs hospitalières de Vilvorde, les religieuses de Lorette avaient à cette époque quatre maisons ; savoir : la maison-mère ; celle des *Olives*, à une distance d'environ 400 milles de Lorette, où l'on avait envoyé sept Sœurs à la demande de l'évêque, pour y fonder un établissement ; la maison de *Gethsémani* et celle du *Calvaire*. Lorette comptait alors 22 novices et quelques postulantes. Pendant tout l'été, on y avait nourri 80 à 90 personnes, dont la plupart avaient été également habillées aux frais du couvent, quoiqu'il ne possédât aucun fonds de terre lucratif ni aucun autre revenu certain : l'école même, sous ce rapport, était presque improductive, parce que l'orphelinat et les classes inférieures ne payaient rien.

Dans cette lettre, Nerinckx se rappelle au bon souvenir de quelques personnes, de Vilvorde surtout, qui avaient contribué, par leurs aumônes, à l'œuvre des missions. On nous permettra de citer ces noms. Ce sont : le Recteur et les religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin (*den eerw. heer Rector en Nonnekens op de mercht*) ; *les révérends Messieurs Van Haecht, Van Ophem, Van Hamme et ses sœurs, la demoiselle Van Laethem*, et d'autres qu'il désigne sans les nommer : *den vriend van de derde stagie in UL. gebueren. den doctor, dien goede bekende van Brussel wiens naem ik vergete, die hunne mildheyd hebben bewezen voor onze zaken, cozijn Vander Perre, is 't dat hij nog leeft.*

Il fait aussi mention d'une lettre imprimée que les Sœurs

L'œuvre comptait à peine douze années d'existence, et déjà les bonnes Sœurs, au nombre de plus de cent, dirigeaient six établissements d'éducation. Les pensionnaires arrivaient de toutes les parties de l'Union, et recevaient, sous la direction des Sœurs, avec une instruction convenable, ces impressions de profonde et solide piété dont le Kentucky montre aujourd'hui les fruits précieux et abondants. Dans les dix premières années, elles avaient instruit pour la première communion huit cents enfants et nouvelles converties.

Nerinckx veillait sur ces établissements avec une sollicitude paternelle. Tout le temps que lui laissaient ses missions, il l'employait à donner des instructions aux religieuses et à leurs élèves, et à soigner leurs intérêts spirituels et temporels. Il établit dans sa congrégation l'adoration perpétuelle, de sorte que, jour et nuit, les Sœurs se succèdent devant le saint tabernacle pour adorer Jésus-Christ et pour réparer les outrages faits à son divin cœur. Lui-même nourrissait son zèle, puisait son courage et retrempait ses forces dans sa grande dévotion au saint Sacrement ; là étaient tous ses attraits. Il ornait lui-même les autels et le saint tabernacle, et demeurait souvent en prière aux pieds de Dieu, caché sous les voiles eucharistiques.

hospitalières devaient recevoir bientôt. Nous ne connaissons pas cette missive du missionnaire.

Il réussit à établir parmi ses religieuses cet esprit de recueillement, de prière et de mortification qui les distingue. Il leur inspirait un grand amour pour leur sainte vocation et pour leurs vœux, et les excitait à une fidèle observance de la sainte règle. Il insistait souvent sur l'abandon à la miséricorde et à la bonté de Dieu au milieu des nécessités temporelles, leur répétant ces paroles : — « Celui qui n'abandonne pas Dieu, Dieu ne « l'abandonnera pas. » — Cette grande confiance en la Providence divine était presque leur seul héritage et le seul appui de leur existence. Les Sœurs n'abondaient pas en choses de ce monde : maisons, mobilier, vêtements, nourriture, tout chez elles portait le cachet de la pauvreté volontaire. Leur digne fondateur, il est vrai, donnait encore l'exemple continuel en ce point. Voici le témoignage qu'a donné de lui Mgr Flaget, son évêque : « M. Nerinckx, dit ce prélat, menait une vie extrêmement austère ; c'était un homme de grande mortification. Son habitation, sa nourriture, ses vêtements étaient ceux des pauvres, et il a rempli ses monastères de son esprit. Ces bonnes religieuses voulaient voir briller la sainte pauvreté dans leurs demeures, et jusque dans les ornements de leurs modestes oratoires. Tous ceux qui eurent le bonheur de les visiter étaient frappés de la propreté en même temps que de la simplicité de leurs maisons et de leurs chapelles. »

Nerinckx, qui nourrissait lui-même dans son

cœur la dévotion la plus tendre à la Vierge immaculée, établit parmi les amantes de Marie plusieurs pratiques pieuses en l'honneur de la Mère de Dieu. Pour maintenir parmi elles l'esprit d'humilité et d'abnégation, il leur recommandait le travail des mains ; dans ses instructions il leur mettait toujours devant les yeux les travaux et les souffrances de Jésus-Christ.

Dans les constitutions qu'il avait tracées pour sa congrégation, régnait une trop grande austérité. Pendant un certain temps de l'année, les religieuses devaient nu-pieds cultiver leurs champs et se trouvaient exposées aux intempéries de la saison. Bientôt l'expérience vint démontrer que quelques-unes de ces règles étaient nuisibles à la santé des Sœurs ; elles furent modifiées, sans toutefois porter atteinte à l'esprit primitif (1).

Le pieux fondateur trouvait une source de consolations dans la piété de ses religieuses. « Leur

(1) Voici ce qu'en écrivit Mgr Flaget, en 1834 : « Les Loretaines furent fondées au Kentucky par un zélé et savant missionnaire de Belgique, M. Charles Nerinckx, la deuxième année de mon épiscopat. Les règlements de cette nouvelle communauté furent soumis au jugement du Souverain Pontife, qui y fit plusieurs changements. Sa Sainteté daigna prendre cette nouvelle famille sous sa protection, commme j'en fus informé par Son Éminence le cardinal Fesch ; et ce qui est beaucoup plus flatteur, les Sœurs de Lorette du Kentucky reçurent du Pape tous les priviléges spirituels dont jouit la chapelle de Lorette en Italie. »

ferveur, dit Mgr Flaget, et leur vie pénitente nous rappelaient les monastères de la Palestine et de la Thébaïde. »

Nerinckx fut également prié de céder quelques-unes des Sœurs pour fonder des couvents dans les autres États. Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, en obtint plusieurs pour le Missouri.

Depuis vingt ans, l'apôtre du Kentucky travaillait à établir le règne de Jésus-Christ sur ce sol, naguère inculte et sauvage. Ses sueurs et ses travaux y faisaient mûrir des moissons abondantes de fruits célestes. Cependant les années ne tardèrent pas à s'appesantir sur lui ; la vieillesse le courbait déjà ; mais elle n'était pas capable de ralentir son zèle. Les heureuses nouvelles qu'il reçut touchant les établissements lointains de ses Sœurs de Lorette ajoutèrent à son désir de les revoir, et lui firent prendre la résolution de les visiter. Il savait du reste que dans le Missouri les Peaux-Rouges n'étaient pas éloignés des maisons des Lorettaines, et il n'avait rien tant à cœur que de se rendre au milieu de ces tribus, dont plusieurs étaient converties, pour les engager à envoyer leurs filles aux couvents des Sœurs. Ce voyage fut le dernier de sa vie.

A peine fut-il arrivé à Sainte-Geneviève, mission des bords du Mississipi, dans l'État du Missouri, qu'il tomba malade chez son hôte, le missionnaire de ce district. Le mal fit de rapides progrès. Quand l'homme de Dieu reconnut le danger où il était, il

recueillit toutes ses pensées pour ne plus s'occuper que du bonheur du ciel. Il exprimait en termes attendrissants son brûlant amour pour Dieu qui l'avait appelé à procurer sa gloire et qui avait daigné bénir ses travaux. Sentant approcher le terme de sa course, il reçut avec une touchante ferveur les sacrements de l'Église, continua de s'entretenir avec Jésus et Marie, et rendit sa belle âme à son Créateur, le 12 août 1824, âgé de soixante-trois ans.

Ainsi mourut de la mort des justes et au milieu de ses courses apostoliques cet homme de Dieu, la gloire du Kentucky et le modèle des missionnaires (1).

(1) Pendant son séjour au Kentucky, Nerinckx a fait deux voyages en Belgique, l'un en 1816 et l'autre en 1819, pour obtenir de ses généreux compatriotes des secours, introuvables en Amérique. Parmi les jeunes gens qu'il emmena lors de son dernier voyage, se trouvaient plusieurs séminaristes de Malines ; la plupart d'entre eux devinrent membres de la Compagnie de Jésus aux États-Unis.

XXIII

JEAN NOBILI.

Université de Saint-Louis, 18 janvier 1858.

Vous avez publié une courte nécrologie du P. Nobili dans les *Précis Historiques* de 1857, livraison 107e, page 284. De plus, notre très-révérend Père Général vous a donné un témoignage de bienveillance toute paternelle, en vous envoyant une lettre avec la copie d'une correspondance du R. P. Congiato, nouveau supérieur de la mission, sur la mort de son prédécesseur.

Pour complément de ces données, je vous adresse un extrait du *San Francisco Herald*, 20 mars 1856, qui comprend une notice biographique sur le R. P. Nobili.

« Le lundi 3 mars, les derniers devoirs ont été rendus au R. P. Jean Nobili, de la Compagnie de Jésus, supérieur du collége de Santa-Clara.

La nouvelle de cette mort s'était répandue avec une étonnante rapidité dans tout le pays d'alentour. Ce digne religieux était généralement connu dans tout l'État, et tous ceux qui avaient fait la connaissance du bon Père ne pouvaient s'empêcher de conserver pour lui une très-haute estime, et, bien plus souvent, un profond et durable attachement. On peut donc comprendre quelle vive douleur cette triste nouvelle a causée partout. A San-Francisco en particulier, quand le télégraphe y eut transmis cette annonce funèbre, un deuil indescriptible couvrit pour ainsi dire la ville entière. La tristesse et l'abattement qui se manifestaient de toutes parts faisaient comprendre que tous avaient perdu un excellent ami, et que la Californie venait de faire une grande perte, une perte publique. Peu de temps auparavant, ce vénérable religieux, si bien connu, avait été vu dans les rues de San-Francisco, et c'était avec la plus grande difficulté qu'on pouvait croire qu'il n'était plus.

Le P. Nobili naquit à Rome, le 8 avril 1812. Ses parents, distingués par leur piété, élevaient leurs enfants d'après les vrais principes de la morale chrétienne. Sa mère, dont il parlait toujours avec le respect le plus affectueux, était un modèle de toutes les vertus. Son père était avocat.

Jeune encore, Jean fut confié à d'excellents maîtres. Ses progrès, dans les différentes études auxquelles il fut appliqué, pouvaient faire présager tout ce que son esprit aurait eu d'élévation dans

un âge plus mûr. Doué de talents d'un ordre supérieur, il s'efforça par un travail assidu à les développer ; ses maîtres trouvaient agréable et facile la tâche qu'ils s'étaient imposée d'orner ses facultés et d'accroître ses connaissances. Mais, en même temps que son intelligence acquérait de la maturité, le cœur, dont l'éducation est si négligée de nos jours, ne fut pas abandonné à lui-même pour être envahi par les funestes passions, comme une terre non cultivée est dévastée par les mauvaises herbes. On y déposa de bonne heure les semences des vertus. Elles y poussèrent de profondes racines, et acquirent une grande force longtemps avant que les principes délétères d'un monde corrompu pussent l'égarer, ou lui donner une mauvaise direction. Les pieux conseils de sa mère furent toujours pour Jean Nobili un stimulant efficace de vertu, et il eut soin de ne les oublier jamais. Les souhaits de ses parents furent réalisés, et tous leurs soins pleinement récompensés par les progrès que fit leur fils dans la dévotion, aussi bien que dans les sciences profanes.

Mais leur joie fut à son comble, lorsque Jean leur annonça, dans un âge tendre encore, la résolution généreuse qu'il avait prise de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il avait seize ans. Ayant achevé ses premières études au célèbre Collége Romain, il entra dans la Compagnie de Jésus, le 14 novembre 1828.

Durant son noviciat, temps d'épreuve destiné à

examiner si l'on possède les qualités nécessaires pour vivre selon l'esprit de la Compagnie, il se fit remarquer par sa régularité et son exactitude. Son caractère avait de la grandeur et de l'élévation. Ses supérieurs le nommèrent préfet des novices.

Plus tard, ses talents se révélèrent si brillants que, lorsqu'il étudiait les humanités et la rhétorique, ses compositions en vers latins étaient lues dans toutes les séances publiques, sans avoir subi aucune refonte ou correction préalable. En 1831, il commença ses études de philosophie. En 1834, destiné à l'enseignement des humanités, il les professa au Collége Romain, à ceux de Lorette, de Plaisance et de Fermo. Les supérieurs avaient une si haute estime des connaissances qu'il avait acquises, qu'il fut désigné pour présider les exercices littéraires publics de cinq colléges de son Ordre en Italie. Il commença ses études de théologie en 1840, et fut ordonné prêtre en 1843.

Peu de temps après, il demanda et obtint la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages de l'Amérique du nord. En compagnie du P. De Smet, il se rendit à l'Orégon, par le cap Horn, vers la fin de l'année 1843. Durant cette ennuyeuse traversée d'environ huit mois, il eut à supporter de grandes privations, et fut attaqué d'une inflammation du péricarde. En arrivant au fort Van Couver, il fut chargé du soin spirituel des Canadiens qui sont employés par la Compagnie de la baie d'Hudson, ainsi que des Indiens, dont le nombre est très-con-

sidérable le long des bords de la Columbia. Le vaisseau qu'il montait fut près de périr contre la barre de ce fleuve. Le capitaine était depuis trois jours à en découvrir l'embouchure ; enfin elle lui fut indiquée par un vaisseau qui se dirigeait de là vers la haute mer.

En arrivant, avec ses compagnons, dans l'Orégon, le P. Nobili se trouva en présence d'un fléau qui y exerçait de grands ravages. C'était une sorte de flux de sang. On le regardait comme contagieux. Les médecins l'attribuaient aux qualités malsaines de l'eau du fleuve. Un grand nombre de sauvages en moururent, surtout parmi les Tchinouks et les Indiens des Cascades. Ils se trouvaient en grande partie campés le long des bords de la Columbia, se rendant à Van Couver afin d'y trouver le secours d'un médecin. C'était une occasion favorable d'exercer parmi eux le saint ministère. Le P. Nobili la saisit avec ardeur.

Il s'appliqua avec grand soin à étudier la langue des Indiens, et après peu de temps, il fut en état d'en parler plusieurs dialectes. Au mois de juin 1845, le Père partit de Willamette, accompagné d'un Frère novice, pour visiter les tribus de la Nouvelle-Calédonie ; il fit parmi elles plusieurs excursions apostoliques.

Il serait impossible de donner dans cette notice, une idée exacte des misères, des privations et des souffrances qu'eut à endurer le bon P. Nobili, durant son séjour parmi les tribus sauvages. La

description suivante nous fournira quelques renseignements sur le pays.

« Nous traversâmes, pendant quelque temps, des forêts ondoyantes de pins et de cèdres, dans lesquelles la clarté du jour pénétrait à peine. Bientôt nous entrâmes dans des forêts sombres où nous étions forcés de nous frayer un passage la hache à la main, pour éviter les amas d'arbres renversés et entassés par les tempêtes de l'automne. Quelques-unes de ces forêts sont si denses, qu'à la distance de douze pieds, je ne pouvais distinguer mon guide. Le moyen le plus sûr de sortir de ces affreux labyrinthes est de se fier à la sagacité de son cheval. Si on lui abandonne les rênes, il suit la trace des bêtes de somme qui l'ont précédé. C'est un expédient qui m'a servi cent fois.

« Tout ce qu'on peut imaginer d'horreurs semble réuni ici pour inspirer l'effroi. Des précipices et des ravins prêts à vous engloutir ; des pics aux formes bizarres, et des élévations de sombre aspect ; des rocs inaccessibles ; des profondeurs effrayantes et impénétrables, où les eaux se précipitent continuellement avec fracas ; des sentiers obliques et étroits, par lesquels il faut monter ; plusieurs fois j'ai dû prendre la position d'un quadrupède et ramper sur les pieds et les mains.

« Les pyramides naturelles des Montagnes-Rocheuses semblent braver les efforts humains. Elles servent de lieu de repos pour les noirs nuages qui viennent s'y arrêter et entourent leur sommet

gigantesque. La main du Tout-Puissant en a jeté les fondements. Il a permis aux éléments de les façonner, et de proclamer, d'âge en âge, sa puissance et sa gloire. »

De quelque côté que le P. Nobili dirigeait ses pas parmi ces tribus indiennes, il était reçu à bras ouverts, et on lui apportait les petits enfants pour être baptisés. L'extrait du *Journal du R. P. Nobili*, daté du fort Corville, juin 1856, fait connaître le zèle du missionnaire.

« J'ai baptisé, au fort Van Couver, au delà de soixante personnes adultes, pendant une épidémie dangereuse qui régnait dans le pays. La plupart de ceux qui reçurent le baptême moururent avec toutes les marques d'une sincère conversion. Le 27 juillet de l'année dernière, j'ai baptisé, au fort Okinagane, neuf enfants, au nombre desquels étaient ceux du chef des Siouxwaps. Le bon chef indien parut au comble de la joie, en voyant la Robe-Noire allant vers sa tribu. Je partis le 29 du même mois et suivis la brigade. Tous les soirs, je faisais la prière en commun aux blancs et aux Indiens. Chemin faisant, je fis la rencontre de trois vieillards, qui me supplièrent avec ardeur « *d'avoir pitié d'eux* ; *de* « *les rendre dignes du ciel.* » Après les avoir instruits des devoirs et des principales vérités de la religion, ainsi que de la nécessité du baptême, j'administrai à eux et à quarante-six enfants de la même tribu, le saint Sacrement de la régénération, ce qui parut le comble de leurs désirs et de leurs souhaits.

« Le 11 du mois d'août, une tribu de Peaux-Rouges du lac Supérieur vint à ma rencontre sur la rivière Thompson. Ils me reçurent avec toutes les marques d'une amitié sincère et filiale ; ils me suivirent pendant deux jours, et ne me quittèrent qu'après avoir exigé et obtenu l'assurance formelle que je viendrais les évangéliser dans le courant de l'automne ou de l'hiver.

« Arrivé au fort des Siouxwaps, les chefs des tribus vinrent me féliciter de mon heureuse arrivée au milieu d'eux. Ils bâtirent une grande cabane, pour servir d'église et de salle d'instruction, pendant le temps de mon séjour au fort. J'y ai baptisé douze de leurs petits enfants. Lorsque la saison de la pêche au saumon fut arrivée, je dus me séparer à regret, pour quelques mois, de ces chers sauvages, et je continuai ma route vers la Nouvelle-Calédonie.

« Le 25 août, j'arrivai au fort Alexandre (1). Les mêmes signes de joie, les mêmes marques d'amitié et d'affection m'accueillirent chez toutes les tribus que je rencontrai. A ma grande joie et contre mon attente, je trouvai au fort une grande église en bois. J'y retournai dans l'automne et j'y fis un séjour d'un mois, absorbé, du matin au soir, par les divers exercices du saint ministère. Les Canadiens se confessèrent ; j'y bénis plusieurs

(1) Le fort Alexandre est situé dans le territoire de Montana, non loin de la rivière *Yellow Stone*.

mariages et je distribuai la sainte communion à un grand nombre d'entre eux. Vingt-quatre enfants et quarante-sept adultes reçurent le baptême.

« Le 2 septembre, je m'embarquai sur la rivière Frazer, et, après avoir couru beaucoup de risques dans cette dangereuse navigation, j'arrivai, le 12, au fort George (1). Ici comme ailleurs, je fus reçu avec la même joie et la même affection de la part des sauvages. Cinquante Indiens étaient venus des Montagnes-Rocheuses et attendaient patiemment mon arrivée, depuis dix-neuf jours, pour avoir la consolation d'assister aux cérémonies du baptême. Je baptisai douze de leurs enfants et vingt-sept autres personnes, dont dix étaient malades et d'un âge déjà avancé. Entouré d'un grand nombre de sauvages, je fis les cérémonies de la plantation de la Croix. Le 14, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, je m'embarquai sur la rivière Nesqually, et le 24 j'arrivai au fort du lac Stuart. Pendant onze jours, je donnai des instructions aux Indiens. J'eus le bonheur d'obtenir l'abolition de la coutume de brûler les morts et d'infliger des brûlures et d'autres tourments au mari ou à la femme du défunt. Ils renoncèrent solennellement à toutes leurs jongleries idolâtriques. La grande salle du festin, où ils professaient leurs rites superstitieux, fut changée en église ; elle fut bénite et dédiée à Dieu, sous le

(1) Le fort George se trouve dans le territoire de Dakota, sur les bords du fleuve Missouri, et tout près du fort Pierre.

patronage de saint François Xavier. La plantation de la Croix eut lieu ensuite, avec toutes les cérémonies usitées en telle occasion. Seize enfants et cinq vieillards reçurent le baptême.

« Le 24 octobre, je visitai le village des Chilicotins : cette mission dura douze jours, pendant lesquels j'ai baptisé dix-huit enfants, vingt-quatre adultes, et célébré huit mariages. Je bénis ici le premier cimetière et j'enterrai, avec toutes les cérémonies du rituel, une femme indienne, la première qui se fût convertie en cet endroit au christianisme. J'ai visité ensuite deux autres villages de la même tribu ; dans le premier, j'ai baptisé vingt personnes, dont trois adultes ; dans le second, deux chefs reçurent le baptême avec trente de leurs gens. J'y célébrai deux mariages : j'ai aboli le concubinage partout où j'ai passé. Parmi une nation voisine du fort Alexandre, j'ai baptisé cinquante-sept personnes, dont trente et une adultes, et j'ai béni neuf mariages.

« Après mon retour parmi les Siouxwaps, j'ai baptisé quarante et une personnes, dont onze étaient adultes. J'ai visité cinq autres petites tribus, parmi lesquelles j'ai baptisé environ deux cents personnes. J'ai fait les cérémonies de la plantation de la Croix dans huit endroits différents, et j'y ai trouvé quatre jolies églises en bois, bâties par les sauvages.

« Chaque tribu ou village d'Indiens dans la Nouvelle-Calédonie se compose d'environ deux cents âmes.

« Dans le voisinage du fort Alexandre, le nombre des sauvages monte à 1,255. — Dans la Nouvelle-Calédonie, au fort George : 343 ; au lac Frazer : 238 ; au lac Stuart : 211 ; au lac Mc Leod : 80. — Parmi les différentes tribus des Indiens barbines : 1,190. — Tribus dans le voisinage du lac de l'Ours : 801. — En tout : 4,138. — Population de la rivière Thompson, ou terre des Siouxwaps ou Antnass. Le nombre des Siouxwaps proprement dits est de 583 ; des Okinaganes : de 685. — Population de la branche du Nord : 525 ; du lac Supérieur : 322 ; de la Fontaine au lac Frazer : 1,127 ; des Indiens Couteaux : 1,572. — En tout : 4,814. — Nombre total : 8,952.

« Nobili. »

Le P. Nobili, pendant son séjour dans la Nouvelle-Calédonie, endura fréquemment de grandes privations. Durant toute une année, il n'eut pour subsister qu'une sorte de mousse ou méchante herbe, et des racines qu'il tirait de la terre. Sa nourriture consistait généralement en viande de cheval, et souvent il était réduit à manger la chair des chiens ou des loups. Ce qu'il eut à souffrir du froid, de la faim et d'autres misères, n'est connu que de Dieu seul. Aux yeux des hommes, la chose semblerait incroyable.

Après avoir fait parmi les tribus sauvages un séjour de six ans, durant lequel il se montra un digne disciple de Jésus-Christ, ramenant les hommes

à Dieu et déracinant autant que possible les vices qui dominaient parmi eux, il abandonna ses chers sauvages pour obéir aux ordres de son supérieur et vint en Californie, en 1849, avec une santé fort affaiblie.

Il resta quelque temps à San-Francisco, et alla ensuite à San-José, où il resta jusqu'au printemps de 1851. Tout le temps qu'il y résida, il excita l'admiration des habitants de cette ville de toutes les dénominations, par ses infatigables travaux. Quand, en 1850, le choléra y exerçait ses ravages, le cheval de ce bon serviteur de Dieu était sellé nuit et jour, afin de ne pas perdre une minute de temps, et de pouvoir se rendre sur le champ auprès des malades qui réclamaient ses services. Les travaux du P. Nobili sont du reste bien connus dans tout San-Francisco. Ils vivront éternellement dans la mémoire de ceux qui ont reçu le secours de son sacré ministère, ou qui ont été témoins de son dévouement absolu.

Au printemps de 1851, Mgr l'archevêque Alemany le désigna pour fonder une mission à Santa-Clara. Dès qu'il fut entré dans cette nouvelle charge, il commença à s'occuper de l'établissement du collége de Santa-Clara. Le collége réussit si bien, qu'il est connu comme la première maison d'éducation de tout l'État.

(1) Monseigneur l'archevêque Joseph Sadoc Alemany, oblat de l'ordre de saint Dominique, fut consacré évêque de Monterey, le 30 juin 1850, et transféré au siége de San-Francisco (Californie), le 29 juillet 1853.

Il n'est pas nécessaire de parler de ses peines et de ses travaux endurés depuis l'érection du collége des Jésuites à Santa-Clara. L'État tout entier les a bien connus et appréciés ; et ce n'est pas une simple façon de parler, que d'affirmer que la plus grande gloire de Dieu, devise de sa Compagnie, était l'unique mobile de toutes ses actions. Que dirons-nous de cette sollicitude paternelle avec laquelle il veillait sur ce collége ? Il s'appliquait avec une attention incessante à favoriser son accroissement, à diriger ses progrès, à promouvoir ses intérêts et à augmenter ses ressources matérielles. Il avait, pour les élèves confiés à ses soins, une bonté et une affection de tendre mère. Il était affable et complaisant envers ceux qui le visitaient et il exerçait l'hospitalité avec charité et prévenance. Sa conduite envers tous était polie et aimable, mais pleine à la fois de dignité ; elle lui conciliait le respect et l'admiration non-seulement des catholiques laïques, mais même de ceux qui ne lui reconnaissaient pas le caractère spirituel. Il était d'une exactitude scrupuleuse à remplir jusqu'aux moindres observances de la religion. Le service divin était pour lui plein de charmes ; il aimait les offices et la liturgie ecclésiastiques ; il avait une attention extrême à tout ce qui regarde la beauté du sanctuaire, ou concerne en quelque manière la gloire extérieure de la fille mystérieuse du Roi du ciel. Enfin, sa foi vive, ses mœurs irréprochables, sa vie sainte, son zèle, sa charité et ses autres vertus

sacerdotales l'ont fait briller comme une lumière ardente aux regards de son peuple et devant « ceux du dehors. » Tous ces traits de vertu éprouvée, et bon nombre d'autres sont précieux aux yeux de Dieu, pleins d'édification pour les hommes et ils honorent le souvenir du regretté défunt. Il n'est pas nécessaire que nous nous arrêtions à les énumérer davantage : la renommée qui entoure la sainte mémoire du P. Nobili déjà leur a donné un lustre auquel nos paroles ne sauraient rien ajouter. Toutefois, il est une chose que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter, c'est la patience et la résignation exemplaires avec lesquelles il supportait les chagrins et acceptait les souffrances, surtout les pénibles douleurs de sa dernière maladie. Le mal qui l'emporta, le tétanos, est affreusement douloureux. Les tourments qu'il cause étaient encore augmentés par l'irritabilité de la constitution nerveuse du malade ; néanmoins le Père endurait tout avec courage et avec une soumission entière à la volonté divine. Il demandait aux autres de l'aider de leurs prières, afin qu'il pût obtenir la grâce d'une parfaite résignation. A sa dernière heure, durant les moments qui précédèrent immédiatement son trépas, quand ses regards se promenaient de côté et d'autre, comme pour demander quelque consolation et quelque secours, chaque fois qu'ils tombaient sur le crucifix, ils s'y arrêtaient, soulagés et consolés par cette image du divin Rédempteur et par le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. Ce fut en

baisant dévotement le signe sacré de notre rédemption que le Père Nobili ferma les yeux et que son esprit retourna vers son Créateur.

Après la mort de cet excellent Père, rien ne fut omis de ce que le culte catholique prescrit, ou de ce que le respect et l'affection de ses compagnons put suggérer pour honorer la dépouille mortelle du défunt. Son corps fut porté immédiatement à l'église de la mission, et placé sur un catafalque devant le maître-autel.

Mgr l'archevêque Alemany célébra solennellement la messe de *Requiem*, assisté par le R. P. Llebarra, vicaire général, le P. Gallagher, curé de la cathédrale de Sainte-Marie, à San-Francisco, et des autres Pères Jésuites. Le P. Gallagher prononça l'oraison funèbre, et donna un éloquent et touchant aperçu de la religieuse et digne carrière du Père Nobili. C'est à lui que nous sommes surtout redevables des principaux détails que nous avons rapportés dans cette notice sur cet illustre apôtre de la Californie, et qui fut dévoué toute sa vie à la religion et à l'éducation de la jeunesse.

Agréez, mon révérend et cher Père, avec cette notice biographique d'un de mes compagnons de voyage à l'Orégon, l'assurance de mes sentiments affectueux en Jésus-Christ.

P. J. De Smet, S. J.

XXIV

CONVERSION ET MORT CHRÉTIENNE
DU FILS UNIQUE D'UN SÉNATEUR PROTESTANT AMÉRICAIN.

Université de Saint-Louis, 7 mai 1858.

Les États-Unis ont perdu une de leurs plus grandes célébrités, dans la personne du colonel Benton, qui fut pendant trente années sénateur du Missouri au Congrès. On lui a fait ici les obsèques les plus magnifiques, auxquelles plus de 20,000 personnes ont assisté (1).

(1) Thomas Benton est mort à Washington, le 10 avril dernier, à l'âge de 76 ans. « Tous les partis, — dit l'*Univers*, — s'accordent pour porter le deuil d'un homme qui se recommandait par l'austérité de son caractère et par une absence totale d'ambition. Les journaux racontent, dans les plus grands détails, les derniers moments d'une vie consacrée tout entière à son pays. Mais de cette lutte suprême d'une âme près de

A la demande de l'éditeur du *Freeman's Journal* de New-York, je lui ai envoyé les détails de la conversion de Randolphe Benton, mort en 1852, fils unique du sénateur. Voici, sur ce sujet, le contenu

quitter la terre, nous ne voyons rapporter que des préoccupations politiques, et pas une aspiration vers Dieu. L'honorable M. Benton appartenait de nom à la secte presbytérienne, et cependant pas un ministre n'a été appelé près de lui, pas une prière n'a été dite à son chevet. Tel est le spectacle que donnent invariablement les grands hommes du protestantisme. »

Le *Courrier des États-Unis* termine en ces termes son article nécrologique sur M. Benton : « Cette existence hors ligne a « été couronnée par une fin d'une grandeur vraiment antique. « Le vieil athlète a vu littéralement la mort approcher pas à « pas, sans un mouvement de faiblesse et de trouble. Déjà un « pied dans le cercueil, il dictait les dernières phrases de « son livre, réglait avec son éditeur les détails de la publication, « et avait avec le président un entretien suprême où les affaires « du pays ont trouvé leur place. Les hommes qui savent ainsi « quitter la vie se comptent dans l'histoire.

« On dit, — et nous sommes portés à le croire, — que les « derniers mots murmurés par M. Benton ont été l'expression « de ses vœux pour l'avenir de l'Union. En mesurant dans « sa pensée, prête à s'éteindre, l'abîme qui sépare l'époque « de ses premiers souvenirs de celle de son heure suprême, « il a dû, en effet, emporter dans sa tombe plus d'une réflexion « amère, plus d'une appréhension légitime. »

Le *New-York Herald* dit, de son côté : « L'entrevue entre « le président et M. Benton, quelques heures avant la mort « de ce dernier, s'est prolongée pendant longtemps, et « M. Buchanan s'est retiré profondément ému. M. Benton lui « a parlé de son extrême sollicitude pour la condition des « affaires publiques, ainsi que de ses douloureuses appréhen-

d'une lettre que j'avais adressée, le 1er avril 1852, au R. P. M...., à Baltimore, et que le journal de New-York a publiée.

Lorsque Kossuth semait au milieu de notre ville la zizanie politique et religieuse, Dieu vint, par la conversion de plusieurs protestants, consoler ses enfants calomniés. Pour répondre au désir exprimé dans votre dernière lettre, je vous donnerai des détails sur la conversion du jeune Randolphe Benton, fils unique du célèbre et honorable Thomas Benton, l'un des hommes d'État les plus éminents de cette vaste république.

Ce grand homme, qui a servi sa patrie pendant trente années en qualité de sénateur du Missouri,

« sions pour les dangers imminents qui menacent le pays. « Le mourant a exhorté le président à se reposer sur l'assis- « tance divine, et à ne pas compter sur les hommes, qui le « tromperaient. »

« Malgré cette absence de toute manifestation religieuse extérieure, nous voulons croire que le célèbre homme d'État s'est préoccupé de l'avenir de son âme encore plus que de l'avenir de son pays ; et ce qui nous inspire cette confiance, c'est la conduite de M. Benton il y a six ans, lorsqu'une grande affliction de famille vint le frapper. A cette époque, son fils unique mourut après s'être converti au catholicisme, et le malheureux père se montra plein de reconnaissance envers le saint Jésuite, instrument de cette conversion. En 1852, le P. De Smet écrivit sur ce sujet une lettre à l'un de ses confrères. Depuis la mort de M. Benton, le vénérable missionnaire des Montagnes-Rocheuses a autorisé le journal catholique de New-York à rendre sa lettre publique. »

avec la plus grande distinction et le zèle le plus patriotique, professe, ainsi que toute sa famille, la religion presbytérienne. Randolphe, doué de grands talents naturels, était, quoique très-jeune encore, difficile à gouverner, ce qui causait beaucoup d'inquiétudes à ses dignes parents, surtout à son respectable père, qui avait fondé sur lui ses plus grandes espérances. Il n'avait que vingt-deux ans et quatre mois lorsque la mort le ravit à sa famille, et déjà il avait parcouru la plupart des États de l'Union, le Nouveau-Mexique, la Californie et l'Orégon. A l'âge de quatorze ans, il avait accompagné son beau-frère, le célèbre colonel Fremont, dans son exploration du Grand-Désert de l'Ouest. Quatre ans plus tard, il résida pendant quelque temps à Westphalia, dans le Missouri, où nous avons une mission ou résidence, et il s'y appliqua à l'étude de la langue allemande, sous la direction d'un des Pères. Peut-être est-ce à cette circonstance qu'on doit attribuer le grand respect pour notre sainte religion qu'il montra depuis ! Je vais vous donner brièvement les détails de sa conversion.

Le jeune Benton était revenu du Nouveau-Mexique à Saint-Louis, et s'y trouvait avec ses parents depuis quelques semaines. Il conçut l'idée de s'appliquer à l'étude des sciences et des langues. Dans cette intention et de l'avis de son père, il se présenta au recteur de l'université de Saint-Louis, demandant d'être admis en qualité d'externe, si son

âge trop avancé lui refusait l'entrée comme pensionnaire.

Tous les arrangements avaient été pris pour son admission et ses études, lorsque, quelques jours après, Randolphe fut attaqué d'une dyssenterie, qui le réduisit bientôt à une excessive faiblesse.

Sur ces entrefaites, l'honorable sénateur me rencontra dans les rues de Saint-Louis et me communiqua la triste nouvelle de la maladie de son fils. A sa demande, je visitai le malade et je le trouvai dans un état très-alarmant. Le jeune Benton m'exprima la grande joie qu'il éprouvait en me voyant, et me remercia de ma visite. Je m'assis près de son lit, et je l'exhortai à mettre toute sa confiance dans la divine Providence et dans les miséricordes du Seigneur. Mes paroles furent écoutées avec une attention extraordinaire, et le jeune homme manifesta en même temps de grands sentiments de piété et de résignation à la volonté de Dieu. « Seigneur !.... — s'écria-t-il. — Oui, le Seigneur nous envoie ce qui est bon pour nous. » Je lui parlai ensuite des points essentiels de la religion ; le jeune Randolphe y donna son assentiment en termes remplis d'onction et de piété. Le sénateur était présent à cette entrevue. Voyant son fils dans des dispositions si chrétiennes, il me serra affectueusement la main ; puis, me conduisant à une petite distance du lit, il me dit avec transport : « Oh ! que c'est consolant ! Les paroles de mon fils me remplissent de joie, malgré l'affliction.

qui me déchire le cœur ! Que Dieu en soit béni ! S'il meurt, il mourra chrétien ! » Le vénérable vieillard fondit en larmes et se retira dans une chambre voisine pour cacher son émotion.

Je revins m'asseoir près du lit de Randolphe, et il me fit connaître sa volonté d'être reçu dans le sein de l'Église catholique. « De tout mon cœur, — me disait-il, — je désire recevoir le bâptême. C'est une bien grande faveur que le Ciel me fait ! Mon père y consentira sans doute. »

J'entrai aussitôt dans l'appartement où le sénateur s'était retiré, pour lui communiquer la demande de son Randolphe et pour le consoler par le récit des dispositions religieuses de son fils. Je lui parlai en même temps de l'urgence et de la nécessité du baptême. Le sénateur y consentit volontiers. Il aurait désiré que la cérémonie fût retardée « jusqu'à ce que les doses soporifiques, administrées au malade depuis un jour, lui eussent procuré quelque repos ; » mais il y avait du danger à ce délai. Ce sommeil forcé m'inquiétait. Je fis remarquer au sénateur que la cérémonie n'empêcherait que de quelques courts instants le repos du malade, et qu'elle servirait même à tranquilliser son esprit. M. Benton me pria alors affectueusement de remplir mon saint ministère auprès de son fils.

Randolphe reçut avec joie et reconnaissance le consentement de son père. Il se prépara aussitôt à recevoir dignement le saint sacrement du baptême. Pendant que je le lui conférais, il croisa dévote-

ment les bras sur sa poitrine, et, levant les yeux au ciel, il pria avec beaucoup de ferveur et remercia Dieu de la grâce insigne qu'il daignait lui accorder. Je l'engageai ensuite de tâcher de prendre du repos, et, ayant quitté le malade, j'allai chercher la sainte Eucharistie et les Saintes Huiles.

Une heure après, je reçus la lettre suivante, écrite par le colonel Benton :

Onze heures et demie, le 16 mars 1852.

« Mon cher Père De Smet. Aussitôt que vous m'aviez quitté, je suis entré dans sa chambre. A peine m'avait-il vu qu'il me demanda : « Êtes-vous « satisfait de ce que j'ai fait ? » Je lui répondis : « Très-satisfait. » Ensuite je lui dis de ne pas empêcher l'effet des remèdes soporifiques qu'on lui avait donnés et de reposer. « La paix et le bon- « heur, — répondit-il, — m'ont fait plus de bien que « ne pourrait faire le sommeil. » Après ces paroles, couché sur le dos, il leva les yeux au ciel, et avec un air serein, d'une voix claire, calme et accentuée, il dit : « Grâce à Dieu, je me sens heureux ! » Puis tournant les yeux vers moi, avec le même regard et la même intonation de voix, il répéta les mêmes paroles et me dit : « Il « y a longtemps que j'avais l'intention de faire « cela ; mais je ne savais pas si vous en auriez « été satisfait. » Je lui dis qu'il me rendait heu-

reux ; et, en effet, c'est le premier sentiment de consolation que j'ai eu pendant ces cinq derniers jours et ces cinq dernières nuits qui ont été si terribles pour moi. Ainsi donc, mon cher Père, tout est entre vos mains maintenant. Vous m'avez rendu la paix en la rendant à mon fils.

Votre affectionné,

« THOMAS H. BENTON. »

Voici une autre lettre que le colonel m'adressa le lendemain du décès de Randolphe.

« Cher Père De Smet,

« Je vous présente, par ce pli, M. Burke, ami et compagnon d'école de mon pauvre enfant. Je vous prie de causer avec lui. Il vous dira qu'il y avait longtemps, si l'on peut se servir de ce terme dans cette vie si courte, que mon fils méditait de faire le pas qu'il a fait. Il vous donnera des détails très-consolants, comme il m'en a donné, et vous prouvera, ce que d'ailleurs nous savions déjà par nos propres observations et par les paroles que nous avons entendues de la bouche de mon enfant lui-même, que ce n'est ni son lit de douleur, ni l'approche de la mort qui l'ont porté à faire cet acte, mais son propre cœur, alors qu'il était dans l'état le plus heureux de santé et d'esprit.

Votre affectionné,

« THOMAS H. BENTON. »

Le jeune Benton fut entouré, pendant ses dernières heures, de plusieurs de ses proches parents et amis. Dans tous ses instants lucides, il ne cessa de manifester la plus profonde reconnaissance envers la divine bonté qui l'avait amené au bercail de Jésus-Christ. Il reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, et, le 17 mars, vers le lever du soleil, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, avec la ferme espérance d'échanger cette vie mortelle pour une vie meilleure, une éternité de bonheur dans le ciel.

Les funérailles eurent lieu à la cathédrale. Mgr l'archevêque lui-même fit la cérémonie et prononça un beau discours bien approprié à la circonstance. Cette allocution, avec la scène si édifiante des derniers moments et de la conversion de son fils, ne peuvent manquer de laisser une impression profonde et favorable sur l'esprit et le cœur du vénérable et illustre sénateur. Il partagea du reste les sentiments de joie, si pieusement et si tendrement exprimés par Randolphe avant et après qu'il eut la grâce de recevoir le baptême.

Voilà, mon révérend et cher Père, un récit édifiant pour vos lecteurs. Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices et dans vos prières.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

P. J. De Smet, S. J.

XXV

LES MORMONS.

SOMMAIRE : Le fondateur de la secte mormone ; le livre de *Mormon :* origine, nom, étymologie ; autres livres ; organisation de la secte ; établissement dans l'Illinois et aux Montagnes-Rocheuses ; ville du Lac-Salé et l'Utah ; statistique de la population mormone ; Brigham Young, chef actuel ; son ambition révolutionnaire ; expédition américaine ; organisation des troupes mormones, et société secrète ou maçonnique.

Université de Saint-Louis, 19 janvier 1858.

Je me propose de vous donner, dans cette lettre, une courte notice sur la secte fanatique des Mormons, contre laquelle le gouvernement des États-Unis vient d'envoyer des troupes, afin de les assujettir aux lois de la république, ou de les forcer à quitter le pays. Les faits que je rapporterai sur l'origine et l'histoire de ce peuple singulier sont

principalement tirés d'un livre récemment publié par un certain Jean Hyde, qui a été *Ancien* (Elder) ou ministre de la secte mormone.

Le fondateur des Mormons est un nommé Joseph Smith, issu d'une famille obscure, et né le 23 décembre 1805, à Sharon, comté de Windsor, dans l'État de Vermont. Toute la vie de cet homme, dès sa jeunesse, a été marquée par le fanatisme, la fourberie et le vice. Plus de cinquante personnes, de bonne réputation et estimables sous tous les rapports, qui le connurent à Palmyre, dans l'État de New-York, où il s'était établi avec sa famille, ont témoigné, sous serment, que Joseph Smith était regardé comme un homme sans caractère moral et adonné à des habitudes très-vicieuses. En 1820, Smith avait embrassé le méthodisme. Au mois d'avril de la même année, il prétendait avoir eu une révélation du Ciel, pendant qu'il était occupé à prier dans les bois. Il dit que Dieu le Père, et Jésus-Christ son Fils, lui étaient apparus, et lui avaient déclaré que ses péchés étaient remis ; que Dieu l'avait choisi pour rétablir son royaume sur la terre et propager de nouveau la vérité de l'Évangile, que le christianisme tout entier avait perdue. En 1823, Smith, oubliant ses révélations aussi bien que sa prétendue mission divine, s'adonna de nouveau, comme il l'avait fait autrefois, aux blasphèmes, à la fraude, à la boisson et à toutes sortes de vices. Alors, dit-il, un ange lui apparut et lui révéla l'existence d'un livre, écrit

sur des plaques d'or et contenant l'histoire des anciens habitants de l'Amérique. C'est là l'origine du livre de *Mormon* ou Bible d'or, qui est le Coran de ces nouveaux mahométans. Le jour suivant, Smith alla visiter l'endroit où l'ange lui avait dit qu'il trouverait le livre ; c'était sur la pente d'une colline, entre Palmyre et Manchester. Il prétendit y avoir trouvé, en effet, des plaques d'or renfermées dans une boîte de pierre ; mais cette fois il essaya en vain de les enlever. Il y eut, dit-il, un grand combat entre le démon et les anges à son sujet ; mais, quoique le démon fût battu, l'ange ne donna pas le livre à Smith, qui ne le reçut que quatre années plus tard, le 22 septembre 1827.

Le livre de Mormon est, comme le Coran, un tissu de contradictions, de citations et d'inventions absurdes. Le tout est mêlé de divers passages tirés de l'Écriture sainte. Il est même prouvé que la partie donnée comme historique n'est qu'un plagiat d'un roman de Salomon Spaulding, dont Joseph Smith aurait volé le manuscrit. Spaulding avait écrit, sous le titre de *Manuscrit trouvé*, un roman sur l'origine des sauvages de l'Amérique. Il mourut avant de l'avoir publié. Après sa mort, sa veuve vint s'établir dans l'État de New-York, et l'on sait que Smith travaillait parfois dans le voisinage de sa maison. Quelque temps après la publication du livre de Mormon, elle s'aperçut que le manuscrit de son mari avait disparu. Plusieurs des proches parents et des amis de Spaulding y

reconnurent le *Manuscrit trouvé*, légèrement changé. Spaulding avait eu la coutume de leur lire de longs extraits de son roman ; la singularité des faits, des noms, du style, qui était une imitation de celui de l'Écriture, les avait tellement frappés qu'ils ne l'oublièrent point. Or, le livre de Mormon avait les mêmes caractères, les mêmes noms étranges, les mêmes faits incroyables, le même style. Jean Spaulding, frère de l'auteur, s'exprime ainsi sur cette question : « Le livre de mon frère avait pour titre le *Manuscrit trouvé*. C'est un roman historique sur les premiers habitants de l'Amérique. Il avait pour but de démontrer que les Indiens de l'Amérique étaient les descendants des Juifs ou des Tribus perdues. Il y était donné une description détaillée de leur voyage par terre et par mer, depuis leur départ de Jérusalem jusqu'à leur arrivée en Amérique, sous les ordres de *Nephi* et de *Lehi*... J'ai récemment lu le livre de Mormon. A ma grande surprise, j'ai trouvé à peu près les mêmes particularités historiques, les mêmes noms, etc., tels qu'ils se trouvaient dans les écrits de mon frère. » Plusieurs autres personnes, qui avaient bien connu Salomon Spaulding, et qui, pour la plupart, n'avaient nullement connu Joseph Smith, ont donné sous serment des témoignages semblables.

Le livre de *Mormon* tire probablement son nom d'un des chapitres de ce roman. Un descendant de Lehi obtint les plaques d'or, d'airain, etc., sur

lesquelles les prophètes avaient gravé l'histoire des voyages et des guerres de leur race, et ce descendant s'appelait *Mormon*. Il fit un abrégé de cette histoire et la donna à son fils Moroni. Celui-ci y ayant ajouté un abrégé de l'histoire de Jared, renferma le tout dans une boîte, qu'il enterra sur une colline, l'an 400 de notre ère. Smith, se disant choisi pour donner au monde ce livre merveilleux, prétendit avoir reçu le don de le comprendre et de le traduire. Il n'écrivit pas cette traduction lui-même, mais il la dicta. Pendant la dictée, il se cachait derrière un rideau fait d'une couverture de lit, car les plaques étaient tellement sacrées, qu'il n'était point permis à son secrétaire même de les contempler. Pour donner une idée encore plus haute de sa Bible d'or, il expliqua le titre à sa manière. Selon lui, le mot *Mormon* vient du mot égyptien *mon*, qui signifie *bon*, et du mot anglais *more*, qui signifie *plus* ; de sorte que *mormon* signifie littéralement *meilleur*. Or, la Bible, dit Smith, dans sa signification la plus étendue, signifie *bon*, puisque le Sauveur a dit dans l'Évangile, selon saint Jean : « Je suis le bon Pasteur. » Le peuple fanatique et ignorant croit à toutes ces fables.

Le livre de Mormon, quoique le mieux connu, n'est pas le principal des livres religieux de la secte : le livre des *Enseignements et des Alliances*, contenant quelques-unes des révélations que Smith prétendait avoir obtenues du Ciel, est regardé,

par ses disciples, comme le livre de la loi que Dieu a donné à cette génération. Smith a encore publié d'autres révélations, qui sont contenues dans un petit livre appelé la *Perle de grande valeur*. Une grande partie des doctrines de Smith n'est qu'une répétition des œuvres de diverses sectes protestantes. Il a imité Mahomet dans son infâme immoralité, en permettant la polygamie. A tout cela, son successeur a encore ajouté des doctrines abominables sur la nature et les attributs de Dieu.

Smith organisa sa nouvelle religion en 1830. Il ne comptait alors que six disciples. L'année suivante, ayant obtenu de nouveaux adhérents, il envoya les *Anciens* deux à deux prêcher la nouvelle doctrine. Quand le nombre de ses disciples fut devenu assez considérable, il en établit une colonie dans le Missouri ; mais leur conduite détermina les habitants de cet État, d'abord ceux des environs d'Indépendance, où les Mormons s'étaient établis en premier lieu, et ensuite ceux des environs de la ville de Liberty, à les chasser de leur territoire. En 1834, la secte mormone adopta le titre pompeux d'*Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours*, et de là les Mormons s'appelèrent les *Saints des derniers jours*, ou simplement les *Saints*.

Smith et ses adeptes, ayant reçu, en 1839, une grande étendue de terre de l'État de l'Illinois, dans une belle localité sur les bords du grand fleuve

Mississipi, y bâtirent la ville florissante qu'ils appelèrent *Nauvoo*, y construisirent un temple magnifique, dont il ne reste aujourd'hui que les ruines, et y vécurent jusqu'en 1844, lorsque de nouveau ils se rendirent odieux aux habitants de cet État. Ils furent donc attaqués par une multitude exaspérée, et le soi-disant prophète Joseph Smith et son frère Hyrum furent assassinés dans la prison de Carthage.

En 1845, ces persécutions continuèrent, et les Mormons, forcés enfin de quitter Nauvoo, résolurent en conseil d'aller chercher une demeure solitaire et permanente dans quelque vallée fertile au pied des Montagnes-Rocheuses. Ils exécutèrent leur projet en 1847, pénétrèrent dans le désert à une distance de plus de 1,200 milles, et fondèrent une nouvelle ville sur les bords du grand lac Salé, au pied d'une haute chaîne de montagnes, formant une portion des limites orientales de ce qu'on appelle, dans la géographie des États-Unis, *le Grand-Bassin*. Brigham Young, successeur de Joseph Smith comme prophète et comme chef, fut leur conducteur dans ce long et pénible voyage. La vallée du Grand-Bassin s'étend sur un espace de 500 milles du nord au sud, et de 350 de l'est à l'ouest. Elle est formée par les montagnes Sierra-Madre, qui la bornent à l'est, et par les chaînes de montagnes Goose Creek et Humboldt, qui la terminent à l'ouest. Tout le territoire d'Utah, que les Mormons occupent, contient 88,057 milles car-

rés. Le lac, qui n'a aujourd'hui qu'une longueur de 70 milles sur une largeur de 35, remplissait probablement, à une époque reculée, la vallée tout entière. De toutes parts, sur les côtés des montagnes, à une hauteur uniforme, on voit encore les traces que les eaux seules paraissent avoir pu creuser. En 1841, j'ai traversé une grande partie de cette vallée, dans mes courses aux Montagnes-Rocheuses. Le pays était alors boisé et agréable, arrosé par des fontaines et des ruisseaux, serpentant autour de la vallée. Depuis que les Mormons l'occupent, les forêts ont disparu en grande partie sur le penchant des côtes et des montagnes, et, au fur et à mesure que les neiges sont plus exposées aux rayons du soleil et se fondent plus vite, les fontaines se dessèchent et les ruisseaux donnent à peine assez d'eau, dans le printemps, pour fournir aux besoins de l'irrigation des champs cultivés et des nombreux troupeaux d'animaux domestiques.

La ville du Lac-Salé compte à présent environ 15,000 habitants. Les Mormons sont pour la plupart des Anglais, des Écossais et des Suédois. A peine un quart est-il composé d'Américains de naissance. Ils se trouvent répandus çà et là dans les bourgs et les villages de toutes les plaines, et de toutes les vallées du territoire d'Utah, ainsi nommé d'une tribu de sauvages qui habite cette contrée. Ce territoire est borné au nord par l'Orégon, à l'ouest par la Californie, à l'est par les territoires de Nébraska

et de Kansas (1), au sud par le Nouveau-Mexique. Le nombre total des habitants du territoire ne s'élève pas à 50,000 (2), quoique les chefs mormons, par des motifs intéressés, disent qu'il s'élève beaucoup plus haut. On fait remonter le nombre des Mormons répandus dans différents pays à près de 300,000. Ils envoient leurs émissaires dans toutes les parties du globe. Ceux-ci se gardent bien de présenter le mormonisme sous ses couleurs réelles à ceux qui ne sont pas préparés à l'accepter tel qu'il est. On assure qu'il se trouve parmi les Mormons du Lac-Salé un grand nombre de personnes qui n'ont adopté la nouvelle secte que dans l'attente d'y trouver un paradis terrestre avec une abondance sans bornes. Une fois arrivés dans l'Utah, il devient très-difficile d'échapper aux piéges qui leur sont préparés et de se soustraire au pouvoir despotique des chefs.

Brigham Young, président de l'Église mormone et gouverneur (rebelle aujourd'hui) du territoire d'Utah, jouit d'une autorité absolue parmi les siens. Cet homme est, comme Joseph Smith, originaire du Vermont. Il naquit à Windham, le 1er juin 1801. Ayant embrassé le mormonisme en 1832, il devint bientôt l'intime ami de Joseph Smith. Depuis qu'il est devenu le chef des Mor-

(1) Le Nébraska et le Kansas sont aujourd'hui deux États de l'Union.

(2) En 1870, ce territoire comptait 86,786 habitants.

mons, il a montré une ambition sans bornes, mais aussi des talents supérieurs à ceux de Smith. Il travaille, mais en vain, à établir le mormonisme sur tout le continent américain.

Quant au territoire qu'il gouverne, il veut en faire un État indépendant dans la Confédération. Il a souvent déclaré qu'il ne permettra jamais qu'un autre devienne gouverneur d'Utah. Il défie l'autorité du Président et de tous les États-Unis. Les juges et les autres officiers que le gouvernement général a nommés pour l'administration civile de l'Utah, ont été obligés de quitter le territoire où ils se sont vus incapables d'exercer leurs fonctions. Young a établi des tribunaux de sa façon, et, dans les cours des États-Unis qu'il tolérait chez lui avant sa rébellion, les jurys ne portaient leurs sentences que d'après ses ordres. Le gouvernement résolut enfin de faire sentir son autorité, même par la force, s'il le fallait. En conséquence, dans le courant de l'automne dernier (1857), une troupe de 2,500 soldats fut envoyée au territoire, pour maintenir les nouveaux employés du gouvernement et tout leur état-major.

A cette nouvelle, Young s'est préparé aussitôt à la résistance. Les troupes ont déjà passé les frontières de l'Utah, mais les rigueurs de l'hiver les arrêtent à environ cent cinquante milles de la capitale des Mormons. Ceux-ci ne sont pas restés oisifs : ils ont surpris un convoi de soixante-seize waggons, les ont pillés et brûlés. Tous les ani-

maux de charge, chevaux, mules et bœufs, ont été emmenés par eux. Cette perte est évaluée à un million de dollars. Les troupes, mal logées et mal nourries, souffriront terriblement si l'hiver est rigoureux, comme il l'est ordinairement dans les parages élevés qu'elles occupent. Aussitôt que la bonne saison s'ouvrira, de grands renforts leur seront envoyés. Il y a ici grande diversité d'opinions sur cette expédition. Plusieurs disent que la guerre sera longue et cruelle, et que les Mormons résisteront jusqu'à la mort. Une grande manifestation de la part du gouvernement est nécessaire, sans doute, et je pense qu'à mesure que les nouvelles forces s'approcheront du territoire rebelle, les Mormons s'en éloigneront, après avoir mis le feu à toutes leurs habitations ; et qu'ils seront en route pour aller prendre possession d'une nouvelle terre, la Sonora peut-être, ou quelque autre plage encore peu peuplée du vaste territoire mexicain. Cette secte fanatique ne trouvera de repos qu'en dehors de toute autre juridiction civile ; elle maîtrisera tout et s'assujettira tout, à moins qu'elle ne soit maîtrisée elle-même à temps et dispersée.

Encore un mot sur les Mormons et je finis. Une nouvelle organisation a été donnée aux troupes mormones. En 1840, Smith organisa la légion de Nauvoo, et força tous ses disciples, depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de cinquante, de s'y engager. Cette petite troupe a continuellement augmenté, et conserve son ancien nom. Aucun

effort n'est épargné pour rendre les soldats parfaits dans les exercices et la discipline militaire. Ils ont à leur tête des officiers qui servirent sous le général Winfield Scott dans la guerre du Mexique. L'armée entière de Brigham Young pourrait, en cas de nécessité, être élevée au chiffre de 8,000 hommes. Ce petit nombre de soldats ne serait aucunement à craindre s'ils n'étaient tous animés d'un esprit de fanatisme, qui les fera combattre, s'ils en viennent aux mains, avec une opiniâtreté semblable à celle qui animait les premiers mahométans. Outre la communauté de religion et d'intérêts, il existe entre eux un autre lien : un grand nombre se sont voués à leur président et prophète Young par des serments horribles. Il existe parmi ce peuple une société qu'ils appellent la Fondation Mormone (*Mormon Endowment*). On y est admis au milieu des cérémonies les plus capables d'inspirer une terreur superstitieuse. Les initiés font serment d'une obéissance aveugle, telle qu'elle est entendue par les sociétés secrètes de l'Europe. La peine de mort attend ceux qui violent leurs engagements. Si les Mormons veulent la guerre, comme ils le proclament à haute voix, l'occasion se présentera dans le courant de cette année ; mais ils ne sauraient offrir une longue résistance aux troupes des États-Unis.

Je suis, mon révérend Père,

Votre serviteur en Jésus-Christ,

P. J. De Smet, S. J.

XXVI

DÉCOUVERTES DES MISSIONNAIRES. — TOMBEAU DU P. MARQUETTE (1).

Université de Saint-Louis, 1858.

Un journal protestant de New-York, l'*Evening Post*, a donné quelques notions intéressantes sur plusieurs de nos anciens Pères. Je vous l'envoie pour que vous en publiiez la traduction si vous le jugez à propos.

(1) Jacques MARQUETTE, missionnaire français, né à Laon en 1637, fut envoyé dans les missions du Canada. Chargé de reconnaître le cours du Mississipi, il s'embarqua le 13 mai 1673, et descendit avec Jolyet le grand fleuve jusqu'au pays des Arkansas ; dès lors il ne douta plus que le Mississipi eut son embouchure dans le golfe du Mexique. Marquette remonta le fleuve jusqu'au pays des Illinois, et se rendit ensuite chez les Miamis sur le lac Michigan. Il resta chez cette peuplade, jusqu'à sa mort qui arriva le 9 mai 1675.

Sommaire : Des missionnaires importent les premiers en Europe le ver à soie, le mûrier et le quinquina ; ils tirent le sel de Silina, et le vin du raisin ; introduisent la culture de froment chez les Illinois, et celle de la canne à sucre au Mississipi : exploitent le *myrica-cerifera ;* cuivre, localités ; et premières cartes géographiques ; les PP. Jogues (1), Raimbout, Marquette, Ménard, Dablon ; mort du P. Marquette ; situation véritable de son tombeau, translation de ses restes ; manuscrits.

Dans ces temps où domine l'esprit de secte, on a examiné, avec bonne foi et avec sévérité, la conduite des Pères Jésuites qui ont été les premiers missionnaires du désert. Tous leur ont rendu ce témoignage d'avoir été véritablement des hommes d'abnégation et de sacrifice, mûris dans les sciences, mais humbles de cœur et saints de vie, s'accommodant au sauvage en ménageant ses préjugés, afin de préparer la voie pour le convertir et ensuite le diriger.

Sans vouloir discuter leur mérite sur ce point, nous devons remplir envers les Jésuites une dette de reconnaissance, pour avoir fixé l'attention des Européens sur les découvertes les plus précieuses qui nous soient venues de l'Asie et de l'Amérique. Les Jésuites furent les premiers qui, en dépit de la vigilance des Chinois, et après des tentatives réitérées, réussirent à porter en Italie le ver à soie

(1) Voir les Précis Historiques de 1855, p. 173 : *Isaac Jogues, premier missionnaire de New-York.*

d'abord, et bientôt après le mûrier, nourriture propre de l'insecte. C'est aux Jésuites aussi que l'on doit la connaissance que nous avons des qualités toniques du *quinquina*, écorce du Pérou, qui fut appelée vulgairement et longtemps l'*écorce des Jésuites* (1).

Un Père, nommé Simon le Moine, missionnaire parmi les Onondeguas en 1654, s'exprime ainsi

(1) Au mot anglais *bark*, qui signifie *écorce*, le Dictionnaire anglais de S. Stone ajoute : « *Jesuit's bark*, le quinquina. » Voici ce qu'en dit le *Dictionnaire de Trévoux* : « Écorce originaire des Indes occidentales, qui est un remède admirable pour les fièvres intermittentes ; elle est compacte, de couleur rougeâtre, d'un goût amer. *Quinquina cortex*. L'arbre d'où on la tire croît au Pérou, et dans les environs de Quito, sur des montagnes, près de la ville de Loza. On l'appelle aussi *Quinaquina*, ou *China-China*. Les habitants du pays l'appellent *Ganapéride*, et les Espagnols *Palo de calenturas*, c'est-à-dire *bois des fièvres*. Cet arbre est de la grandeur à peu près d'un cérisier. Ses feuilles sont rondes, dentelées. Sa fleur est longue, de couleur rougeâtre ; elle est suivie d'une gousse qui contient une amande plate, blanche, enveloppée d'une membrane mince. Il y en a deux espèces, un cultivé, et l'autre sauvage : le cultivé est beaucoup meilleur que l'autre. Le *Quinaquina* n'est connu des Européens que depuis l'année 1640. Les Jésuites de Rome lui donnèrent beaucoup de réputation en Italie et en Espagne en 1649. Le cardinal de Lugo en apporta le premier en France en 1650. Il y fut d'abord vendu au poids de l'or, à cause de la vertu merveilleuse qu'il a de guérir la fièvre. Étant réduit en poudre, on l'appelait la *poudre du cardinal de Lugo*. Les Anglais le nomment la *poudre des Jésuites*, parce que ce sont eux qui l'ont apporté des Indes et l'ont fait connaître en Europe. »

sur le sel tiré de Silina : « Nous en faisons du sel aussi naturel que le sel marin ; nous en avons envoyé un échantillon à Québec. »

Un prêtre catholique romain fut le premier qui, dans le nord-ouest, où peut-être il n'en avait jamais été fait, fit du *vin* avec des raisins de ce pays : c'était le P. Zenobius, missionnaire chez les Illinois. « Quand le vin nous manqua, — écrivit-il, — pour la célébration des divins mystères, nous trouvâmes moyen, vers la fin d'août, de nous procurer des raisins sauvages qui commençaient à mûrir, et nous en fîmes du très-bon vin. Il nous servit pour dire la messe jusqu'au second désastre, arrivé quelques jours après. »

Les Jésuites introduisirent les premiers chez les Illinois la culture du *froment*, ainsi que celle de la *canne à sucre* dans la vallée du Mississipi. Le martyr Rasles, membre de la Compagnie de Jésus, parle de la cire végétale connue dans le commerce comme fournie par les grains d'un arbrisseau, *myrica cerifera* (1). C'est la première

(1) *Myrica-cerifera* (Linné) ; Cirier (famille des Amentacées). — Cet arbuste croît naturellement à la Floride, dans la Caroline et surtout, en grande quantité, sous le ciel plus chaud de la Louisiane. On le trouve dans les terres basses, aux lieux humides, marécageux et très-ombragés, dans les fondrières, sur le bord des ruisseaux, sur les vastes rives des fleuves et au voisinage de l'Océan. Il s'élève à la hauteur de 2 à 3 mètres. Sur le sol de la France et même de toute l'Europe tempérée, il ne forme le plus souvent qu'un buisson lâche, haut tout au plus de 97 à 129 centimètres.

notice que nous ayons trouvée sur cette curieuse production. « Les îles de cette mer, — dit-il, — sont bordées d'une espèce de lauriers sauvages,

On connaît deux variétés : l'une, que l'on trouve abondamment dans la Basse-Virginie et dans la Caroline du Nord, est le *M. cerifera maculata*, ainsi nommé de ses feuilles qui sont parsemées de taches noirâtres ou brun foncé ; l'autre, qui talle en buisson, le *M. cerifera parva*, qui vit en Acadie, dans la Pennsylvanie, et même jusqu'au Canada où les hivers sont si longs et si rigoureux.

Disons maintenant un mot de la matière résineuse, odorante, luisante, sèche, friable, fort analogue à la cire des abeilles, que l'on obtient de ces divers arbustes, et de l'usage qu'on peut en faire.

Elle est susceptible de rendre de grands services aux arts. Dans l'Amérique on en prépare un excellent savon qui blanchit parfaitement le linge ; on en a fait des bougies, jetant une flamme blanche, peu de fumée, ne coulant pas, donnant une lumière douce, qui sympathise avec les vues basses, durant longtemps, et répandant une odeur balsamique très-agréable, regardée par les indigènes comme très-saine pour les malades : quand on veut une plus grande clarté, l'on ajoute 1/4 de suif de mouton le plus ferme. Avec l'eau où la graine a bouilli, et d'où l'on a tiré la cire coulée, évaporée à consistance d'extrait, on arrête les dyssenteries les plus opiniâtres : cette propriété résulte de la quantité considérable d'acide gallique contenue dans la graine.

Un pied de cirier, bien fertile, fournit jusqu'à 3 et 4 kilogr. de baies ou 1 kilogr. de cire épurée. On met les graines dans un canevas par petite quantité, on les plonge dans l'eau bouillante et on met la cire égoutter sur un linge fin. A une seconde fonte, elle est des plus belles et d'un vert tendre charmant.

qui, en automne, produisent de petits grains comme ceux du genévrier. D'une quantité de trois boisseaux de ces grains, on peut tirer près de quatre livres de cette cire, aussi pure que belle. Une immense quantité de ces lauriers croissent dans les îles et sur les bords de la mer, et en si grand nombre qu'une personne peut, en un jour, facilement ramasser quatre mesures ou boisseaux de ces grains. Ils sont suspendus comme des grappes. J'en ai envoyé une branche à Québec, ainsi qu'un gâteau de cire, et l'on a trouvé le tout excellent. »

Il a déjà été question de ce que le P. Dablon raconte, dans sa relation de 1666 à 1670, du cuivre du lac Supérieur, et de toute la partie nord-ouest : les environs des grands lacs, la rivière Saint-Laurent et le haut Mississipi. Rien n'était connu jusqu'au moment où les Pères donnèrent leurs relations. Les cartes qu'ils en ont tracées sont considérées, maintenant encore, comme d'une exactitude remarquable, et ce furent les premiers dessins de ce pays qu'on eût vus.

En 1608, Champlain (1) fonda Québec. Il ras-

(1) Samuel de CHAMPLAIN, né à Brouage, vers 1570, mort à Québec, en 1635, se signala par ses courses maritimes contre les Espagnols, sur les côtes de Bretagne, et mérita une pension de Henri IV. En 1603, sous les auspices du Commandeur de Chastes, gouverneur de Dieppe, il partit avec de Pont-Gravé, pour tenter des établissements au Canada, remonta le Saint-Laurent, et, à son retour, présenta au roi la relation de son

sembla des religieux, qui se joignirent à lui successivement ; il visita toutes les tribus indiennes depuis le détroit jusqu'à Niagara et depuis le lac Nipissing jusqu'à Montréal. « Cinq années avant qu'Eliot, de la Nouvelle-Angleterre, eût adressé le moindre mot aux Indiens, à six milles de sa retraite de Boston, les missionnaires français plantèrent la Croix à Sault-Sainte-Marie, et de là leurs regards se portèrent sur le pays des Sioux

voyage : *Des sauvages* ou *Voyage de Samuel Champlain,* Paris, 1603, in-8°. — Il fit un second voyage, de 1604 à 1607, avec de Mons, visitant l'Acadie et cherchant à y fonder quelques établissements. En 1608, toujours avec Pont-Gravé, Champlain nommé géographe pour le roi, repartit avec deux navires, et fonda Québec ; luttant contre les Iroquois avec les Algonquins, il reconnut le lac qui porte son nom, 1609, parcourut le pays au nord du Saint-Laurent, se dévoua à la prospérité de la nouvelle colonie, toujours au milieu des sauvages ou sur la route de France, pour obtenir des secours des différents vice-rois de la Nouvelle-France, le prince de Condé, le maréchal de Montmorency, le duc de Ventadour. Cependant Québec commençait à être fortifié en 1626, lorsque les Anglais vinrent attaquer les établissements des Français ; sans secours et sans vivres, Champlain fut forcé de capituler en 1629. Richelieu, par la paix de Saint-Germain, 1630, obtint la restitution du Canada, et Champlain en reprit le gouvernement, désormais mieux secondé par le grand ministre, 1633. Outre la relation de son premier voyage, il a laissé : *les Voyages et les Découvertes en la Nouvelle-France* ès années 1615 à 1618, Paris, 1619, 1620, 1627 ; *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale*..... depuis 1603 jusqu'en 1629, in-4° avec figures ; une nouvelle édition est de Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

et sur la vallée du Mississipi. En 1641, deux Jésuites, Isaac Jogues et Charles Raimbout, sont envoyés à Sault-Sainte-Marie. Marquette quitte Mackinaw le 4 juin 1662, et nous en concluons qu'une station y avait été établie avant cette époque. En 1660, le vétéran Ménard s'embarque pour relever la Croix de Sault-Sainte-Marie, plantée, vingt ans auparavant, par ses compagnons Jogues et Raimbout. Il pénètre dans la baie de Keewenaw du lac Supérieur ; mais tandis que ses nombreux projets le poussent vers les Sioux du haut Mississipi, il périt dans les forêts par la hache de l'Indien ou par la faim. » En 1668, nous retrouvons le P. Marquette se fixant sur le côté américain de Sault-Sainte-Marie. L'année suivante arrive le P. Dablon ; on bâtit une église. Vers la même époque, on fait mention de La Pointe, qui semble avoir été un intermédiaire ou point de ralliement entre le pays des Illinois et celui du lac Supérieur.

Bancroft, l'historien des États-Unis, rapporte, d'après le P. Charlevoix, que la mort de Marquette fut subite, et, humainement parlant, imprévue pour lui-même et pour sa suite. Voici quelles en furent les circonstances. Il avait élevé un autel, et, après avoir dit la messe, il demanda à ses hommes de le laisser seul pour une demi-heure. A leur retour, ils le trouvèrent mort. Le corps fut enterré dans le sable, à l'endroit même où il était tombé, et on y mit une grande croix de bois pour marquer la place.

Un ouvrage, publié en 1852, par Redfield, sur la découverte du Mississipi et du Nord-Ouest, et sur les recherches qu'on y a faites, ouvrage édité par John Gilmary, a jeté du jour sur ce récit. Il prouve que le P. Charlevoix n'a pas fait assez de recherches pour composer ses mémoires, car ses ouvrages sur le Canada ont été publiés avant la dissolution du collége des Jésuites dans ce pays, et il aurait pu recourir aux manuscrits que plus tard Shea a fait imprimer. Voici comment ceux-ci ont été mis au jour. Quand les Jésuites furent bannis par le gouvernement britannique, le vénérable P. Cazot, sentant que sa mort enlèverait le dernier membre de la Compagnie de Jésus au Canada, déposa les manuscrits qu'il possédait à l'Hôtel-Dieu, qui est l'hôpital de Québec ; et ils y furent gardés soigneusement par le supérieur jusqu'à ce qu'il se présentât quelqu'un à qui on pût les confier. En 1844, ils ont été remis à un membre de l'Ordre des Jésuites.

D'après ces manuscrits, qui ont tous les caractères d'authenticité, il semble que le P. Marquette était averti, aussi bien que ses fidèles néophytes, qu'il allait mourir ; car il avait fait tous les préparatifs pour ce moment solennel. Il avait prescrit toutes les prières qu'il fallait réciter, et choisi le lieu de sa sépulture. On sait donc maintenant, grâce à ces détails, que le P. Marquette ne repose pas « près de la petite rivière qui porte son nom, » comme toute histoire d'école l'a répété, d'après les

plus grands chroniqueurs ; après deux cents ans, son *Requiem* a retenti sous d'autres vents et près d'autres eaux que ceux du lac Michigan.

Il fut enterré sur le bord de ce lac, comme on le raconte ordinairement. La croix qui s'y élevait, marquait aux Indiens la place de son tombeau. Deux ans après sa mort, au jour même de son anniversaire, les Kiskakoos, qui avaient été son fidèle troupeau, en revenant de la chasse, s'arrêtèrent devant les restes de leur père, et, d'après les idées indiennes, ils résolurent de le déterrer et de le transporter dans leur mission. Aussitôt ils se mettent à l'œuvre : les ossements sont placés dans une jolie boîte d'écorce ; la flottille se change, pour continuer sa route, en cortége funèbre, et le missionnaire achève, après sa mort, un voyage que la vie ne lui a pas permis de terminer. Un certain nombre d'Iroquois se joignent aux Kiskakoos, et, en s'approchant de Mackinaw, d'autres canots s'avancent à leur rencontre, avec les deux missionnaires de l'endroit. Là, sur les eaux, retentit un solennel *De Profundis*, qui est continué jusqu'à ce que le corps ait été déposé à terre. On le transporta ensuite à l'église, précédé de la croix, des flambeaux brûlants comme l'était son zèle, et des nuages d'encens, s'élevant vers le ciel comme des soupirs. Dans l'église, un drap mortuaire avait été préparé, selon l'usage établi, pour recevoir les cercueils. On y déposa la boîte d'écorce, et, après le service solennel, elle fut mise dans un petit caveau au milieu du temple.

C'est là qu'il demeure, disait quelqu'un, comme l'ange tutélaire de notre mission des Ottawas. Il y repose encore, car je ne connais rien qui indique qu'on l'ait transposé dans la suite. Une tradition vague, comme celle de sa mort, prétend, selon le P. Charlevoix et d'autres, qu'il se trouve encore à l'embouchure de sa rivière ; mais il est certain qu'il a été transporté dans l'église du Vieux-Mackinaw, en 1677. Cet édifice, à en juger par une relation manuscrite de 1675, avait été élevé après que le P. Marquette fut parti de Mackinaw, probablement vers 1674. L'établissement du poste du Détroit a fait sortir de Mackinaw les chrétiens Hurons et les Ottawas, et le lieu est resté désert. Les missionnaires, désespérant de pouvoir faire quelque bien parmi le petit nombre de païens, appelés *coureurs de bois*, qui languissaient encore en cet endroit, résolurent d'abandonner le poste et mirent le feu à leur église, vers 1706. Dans la suite, on en construisit une autre ; mais elle a également disparu depuis longtemps.

Un autre récit, plus circonstancié, auquel ce que nous avons reproduit semble avoir été emprunté, a été écrit par le P. Claude Dablon, collaborateur du P. Marquette à Sault-Sainte-Marie. Il y est rapporté que « les Indiens, avant d'enlever le corps du P. Marquette du lieu de sa sépulture, ouvrirent son tombeau, découvrirent le corps et le trouvèrent les chairs et les entrailles desséchées, mais entier, sans que la peau eût souffert la moindre

corruption. » Cela ne les empêcha pas de le disséquer, selon leur coutume ; ils lavèrent ses os, les firent sécher au soleil, les mirent soigneusement dans une boîte d'écorce de bouleau, et les portèrent à la mission de Saint-Ignace. Le convoi se composait à peu près de trente canots bien arrangés, où se trouvaient un grand nombre d'Iroquois, qui s'étaient joints à nos Algonquins pour honorer la cérémonie.

Nous apprenons plus loin que « tous les Indiens et les Français de la place, avec les deux prêtres, après avoir forcé le convoi de s'arrêter en s'approchant du lieu de sa destination, firent les questions ordinaires, comme si les restes qu'ils portaient étaient réellement ceux du P. Marquette. » On les déposa à terre, comme il a été dit plus haut, au chant solennel du *De profundis*, et on les laissa, recouverts du poêle, toute la journée du lundi de la Pentecôte, 8 juin, et le jour suivant. Lorsque les honneurs funèbres eurent été rendus, on déposa le cercueil dans le petit caveau au milieu de l'église.

Dans une note, il est dit, sur le témoignage du P. Hennepin (1), que l'église était entourée de

(1) Louis HENNEPIN, religieux récollet et voyageur, né en 1640, mourut vers 1700, parcourut comme missionnaire le Canada, et fit connaître mieux le fleuve Mississipi. Il a laissé *Description de la Louisiane*, Paris, 1683-1688, in-12°, et *Nouvelle découverte d'un très-grand pays entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale*, Utrecht 1697, in-12°.

palissades de vingt-cinq pieds de hauteur, qu'elle était située près d'une grande pointe de terre, vis-à-vis l'île de Mackinaw, ce qui indique le lieu désigné dans les manuscrits comme devant être le « Vieux-Mackinaw, » ainsi qu'on le nomme communément aujourd'hui.

XXVII

LETTRE DE MONSEIGNEUR FLAGET (1), ÉVÊQUE DE BARDSTOWN, EN AMÉRIQUE. — ÉLOGE FUNÈBRE DE CHARLES NERINCKX.

(Cette lettre est adressée à M. l'abbé Jean Nerinckx.)

Bardstown (Kentucky), le 20 septembre 1824.

Bien cher et vénérable M. Nerinckx,

C'est avec un cœur brisé de douleur que je vous annonce la mort de votre respectable frère, arrivée le 12 du mois d'août, à Sainte-Geneviève dans l'État du Missouri, où il a fondé une colonie de ses bonnes religieuses. La nouvelle de ce triste

(1) Mgr Benoît Flaget naquit, en 1764, à Contournat, situé près de la commune de Saint-Julien, non loin de Bellom, dans l'Auvergne. Sulpicien en 1783, prêtre en 1788, missionnaire à Vincennes dans l'Indiana en 1792, évêque de Bardstown en 1810, transféré à Louisville en 1841, il décéda en 1850.

événement ne m'est parvenue que la semaine dernière.

Voici, en abrégé, le tribut de la vive et juste reconnaissance que j'ai payée à ses éminentes vertus, dans ma cathédrale, à la messe de paroisse.

N'ayant point de détails authentiques de la vie qu'il a menée en Flandre (*sic*), je me suis contenté de dire qu'il devait avoir employé le temps de sa jeunesse à faire d'excellentes études, comme le prouvaient évidemment ses connaissances étendues en théologie, en Écriture sainte et en histoire ecclésiastique. J'ai aussi parlé du bénéfice, à charge d'âmes, qu'il avait obtenu au concours, et je me suis assez étendu sur l'horreur qu'il avait conçue de la Révolution française qui avait bouleversé toute l'Europe ; sur son invincible courage à supporter la privation de tous les biens temporels, et l'exil même, plutôt que de sacrifier les devoirs de sa conscience et les intérêts de notre sainte Religion. Vous pouvez aisément suppléer à tout ce qui manque à cette partie de son éloge. Voici une faible esquisse de ce qu'il a fait dans mon diocèse.

Depuis près de vingt ans que M. Nerinckx est venu au Kentucky, il a édifié tous les habitants du pays par une vie vraiment apostolique et digne des premiers siècles de l'Église. Seul avec le révérend M. Théodore Badin, qui a mérité avec raison le titre glorieux de fondateur de ce diocèse, il avait à desservir avec lui un pays plus vaste que la France. Les courses continuelles que M. Nerinckx

était obligé de faire, exposé à toutes les intempéries des saisons, épouvanteraient les voyageurs les plus intrépides. Comme il n'y avait que deux ou trois églises bâties à cette époque, et que tous les catholiques étaient disséminés sur tous les points de cette immense contrée, il allait de station en station, célébrait les saints Mystères dans des maisons particulières, entendait les confessions toute la matinée, étant obligé de jeûner presque tous les jours de l'année. Ses instructions étaient simples, à la portée de tous ses auditeurs, et communément accompagnées des bénédictions les plus abondantes. Frappé de l'inconvénient de célébrer le service divin dans des maisons et dans des chambres consacrées à toute sorte d'usages, il tâcha d'inspirer à tous les catholiques qu'il visitait le désir de bâtir des églises et d'y attacher des terres pour l'entretien de leurs pasteurs. Son zèle a été couronné des plus heureux succès. L'acquisition de plusieurs belles fermes, de peu de valeur aujourd'hui, mais qui en auront un jour une très-grande, a été le résultat de son appel. Nous comptons dix églises qui ont été bâties par ses soins au Kentucky, dont huit en bois et les deux autres en briques. Ajoutez à cela cinq ou six oratoires dans les couvents de ses religieuses, et autant de monastères. Afin de procurer à ces oratoires et églises les objets les plus nécessaires pour le culte divin, il fit deux fois le voyage d'Europe. Les précieux effets qu'il en rapporta sont estimés à une valeur de plus de

15,000 dollars (1). C'est principalement dans son pays natal, qu'il recueillit ces inestimables trésors. La mort a beau m'arracher ce vertueux ami, les monuments de son zèle inépuisable sont tellement répandus sur tous les points de mon diocèse, que partout ils rappelleront la mémoire de ce fervent missionnaire et la générosité sans bornes de ses pieux compatriotes.

C'est surtout son admirable établissement des *Amantes de Marie au pied de la Croix* qui le rendra cher à mes diocésains. Les vertueuses filles de cette Société font l'édification de tous ceux qui les connaissent. Elles retracent, par leur régularité et la vie austère qu'elles mènent, tout ce que nous lisons des anciens monastères de la Palestine et de la Thébaïde. Elles sont au nombre de plus de cent, réparties dans six écoles sur différents points du Kentucky. Plus de deux cent cinquante filles de la classe des pauvres sont élevées tous les ans dans leurs maisons, et y reçoivent une éducation chrétienne et conforme à leur état. Plusieurs orphelines participent gratuitement aux mêmes faveurs. C'est communément dans ces monastères que les missionnaires envoient les filles qu'ils veulent préparer à la première communion. Comme M. Nerinckx menait une vie pénitente et mortifiée, qu'il s'habillait et se nourrissait pauvrement, il a inspiré le même esprit aux

(1) Le dollar vaut 5 frs. 30 cent.

Amantes de Marie. Leur nourriture et leurs habits respirent la plus grande pauvreté ; il en est de même de leurs oratoires, qui ne laissent pas cependant d'exciter, par leur extrême décence et propreté, l'admiration de tous ceux qui les visitent. La dévotion de l'excellent M. Nerinckx envers le saint Sacrement de nos autels est digne d'être proposée pour modèle à tous les ecclésiastiques. Quoiqu'on ne vît que pauvreté dans toutes les églises qu'il érigeait, il étalait une espèce de magnificence dans la construction du tabernacle de l'autel, et de tout ce qui servait à la célébration des saints mystères. Tous les jours, il célébrait la sainte Messe quand il lui était possible de la dire. La nuit du jeudi au vendredi est consacrée par les Amantes de Marie à rendre leurs hommages à ce Sacrement d'amour, et à réparer les outrages qu'il reçoit de l'ingratitude des hommes.

Je n'ai point connu de prêtre qui ait montré un amour plus filial et un zèle plus ardent pour l'honneur de Marie que le pieux M. Nerinckx. Ce fut pour célébrer les souffrances de cette sainte Mère au pied de la Croix, qu'il forma sa Société de filles, et qu'il exigea d'elles qu'à toutes les demi-heures elles interrompissent le silence pour prononcer ces prières jaculatoires si ferventes : « O Jésus souffrant ! O Marie, Mère affligée ! » Dans toutes les églises qu'il desservait, il établissait les confréries du Rosaire et du Scapulaire, et presque tous mes catholiques, hommes, femmes et enfants, sont inscrits dans les registres.

Rien de plus touchant que sa vénération pour les trépassés. Il est impossible de passer près des cimetières qu'il a érigés sans être pénétré de sentiments de religion et d'une douce mélancolie. Au milieu de ce séjour des morts, s'élève une très-grande croix, environnée d'une balustrade, pour la commodité des personnes pieuses qui viennent y prier. On voit aussi, à la tête de chaque tombe, une croix où sont inscrits le jour de la naissance et celui du décès des enfants, et le nom de leur famille. C'est une règle parmi les religieuses de M. Nerinckx d'aller tous les jours en procession avec leurs écoliers, au lieu où sont enterrées leurs Sœurs, afin d'y prier pour le repos de leurs âmes. Il avait obtenu du Souverain Pontife de grandes indulgences pour toutes les messes des morts qui se diraient dans ses couvents, et il ne se passait pas de semaine qu'on n'en célébrât pour utiliser cette faveur.

Son amour pour la retraite était tel, qu'il ne faisait jamais visite à personne, pas même à son évêque, à moins que son ministère ou quelque nécessité ne lui en fît un devoir. Ses veilles, même dans ses voyages, étaient très-prolongées et entièrement consacrées à l'étude et à la prière, qui faisaient ses délices.

Il était naturel qu'une vie aussi édifiante fût terminée par une sainte mort. Aussi est-ce en exerçant les fonctions les plus pénibles du ministère que M. Nerinckx a contracté la maladie dont il a été victime.

Étant allé visiter la colonie des religieuses qu'il avait envoyées dans l'État du Missouri, et qui sont à plus de cent trente lieues de sa résidence, il écrivit de là une lettre très-édifiante, sur le bien actuel qu'elles faisaient dans le diocèse, et sur les espérances de celui qu'elles pourraient faire un jour parmi les sauvages. Il vint ensuite rendre ses hommages à plusieurs Jésuites flamands établis à une trentaine de lieues de ses Sœurs. Après quelques jours d'édification au milieu de ces saints religieux, il se remit en route pour revenir au monastère qu'il était venu visiter, et retourner de là au Kentucky. Passant par Saint-Louis, il s'aboucha avec un Indien, qui lui promit d'envoyer douze filles de sa nation pour être élevées par les religieuses. Au comble de la joie de voir que Dieu commençait à vérifier les espérances qu'il avait conçues que ses religieuses pourraient un jour servir à propager la foi parmi les nations indiennes, il se hâta de leur porter cette importante nouvelle. En chemin, il s'arrêta dans un petit établissement de sept à huit familles catholiques, qui n'avaient pas vu de prêtre depuis deux ans. Désirant leur procurer les consolations de notre sainte religion, il les assembla, entendit leurs confessions, les instruisit, leur dit la sainte Messe, qui ne fut finie que vers les trois heures après midi. Voyant les heureuses dispositions de ces bons catholiques, il leur proposa de bâtir une église pour encourager, disait-il, les prêtres à les venir visiter. Sur-le-champ il

ouvrit une souscription, et plus de neuf cents dollars furent signés par ceux qui étaient présents. Il donna lui-même dix dollars pour cette bonne œuvre.

Après tant de fatigues, beaucoup augmentées encore par la chaleur extraordinaire de la saison, il se sentit pris d'un accès de fièvre. Il n'était pas mieux le lendemain. Toutefois il se mit en route pour Sainte-Geneviève, qui se trouve à cinq ou six lieues de distance. Le voyage, quoique court, mais accompli sous un soleil brûlant, augmenta les ardeurs de la fièvre.

Arrivé à Sainte-Geneviève, il fut forcé de se mettre au lit. Les médecins ayant été appelés, essayèrent tous les remèdes qu'ils crurent les plus propres à rétablir le malade ; mais tout fut inutile. C'était un fruit mûr pour le ciel : Dieu voulait enfin récompenser son fidèle serviteur. Pendant sa maladie, il conserva toutes ses facultés et édifia tout le monde par son inaltérable patience. Le neuvième jour, vers les neuf heures du matin, il reçut avec piété les sacrements de l'Église, et vers les cinq heures de l'après-midi, dans la plus parfaite résignation et sans aucun effort, il rendit sa belle âme à son Créateur.

Mgr Rosati, qui avait été informé de la maladie de M. Nerinckx, se hâta de venir consoler son vénérable ami ; mais il était mort lorsqu'il arriva.

La figure de M. Nerinckx n'était point altérée, m'écrit cet illustre prélat : elle avait conservé toute

sa fraîcheur, et sa mort avait toute l'apparence d'un doux sommeil. Les filles de son couvent envoyèrent chercher son corps et l'enterrèrent dans leur cimetière.

La Mère supérieure, en me donnant ces détails, me rappelle la dévotion de M. Nerinckx envers Marie, et elle ajoute qu'elle croit que le Seigneur l'a retiré du monde trois jours avant l'Assomption, afin que, pendant ce court espace de temps, il pût expier toutes les fautes de fragilité inséparables de notre nature, et être assez purifié le quinze du mois, pour se joindre au triomphe de Marie dans le royaume des cieux. La réflexion de cette bonne religieuse m'a été d'autant plus agréable, que je l'avais faite moi-même avant d'avoir reçu sa lettre.

Votre excellent frère était si dépourvu d'argent au moment de son décès, qu'on a été obligé de vendre son cheval pour payer les frais de sa maladie. Avant son départ du Kentucky, M. Nerinckx avait fait son testament : ses habits et son linge étaient laissés aux personnes employées à son service ; les objets d'église resteront où ils sont ; les livres de sa bibliothèque serviront au prêtre qui lui succèdera ou qui visitera le couvent de Lorette ; les terres, terrains à bâtir et maisons sont remis au bon soin de l'évêque. Il souhaite toute sorte de bénédictions spirituelles à ses parents et à ses amis d'Europe, se recommande à leurs prières, ne leur laisse rien de ses propriétés d'Amérique, et ne dit pas un mot de ce qu'il possède en Europe.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qui peut vous intéresser au sujet de votre estimable frère. Veuillez bien examiner ce que j'en dis ; ajoutez ou retranchez ce que vous jugerez à propos, mais ne manquez pas de faire connaître ses éminentes vertus aux catholiques anglais, et surtout à ses chers et généreux compatriotes. Pour l'amour de Dieu, cultivez les amis de M. votre frère, afin qu'ils n'oublient pas le pauvre évêque de Kentucky, et ses intéressants établissements. Vous obligerez plusieurs fidèles en m'envoyant les noms des personnes qui coopéraient, avec tant de charité, aux bonnes œuvres de Monsieur votre frère.

Si vous savez où est M. Th. Badin, tâchez de lui faire parvenir l'éloge funèbre de M. Charles Nerinckx tel que vous le publierez. Présentez mes respectueux hommages à Mgr Pogutet.

Je suis bien cordialement *in visceribus Christi*,

Votre tout dévoué serviteur et ami,

Signé † Benoît, évêque de Bardstown.

Bénédictions à M^me^ votre sœur et coopératrice.

† B. J.

XXVIII

CONDITION ACTUELLE DES INDIENS ET MORT CRUELLE DE WABIEHINAKA.

Université de Saint-Louis, 28 novembre 1857.

Dans une de mes précédentes lettres, je vous ai parlé de la condition actuelle des Indiens. Je viens vous entretenir encore aujourd'hui de ce qui se passe, dans ce vaste pays, à l'égard de ces pauvres sauvages, et comment on finira par se débarrasser d'eux entièrement, en détruisant l'une nation après l'autre (1). Je terminerai cette lettre en vous donnant un fait choisi entre mille : la mort cruelle d'un Lenni-Lennapi, proche parent de notre Watomika.

(1) L'extermination progressive des Indiens au moyen de la guerre, c'est le système inique mis en œuvre depuis longtemps par le gouvernement américain.

Voici d'abord ce que la plus haute autorité du pays déclare, en termes généraux, à tous les États et territoires de la grande République. On lit dans le dernier rapport annuel du secrétaire de l'Intérieur :

« Jusqu'à présent, les Peaux-Rouges se sont trouvés à la merci en quelque sorte, de la violence et de l'injustice de Blancs sans aveu ; ceux-ci, guidés par leurs passions effrénées, n'ont purement qu'un but vénal. Lorsque les sauvages se trouvent, privés de protection, sous l'influence de tels hommes indignes, ils sont cruellement traités, et souvent sans cause et sans motif, ils sont massacrés. Une vengeance sanglante, et elle suit presque chaque attentat, devient alors le thème général de la conversation et des journaux, sans montrer toutefois les circonstances de la cruelle provocation qui y a donné lieu. Une guerre de frontière s'élève ensuite entre les aborigènes et les nouveaux colons qui se sont emparés des terres indiennes, et on invoque les forces du gouvernement pour protéger les Blancs. L'expédition a lieu, et elle exige de fortes dépenses. Un grand nombre de citoyens estimables y perdent la vie ; la guerre retarde les progrès du peuple et donne peu de sécurité au colon ; elle finit souvent par *l'anéantissement* de tribus presque entières. Cette conduite, savoir la destruction d'un peuple que la Providence a placé sous notre sauvegarde, destruction qui prend naissance dans des causes pareilles, est indigne de notre civilisation, et révolte tout sentiment d'humanité. »

L'histoire du sauvage *Peau-Rouge*, de l'*Homme de la forêt et de la plaine*, les torts qu'il a reçus ; ses ressentiments ensuite ; le destin fatal et inévitable qui le poursuit, touchent les cœurs droits et compatissants, et arrachent des larmes de pitié. L'immense région que les Indiens occupaient naguère se remplit rapidement de Blancs de race européenne. De 3,000,000 que ceux-ci étaient, au temps de la révolution contre l'Angleterre, la mère-patrie, ils ont aujourd'hui atteint le chiffre de 27,000,000, et, avant la fin de ce siècle, ce chiffre sera plus que triplé, et pas loin de 100,000,000 (1). Si l'on considère les événements et la nature des choses, la rapidité étonnante avec laquelle tout marche sur ce continent, on peut conclure que l'Indien doit succomber et que son extinction approche inévitablement. Toutefois, avouons-le, ce destin est bien dur et bien cruel. Il paraît évident que l'Indien américain ne pourra jamais s'assujettir aux lois

(1) La population des États-Unis s'accroît dans des proportions considérables. Elle était en 1790 de 4 millions; en 1800 de 5,300,000 ; en 1810 de 7,200,000; en 1840, de 17,000,000 ; en 1850, de 23,200,000 ; en 1860, de 31,450,000; en 1870, de 38,582,852 hab. Les Indiens, qui ne sont pas compris dans le recensement, sont encore au nombre de 300,000 environ. — Le nombre des nègres et des mulâtres s'élève à 3,000,000 environ ; ils sont libres actuellement, depuis que le Congrès a aboli et défendu l'esclavage dans toute l'Union, en 1865, et que la décision a été ratifiée par les législatures des États.

et aux manières de la vie civilisée, telle qu'on l'entend généralement de nos jours. Sa nature farouche, indépendante et romanesque, répugne à toute contrainte. Insensiblement donc et au fur et à mesure que la civilisation américaine étend son domaine, les tribus indiennes disparaissent et s'éteignent. Les émigrations européennes se succèdent comme les flots de la mer ; elles doivent chercher des issues ; les pionniers gagnent du terrain et s'avancent de plus en plus dans les déserts. Cette marche envahissante continuera jusqu'à ce que tout le pays soit peuplé de Blancs.

La valeur du roi Philippe de Pokanoket, l'éloquence de Red-Jacket, la résistance indomptable de Tecumsek, les injures et les torts infligés sur Oscéola, l'héroïsme de Logan, ami des Blancs, plongé dans le deuil à la vue du massacre infâme de sa femme et de ses enfants ; la noble résignation du Patriarche des Renards, le dévouement de Pocahontas et les vertus de Catherine Tegahkouita, l'illustre vierge iroquoise, appartiennent à l'histoire et ont servi de texte à nos plus grands orateurs et poëtes. Mais des milliers d'autres, dont les cœurs étaient aussi étroitement attachés à leurs antiques foyers et aux tombeaux de leurs pères, sont tombés dans l'oubli, sans qu'aucune plume ait perpétué la mémoire de leurs nobles efforts à les défendre, et le souvenir de leurs malheurs. C'est sur les habitants primitifs de ces beaux pays que les exécrations d'un monde injuste et cruel n'ont cessé

de tomber toujours ; c'est à eux que les Blancs attachent les épithètes de *sauvages impitoyables*, *vindicatifs*, *sanguinaires*. Je vous le demande, faut-il sortir des rangs des Blancs pour trouver des êtres plus sanguinaires, plus cruels et plus injustes contre leurs faibles victimes ? Lorsque les Indiens voient leurs terres passer par fraude et violence entre les mains de leurs voisins à visages blêmes ; lorsqu'ils voient les Blancs devenir un peuple puissant, et eux-mêmes se fondre à l'approche de ceux-ci, comme la neige disparaît à mesure que le soleil s'élève ; quand ils deviennent de plus en plus faibles, et qu'ils sont condamnés à quitter à jamais ces contrées immenses, dont le Grand-Esprit, dans sa munificence, leur fit don et qui renferment les cendres de leurs pères ; ces riantes et vertes plaines, où bondissent des troupeaux innombrables d'animaux sauvages, et que la charrue vient sillonner ; ces rochers majestueux, ces forêts primitives, ces riants bosquets, que le Blanc avide, le marteau et la hâche à la main, vient briser et abattre ; quand les Indiens voient toutes ces horreurs, alors, dans les cœurs de ces hommes énergiques, le désespoir prend la place de l'espérance, et, sous l'influence de leur nature excitée et égarée, ils commettent des excès, qui retombent bientôt, avec un redoublement de violence et de cruauté, sur leurs propres têtes. Parler des mille conquêtes des Blancs sur les enfants de la forêt, n'est que la répétition de la vieille histoire de

leur première arrivée sur le sol américain, la répétition d'actes d'injustice et de cruauté, les uns plus noirs que les autres. Le cœur s'émeut à la vue des nombreux monticules ou tombeaux indiens que la charrue a fait disparaître impitoyablement ; c'étaient les derniers monuments érigés à la mémoire des braves Peaux-Rouges, morts en combattant pour leurs terres et leurs foyers.

Piratowing, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, d'une sœur veuve avec son fils de dix-neuf ans, quittaient leurs demeures paisibles et tranquilles, situées dans une belle forêt de chênes, mêlés de frênes et de noyers, sur le bord d'une petite rivière d'eau claire comme le cristal. Chef des Lenni-Lennapi, Piratowing était résolu à s'exposer aux dangers et aux fatigues d'un long et pénible voyage, voulant se rendre à Washington, la capitale, pour s'y entretenir avec son *Grand Père*, le Président, dans l'intérêt de sa nation. C'était alors l'époque où, sur la frontière de l'Ouest, chaque pied de terrain était disputé par les Blancs contre les Indiens. Les bateaux à vapeur, si admirablement fournis pour remplir tous les besoins, et si bien adaptés aux plus petites convenances des voyageurs, n'avaient point encore paru sur les eaux des fleuves majestueux de ces contrées. Piratowing, avec sa petite bande, s'embarqua dans une pirogue d'environ trente pieds de longueur. Dans ce temps, il fallait un ou deux mois pour parcourir cette distance de son pays à Washington.

Ils descendaient avec inquiétude et avec précaution le turbulent et large Missouri, se tenant au beau milieu du fleuve, pour profiter à la fois du courant rapide de ses eaux, et se mettre plus à l'abri du danger des partis hostiles d'Indiens, guettant leur proie à la sortie des forêts épaisses, et des bosquets touffus qu'on rencontre à chaque instant le long du rivage. Le soleil s'était levé et couché plusieurs jours de suite sans qu'un accident fâcheux fût venu les troubler, ou les arrêter dans leur voyage. Déjà ils avaient traversé la frontière du grand champ de bataille, où les efforts incessants d'une valeur sauvage et indisciplinée combattaient vaillamment pour résister aux approches de l'usurpation et de la civilisation. Piratowing ne craignait plus les coups meurtriers partant de la rive ; les sons qui venaient lui frapper l'oreille de temps à autre, n'étaient plus pour lui les pas d'ennemis invisibles et aux aguets. Il était ami des Blancs et en route pour aller rendre visite à son Grand-Père. La sécurité produit naturellement un relâchement de vigilance et de précaution.

Au déclin d'une belle et agréable journée, les bras lassés des rameurs avaient besoin de repos, et ils venaient de rentrer les pagaies. La pirogue suivait encore sa paisible course au milieu du courant, lorsque Piratowing, remarquant un endroit favorable pour passer la nuit, adressa la parole à son neveu et lui dit : « Wabiehinaka, gagnons le rivage au pied de la pointe où se termine le beau

bosquet qui est devant nous. Attachons la pirogue au vieux sycomore qui étend ses longues branches au-dessus du fleuve, et passons la nuit à terre sous son feuillage. » — « L'endroit est bien choisi, — répliqua Wabiehinaka, — je me rends avec joie à vos désirs : nous allons amarrer. Tandis que mon oncle choisira la place du campement, j'irai abattre un chevreuil ou quelques dindes pour notre souper. Le gibier semble abonder dans ces parages ; car durant toute cette belle journée, il s'est montré nombreux sur le bord du fleuve. » La barque fut aussitôt dirigée vers l'endroit convenu.

Lorsqu'ils furent arrivés à une distance d'environ cinquante yards, (le yard vaut 91 centimètres), du lieu désigné, le craquement d'une branche sèche attira leur attention. Ils regardèrent dans la direction d'où partait le bruit, et, au même instant, une bande armée de vingt Blancs s'élance de derrière la pointe, en jetant le cri de : Mort aux sauvages ! En toute hâte le canot fut démarré ; mais avant qu'ils eussent le temps de gagner le large ou le milieu du fleuve, la détonation de vingt fusils à la fois vint interrompre le silence de ces vastes solitudes, et une grêle de balles et de plomb fut déchargée sur la pirogue. Le jeune Wabiehinaka était déjà debout, son arme fidèle à la main, et son coup partait presque au même instant que les coups des agresseurs. Il avait couché en joue celui qui semblait diriger le mouvement, et, au même instant, le

Blanc téméraire et le jeune brave tombaient mortellement blessés. La mère, sanglotant et en pleurs, accourt et soutient la tête de son fils Wabiehinaka ; le sang ruisselle de sa poitrine en abondance ; il jette un dernier regard d'affection filiale sur sa mère désolée et au désespoir, sur son oncle et son chef ; il n'a que le temps de leur dire quelques paroles de consolation et d'encouragement, et expire en se recommandant au Grand-Esprit et à ses Manitous.

La nuit enveloppait déjà la pirogue dans son sombre manteau ; le courant l'avait emportée loin de la pointe inhospitalière et fatale. Le chef, dans le plus profond silence, cherchait à gagner le rivage dans un endroit favorable pour débarquer. Malgré l'obscurité de la nuit, il découvrait, à une petite distance, au pied d'une haute côte rocheuse, un bosquet touffu de pommiers sauvages couronnés de vignes et rempli de noisetiers. La place offrait tous les avantages pour son double dessein : un campement de nuit à l'abri des dangers, et un tombeau sûr pour y déposer la noble victime. Un petit feu fut bientôt allumé, et, à la hâte, ils prirent un modeste mais triste repas.

Sur ce sol étranger et envahi par les Blancs, loin des cendres de leurs pères, ils creusèrent une fosse qui allait recevoir les restes mortels du jeune Wabiehinaka. L'œuvre accomplie, ils veillèrent jusqu'à l'aube, autour de la tombe, au milieu des gémissements et des pleurs les plus amers.

Représentez-vous ce groupe plongé dans le deuil et que l'obscurité de la nuit rendait encore plus sombre ! C'était pour la famille isolée des Lenni-Lennapis une nuit affreuse, remplie d'angoisses et de douleurs ! Qui pourrait dire la profonde amertume de cette pauvre mère ? Elle arrosait de larmes la tombe de ce fils unique et chéri, sa seule consolation et son dernier soutien, son cher et noble enfant Wabiehinaka, qu'une main barbare et infâme était venue lui arracher si impitoyablement !

Dès que l'aurore commença à paraître, Piratowing assista la mère à rouler une grosse pierre sur le tertre solitaire, pour le prémunir des ravages des loups et autres animaux carnassiers, et en même temps pour servir de monument. Vers le lever du soleil, la petite bande continua sa route, le cœur brisé par l'événement de la veille, mais avec une lueur d'espoir dans un avenir plus heureux. Le voyage fut long, pénible et dangereux.

Piratowing eut le bonheur d'entretenir son *Grand Père* et de lui exposer les affaires de sa nation et ses propres malheurs. Il fut cordialement reçu et bien traité dans la capitale. Consolé et chargé de présents, il se remit en route et regagna enfin, sain et sauf, son village du désert.

Une longue suite d'années s'était écoulée depuis l'événement que je viens de vous tracer. Un vénérable vieillard, à cheveux blancs comme la neige, courbé sous le fardeau de l'âge, était debout à côté de la simple pierre funéraire. Le monticule

érigé à la hâte sur la tombe de Wabiehinaka avait disparu sans laisser la moindre trace. Une larme mouillait l'œil de Piratowing, — car c'était lui, — lorsqu'il racontait l'incident malheureux à son petit-fils ; et ses lèvres tremblaient quand il finissait sa narration en disant : « *O Shemoka, Shemoka, ygh nega !* O Blanc, ô Blanc, tu as été bien injuste et cruel envers nous ! »

Les os furent alors soigneusement déterrés et enfermés dans un sac de cuir. Dès qu'il fut retour dans son village, le vénérable et vieux chef les confia de nouveau à la terre, et les déposa à côté des cendres de son père. Peu de temps après, ayant rempli ce dernier devoir religieux, Piratowing mourut, pleuré et regretté de toute sa nation.

J'ai l'honneur d'être avec respect, en recommandant à vos saints sacrifices et à vos prières les pauvres tribus indiennes,

Votre serviteur très-humble en J.-C.

P. J. De Smet, S. J.

XXIX

LOUISE SIGHOUIN, SAUVAGE DE LA TRIBU DES COEURS-D'ALÈNE, MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ, EN 1853.

Saint-Louis, 10 avril 1860.

I. — Enfance et baptême de Louise.

Louise Sighouin, de la tribu des Skizoumish, ou *Cœurs-d'Alène* (1), fille du chef de cette tribu, était douée des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, qui lui attirèrent l'estime et le respect, non-seulement de toute sa peuplade, mais encore des tribus voisines et des Blancs qui avaient eu l'occasion de

(1) On sait que le mot *alène* signifie une espèce de poinçon de fer, qui est emmanché dans un morceau de bois rond, et dont on se sert pour percer le cuir et pour coudre. Ce mot, associé à celui de *cœur*, donne une idée de la férocité de cette peuplade avant l'arrivée des missionnaires.

la connaître. Humble et pauvre enfant, mais riche en vertus et élevée en grâces, Louise a fleuri dans le désert comme le lys entre les épines. C'était une sorte d'oasis spirituelle au milieu de l'aridité stérile du paganisme ; c'était une lumière vive au sein des ténèbres de la mort. A l'exemple de la pauvre femme de l'Évangile, elle avait cherché et trouvé le trésor perdu, et elle le conserva précieusement tous les jours de sa vie, jusqu'à son dernier soupir.

Avant son baptême, on remarquait déjà en elle une modestie rare et pleine de réserve, une grande douceur et un jugement solide. Partout on l'écoutait avec admiration et avec plaisir, et sa compagnie était recherchée de toutes les familles.

En octobre 1841, une nouvelle ère se préparait pour elle. Dans les missions que je donnais alors parcourant les parties supérieures des Montagnes-Rocheuses, je rencontrai pour la première fois trois familles de Cœurs-d'Alène, revenant de la chasse aux buffles dans les plaines du Missouri supérieur. Elles se joignirent à ma petite bande, et nous fîmes route ensemble. Je les trouvai d'un caractère doux, affable, poli, et surtout très-avides de la parole de Dieu. Pendant plusieurs jours consécutifs, je les entretins de différents points de la foi et de l'Église. Après une instruction sur l'importance et la nécessité du baptême, ils me prièrent avec empressement d'accorder cette faveur à trois de leurs petits enfants. Ce furent les prémices de la foi dans cette tribu. Quand ces gens se séparèrent

de nous, tous me témoignèrent la plus vive reconnaissance pour ce qu'ils avaient entendu et appris avec tant de bonheur ; ils m'assurèrent que toute la tribu accepterait volontiers la belle parole du Grand-Esprit, que je leur avais annoncée, et ils me firent les plus vives instances de venir les visiter au plus tôt pour les instruire.

Six mois après, en avril 1842, je me rendis dans leurs parages. Mes braves Cœurs-d'Alène, que j'avais eus pour compagnons de route, avaient admirablement bien préparé les voies à ma visite, et inspiré à tous leurs compatriotes un vif désir d'entendre la bonne nouvelle de l'Évangile. Sur le récit qu'ils en avaient fait, les chefs s'étaient déjà empressés de députer à la mission de Sainte-Marie plusieurs jeunes gens, choisis parmi les plus intelligents, afin de demander des missionnaires pour les instruire dans les saintes vérités de la religion.

Le bruit de mon approche s'était bientôt répandu dans tout le pays. De tous côtés, on vit accourir les sauvages à travers les bois et les plaines, par les rivières et le grand lac, pour venir à ma rencontre et pour entendre la loi de Dieu de la bouche même d'une Robe-Noire. Aussi, ma visite eut-elle les plus heureux résultats. Je baptisai tous les petits enfants de la tribu, ainsi qu'un bon nombre d'adultes, qui s'étaient empressés, avec une sainte avidité, de venir recevoir « *le grain de sénevé* » dont parle l'Évangile.

La bonne Indienne Louise Sighouin se trouva

la connaître. Humble et pauvre enfant, mais riche en vertus et élevée en grâces, Louise a fleuri dans le désert comme le lys entre les épines. C'était une sorte d'oasis spirituelle au milieu de l'aridité stérile du paganisme ; c'était une lumière vive au sein des ténèbres de la mort. A l'exemple de la pauvre femme de l'Évangile, elle avait cherché et trouvé le trésor perdu, et elle le conserva précieusement tous les jours de sa vie, jusqu'à son dernier soupir.

Avant son baptême, on remarquait déjà en elle une modestie rare et pleine de réserve, une grande douceur et un jugement solide. Partout on l'écoutait avec admiration et avec plaisir, et sa compagnie était recherchée de toutes les familles.

En octobre 1841, une nouvelle ère se préparait pour elle. Dans les missions que je donnais alors parcourant les parties supérieures des Montagnes-Rocheuses, je rencontrai pour la première fois trois familles de Cœurs-d'Alène, revenant de la chasse aux buffles dans les plaines du Missouri supérieur. Elles se joignirent à ma petite bande, et nous fîmes route ensemble. Je les trouvai d'un caractère doux, affable, poli, et surtout très-avides de la parole de Dieu. Pendant plusieurs jours consécutifs, je les entretins de différents points de la foi et de l'Église. Après une instruction sur l'importance et la nécessité du baptême, ils me prièrent avec empressement d'accorder cette faveur à trois de leurs petits enfants. Ce furent les prémices de la foi dans cette tribu. Quand ces gens se séparèrent

de nous, tous me témoignèrent la plus vive reconnaissance pour ce qu'ils avaient entendu et appris avec tant de bonheur ; ils m'assurèrent que toute la tribu accepterait volontiers la belle parole du Grand-Esprit, que je leur avais annoncée, et ils me firent les plus vives instances de venir les visiter au plus tôt pour les instruire.

Six mois après, en avril 1842, je me rendis dans leurs parages. Mes braves Cœurs-d'Alène, que j'avais eus pour compagnons de route, avaient admirablement bien préparé les voies à ma visite, et inspiré à tous leurs compatriotes un vif désir d'entendre la bonne nouvelle de l'Évangile. Sur le récit qu'ils en avaient fait, les chefs s'étaient déjà empressés de députer à la mission de Sainte-Marie plusieurs jeunes gens, choisis parmi les plus intelligents, afin de demander des missionnaires pour les instruire dans les saintes vérités de la religion.

Le bruit de mon approche s'était bientôt répandu dans tout le pays. De tous côtés, on vit accourir les sauvages à travers les bois et les plaines, par les rivières et le grand lac, pour venir à ma rencontre et pour entendre la loi de Dieu de la bouche même d'une Robe-Noire. Aussi, ma visite eut-elle les plus heureux résultats. Je baptisai tous les petits enfants de la tribu, ainsi qu'un bon nombre d'adultes, qui s'étaient empressés, avec une sainte avidité, de venir recevoir « *le grain de sénevé* » dont parle l'Évangile.

La bonne Indienne Louise Sighouin se trouva

parmi ces derniers. Éclairée par une grâce toute spéciale, et voulant faire servir à la gloire de Dieu et au bien des âmes le rang qu'elle occupait, et l'estime universelle qu'elle s'était attirée dans toute la tribu, elle se servit de son influence pour persuader à un grand nombre de familles de la suivre au rendez-vous, qui était le grand lac Cœur-d'Alène, afin d'y entendre la bonne et consolante parole de l'Évangile. Au premier abord elle s'en montra très-avide, et fut toujours très-assidue à toutes les instructions du missionnaire. Aidée par les avis et les conseils de celui-ci, on la voyait avancer d'un pas assuré et rapide, avec zèle et ferveur, dans le chemin qui devait plus tard la mener à la perfection chrétienne. Régénérée dans les saintes eaux du baptême, où elle reçut le nom de *Louise*, elle semblait être parvenue au comble de ses désirs et ne plus songer qu'à porter sans tache la robe blanche qu'elle y avait reçue ; qu'à faire briller sur la terre le flambeau ardent qu'elle y avait tenue entre les mains, et dont, dès ce moment, elle avait paru comprendre la haute signification ; enfin, qu'à se montrer fidèle et reconnaissante envers Dieu, pour les grandes faveurs qu'il avait daigné lui accorder.

II. — Zèle de Louise pour la conversion de sa tribu, et ses luttes avec les *hommes de médecine*.

Peu de temps après, elle résolut de s'attacher entièrement au service des Robes-Noires qui

étaient venus s'établir sur les terres des Cœurs-d'Alène. A cet effet, elle renonça généreusement à sa terre natale, au protectorat de son père, à la société de ses amies et de ses connaissances, pour rejoindre les missionnaires, d'abord à la première, et ensuite à la seconde Résidence établies dans cette contrée. « Je suivrai les Robes-Noires, » — disait-elle souvent, — « jusqu'au bout du monde, « de peur que la mort ne vienne me surprendre « ou me frapper loin d'eux, et ne m'enlève à cette « vie sans le secours des saints Sacrements, et « sans les avis salutaires de mes Pères. Je veux « profiter de leur présence et de leurs instructions « pour apprendre à bien connaître le Grand-« Esprit, à le servir fidèlement et à l'aimer de tout « mon cœur. »

Ce désir, disons plutôt cette soif ardente d'entendre la parole de la vérité éternelle, ne s'est jamais ralentie dans Louise un seul instant. Plutôt que de manquer à la fidélité de ses promesses et à sa pieuse résolution, elle se soumettait, avec une entière confiance en Dieu, et avec une sainte et indicible ardeur, aux épreuves les plus rudes et aux plus grands sacrifices. Depuis sa conversion, et pendant tout le reste de sa vie, elle a vécu, par choix et par prédilection, dans une grande pauvreté et dans des privations de tout genre, sans jamais chercher à les adoucir, et sans jamais laisser échapper la moindre plainte. Comme nous l'enseigne saint Paul, elle semblait faire profession « *de ne*

savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

Le zèle et la ferveur dans le service de Dieu, qu'elle faisait paraître déjà immédiatement après son baptême, ont été comme les sûrs indices d'une âme prédestinée et remplie des dons particuliers du Ciel. Ces faveurs privilégiées se manifestaient à toute évidence dans son admirable douceur, que les plus grandes contrariétés ne pouvaient altérer ; dans sa patience à toute épreuve ; dans sa modestie vraiment angélique ; dans sa piété éclairée et soutenue. Elle se montrait parfois comme absorbée dans la prière, et rien alors ne pouvait l'en distraire. Telle était son avidité, sa sainte ardeur pour entendre la parole de Dieu, que chaque fois qu'une nouvelle vérité religieuse venait éclairer son esprit, une joie visible se manifestait sur son visage et dans toute sa personne : c'était pour elle la découverte précieuse d'un trésor caché, d'une source d'eau vive pour étancher sa soif des vérités célestes, d'un pain de vie qui lui donnait une nouvelle vigueur. Toujours elle cherchait à partager son bonheur avec ceux qui étaient, comme elle, épris de la parole divine.

Un zèle ardent et infatigable pour le salut des âmes semblait l'occuper sans cesse. Elle employait tous ses moments de loisir à la conversion et à l'instruction d'un grand nombre de païens de sa peuplade. Ni les contrariétés qu'elle éprouvait, ni les obstacles qu'elle rencontrait, ni les insultes

qu'elle avait à essuyer, ni les dangers auxquels elle s'exposait, rien n'était capable de la détourner de la sainte œuvre qu'elle avait résolu d'accomplir. Aussi, chaque jour était marqué par quelque nouveau triomphe de sa foi, par quelque augmentation du nombre des enfants de Dieu, ou des catéchumènes.

Louise attaquait de front les plus redoutables et les plus dangereux adversaires de la religion : les ministres de Satan même, les sorciers ou jongleurs, appelés vulgairement, parmi les Indiens, *hommes de médecine*, qui, par leur art imposteur et diabolique, en imposent aux simples et aux ignorants. Ce sont les ennemis les plus acharnés que les missionnaires rencontrent, et qu'ils ont à combattre au milieu des tribus indiennes. Ils ne cessent, par leur fourberie, la calomnie et le mensonge, de mettre des obstacles et des entraves aux progrès de la religion. La présence du prêtre leur est d'autant plus odieuse, qu'ils savent qu'il y va de leur intérêt privé, de leur bourse ; que leurs gains illicites devront cesser et disparaître par suite de la manifestation des vérités religieuses. *Inde iræ !* De là, des colères et des ressentiments ; de là, encore, la guerre incessante qu'ils font aux ministres de la vraie foi, et les persécutions qu'ils ne manquent jamais de susciter contre eux, lorsqu'ils peuvent exercer assez d'influence sur leurs adhérents. Et sur quel peuple exerçaient-ils leur empire, avant l'arrivée de nos missionnaires dans leur pays? Dieu seul le sait.

III. — Charité pour les malades et pauvreté de Louise.

Parmi toutes les vertus qui distinguaient Louise, et qu'elle chérissait et pratiquait avec tant d'ardeur et de persévérance, brillait surtout sa charité auprès des malades et des moribonds. Le P. Gazzoli, qui dessert cette mission depuis plusieurs années, m'a assuré que, pendant la vie de Louise, il ne s'est jamais rendu au lit d'un malade ou d'un moribond sans y rencontrer la bonne Samaritaine indienne. Elle se dévouait au service des infirmes, et les servait avec autant de soin, de patience et d'intérêt, qu'elle aurait pu en témoigner à ses propres enfants et à ses proches parents. En soulageant les corps, avec une tendresse admirable et vraiment maternelle, elle ne manquait jamais de s'occuper de l'âme, et elle s'appliquait avec encore plus de zèle et de ferveur à en guérir les plaies, surtout quand l'état de la conscience du patient semblait le plus l'exiger. Elle suggérait des pensées pieuses, et récitait avec eux des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de confiance, de résignation, de soumission à la sainte volonté du Seigneur ; elle les exhortait à avoir patience dans leurs douloureuses épreuves, à l'imitation de Jésus-Christ, mort sur la croix pour nous sauver ; en un mot, elle servait fidèlement Dieu dans la personne du prochain, conformément à ces paroles de l'Évangile : *Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous l'avez fait*

à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Sans autre récompense que celle qu'elle attendait de son divin Maître, elle remplissait tous les devoirs d'une excellente garde-malade. Elle y mettait autant d'exactitude et de dévouement, qu'aurait pu en montrer une religieuse exemplaire de la Merci ou de Saint-Vincent de Paul. Dans bien des occasions où elle voulait exercer sa mission de charité, elle dut se résoudre à de grands sacrifices et à faire des efforts presque héroïques sur elle-même, pour vaincre ses répugnances naturelles. Le P. Gazzoli rapporte qu'un jour, voulant être assisté dans le soin qu'exigeait une plaie des plus dégoûtantes, il invita Louise à l'accompagner auprès d'un malade. L'aspect de la plaie était tellement affreux, que la répugnance de la courageuse Indienne fut invincible ; elle n'osa y toucher, ni se mettre en devoir de la soigner. Le Père s'en aperçut et ouvrit l'abcès lui-même. Quelques instants après, Louise lui témoigna le plus vif regret d'avoir cédé à la voix de la nature, et lui dit, avec humilité et respect : « J'ai grande honte, mon Père, de ce « que ma faiblesse a eu le dessus. J'admire votre « charité. J'ai manqué de courage pour vous « imiter. » Elle répara ce qu'elle se reprochait comme une faute, et se mit à servir le malade et à panser sa hideuse plaie, avec la plus grande assiduité, pendant environ deux mois, et jusqu'à guérison complète. C'était la première fois, ajou-

tait le P. Gazzoli, que la bonne Sighouin avait reculé devant l'accomplissement du désir que j'avais manifesté ; ce fut aussi la dernière. Dans la suite, jusqu'à sa mort, dans toutes les circonstances, elle continua de se rendre, avec promptitude et fidélité, exactement aux demandes que son pieux directeur lui faisait de remporter des victoires sur elle-même, et de mériter ainsi devant Dieu. Elle avait triomphé définitivement de son amour-propre et, dans son humble assiduité au chevet des malades, les cas les plus dégoûtants et les plus répulsifs lui paraissaient avoir le plus d'attraits.

Parmi les actes de patience et de charité de Louise, on peut citer le soin qu'elle eut, pendant plusieurs années, d'un enfant pauvre, sur lequel semblaient s'accumuler toutes les misères humaines du corps et de l'esprit. Orphelin, dénué de tout, manchot, aveugle, et, ce qui est pis, entêté et d'un caractère ingouvernable, tel était l'enfant adoptif de Louise. Un semblable sujet était sans doute une riche aubaine pour exercer les vertus d'une sainte. Un jour, elle fit dire au Père qu'on ne pouvait absolument plus venir à bout d'Ignace, — c'était le nom de l'orphelin, — et qu'il ne voulait en rien l'écouter. Le Père, qui fournissait la nourriture et le vêtement au petit malheureux, croyait qu'en le menaçant de le faire jeûner, il pourrait amener le fils de Louise à se soumettre ; mais quand il l'essaya, Ignace releva la manche de sa chemise et dit en montrant son bras : « Tiens, regarde,

« je suis assez gras. Je puis jeûner. » Il avait alors onze à douze ans. Tel était le caractère de l'enfant auquel Louise, pendant plusieurs années, comme une bonne et tendre mère, prodigua ses soins, jusqu'à ce que Dieu rappelât le petit souffreteux de ce monde.

Louise avait une nièce nommée *Agathe*, fille unique de l'une de ses sœurs. C'était comme un enfant de prédilection et à juste titre : pieuse et toujours attentive aux bons avis et aux sages leçons de sa tante, Agathe vérifiait son nom par sa conduite exemplaire et par son bon exemple au milieu de ses jeunes compagnes. Elle était bien instruite dans la doctrine chrétienne et se préparait à faire sa première communion ; déjà elle s'était présentée au tribunal de la pénitence pour faire sa confession, quand une attaque de paralysie lui ôta l'usage de la parole. Elle ne survécut qu'un jour, souffrant beaucoup, mais avec une patience admirable. Cette mort fut une épreuve bien pénible pour le cœur de Louise, qui, même longtemps après, ne pouvait oublier sa chère Agathe ; elle se soumit néanmoins à la volonté divine, et, persuadée que sa nièce était passée à une meilleure vie, elle surmonta courageusement sa douleur et ne versa aucune larme ; au contraire, elle ne cessa de remercier le Seigneur de la grâce qu'il avait accordée à Agathe, en l'arrachant aux dangers de la terre, pour lui donner une place dans la céleste patrie.

Loui se vivait dans une grande pauvreté ; jamais cependant aucune plainte ne lui échappait pour exposer ses besoins et sa misère. Lorsque le missionnaire était en état de pouvoir lui faire quelque charité, il devait, le premier, lui demander si elle ne se trouvait pas en quelque nécessité, pour sa nourriture, ou son habillement. Elle ne comptait pour rien les privations qu'elle s'était imposées par amour pour son divin Sauveur et pour le prochain. Sa loge, construite en nattes de joncs, se trouvait à côté de la *maison de prière* ou église et près de la maisonnette des missionnaires. Heureuse et contente, Louise la considérait comme son trésor, y trouvait tout son bonheur et l'entier accomplissement de ses pieux désirs. Elle y contemplait en esprit la demeure du repos éternel, que le Seigneur a préparée à ses élus dans le ciel, et qu'il indique par ces paroles : *Mon royaume n'est point de ce monde.* Celles que les Actes des Apôtres y ajoutent : *En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et dont les œuvres sont justes, lui est agréable ;* ces paroles se sont bien réalisées dans la pauvre Louise. Elle suivit fidèlement, depuis sa conversion, la voie que la Providence lui avait tracée. Sa joie était la pauvreté, unie au zèle et à la charité. Au milieu des sauvages indigents de sa tribu, on peut dire qu'elle était la plus indigente, et toujours elle bénissait Dieu dans toutes ses œuvres. C'est ainsi, comme le dit saint

Marc, que *les derniers seront les premiers*. Louise Sighouin a bien compris cette maxime; elle en est un exemple frappant et consolant à la fois. Qu'elle est glorieuse et belle la société des fervents chrétiens, dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la vie humaine ! Par la pratique éclairée de la céleste doctrine, la bienveillance tempère admirablement l'autorité ; la justice et la charité règnent dans tous les cœurs ; le grand s'humilie sans déroger à sa dignité, et le petit, le pauvre, la femme sauvage même , non-seulement ne tombent pas dans le mépris, mais sont élevés par la considération de leur origine, l'espérance d'atteindre une noble fin, et l'emploi des moyens qui y conduisent ; en présence du ciel, nous sommes tous égaux, étant enfants d'un même Père, et appelés , quoique par des voies bien différentes, à la possession d'un commun héritage.

Voilà comment se conduisit l'humble Louise, pauvre femme indienne, chrétienne obéissante, charitable et soumise. La soif du salut des âmes, le zèle de la maison du Seigneur la dévorait. Douée d'une constance et d'un courage héroïque, elle surmonta tous les obstacles qui s'opposèrent à ses généreux desseins. Où a-t-elle trouvé son courage, sa force vraie, sa consolation, son bonheur, si ce n'est dans l'amour de son Dieu, dans une entière confiance en lui et une sainte indifférence à l'égard de tout le reste? Toutes ses actions ont exprimé ces paroles : *Dieu seul est tout pour moi !... Dieu seul*

aujourd'hui et pour toujours !... Dieu seul pour toute l'éternité !... Elle s'est dévouée entièrement à la cause de Dieu ; ses travaux, ses troubles, ses peines recevront leur récompense. *Elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.*

IV. — Dévotion particulière de Louise à la Croix du Sauveur, au Saint-Sacrement, aux âmes du purgatoire.

Louise a toujours manifesté une grande dévotion à la sainte Croix. Dans la saison des semailles, afin d'obtenir les bénédictions du ciel sur la moisson, chaque année, elle présentait à son directeur spirituel le grain qui devait être semé, avec prière de le bénir. Elle parcourait ensuite le vaste champ de la mission et les terres des Indiens ; partout elle piochait ou bêchait quelque petit coin du sol, pour y semer son grain en forme de croix. Pendant tout le temps qu'elle a suivi cette pratique, on a remarqué, que régulièrement, la moisson était très-abondante et très-belle, même lorsque chez les voisins d'alentour le froment et le blé manquaient. Elle avait appris que le ciel et la terre avaient été désunis par le péché, et que la Croix les avait réconciliés ; que personne ne peut entrer dans le ciel que par le chemin royal de la croix. Elle semait pour cela son grain en forme de croix, ayant l'entière confiance que le Seigneur, qui est mort sur la croix, le fertiliserait. La Croix avait été son refuge sur la terre ; elle fut sa force et sa consolation

jusqu'à la mort. Nous pouvons ici redire ces belles paroles du vénérable Mgr Challoner : « Jésus-Christ est remis entre les mains de ses bourreaux ; ses souffrances, ses ignominies commencent ; il meurt sur un infâme gibet ; et il n'est pas plutôt élevé qu'*il attire tout à soi*. La Croix dissipe les ténèbres qui couvraient la face de la terre ; elle développe le grand mystère de notre vie et de notre mort, de Dieu, de nos devoirs et de notre destinée éternelle, en un mot, de toutes les choses qui jusqu'alors avaient été cachées aux plus sages de l'antiquité païenne. La Croix nous apprend à souffrir pour la cause de la justice, à supporter les injures pour la gloire de Dieu, à mourir pour son amour. Oh ! que l'Évangile a été admirablement désigné par l'apôtre saint Paul *la parole de la Croix !* »

Louise avait une tendre dévotion au très-saint Sacrement de l'autel. Ce grand mystère de l'amour d'un Dieu qui daigne s'abaisser et comme s'anéantir, et qui *fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes*, semblait le plus profondément toucher la bonne Indienne et remplir son cœur de la la plus vive reconnaissance. Tous les matins, elle assistait au saint sacrifice de la messe avec le plus grand recueillement. Pendant bien longtemps elle allait régulièrement trouver le missionnaire dans sa cabane, pour lui demander des explications et des instructions sur le saint Sacrement de l'autel, sans que celui-ci pût supposer à Louise d'autre but que

celui de sa propre instruction. Ce n'est qu'après la mort de la pieuse femme qu'il apprit que, lorsqu'elle avait bien saisi le sens et qu'elle avait bien pénétré la signification des principales cérémonies et rubriques qui accompagnent le très-saint mystère, elle composait de petites prières, remplies d'onction céleste, comme il s'en trouve dans nos meilleurs manuels de piété. Je dois faire remarquer ici que cette pratique d'aller en particulier chez le missionnaire, était inconnue des catéchumènes, car les missionnaires, surtout dans les premières années qui suivirent l'établissement de la mission, ne pouvaient s'occuper que des instructions les plus élémentaires sur les points de doctrine de première nécessité. Mais le zèle de Louise ne se bornait pas à sa propre âme ; elle avait aussi en vue le bien spirituel et l'avancement de son prochain. Douée d'une excellente mémoire, elle communiquait avec empressement aux autres les enseignements qu'elle avait reçus sur le saint sacrifice de la messe. Les belles et admirables petites prières dont je viens de parler étaient analogues aux différentes parties de la messe, parfaitement conformes à l'esprit de l'Église, pleines de sens et de piété ; elles paraissaient avoir été dictées sous l'inspiration réelle du divin Maître. On peut dire, avec vérité, que le travail de Louise était bien au-dessus de la capacité et de la portée ordinaire d'esprit d'une pauvre sauvage.

Parmi les pratiques dans lesquelles Louise

déployait beaucoup de zèle, de ferveur et de charité, on a remarqué sa tendre dévotion pour le soulagement des âmes du purgatoire. Toutes ses prières, toutes ses actions, tous les mérites qu'elle pouvait obtenir de Dieu par sa vie pieuse, se dirigeaient vers cette noble intention. Elle réussit après des efforts persévérants, à faire goûter et adopter cette belle dévotion par toute la peuplade. Tous les jours, même pendant la saison rigoureuse de l'hiver, elle se dirigeait vers le cimetière pour y passer quelque temps en oraison. Lorsque les occupations du ménage de sa pauvre famille l'empêchaient de s'y rendre pendant la journée, elle s'y transportait tard le soir, ou même pendant la nuit ; ce qui arrivait assez souvent. Il paraît que l'enfer aurait voulu mettre obstacle à des exercices si agréables au Ciel, et, en même temps, priver les âmes souffrantes des suffrages de la bonne Sighouin et des mérites qu'elle en recueillait pour elle-même. Voici le fait. Avant de le rapporter, je dois faire observer que Louise passait, dans toute la tribu, pour une âme forte et nullement peureuse ; et que, dans mainte occasion, elle a donné des preuves non équivoques de son courage naturel. Et cependant il lui est arrivé plusieurs fois, étant en oraison au cimetière, d'être saisie de frayeur, croyant voir des figures fantastiques qui se présentaient devant elle. Une fois, les fantômes lui apparaissaient d'une manière si effrayante, que, tremblante de peur, elle retourna

avec précipitation au camp en poussant de grands cris. Aussitôt tous les hommes prirent les armes, comme s'il se fût agi de l'invasion d'un redoutable ennemi. Tout le village était en émoi. Les Indiens étaient tous dans la conviction que l'alarme donnée par Louise devait avoir un motif solide. Le P. Gazzoli, qui raconte le fait, eut bien de la peine à rétablir l'ordre et la tranquillité dans le camp ; il y réussit toutefois, en promettant que lui-même veillerait toute la nuit à la garde de ses chers Indiens. Le lendemain, il recommanda à Louise de ne plus interrompre ses prières sous l'influence de pareilles frayeurs ; et, pour le cas où les fantômes reviendraient pour la troubler, fût-ce même au milieu de la nuit, de venir l'avertir, mais lui seul, afin de ne point communiquer la peur aux autres. Dans cette occasion comme toujours, elle se montra obéissante et soumise ; et, quoique les visions effrayantes se renouvelassent encore de temps en temps, la victoire de Louise sur le démon fut complète. Depuis lors, durant plusieurs années et jusqu'à sa dernière maladie, elle continua tranquillement ses pieuses visites au cimetière, exempte de trouble et de toute frayeur. Quelques autres traits encore caractérisèrent cette dévotion de la bonne sauvage. Le missionnaire recommanda un jour, dans une de ses instructions, de se souvenir des âmes du purgatoire, surtout après la communion. Louise reçut la recommandation comme un avis du Ciel, et,

dès la première fois qu'elle s'approcha de la sainte Table, on la vit, après la communion, prendre le chemin du cimetière à la tête de tous les communiants ; ils y passèrent un temps assez considérable en prières pour le soulagement des âmes des trépassés. Son exemple et ses bonnes paroles augmentèrent beaucoup cette belle pratique de la vie chrétienne ; on eut la consolation, après peu de temps, de voir un grand nombre des Indiens se rendre, à la suite de leur pieuse guide, vers le champ béni du repos ; tous finirent par y aller dévotement. Cette sainte coutume est encore observée aujourd'hui par la plupart des catéchumènes.

V. — Esprit de pénitence de Louise ; son horreur du péché et son zèle pour en préserver les autres.

Nos pauvres Indiens ont l'intelligence extrêmement bornée ; leurs progrès dans l'instruction religieuse sont très-lents, et surtout retardés par la difficulté que les missionnaires rencontrent dans l'emploi de la langue de ces sauvages, qui est très-riche pour exprimer tout ce qui est matériel, mais excessivement pauvre pour faire comprendre les choses spirituelles. Il arrive de là qu'un grand nombre de ces malheureux n'ont pas l'horreur et la honte salutaires du mal, ces moyens si puissants pour refréner les passions de l'homme. Ainsi, on verra une femme, qui a été infidèle ou rebelle à son mari, recevoir son pardon du moment

qu'elle en manifeste du regret. On rencontrera un homme, qui a grossièrement injurié son voisin, ou lui a fait un tort grave, allant fumer le calumet de paix avec l'injurié; il entrera dans sa loge, ou lui donnera l'équivalent du tort commis. Ces réparations sont reçues et considérées comme suffisantes ; le coupable rentre dans les bonnes grâces de son ennemi. « *La plaie est couverte*, » comme ils disent; tout est oublié. Lorsque quelqu'un a commis une faute, secrète ou publique, il va de son propre gré se présenter au chef et demande à être fouetté. « *Le fouet a couvert sa faute ;* » on ne peut plus en parler à l'avenir. Le missionnaire doit les instruire au confessional sur ce point ; car le pénitent s'y présenterait, et ne s'accuserait pas des fautes les plus graves et les plus connues de toute la peuplade. Le confesseur aurait beau lui dire : « Tu as « été coupable de tel ou tel péché, il faut t'en « accuser devant Dieu. » Le pénitent répondrait : « Pardon, mon Père, je me suis présenté au chef, « et le péché que vous nommez a été couvert par « le fouet ; le fouet a tout remis. » Je fais mention de cet usage qui règne parmi les Cœurs-d'Alène, parce que la bonne Louise se présentait quelquefois au chef pour être fouettée sur les épaules en public. Mais ici le cas était fort différent : elle se soumettait à ce tourment par un esprit de profonde humilité, se regardant comme une grande pécheresse, et désirant en même temps imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se soumit

à la cruelle flagellation. Les fautes de Louise étaient de celles dont parle le livre des Proverbes : *Le juste tombera sept fois le jour et se relèvera.* Néanmoins elles lui causaient un tel regret et une telle confusion, que le missionnaire la trouvait souvent baignée de larmes. A la moindre imperfection, sa contrition était si vive, sa vénération pour la *loge du Seigneur* (l'église) si profonde, son respect pour la cabane du prêtre si étonnant, qu'elle n'osait entrer ni dans l'une ni dans l'autre, avant qu'elle se fût présentée au tribunal de la pénitence. On a admiré chez elle une foi et un amour de Dieu si grands, que les péchés des autres la faisaient pleurer et qu'elle prenait pour ainsi dire part à leurs regrets et à leur honte.

Un individu de la tribu, aveuglé par une infâme passion, malgré tous les obstacles qui se présentaient à l'accomplissement de ses désirs illicites, avait résolu de s'unir à sa propre parente qui était en même temps proche parente de Louise. Parmi les sauvages, il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher le scandale en pareil cas, que l'énergie de la parole ; lorsque celle-ci est inefficace, il n'est plus d'expédient auquel on puisse avoir recours. Le misérable indien, sourd à tous les avis du chef et de ses amis, et aux exhortations du Père, s'était uni à l'objet de ses coupables convoitises. Les traits que j'ai fournis pour prouver la belle âme de Louise diront assez la douleur et l'amertume que l'égarement d'une de ses parentes devait lui causer. Elle avait

employé tous les moyens de persuasion pour empêcher l'union de ces deux malheureux. Ils étaient restés sourds à ses reproches et à ses conseils salutaires. Un jour que le missionnaire se montrait, plus qu'à l'ordinaire, inquiet et affligé de l'aveuglement et de l'obstination de ses deux brebis égarées, et du grand scandale qu'elles occasionnaient dans toute la peuplade, il dit publiquement et avec force : « Enfin il faudra bien que cela « finisse ! Que chacun donc implore l'assistance « divine, et qu'il aide par ses prières à ôter ce « grand scandale du milieu de nous. » Louise est présente et entend les paroles du Père. Elle n'ignore pas les menaces faites par le coupable, qui avait résolu de repousser, brutalement, soit les armes à la main, celui qui tenterait de l'empêcher quant à retenir l'objet de son funeste amour. Revêtue d'un courage au-dessus de son sexe, semblable à la *femme forte* de l'Évangile, remplie de confiance en Dieu, la courageuse Louise sort du village et se dirige à travers les forêts et les montagnes ; seule, elle fait plusieurs journées de marche, pour se rendre dans le pays où les deux infortunés étaient allés cacher leur crime et leur infamie. Elle y arrive et entre dans la loge, à la grande surprise des coupables. L'un s'avance contre elle le fouet à la main, l'autre menace de la frapper ; mais Louise leur adresse, sur le malheur de leur position, des paroles si résolues, si énergiques, si accablantes, qu'ils demeurent interdits

et muets en sa présence ; elle arrache des mains de l'individu la femme que le crime seul avait fait devenir sa compagne. Elle l'emmena à la maison, et l'abrita dans sa propre loge jusqu'à ce que l'évêque, par une dispense formelle, eût régularisé et permis le mariage. La charité et le zèle de Louise, aidés de la grâce d'en haut, sortirent triomphants d'une lutte aussi héroïque que délicate.

Dans un autre cas à peu près semblable, un malheureux Indien leva son poignard pour en frapper Louise, l'accablant de paroles outrageantes et de menaces terribles ; mais elle, avec un front tranquille et serein, lui dépeignit l'énormité de sa conduite, son ingratitude envers Dieu, le scandale donné au prochain. « C'est, — dit-elle, — pour « l'honneur de Dieu et le salut de ton âme que je « suis venue ici ; je ne crains rien. » Ici-bas, la vie est courte. *Le monde passe, et avec lui les passions déréglées ; mais celui qui fait la volonté de Dieu vivra éternellement.* Louise avait compris ces maximes ; jamais elle ne recula devant un danger quelconque lorsqu'il s'agissait de la gloire du Seigneur, ou du salut du prochain.

Elle eut toujours une attention particulière pour les jeunes filles de sa tribu. Elle soignait leur instruction religieuse et veillait sur leur conduite. Dans l'absence des parents, elle les faisait loger dans sa modeste cabane construite de nattes, et les dirigeait en tout. Pour bien comprendre ceci, il nous faut faire une petite digression. Une loge

indienne dressée en nattes, est une demeure assez commode, sans être attrayante. Elle prend toutes les dimensions, selon le nombre des personnes qu'on doit y abriter : en cas de besoin, on l'agrandit en y ajoutant quelques perches et quelques nattes de plus, et l'arrangement est parfait. C'est ainsi que Louise accommodait des lits pour un nombre considérable d'enfants ; car chacune portait avec elle sa propre couverture de laine ou sa peau de buffle. La table, c'est toujours la terre nue. Les plats, les assiettes et les cuillers, sont des morceaux d'écorce ou de buis ; les doigts servent de fourchettes et les dents de couteaux. Il faut tout au plus, parmi les sauvages, une demi-heure pour changer une petite loge en une grande hôtellerie. C'est ainsi que Louise se voyait fréquemment à la tête d'un ménage nombreux qui formait ses délices. Qu'il était beau de considérer la bonne indienne, tendrement aimée et respectée, au milieu de ces jeunes filles qu'elle regardait comme ses enfants chéris !

VI. — Maladie et mort de Louise.

On peut appliquer à Louise le beau texte de l'Évangile : *Ayant fourni une courte carrière, elle a rempli beaucoup de temps.* Depuis sa vocation à la foi, elle n'a pas vécu de longues années sur la terre ; mais des années remplies de mérites devant Dieu. *Elle a marché dans les voies du Sei-*

gneur d'un pas prompt et rapide. Dans tout ce qu'elle faisait, elle tenait les yeux fixés sur la céleste patrie, et elle vivait dans l'attente des biens éternels dont nous parle le grand Apôtre ; elle faisait de nobles efforts pour embellir et enrichir son âme de toutes les vertus chrétiennes. Par son assiduité aux instructions, sa prière continuelle, la pratique des bonnes œuvres, elle croissait de plus en plus dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et doux Sauveur Jésus-Christ.

Sa dernière maladie lui laissa l'usage de toutes ses facultés jusqu'à son dernier soupir. Aussi se disposait-elle à la mort avec le calme du juste. Sa prière était fervente et non interrompue, sa patience supérieure à toute épreuve. Occupée tout entière du salut de son âme, elle semblait n'avoir aucun souci des souffrances de son corps ; elle ne cherchait pas de soulagement, et ne donnait jamais le moindre signe d'ennui ; elle embrassait souvent et avec tendresse la croix, qu'elle n'avait cessé de porter au cou. Le désir dont parle l'Apôtre de se voir *dégagé des liens du corps, et de se trouver avec Jésus-Christ*, paraissait être, durant toute sa maladie, sa seule pensée et son unique préoccupation.

« Toujours à côté du lit de mort de celle qui m'avait tant aidé dans mes visites auprès des malades, et qui m'avait toujours servi d'intermédiaire et prêté secours auprès des ignorants, la directrice spirituelle, l'ange gardien de toute sa tribu ;

j'avais le bonheur d'être témoin de cette scène attendrissante, — dit le P. Gazzoli, confesseur de Louise. — Ses vertus avaient brillé comme un flambeau au milieu des sauvages ; jamais elle n'avait souillé la robe blanche de l'innocence qu'elle avait reçue au baptême. J'étais témoin du grand pouvoir de la Croix, qui fait fleurir au désert des vertus inconnues jusqu'alors ; qui a produit, partout où elle a été plantée, des martyrs, des confesseurs, des vierges et d'illustres pénitents. Ici, au sein de nos montagnes isolées, apparaît une pauvre femme sauvage, que la foi inébranlable et la ferme espérance rendent supérieure à toute épreuve. Je désirais lui être utile en quelque manière ; obéissante, elle recevait avec reconnaissance ce que je lui offrais, sans qu'elle cherchât ou demandât le moindre allégement à ses peines ; elle les acceptait comme autant de grâces spéciales du Seigneur.

Louise reçut des mains du ministre de Dieu les sacrements de l'Église, le saint Viatique surtout, avec une piété et une consolation vraiment angéliques. Elle remerciait le Seigneur, dans l'humilité de son âme, des grandes faveurs qu'il lui accordait à la dernière heure de ses angoisses sur la terre, abandonnant à sa sainte Providence son pauvre mari estropié et ses chers enfants. Elle fit un effort pour réunir le peu de forces qui lui restaient, afin de remercier son confesseur de tous les soins qu'il n'avait cessé de lui prodiguer dans toutes les occa-

sions et surtout par ses instructions ; elle recommanda bien spécialement à sa garde spirituelle le soin de toute sa famille. Les paroles que Louise adressa à son mari et à ses enfants désolés étaient consolantes, remplies de confiance dans la bonté paternelle de Dieu, pleines de résignation à sa sainte volonté et de ferme espérance d'être tous réunis un jour dans la patrie céleste. Enfin, elle se tourne vers ceux qui entouraient son lit de mort, témoins heureux des scènes édifiantes qu'offrent aux vivants les justes qui meurent dans le Seigneur, et en qui se réalise cette parole de l'Écriture : *Beati qui in Domino moriuntur ;* elle pria les assistants d'entonner dans leur langue le chant pour les âmes du purgatoire, et l'accompagna elle-même d'une voix faible et agonisante. On chantait encore, que Louise, sans qu'on s'en aperçût, s'endormit tranquillement dans le Seigneur. Sa belle âme avait pris son essor vers le ciel. Heureuse, elle quittait ce lieu de trouble, de misère et de deuil, pour passer à un séjour de gloire et de paix, dont les délices sont éternelles. En elle s'accomplissait ce que nous apprend saint Jacques quand il dit : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux ; lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* Avec le doux espoir que désormais la couronne du ciel est son partage, avec l'intime confiance en son pouvoir auprès de Dieu, nous lui adressons nos pauvres prières :

« O Louise ! veuillez intercéder auprès de Dieu « pour celui qui vous a donné le baptême et a été « votre directeur spirituel ; pour votre ami, pour « vos enfants et pour tous vos chers Skizoumish. « Obtenez à tous la grâce de la persévérance dans « le saint service du Seigneur. Ainsi soit-il. »

Je m'adressai ensuite à l'assistance :

« Skizoumish ! l'exemple de la pieuse Sighouin « est au milieu de vous, il faut savoir en profiter. « Désormais elle appartient à toute la peuplade, « car elle en est la mère commune et bien chérie. « Comme nous désirons partager un jour la « récompense glorieuse qu'elle vient d'obtenir par « ses vertus et ses bonnes œuvres, nous devons « suivre le sentier qu'elle a tracé et qui conduit « au bonheur éternel. Depuis le jour de son bap- « tême, en avril 1842, elle s'est occupée, jour et « nuit, de votre instruction. Dans le service de « son Dieu, elle a accepté, avec joie et empresse- « ment, les privations, les misères, les contra- « riétés qu'il a plu lui envoyer. En elles se sont « vérifiées les paroles du Seigneur adressées aux « justes : *Parce que, dans les maux que vous avez « eu à souffrir pour mon nom, vous avez gardé « la patience ordonnée par ma parole, je vous « garderai aussi à l'heure de la tentation, qui « viendra éprouver ceux qui habitent sur la « terre.* »

La mort de Louise Sighouin fut le signal d'une désolation marquée et d'un deuil universel dans la

peuplade : on perdait une mère chérie de tous, et surtout des enfants ; une amie fidèle de la tribu, la consolatrice des affligés et des malades, un guide et un soutien ! La perte était immense, avouons-le ! Toutefois, ce deuil était chrétien, et non mondain, c'est-à-dire, sans aucune espérance après la mort. Au milieu de cette tribu, éclatait la tristesse salutaire dont la mort du juste est l'objet, mais qui laisse un souvenir toujours cher, selon qu'il est écrit : *Sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes.*

Le prêtre était à réciter les dernières prières de l'Église, à invoquer les Anges et les Saints, en faveur de la moribonde, lorsqu'un des assistants sortit en s'écriant : « *Sighouin ! la bonne Sighouin est morte !* » Ce cri se répète d'écho en écho, dans la vallée, et au pied des montagnes qui environnent la résidence du Sacré-Cœur. Les Indiens accourent vers la loge de la défunte. Dans leur impatience de voir encore une fois la pieuse femme, la loge est envahie, mais elle est trop petite pour les contenir tous. On arrache les nattes qui recouvrent les perches ; et ainsi la foule de spectateurs peut contempler en silence la dépouille mortelle de Louise.

La scène de deuil qui suivit le décès fut des plus touchantes. Écoutons ce que le P. Gazzoli nous en dit : « J'étais ému jusqu'aux larmes, et mon émotion ne fit que s'accroître lorsque, même avant la fin des prières, j'entendis des cris et des pleurs

universels annonçant clairement que la solennité en train de s'accomplir n'était pas une pure cérémonie, mais qu'on était rassemblé pour payer un juste tribut d'admiration à la vertu de Louise, et pour soulager la douleur que causait cette perte. »

Qu'on ne s'imagine pas que le coucher du soleil va mettre fin à ces démonstrations de regret, de vénération et d'amour, rendues aux restes mortels de la bonne Louise : elles vont se reproduire avec augmentation. Les Indiens dressent une vaste loge, qu'ils illuminent par un feu de bois résineux. Le corps, enveloppé dans des peaux d'animaux sauvages, est déposé avec respect sur un lit de paille ; un grand nombre d'assistants veillent alentour, et récitent ensemble à haute voix des prières durant la nuit. Les cérémonies funèbres de cette nuit mémorable étaient sans exemple dans le pays des Cœurs-d'Alène. On y voyait les hommes, les femmes et les enfants entourer, avec empressement, le corps de Louise, sans se détacher de celle qu'ils appelaient, à tant de titres, leur *mère*, leur *guide* et leur *véritable amie*. Leurs prières et leurs cantiques étaient interrompus par des discours édifiants sur la vie et les vertus héroïques de la défunte ; les principaux chefs de la nation en retraçaient eux-mêmes les plus touchants tableaux à toute l'assemblée.

Frappé à la vue d'un témoignage si éclatant donné à la vertu, le missionnaire crut de son devoir de présider la pieuse assemblée. Il s'y ren-

dit au milieu de la nuit, juste au moment où le fils aîné de la défunte faisait le panégyrique de sa bonne mère. Ses paroles, remplies d'une éloquence simple, naïve, vraie, produisaient dans tout son auditoire les émotions les plus vives. L'abondance de ses larmes, qui ne cessaient de couler pendant qu'il parlait, l'empêcha d'achever son long discours. Le Père prit alors la parole ; il engagea ses bons sauvages à imiter l'exemple de Louise, et exprima les sentiments d'estime et d'admiration que les vertus et les bonnes œuvres de la défunte avaient excités dans son cœur depuis son arrivée dans la mission.

Le lendemain de la mort de Louise, on porta en procession le corps à l'église, accompagné de tous les Indiens du camp. Les travaux de la moisson furent interrompus durant toute cette journée. On s'occupa uniquement à donner une marque d'amour et de deuil à la mère commune de la tribu. Après une messe de *Requiem* et les autres cérémonies funèbres de l'Église, le Père résolut de laisser le corps exposé le reste de la journée, pour satisfaire davantage au pieux empressement, nous dirons à une espèce de dévotion des nombreux amis de la défunte. Ses enfants, sa famille, tous, en un mot, ne cessaient de se presser autour du cercueil et semblaient ne pouvoir s'en séparer. Il eût paru dur et cruel de mettre sitôt fin aux derniers épanchements de cette religieuse assemblée, de ces cœurs vraiment chrétiens.

Le jour enfin était sur son déclin, et les ombres de la nuit allaient bientôt couvrir la vallée. Le missionnaire dut faire un effort sur son propre cœur pour engager ses bons enfants à une séparation qui devait tant leur coûter. Cependant il fallait donner à l'enterrement une certaine majesté et payer un dernier tribut d'amour et de respect aux restes précieux de la bonne Sighouin.

Ses funérailles surpassèrent toute attente. Les petits garçons et les jeunes filles s'étaient imaginé de préparer une grande quantité de fagots de bois résineux. Ces torches primitives, dans les mains de ces enfants de la nature, habillés pour la plupart en peaux d'ours, de loups, de jaguars, de tigres, de castors, de loutres, ajoutaient à la triste et lugubre cérémonie, un caractère unique de grandeur et de majesté en harmonie avec le lieu et l'occasion du cortége. L'ordre observé était parfait : une piété et un silence religieux régnaient dans les deux longues files d'hommes et de femmes ; l'on n'entendait que les prières et le chant liturgique. Le tombeau avait été creusé par les enfants et les parents de Louise. Son cercueil, simple et modeste, était le travail de son plus jeune fils. Arrivés au cimetière, les sauvages se rangèrent autour de la fosse, et, après les dernières absoutes et une courte allocution du prêtre, le cercueil y fut descendu. Chaque assistant y jeta une pelletée de terre, en prononçant un dernier adieu. Ce touchant enterrement vivra toujours

dans le souvenir de nos Cœurs-d'Alène. Ils le rediront à leurs petits-enfants , et rendront à jamais mémorable ce jour de deuil, ce triomphe chrétien décerné à une pauvre femme sauvage de la tribu ou de la nation des Cœurs-d'Alène.

Au mois de février 1859, dans une de mes visites au mari de Louise, vieillard estropié qui marche avec des béquilles depuis un grand nombre d'années, je lui parlai de la sainte vie que sa femme avait menée sur la terre, de ses belles qualités et des grandes vertus dont elle avait donné un si éclatant exemple. Je lui demandai ce qu'il avait le plus aimé et admiré en elle. « Père, » — me répondit-il, — « vraiment, je ne saurais vous dire en « quoi Louise excellait le plus. Depuis le jour « heureux où vous nous avez donné le baptême, « tout a été admirable dans sa conduite. Jamais, « que je sache, il n'y a eu l'ombre d'un différend « entre elle et moi ; pas un mot plus haut que « l'autre. Quand j'étais malade, elle me portait « dans le canot ; si je ne pouvais me servir de « mes mains, elle me donnait la nourriture et me « la mettait en bouche. Louise me servait comme « un ange gardien. Aujourd'hui je fais pitié, et « mérite compassion, car je suis pauvre d'esprit. « J'aimais à entendre ses paroles consolantes, à « écouter ses sages conseils, à suivre s es avissalu- « taires ; elle était vraiment remplie de sagesse et « de l'esprit de Dieu. Les Robes-Noires lui appre- « naient beaucoup de belles prières, et nous les

« récitions ensemble avec nos enfants. Maintenant « je n'ai personne pour me les répéter. Toutefois « je remercie le Seigneur des faveurs qu'il n'a « cessé de m'accorder. Je me soumets à sa volonté « sainte ; j'ai le cœur tranquille et content. »

Le bon vieillard a toujours été un sujet d'édification au milieu des siens ; il a été universellement aimé et respecté dans toute la nation. Sa simplicité est grande et sa piété solide et fervente ; rien ne lui fait plus de plaisir qu'un entretien sur les choses du ciel et sur la grande affaire du salut. Il a toujours l'air souriant et la prière sur les lèvres, ou son chapelet à la main. Déjà il le récite de grand matin : le premier est offert à Marie pour en obtenir la grâce de se maintenir dans la crainte du Seigneur pendant la journée ; les autres, il les récite pour les Pères, pour sa famille, pour sa tribu, ou à quelque autre intention. Depuis son baptême, il s'est fait un devoir de prier pour moi tous les jours, et je lui en suis très-reconnaissant.

Le bon Adolphe, — c'est le nom du mari de Louise, — me racontait, que, pendant la vie de sa femme, lorsque le village partait pour la chasse, ou à la recherche de racines sauvages, et Louise aussi, il s'ennuyait beaucoup. Lorsque Louise fut sur le point de mourir, il lui dit : « Si vous venez « à mourir, il me sera impossible de rester ici ; « je trouverai le temps si long, je retournerai sur « mes terres. » — « Gardez-vous-en bien, —

reprit Louise, — « gardez-vous en bien, Adolphe ! « Ne vous éloignez jamais de la maison du Sei- « gneur (l'église). Comme je meurs ici, je désire « que vous y restiez jusqu'à la mort. L'ennui ne « vous y prendra pas. » Adolphe reste fidèle à la recommandation de sa femme. Sa cabane est à côté de l'église, et, quoique seul la majeure partie du temps, il n'a pas eu un seul instant d'ennui. La prière est sa plus grande consolation, et il en fait ses délices.

Dans mon dernier voyage parmi les Cœurs-d'Alène, j'ai questionné les sauvages, pour apprendre de nouveaux détails sur la vie de Louise Sighouin. Voici ce qu'on m'a répondu : « Après tant « d'années, il est difficile d'ajouter quelque chose « aux faits extraordinaires, si bien connus de tout « le monde, sinon que, depuis son baptême, la « vie de Louise a été un acte de charité conti- « nuel. » Je puis dire qu'il n'y a pas d'exagération dans cet éloge sommaire. Sa vie était un dévouement de toutes les heures, un enchaînement de petits actes vertueux qui n'offrent rien d'éclatant, si ce n'est que, pendant plus de dix années, Louise a toujours été prompte, le jour et la nuit, à exercer les œuvres de charité, tant corporelles que spirituelles. Personne n'appréciera mieux ce martyre continuel que ceux qui s'y sont dévoués eux-mêmes ; et si on considère que cette femme était pauvre, infirme, qu'elle pouvait à peine comprendre les missionnaires, qui seulement balbutiaient la

langue des sauvages, on ne révoquera pas en doute les grâces nombreuses que Louise a reçues, et le profit immense qu'elle a tiré des leçons du divin Maître. Dieu avait suscité Louise pour être l'auxiliaire des hommes apostoliques dans leurs travaux, alors qu'ils ne comprenaient pas le dialecte sauvage. Il en avait été ainsi à la mission Saint-Ignace : Dieu avait donné aux missionnaires le chef Loyola pour faire parmi les Kalispels ce que Louise a fait parmi les Cœurs-d'Alène. Tous les deux étaient pauvres ; c'était une foi vive qui animait leur zèle ; tous les deux se sont dévoués jusqu'à leur dernier soupir ; aussi l'un et l'autre ont été pleurés amèrement après leur mort. Loyola déployait une fermeté invincible. « Aussi longtemps « que j'aurai un souffle de vie, il faut que mes « gens marchent droit, » disait-il ; sa vertu seule lui donnait l'autorité de parler ainsi. Louise, au contraire, n'avait d'autre soutien de son zèle que son admirable douceur, sa patience infatigable. Tous les deux sont morts à peu près vers le même temps, c'est-à-dire lorsque les Robes-Noires commençaient à être compris des sauvages.

Je tiens toutes ces circonstances des Pères qui évangélisent ces lieux, surtout du digne Père Gazzoli, neveu du cardinal du même nom, mort en 1858.

Dans une de mes lettres, écrites il y a dix ans, le 4 juin 1849, je disais : « Cette attention si extraordinaire des sauvages et cette avidité qu'ils apportent à entendre la parole de Dieu, doivent

paraître surprenantes dans un peuple qui semble réunir toutes les misères intellectuelles et morales. Mais l'esprit du Seigneur souffle où il lui plaît, ses grâces et ses lumières préviennent et aident les hommes que l'ignorance, bien plus qu'une volonté perverse et désordonnée, a rendus mauvais. Du reste, ce même esprit qui obligea les plus rebelles à s'écrier avec saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* peut adoucir les cœurs les plus farouches, échauffer les plus froids, produire la paix, la justice et la joie là où auparavant régnaient l'iniquité, le trouble et le désordre. Le grand respect que les Indiens témoignent, dans toutes les occasions, au missionnaire qui vient leur annoncer la parole de Dieu, sont pour celui-ci une source féconde de consolations et d'encouragements. Il voit le *doigt de Dieu* dans les hommages spontanés de ces hommes malheureux. » Depuis que l'Évangile a été annoncé aux tribus sauvages des Montagnes-Rocheuses, le Seigneur y a toujours eu ses âmes d'élite. Dans les différentes missions, un bon nombre de néophytes se sont distingués par un zèle et une piété dignes des premiers fidèles , par une assiduité rare à tous les excercices religieux, par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs d'un bon chrétien, en un mot, par la pratique des vertus dont nous venons de voir dans Louise Sighouin la haute expression, et un si remarquable exemple.

P. J. De Smet.

XXX

LES SAUVAGES COEURS-D'ALÈNE.

J'étais arrivé, le 18 octobre 1858, au grand lac Cœur-d'Alène. Je vais vous donner une idée du pays qu'occupe cette tribu et de la mission que nos Pères y desservent.

I. — Aspect du pays des Cœurs-d'Alène.

Le pays des Cœurs-d'Alène est vraiment pittoresque ; c'est un des plus beaux du territoire de Washington. La nature semble l'avoir singulièrement favorisé, et, dans mes différentes visites, je l'ai toujours beaucoup admiré. Du nord au sud et de l'est à l'ouest, l'étendue du terrain que les Indiens Cœurs-d'Alène occupent, peut être d'une centaine de milles. Le pays est surtout montagneux. Le P. Joset, missionnaire dans ces parages depuis

quinze années, le compare au Jura, un des plus beaux cantons de la Suisse, sa patrie. C'est, dit-il, le même climat, le même aspect de vallées et de vallons, de côtes et de montagnes couvertes de belles forêts. Ici, dans ces forêts primitives, les arbres de différentes essences s'entremêlent. On y trouve dix sortes particulières dans le genre des térébinthes, des pins, des sapins et des mélèzes ; le cèdre y vient dans toute sa grandeur ; l'if, le peuplier et le tremble y abondent, surtout dans les vallées.

Le lac des Cœurs-d'Alène, avec ses vingt-cinq baies et promontoires, peut avoir une longueur de près de 30 milles, sur une largeur d'un à 5 milles ; la rangée des côtes montagneuses qui le renferment est d'un aspect très-varié. Il reçoit ses eaux principalement de deux belles rivières, nommées Saint-Joseph et Cœur-d'Alène, dont le courant est tranquille, limpide, et à peine perceptible en automne. La largeur de chacune est d'environ cent verges (1). Chaque vallée a une largeur d'un à 3 milles. On y admire çà et là de beaux petits lacs, de 3 à 6 milles de circonférence, au pied de hautes montagnes qui en relèvent toute la beauté. Deux vallées renferment des portions considérables de terres fertiles et de riches pâturages. Les vallons supérieurs sont remplis de camache, racine très-nourrissante, qui ne demande aucune

(1) La verge (en anglais *yard*) vaut 3 pieds.

culture. Les montagnes qui bordent les vallées ont, pour la plupart, la forme conique, semblables souvent aux pains de sucre. Quelques-unes ont leurs cimes couvertes de neige pendant une grande partie de l'année. Les sites les plus pittoresques y abondent. Les pâturages voisins des lacs et ceux des vallées, ainsi que les flancs verdoyants des collines et des montagnes, suffiraient à nourrir des milliers de bœufs, de moutons et de chevaux. Toutefois, on devrait les hiverner durant la saison rigoureuse, car pendant quatre mois de l'année, l'aspect du pays ne présente qu'un désert couvert d'une neige profonde et infranchissable sans raquettes (1).

(1) La *raquette* est, d'après le *Dictionnaire de Trévoux*, « une certaine machine que les sauvages du Canada attachent à leurs pieds pour marcher plus commodément sur la neige, et qui est faite à peu près en forme de raquette à jouer. *Soleæ latiores*. Cette raquette a la figure d'un losange, dont les deux angles des côtés sont abattus et arrondis ; le treillis qui porte sur le tour de bois est fait de courroies ou aiguillettes de cuir d'orignal, très-étroites et très-déliées, et les mailles en sont beaucoup plus petites que celles de nos raquettes à jouer à la paume. Au milieu est attaché un soulier, ou plutôt un chausson de cuir bien passé et bien souple, qui est garni de laine ou de poil. C'est dans ce chausson que l'on met le pied. En ce sens, on dit ce mot ordinairement au pluriel, parce qu'il faut une paire de raquettes pour marcher sur la neige. Les raquettes empêchent qu'on n'enfonce dans la neige. Il faut faire de grands pas, de grandes enjambées avec les raquettes, afin qu'elles ne portent pas l'une sur l'autre ; ce qui fait que l'on avance beaucoup *en raquettes* ou *avec des raquettes*. Les missionnaires

Les Indiens diligents trouvent dans leurs terres une subsistance abondante dans la grande variété des racines et des fruits qu'ils peuvent y recueillir. En même temps, les lacs, les rivières et les ruisseaux, dans presque toutes les saisons de l'année, mais surtout à la fonte des neiges, fourmillent de différentes espèces de poissons, principalement de la belle truite saumonée. Les Cœurs-d'Alène, en général, cultivent quelques petits champs de *patates*, de carottes, de pois et de fèves, de froment et d'orge. Ils font la pêche, et les animaux sauvages ne leur manquent pas (1).

Il me restait encore 40 milles à faire pour me rendre à la Mission du Sacré-Cœur. A notre arrivée au Grand-Lac, le 18, le ciel s'était couvert de nuages et semblait annoncer l'approche de la mauvaise saison. Elle commença réellement par une neige abondante et de fortes pluies, qui tombèrent pendant la soirée et toute la nuit, tellement qu'une partie de ma tente en fut inondée. Il nous

et les autres Français se servent aussi de raquettes comme les sauvages. »

(1) Animaux qu'on trouve dans les terres des Cœurs-d'Alène : — l'ours gris, *Zimagéitschen ;* — l'ours noir et brun, *Eutlâmiken ;* — la biche, *Zilézetchê ;* — l'orignal, *Gâzéikx ;* — le chevreuil, *Triit ;* — le mouton blanc, *Skotéi ;* — la grosse-corne, *Iilikweltschen ;* — le chevreuil queue noire, *Stooltze ;* — le cabri, *Stainn ;* — le castor, *Nmolitseheust ;* — la loutre, *Lettecò ;* — le rat musqué, *Traggéoultzen ;* — le rat de bois ; — le carcajou ; — l'écureuil ; — le porc-épic.

devint impossible de lever le camp le lendemain. Le R. P. Gazzoli, neveu du cardinal de ce nom qui est mort en 1857, et supérieur des missions, ayant appris notre approche, était venu, malgré le mauvais temps, me rejoindre dans une vieille et grossière barquette, où l'eau entrait par plus d'un endroit. Le bon Père me donna beaucoup de nouvelles, tant consolantes que tristes, sur le pays et les Indiens. A mesure que le jour de l'envahissement de leurs terres par les Blancs approche, l'esprit du pauvre Indien s'inquiète, s'attriste et s'alarme. L'idée de devoir bientôt quitter l'endroit où reposent les cendres de ses pères et de tout ce qui lui est cher, ses chasses et ses pêches, le jette dans un abattement complet et d'autant plus désolant qu'il est irrémédiable et irrésistible. L'Indien ne voit devant lui qu'un sombre et noir avenir ! C'est l'état actuel de toutes les tribus de ces parages. Il ne sera pas facile de leur prêcher la résignation. On doit prier pour eux et espérer dans le Seigneur.

Le 20 novembre, nous nous embarquâmes, et, après une course d'environ 10 milles sur les belles eaux du lac, nous entrâmes dans la riante et douce vallée, d'une largeur de 2 à 3 milles, entre deux rangées de montagnes pittoresques, où la rivière Cœur-d'Alène descend et serpente si tranquillement qu'on aperçoit à peine le mouvement de ses eaux cristallines. A 15 milles environ de son embouchure, nous campâmes au pied d'une

haute montagne, sous le feuillage touffu d'un gros cèdre qui nous protégea contre l'intempérie de la saison.

Quelques Indiens nous y avaient devancés dans leurs légers canots d'écorce d'épinette, de la grosseur d'un carton ordinaire ; ils flottent avec une facilité et une rapidité étonnantes. Un bon feu avait été allumé, et, à notre arrivée, la cafetière et une grande chaudière de soupe faite de viande et de farine, bouillonnaient déjà. Il était tard, et nous n'avions encore rien mangé depuis le déjeuner. Nous fîmes donc honneur au dîner-souper, par le meilleur des appétits.

Enfin le 21 novembre, dans l'après-dînée, après un bien long voyage (1), nous arrivâmes à la Mission, et j'eus le bonheur d'embrasser mes chers frères en Jésus-Christ, entre autres, le R. P. Aloïs

(1) De Saint-Louis à Leavenworth-city, en bateau à vapeur, 400 milles ; — de Leavenworth à la Traverse de la branche du sud de la Platte, 500 milles ; — de la branche du sud à Leavenworth, en voiture et à cheval, jusqu'à Saint-Louis, 900 milles ; — de Saint-Louis à New-York, en chemin de fer, 1,100 milles ;—de New-York à Aspinwall, en bateau à vapeur ; d'Aspinwall à Panama, en chemin de fer ; de Panama à San-Francisco, en bateau à vapeur ; en tout 6,850 milles ; — de San-Francisco à l'embouchure de la Columbia, en bateau à vapeur, 800 milles ; — de l'embouchure de la Columbia à la Mission du Sacré-Cœur, en bateau à vapeur, en voiture, à cheval et en canot, 575 milles ; — total : 10,725 milles, ce qui fait 3730 lieues de Brabant, ou 4312 1/2 lieues de poste.

Vercruysse et le Frère François Huybrechts, Belges, qui travaillent depuis quinze ans dans nos Missions avec un zèle infatigable et tout apostolique.

II. — Mission du Sacré-Cœur parmi les Cœurs-d'Alène.

La mauvaise saison ayant commencé, les neiges ne tardèrent pas à remplir toutes les passes des montagnes ; les rivières et les lacs se mirent à charrier des glaces en abondance. Je dus donc me résoudre à abandonner, pour le moment, mon projet de me rendre à la Mission des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreille, qui se trouvent à six journées de marche, vers le nord-est, dans une des plus hautes vallées des Montagnes-Rocheuses.

Au commencement de l'hiver, la neige s'accumule sur les plateaux et dans les gorges des montagnes à une grande profondeur. Elles ne deviennent franchissables, soit avec des chaussures, soit avec des raquettes, qu'après une bonne fonte et une pluie suivie d'une forte gelée ; alors seulement le voyageur intrépide peut en risquer le passage. Sans cette précaution, on y expose sa vie. Il est rare qu'un téméraire ou un imprudent échappe au danger. J'ai fait un essai en 1845. Je traversai alors en raquettes les montagnes Saskatchawan, aux sources de la Columbia, pour parcourir un espace d'environ 90 milles, sur une neige de cinq à vingt pieds de profondeur. Je n'oublierai jamais les bons et braves sauvages qui

me servirent de guides dans cette circonstance ; sans eux, certes, je ne serais jamais sorti du mauvais pas où je m'étais trop hardiment engagé. Le danger que j'ai couru alors m'a rendu plus prudent. A mon dernier voyage, dont je vous donne le récit, je restai donc à la Mission du Sacré-Cœur, depuis le 21 novembre 1858 jusqu'au 18 février 1859. Pendant cet intervalle, nous avons eu quarante-trois jours, et quarante-trois nuits de neige plus ou moins abondante. Jugez de la masse. Il y a eu sept jours de pluie, vingt et un jours de temps couvert, et seize jours de temps clair et froid.

La Mission des Cœurs-d'Alène possède une belle église, qui ferait honneur à tout pays civilisé. Elle a une longueur de 90 pieds sur 35 de largeur, et 30 de hauteur, avec un portique, supporté par six colonnes massives. Il y a trois autels, ornés de trois magnifiques tableaux venus de Rome. Les belles statues de la sainte Vierge et de saint Jean au pied de la Croix, artistement sculptées par le R. P. Ravalli, missionnaire parmi les Cœurs-d'Alène, attirent surtout l'attention.

Les bâtisses consistent en huit maisonnettes de poutres équarries sur deux faces, où chaque Père et Frère a sa chambre. Il y a une cuisine et un réfectoire. La grange et les écuries sont très-vastes et sous un même toit. Ajoutez-y un moulin à moudre le froment, mû par un cheval, et quatre hangars fermés pour les provisions. Le forgeron,

le charpentier et le boulanger y ont chacun leur atelier. Autour de l'église et non loin des Pères qui la desservent, se trouvent les cabanes et les loges des Indiens, construites en bois arrondi, écorces de cèdre, peaux et joncs, elles sont construites selon les habitudes et les goûts différents des sauvages.

Les Peaux-Rouges (1) aiment le travail. « La construction de leur belle église, disait le P. Gazzoli, était pour eux le passe-temps le plus agréable. » Tous leurs moments de loisir étaient consacrés à transporter les pierres et les pièces de charpente nécessaires à la construction. « Défendre à un Cœur-d'Alène de prendre part au travail ou l'en éloigner, est pour lui une punition très-sévère. » C'est le témoignage que leur rend le supérieur de la Mission.

Les champs et les pâturages de la Mission avec ceux des Indiens, se composent de deux vastes et beaux vallons, où les terres sont très-fertiles et rapportent des moissons prodigieuses, en grains surtout. Un seul grain de froment, m'a dit le P. Joset, produit environ mille grains par an. L'été dernier, chaque arpent a rendu ses 80 à 120 boisseaux (2) de blé.

(1) On les appelle Peaux-Rouges, parce qu'ils ont la couleur du corps cuivrée.

(2) Le *Boisseau* est une ancienne mesure de capacité pour les matières sèches, valant 13 litres 01, ou 13 litres plus un

Si les Indiens ne s'adonnent pas davantage à l'agriculture, c'est à cause des circonstances défavorables dans lesquelles ils se trouvent, savoir le manque d'instruments nécessaires pour le labourage, et d'outils pour les constructions. Les missionnaires eux-mêmes sont dans une grande pénurie à cet égard et ne peuvent, par conséquent, venir au secours des Sauvages que faiblement.

Le jour de la grande fête de Noël, je chantai la messe de minuit. Tous les Indiens, hommes, femmes et enfants, entonnèrent ensemble le *Vivat Jesus*, le *Gloria*, le *Credo* et plusieurs cantiques composés dans leur propre langue. Ils chantaient avec un accord vraiment merveilleux. Je ne saurais vous décrire les impressions consolantes que j'éprouvai dans cet heureux moment, à cette belle solennité célébrée dans ce désert. Elle me rappelait ces réunions ou agapes des premiers temps du christianisme, alors que, comme dit S. Paul, le grand apôtre des Gentils, *tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme*. Pendant les huit jours précédents la fête, les Indiens s'étaient soigneusement préparés à faire une bonne confession et à entendre la messe de minuit. Tous, à peu d'exceptions près, s'approchèrent de la Table du Seigneur, pour participer au Pain des anges. Une telle scène ne s'oublie

centième réduits à 12 litres 50, c'est-à-dire au demi-quart de l'hectolitre, lorsqu'on voulut amener les anciennes mesures aux mesures métriques.

jamais, et on la conserve parmi les souvenirs les plus heureux de la vie.

Il y a parmi ces pauvres Indiens un grand nombre d'âmes vraiment d'élite ; fidèles à la grâce de Dieu, humbles, ferventes et zélées dans l'accomplissement de leurs devoirs de chrétien, et douées de cette simplicité admirable que l'Évangile nous rappelle dans ce texte : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsi Deum possidebunt.* Les richesses et les grandeurs de la terre leur sont absolument inconnues : ils ne semblent occupés que de l'*unum necessarium*, la seule chose nécessaire, la recherche des trésors du ciel, qui seuls peuvent les rendre heureux dans l'éternité. Rien de plus touchant et de plus édifiant que les détails que leurs missionnaires nous en rapportent. Ces heureux résultats récompensent abondamment les ouvriers du Seigneur, et les soutiennent au milieu des misères et des privations qu'ils trouvent dans ce petit coin de la terre, éloignés de leurs frères en Jésus-Christ, et séparés de tout ce qui leur est cher au monde : la famille et leur pays.

Les missionnaires actuellement engagés dans les missions indiennes aux Montagnes-Rocheuses, sont : les PP. Congiato, supérieur, natif de la Sardaigne ; — Gazzoli, Romain ; — Joset, Suisse ; — Vercruysse, Belge ; — Tadini, Piémontais ; — Hoecken, Hollandais ; — Meretrey, Suisse ; — les Frères Huybrechts, Belge ; — Mac Gill, Irlandais ; — Magrio, Maltais ; — Specht, Alle-

mand ; — Claessens, Belge ; — et De Kock, Hollandais.

Je me propose de vous donner, dans une prochaine lettre, une description de la chasse parmi les Cœurs-d'Alène. Dans l'entretemps, veuillez agréer, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XXXI

CHASSES PARMI LES COEURS-D'ALÈNE.

Université de Saint-Louis, 3 avril 1861.

Au commencement de mai, je quitterai Saint-Louis, pour me rendre parmi les nombreuses tribus indiennes à l'est des Montagnes-Rocheuses. Les dangers seront grands, à cause de la guerre qui désole en ce moment les États-Unis, et à laquelle beaucoup de sauvages ont commencé à prendre part. Je me recommande donc plus encore que d'ordinaire à vos prières et à celles de tous nos Pères et Frères, ainsi que des pieuses familles et des bonnes religieuses que nous avons visitées ensemble lors de mon récent voyage en Belgique. L'idée de ce secours spirituel sera une douce consolation pour moi, au milieu du Grand Désert américain.

En attendant que je puisse vous donner des détails sur cette nouvelle expédition, je vous envoie quelques récits de mes courses antérieures. Et d'abord je vais vous entretenir de quelques chasses assez curieuses. Les sauvages y sont très-adroits et très-intelligents.

I. — Chasse au chevreuil.

Les Indiens observent le moment favorable pour se rendre ensemble à la chasse au cerne du chevreuil. Ils attendent jusqu'à ce que les montagnes soient couvertes de trois à cinq pieds de neige et que les chevreuils aient dû se réfugier dans les vallées et les vallons, où ils passent l'hiver, se nourrissant de la mousse des arbres, des branches les plus tendres des broussailles, des tiges élevées d'herbes et de plantes.

On s'en trouvait là, après les fêtes de Noël, et tous nos chasseurs partirent, emportant seulement quelques nattes de jonc pour s'en faire un abri contre le froid de la nuit et le mauvais temps, et aussi une couverture de laine, ou peau de buffle pour s'en envelopper.

De préférence, les Indiens choisissent le voisinage d'un lac ou d'une rivière qui ne sont point encore glacés ; et, d'après le nombre de chasseurs qui composent la bande, ils déterminent l'étendue du cerne. Un chef de chasse est choisi, et tous ses ordres sont exécutés avec promptitude et ponctua-

lité. De distance en distance, sur chaque extrémité, ils allument des feux, qu'ils alimentent avec de vieux habits et de mocassins ou souliers sauvages usés. Les chasseurs alors sont rangés sur une longue courbe en guise de demi-lune. A un signal donné, ils jettent le cri de chasse et poussent en avant. Les chevreuils épouvantés se précipitent à droite et à gauche pour s'esquiver. Dès qu'ils sentent la fumée des feux, ils font aussitôt volte-face et s'éloignent. Ayant les feux sur les deux flancs et les chasseurs à leur poursuite, ils s'élancent vers le lac, mais bientôt ils se sentent serrés de si près qu'ils s'y précipitent, comme dans le seul refuge qui leur reste. Les chasseurs alors ont beau jeu : ils laissent les chevreuils gagner le large, les poursuivent dans leurs légers canots d'écorce, et les tuent sans peine et sans danger.

Lorsque la chasse au cerne se fait dans un vallon éloigné de l'eau, les chasseurs forment un cercle entier et en déterminent l'étendue selon leur nombre. Ils ont ensuite recours au même stratagème, brûlant leurs vieux haillons dans cent petits feux à la ronde, pour empêcher les chevreuils de s'échapper du cercle. Poursuivis sur tous les points, ces animaux épouvantés se réfugient d'une talle de bois et de broussailles dans une autre, jusqu'à ce qu'enfin enveloppés de toutes parts et ne trouvant plus d'issue, ils tombent sous les coups des chasseurs. Rarement un chevreuil leur échappe. Il arrive aussi que les chasseurs eux-mêmes se

trouvent en grand danger. Dans l'empressement et l'animation où une pareille chasse les entraîne, une balle ou une flèche mal dirigée, ou qui ricoche, vient parfois les frapper.

Lorsque la neige est très-profonde dans les vallons et les vallées, et qu'elle a pris de la consistance, de manière à porter le chasseur armé de ses raquettes, la chasse est alors pour lui un véritable jeu ; toute la bande des chevreuils est bientôt prise complétement, de la tête à la queue. Les pauvres bêtes se fatiguent vite dans ces vallons, et n'ont pas la moindre chance de s'échapper. On les tue facilement à coups de bâton, de lance et même de couteau. Un jeune indien qui se trouvait à la Mission du Sacré-Cœur m'a assuré que, sans aucune arme, il sauta tout bonnement sur le dos du chevreuil, en saisit les cornes et lui tordit le cou. Il tua pour sa part huit de ces animaux.

Quelquefois, dans une seule chasse au cerne, on en tue jusqu'à 200 ou 300. Ordinairement le nombre abattu est plus petit. Après la chasse, la chair des chevreuils tués est répartie entre toutes les familles, par le chef de la tribu ou par celui qui a présidé à l'expédition. Les portions se règlent d'après le nombre de personnes dont chaque famille est composée. Le chasseur qui tue la bête a seul droit à la peau.

En hiver, les chasses se font généralement en commun.

II. — Chasse à l'ours.

Les ours sont aussi nombreux dans les régions des Cœurs-d'Alène que dans les autres parties montagneuses de ces contrées. Souvent on découvre leur piste et les ravages qu'ils font, en se mettant à la recherche des racines dont ils se nourrissent : la terre est foulée, les branches d'arbres sont cassées ou l'écorce en est rongée par ces redoutables animaux.

La chasse aux ours se fait de différentes manières. En hiver, elle n'est pas très-dangereuse. L'ours, seul, plus souvent avec un ou deux autres, se tient dans sa tanière, où il reste plusieurs mois dans un état d'assoupissement complet, et il n'en sort que rarement pour aller boire ; mais la piste ou le sentier que tracent ces animaux de leur tanière à l'eau où ils s'abreuvent, les trahit et fait que le chasseur les découvre, les poursuit et s'en approche facilement. On trouve les ours pour la plupart dans le creux d'un gros arbre ou dans le trou d'un rocher. L'entrée en est ordinairement à peu près bouchée. Le chasseur y pratique une ouverture assez grande pour lui permettre de faire des investigations et de prendre ses mesures. Il se sert le plus souvent d'un long bâton pour tâtonner et découvrir où gît l'animal. Si le trou est profond, il allume au bout d'une perche quelques copeaux gommeux afin de reconnaître l'intérieur

du trou et la position de l'hôte dangereux qui l'habite. Ces précautions sont nécessaires pour s'assurer de la portée du coup. Il arrive même que le chasseur très-hardi pénètre dans la caverne même, quand il s'agit d'une roche, et tue sa proie à bout portant ou à coups de dague.

Il se trouvait à la mission avec moi deux Indiens qui, certes, avaient fait leurs preuves à la chasse. L'un m'assurait avoir tué onze ours gris et soixante-dix ours noirs ou bruns ; l'autre avait tué au-delà de cent ours ; tous les deux sans avoir couru trop de dangers. Ils me racontèrent quelques détails intéressants : entre autres que la peau de l'ours est mauvaise seulement en été, que le poil alors n'a aucune fermeté. Au printemps, l'ours se régale de racines et herbes ; il est friand surtout des feuilles d'une plante qui ressemble assez à nos choux. Il mange aussi avec avidité les vers qu'il trouve sous les souches ou sous des pierres, souvent très-grandes, qu'il soulève avec facilité, car sa force est prodigieuse. En automne, il se nourrit principalement de petits fruits de broussailles et d'arbustes, et il en est si gourmand, qu'il se laisse alors facilement approcher. Dès que le chasseur trouve la piste de l'ours ou le sentier battu par l'animal, il se met aux aguets dans un endroit convenable et s'arrange de façon à être sûr d'abattre sa proie.

Les Indiens dont je viens de vous parler peuvent être mis au rang des chasseurs les plus heureux.

« Un grand nombre d'autres, me disent-ils, n'ont « pas eu le même succès et sont revenus de la « chasse aux ours avec une jambe ou un bras « cassé, mutilés, blessés et meurtris de toutes « parts. Beaucoup y ont trouvé la mort. »

Les ours sont excessivement dangereux lorsqu'ils ont des petits ou qu'ils se sentent blessés. Alors ils attaquent et se défendent contre l'agresseur, et sont très-féroces. Hors de ces circonstances, quand il rencontre un homme et que celui-ci laisse l'animal tranquille, l'ours ne sera pas le premier à commencer l'attaque : il va son train et laisse l'homme passer en paix. *Experto crede Roberto ;* je l'ai bien des fois expérimenté moi-même. Toujours est-il vrai que *la peur de l'homme est caractéristique chez tous les animaux.* C'est une prérogative que le Créateur a établie dès l'origine.

III. — Chasse à quelques autres animaux.

L'*Ursus gulo*, ou carcajou, selon la zoologie, habite ordinairement les régions arctiques jusqu'au 75e degré. On le trouve dans les différentes sections des Montagnes-Rocheuses, et il se rencontre également dans les régions où je me trouvais alors. On pourrait l'appeler le *tourment du voyageur dans les montagnes*, et surtout du chasseur au castor qui regarde le carcajou comme son plus grand ennemi et doit toujours se tenir en garde contre lui. En voici la raison. Lorsque le carcajou

découvre une cage de provisions ou des peaux, il dévore les premières avec avidité et détruit les autres. Il brise aussi les piéges en fer qu'on place çà et là, pour prendre d'autres animaux ; et l'on m'a assuré que, lorsqu'il ne peut en venir à bout, il les emporte et va les cacher dans les branches ou dans le creux d'un arbre. Sa force est prodigieuse. Quoique petit et ayant les pattes très-courtes, il enlève ou entraîne avec facilité un gros chevreuil, à une grande distance. Tout adroit qu'il soit, l'homme est son supérieur, et le carcajou tombe comme les autres animaux dans ses piéges.

J'ai parlé ailleurs du buffle, de l'orignal, du cerf, de la grosse-corne, du cabri, et des différentes manières dont on leur fait la chasse. Il ne me reste plus que quelques mots à dire sur d'autres animaux qui habitent ces parages et sur la façon dont on les prend.

Les renards sont très-nombreux dans ce pays, et il y en a plusieurs espèces. La peau du renard argenté a une très-grande valeur ; celles de la loutre et du castor sont très-estimées. Les peaux de la marte ou martre, du rat musqué, de la petite hermine blanche, sont recherchées dans le commerce. Le lapin, le lièvre et l'écureuil des prairies et des forêts, le grand et le petit loup, le blaireau, ou espèce de marmotte qui habite la plaine ; la bête puante, le blaireau à queue cerclée, ou rat des bois, qui se nourrit de petites écrevisses et de petits poissons. Les peaux de ces derniers animaux

sont peu estimées, et les Indiens s'en servent généralement pour en faire des couvre-chef en forme de casque, comme aussi des gants et des colliers.

On prend ordinairement tous ces animaux, soit dans des piéges en fer, soit dans des trappes construites différemment et avec des amorces diverses.

L'homme est grand partout où on le rencontre. Il est le roi de la nature, selon les desseins du Créateur ; mais il oublie malheureusement souvent la grandeur de son origine et de ses destinées ; et, tandis qu'il se montre le maître des animaux, il est, hélas ! l'esclave de ses propres passions.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma sincère estime.

P. J. De Smet, S. J.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE v
I. Situation religieuse de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand. — Mort du Père Bax. — Les Osages 1
II. Mort de Mgr Van de Velde, évêque de Natchez . . 18
III. Sauvages des Montagnes-Rocheuses. 34
IV. Les quatre tribus des Pieds-Noirs : *Gros Ventres*, *Péganes*, *Gens du Sang*, et *Pieds-Noirs directs*. . . 39
V. Les Têtes-Plates 51
VI. Les Sioux 65
VII. Les Osages.— Première lettre du R. P. J. J. Bax . 84
VIII. Tributs d'admiration payés aux Têtes-Plates.— *Pater* et *Ave Maria* en langue Osage 101
IX. Les Pottowatomies 108
X. Les Osages (suite) 124
XI. Les Osages (suite et fin) 139
XII. Les Ursulines d'Amérique 142
XIII. Biographie de François-Xavier d'Hoop 164
XIV. Charles Van Quickenborne 169

XV. Théodore de Theux 185
XVI. Antoine Eysvogels 200
XVII. Missions de l'Orégon 204
XVIII. Nécrologie du R. P. Jean-Baptiste Smedts . . 218
XIX. Encore les Têtes-Plates 224
XX. Hommage à Charles Nerinckx 243
XXI. Traits de vertu du R. P. de Theux 252
XXII. Le Rév. M. Nerinckx, curé d'Everbergh-Meerbeek, et missionnaire en Amérique 256
XXIII. Jean Nobili 287
XXIV. Conversion et mort chrétienne du fils unique d'un sénateur protestant américain 302
XXV. Les Mormons. 311
XXVI. Découvertes faites par les missionnaires et tombeau du P. J. Marquette. 323
XXVII. Éloge funèbre de Charles Nerinckx. — Lettre de Mgr Flaget adressée à M. Jean Nerinckx, frère du défunt, et fondateur de l'église de Somers-Town (*Clarendon Square*, à Londres) 336
XXVIII. Condition actuelle des Indiens et mort cruelle de *Wabiehinaka* 346
XXIX. *Louise Sighouin*, sauvage de la tribu des Cœurs-d'Alène, morte en odeur de sainteté en 1853 . . . 357
XXX. Les sauvages Cœurs-d'Alène 394
XXXI. Chasse parmi les sauvages Cœurs-d'Alène . . . 406

FIN.

38 — Louvain. Typ. P. et J. Lefever, 30 et 43, rue des Orphelins.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419